Anonyme. Mercure de France (Paris. 1890). 1891.

MERCVRE DE FRANCE

TOME TROISIÈME

Année 1891. Tome III.

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

(*Série Moderne*)



Ont collaboré à ce tome :

G.-Albert Aurier, Jean Bergé, Jules Bois et Henri Albert, Raymond Bonheur, Louis le Cardonnel, Giosuè Carducci, Jean Court, Gaston Danville, Louis Denise, Edouard Dubus, Louis Dumur, Remy de Gourmont, A.-Ferdinand Herold, Dom Junipérien, Julien Leclercq, Stéphane Mallarmé, Paul Margueritte, Guido Mazzoni, Charles Merki, Raoul Minhar, Charles Morice, Princesse Nadejda, Germain Nouveau, Maurice du Plessys, Edgar Poe, Pierre Quillard, Rachilde, Ernest Raynaud, Adrien Remacle, Jules Renard, Arthur Rimbaud, Saint-Pol-Roux, Albert Samain, Laurent Tailhade, Alfred Vallette, Willy.

15, Rue de l'Echaudé-Saint-Germain, 15

PARIS

LETTRE A *L'ÉCHO DE PARIS* (1)

Paris, 17 Juin 1891.

Monsieur le Directeur,

Je vous prie de vouloir bien insérer la réponse suivante à l'article de M. Nestor paru dans l'*Echo de Paris* de ce matin.

Je laissai fuir dans l'oubli, le jugeant d'importance nulle, un premier article de M. Nestor dirigé contre moi, mais ce chroniqueur redouble et redit, pour la dernière fois j'ose l'espérer, la même chose. Ni la première fois, ni la seconde, M. Nestor n'a compris l'article incriminé. Il est difficile de comprendre. Je ne lui en veux point de n'avoir pas compris : c'est un passe-temps négatif qui occupe les heures vaines de

(1) M. Valentin Simond ayant refusé l'insertion de cette lettre — non, du reste, pour sa teneur, puisqu'il n'en a pas pris connaissance, mais en principe, — M. Remy de Gourmont n'a pas cru devoir insister. N. D. L. R.

l'universelle humanité, — dont M. Nestor fait partie, et c'est tout. Ni au chroniqueur, voix d'en bas, ni à ses diatribes, je ne veux répliquer, mais seulement mon devoir est de remettre en leur santé vraie des idées qui, à force de passer de journal en journal, se dénaturent, se gangrènent, en viennent à une pourriture excessive.

La question est simple et claire. En voici en deux mots l'économie : Au XVIIme siècle, la France s'incorpora une province d'Alsace; au XIXme, une autre nation, l'Allemagne, enleva cette province à la France. Y a-t-il nécessité à ce que la France n'ait, en sa vie politique et sociale, qu'un seul but : reprendre à l'Allemagne ladite province « antérieurement chipée » ? Des gens croient que oui; moi je crois que non. Les uns prônent l'alliance russe; moi, selon des idées peut-être subversives, je préférerais l'alliance allemande, qui, du moins, nous mettrait à l'abri d'une guerre de voisin à voisin. Pour cela, il faut abandonner la productive idée de *Revanche*, — et cet effort, nous le demandons à l'éternel bon sens que l'on s'accorde à reconnaître aux Français. Est-ce un crime ?

J'écrivis au *Mercure de France*, il y a trois mois : « Nous ne sommes pas patriotes ». Non, nous (moi, veux-je dire) ne sommes pas patriotes contre l'Allemagne plutôt que contre l'Espagne, l'Italie, la Suisse, la Belgique ou l'Angleterre; nous ne sommes pas patriotes s'il s'agit d'attaquer; nous le serions (c'est-à-dire nous ferions notre devoir) s'il s'agissait de

défendre notre langue, nos idées, nos mœurs : la patrie française. Clairement je l'écrivis : je ne puis pourtant enseigner l'A B C de la logique à des chroniqueurs pressés de rédiger leur quotidienne copie.

En tout cela, l'*Idée de patrie* ne fut jamais mise en cause. Ai-je, comme Voltaire, félicité le roi de Prusse d'avoir « rossé les Welches à Rosbach »? Mais non. J'ai, étant enfant, saigné des défaites subies, plus peut-être que tel confortable secrétaire général; maintenant, je trouve qu'après vingt ans de paix tout cela est périmé, aussi ancien que l'an 1798 où les Français régentaient la Belgique, comme aujourd'hui les Allemands, par le droit du plus fort, régentent l'Alsace-Lorraine. Si vous êtes *les plus forts*, reprenez ces provinces. Bien, elles sont reprises. Alors l'Allemagne, à son tour, les re-reprendra... et toujours de même.

M. Nestor désire que l'on massacre quelques centaines de mille hommes. Il est prêt à partir pour la frontière, en qualité de Tyrtée : qu'il parte, je le suivrai avec l'enthousiasme dont je puis disposer. Partons! Partons! Partons! Mais, comme je le disais en cet article désormais fameux : — « Vous ne partez pas, mes chers patriotes? Alors, f.....-nous la paix! »

Veuillez agréer, etc...

REMY DE GOURMONT.

STÉPHANE MALLARMÉ

A PROPOS DE « *PAGES* »

> *....Les bras de doute envolés comme qui porte aussi un lot d'une splendeur secrète.*
>
> (Stéphane Mallarmé. — *La Gloire*)

Pages, le titre simulant le dédain voudrait nier l'existence d'un livre et prétendre qu'ici, par quelque hasard, des feuilles éparses furent rassemblées, simplement pour favoriser la joie de ceux qui lisent, et leur éviter la peine de rechercher en des recueils divers d'admirables poêmes en prose et de précieux avertissements sur le théâtre et la parole écrite, tout en leur permettant de s'offrir, au gré de l'heure, le décor de la forêt automnale ou le prince en deuil de soi-même, Hamlet. Apparence de caprice, prestige d'inattendu : l'unité interne — la seule qui nous agrée — est si puissante que si, par quelque jalousie des dieux, l'œuvre de Stéphane Mallarmé venait à disparaître totalement, les penseurs des âges futurs reconstruiraient en une facile synthèse ce que devaient être *Hérodiade*, *L'Après-midi d'un Faune*, la *Prose pour des Esseintes*, et comprendraient aisément la maîtrise qu'exerce un artiste aussi personnel et aussi solitaire sur tant d'esprits parfois très différents du sien.

Et ce n'est point sans doute par un accident de plume, pour la beauté des mots ou l'exigence du rhythme, que j'écris « quelque jalousie des dieux » : l'irritation de démiurges dépités et maladroits serait, en bonne conscience, fort excusable envers le seul créateur réel, le Poète, qui attribue un

sens à l'énigme et façonne le monde selon son rêve. Tous les autres hommes vivent dans la servitude ; ils rampent comme des chiens battus sous le fouet des choses qui passent ; une Circé triviale et dérisoire les arrête à tous les détours de la route et les mue en bêtes dociles à l'abjection, crédules au honteux mensonge, émerveillées de bauges sordides complaisamment dites palais, et de fleurs vulgaires qui raillent les lys vénérables sur le voile en haillons de la bateleuse saluée impératrice. Seul le Poète est libre : les images tourbillonnent autour de lui, dansent leur ronde de tentation, secouent leur clinquant ; il les écarte, sans condescendre à tirer le glaive, par la seule magie du silence. Son assentiment refusé suffit pour qu'elles n'existent pas, et s'il en veut élire une, sa parole la consacre pour l'éternité, en même temps que la foule tue s'enfonce dans l'ombre, irrévocablement; ainsi il confère la vie à l'accident, le soustrait à la forme du temps, et l'interprétation qu'il en donne est la seule valable désormais, empreinte d'une frappe authentique parmi les fausses monnaies aussi vaines que les coquilles des noix vidées.

Cette suprématie plus que divine du Poète, Stéphane Mallarmé l'a établie avec plus de netteté que personne comme une indiscutable certitude, et quand sur des tréteaux quelconques il a vu, à l'exclusion de tous, un drame d'absolu, il déclare : « Je me levai comme tout le monde pour aller respirer au dehors, étonné de n'avoir pas senti, cette fois encore, la même impression que mes semblables, mais serein : car ma façon de voir, après tout, avait été supérieure, et même la vraie. » Sans doute les monades les plus rudimentaires — il est inutile de descendre jusqu'à la sorte d'âme d'un H. F. ou d'un F. S. — les mousses et les lichens créent leur réprésentation du monde et peuvent l'affirmer vraie. Cela n'empêche point la hiérarchie et que telle conception des choses soit plus complexe, plus riche, partant plus vraie, parce qu'elle implique plus de réalité vivante et

suppose en elle tous les ordres inférieurs de la pensée. L'Evangile dit de même : « *In domo patris mei mansiones multæ sunt ;* il y a maintes retraites dans la maison de mon père » ; et un beau mythe de Jean Scot Erigène, le dernier platonicien avant les grandes ténèbres du Xme siècle, montre comment l'œuvre des sept jours est un spectacle de faute ou de grâce selon qu'on le contemple avec les yeux de la sagesse ou de la bestialité. Voici, dit-il, un vase d'or enrichi de perles et de gemmes, d'une noble forme, digne de lèvres royales ; l'avare et le sage le regardent, celui-ci n'en considère que la beauté et goûte une pure joie, tandis que l'autre brûle aussitôt d'une flamme mauvaise, et se plonge dans les plus fétides bourbiers du désir.

Il me semble que dans la hiérarchie des esprits, l'auteur de « Pages » tient un rang éminent : il est de ceux qui ont l'intuition de l'absolu et connaissent les Idées pures. C'est ainsi qu'il faut entendre ce qu'il appelle *le rêve*, en s'étonnant qu'il n'y ait point en toute grande ville de notre âge civilisé une association de rêveurs occupés uniquement à dégager la signification des faits habituels avant que les reporters l'aient obscurcie sous prétexte d'exactitude : pour lui, il refuse de rien considérer autrement, et par une sorte de volonté de l'intelligence appréhende toujours immédiatement l'impérissable dans la fuite des fantômes caducs. Cette reconstruction du monde normal est faite dans la première partie du livre, une suite de poëmes en proses à propos d'évènements qui ne seraient point extraordinaires pour le troupeau : un enfant qui passe en chantant dans la rue, l'arrivée un jour d'octobre à la gare de Fontainebleau, ou par « un Juillet de flamme » la venue en yole vers le parc d'une absente, et de là ces merveilles de transfiguration : *Pauvre enfant pâle*, *La Gloire*, *Le Nénufar blanc*. Faut-il dire que toutes ces aventures projetées dans l'infini s'ennoblissent d'une langue évocatoire et s'illustrent d'images linéaires

résumant en elles d'innombrables visions sublimées? Cette discrétion suprême de ne point tout dire pour laisser à l'inconnu l'impériale part qui lui est due éveille précisément les frissons d'angoisse, de tristesse ou de grave sérénité qui courent en nous à la lecture de certaines syllabes et de certains mots, et, pour faire court, la plus auguste impression d'art qu'il y ait. Je veux en témoignage transcrire la fin de ce lumineux chef-d'œuvre, *Le Nénufar blanc* : « Résumer d'un re-
« gard la vierge absence éparse en cette solitude
« et, comme on cueille, en mémoire d'un site,
« l'un de ces magiques nénufars clos qui y surgis-
« sent, tout à coup, enveloppant de leur creuse
« blancheur un rien, fait de songes intacts, du
« bonheur qui n'aura pas lieu et de mon souffle
« ici retenu dans la peur d'une apparition, partir
« avec : tacitement, en déramant peu à peu, sans
« du heurt briser l'illusion ni que le clapotis de la
« bulle visible d'écume enroulée à ma fuite ne
« jette aux pieds survenus de personne la ressem-
« blance transparente du rapt de mon idéale
« fleur.

« Si, attirée par un sentiment d'insolite, elle a
« paru, la Méditative ou la Hautaine, la Farouche,
« la Gaie, tant pis pour cette indicible mine
« que j'ignore à jamais! car j'accomplis selon les
« règles la manœuvre : me dégageai, virai, et je
« contournais déjà une ondulation du ruisseau,
« emportant comme un noble œuf de cygne, tel
« que n'en jaillira le vol, mon imaginaire trophée,
« qui ne se gonfle d'autre chose sinon de la va-
« cance exquise de soi qu'aime, l'été, à pour-
« suivre, dans les allées de son parc, toute dame,
« arrêtée parfois et longtemps, comme au bord
« d'une source à franchir ou de quelque pièce
« d'eau. »

Toute différente est l'allure de la phrase dans les morceaux didactiques où est fixée une doctrine sur le théâtre ou sur le vers. C'est alors un parti pris évident de simplicité classique, la résignation

austère de toute parure, la nudité d'une langue cursive et initiale : aucune épreuve n'est plus redoutable que celle-là, s'exposer sans armure d'ombres au monstre populaire, et il y faut la souriante tranquillité d'un héros. Tel en d'inoubliables causeries du soir, pour quelques-uns pleins de respect et d'affection, tel ici le Poète parle à tous, mais ayant renoncé à l'incantation de la voix, à la douce tyrannie du geste ; et cependant les mots gardent la même saveur de miel âpre et la bonne amertume de quelques Attiques. Les plus sagaces opinions s'y énoncent touchant l'alexandrin et la rime, trop méprisés peut-être par certains des nouveaux venus, et c'est un charme sans égal que les commentaires sur les inutiles spectacles contemporains. Puis, en de brusques sursauts, des chants éclatent en cette prose, ainsi des soleils d'aurore, par exemple quand survient Hamlet, *« le seigneur latent qui ne peut devenir...*
« l'adolescent évanoui de chacun de nous aux com-
« mencements de la vie et qui hantera les esprits
« hauts et pensifs par le deuil qu'il se plaît à por-
« ter. »

Ces gloses écrites, un scrupule me reste. Je crains, à la minute de signer, de n'avoir point dit assez hautement notre fervente admiration pour l'œuvre de Stéphane Mallarmé : il importe de la proclamer souvent, dût s'en offusquer la mauvaise foi têtue de la critique, qui justifiera, je pense, une fois de plus, par son silence ou son rire inepte, le vers de Jules Laforgue :

Les dieux s'en vont ; plus que des hures !

PIERRE QUILLARD.

CLÉOPATRE

I

Accoudée en silence aux créneaux de la tour,
La Reine aux cheveux bleus serrés de bandelettes,
Sous l'incantation trouble des cassolettes,
Sent monter dans son cœur la mer du sombre amour.

Immobile, sous ses paupières violettes
Elle rêve pâmée aux fuites des coussins;
Et les lourds colliers d'or soulevés par ses seins
Racontent sa langueur et ses fièvres secrètes...

Un adieu rose flotte au front des monuments.
Le soir, velouté d'ombre, est plein d'enchantements,
Et cependant qu'au loin pleurent les crocodiles,

La Reine aux doigts crispés, sanglotante d'aveux,
Frissonne de sentir, lascives et subtiles,
Des mains qui dans le vent épuisent ses cheveux.

II

Lourde pèse la nuit au bord du Nil obscur.
Cléopâtre, à genoux sous les astres qui brûlent,
Soudain pâle, écartant ses femmes qui reculent,
Déchire sa tunique en un grand geste impur,

Et dresse éperdûment sur la haute terrasse
Son corps vierge gonflé d'amour comme un fruit mûr.
Toute nue, elle vibre! Et, debout sous l'azur,
Se tord, couleuvre ardente, au vent tiède et vorace.

Elle veut — et ses yeux fauves dardent l'éclair —
Que le monde ait ce soir le parfum de sa chair!
O sombre fleur du sexe éparse en l'air nocturne...

Et le Sphynx immobile aux sables de l'Ennui
Sent un feu pénétrer son granit taciturne;
Et le désert immense a remué sous lui.

ALBERT SAMAIN.

LES DOUZE JEUX DE SOCIÉTÉ

I

Défier les complimenteurs; les écouter sans leur venir en aide; compter mentalement jusqu'à trente pour leur donner le temps de barboter dans les louanges; tourner le dos.

II

Sourire aux dames, et, dès qu'elles sourient, ne plus sourire. Ensuite, éclater de rire.

III

De préférence, « cultiver » les vieux des vieux, ceux dont les ongles même ne poussent plus.

IV

Expliquer, inlassable, pourquoi on ne fume pas, on ne boit pas, « on n'a pas de défaut ». Démontrer que ce n'est point « par genre ».

V

Devant les portraits de famille, mâcher patiemment le mot qui fera balle dans la vanité des maîtres... Ne pouvoir jamais s'enthousiasmer qu'à blanc.

VI

L'album offert, s'avouer imbécile, ce soir, ou

sucer avec force l'esprit qu'on peut avoir au bout des ongles.

VII

Dire, soudain mélancolique : « Je sais que la vie est une noisette creuse ! » — Aussitôt, taper dessus, à grands coups de marteau d'enclume, pour voir, quand même.

VIII

Crier : « vive l'art libre ! » — et le faire danser comme un ours.

IX

Traiter les gens d'artistes en leur faisant des excuses.

X

Conter des histoires porcines, si discrètement qu'on pourrait les entendre à l'église.

XI

Regarder sa montre d'un air d'homme préoccupé, et même la remonter, d'un air d'homme de génie qui va se mettre au lit.

XII

S'en aller, mais, habile, s'être brouillé avec ses hôtes, pour n'avoir rien à leur rendre.

JULES RENARD.

TABLETTES DE PROVENCE

LE TRÉPAS DU PUITS

A Remy de Gourmont.

Moulin ruineux qui serait dans le sol.

Haillons de lichens. Margelle usée par les cruches qui s'y posèrent, poules d'argile. Un rien de corde pend à la poulie, tresse défaite...

Chérissant les puits — car ils doivent être, dans l'existence des Choses, les mères consolatrices — je me penchai pour interroger son âme. On l'avait bue. Quelques gouttes à peine, très au fond, comme en un creux de main : constellation lointaine au bout d'une lunette d'astrologue, ou bien caresses au sein d'une mémoire.

J'eus pitié de cette carcasse où ne palpitait plus qu'un joyau frêle à vivre, et me pris à songer à ses oboles de fraîcheur.

O l'eau : vif désir des blonds déserts ! Absolution de la soif, aperçu de l'Enfer !

Vieillissant d'âge en âge le regard de ma pensée, je vis sourdre de l'atmosphère, peu à peu, des blés, des lys, des pommes, des framboises, des iris. Puis ces fruits et ces fleurs aboutirent à des formes humaines, et ce furent des bras, des gorges, des épaules, des joues, des yeux, des chevelures. Tout le jadis de femmes qui vinrent là, de l'enfance à l'agonie du puits. Derechef, enfin, la vision se tranforma. Ces formes nombreuses, fusionnant sur la margelle, se synthétisèrent en une grande Flamme analogue à une grande langue pendante.

— Je fus la Soif-de-ce-pays ! dit-elle par des étincelles en guise de paroles.

— Infâme ! criai-je, qui pus tarir l'immense fleur miraculeuse et te fis rabats et baudriers de joie avec les perles de son supplice lent !...

— Sa vie n'était-elle pas de mourir perle à perle ? objecta la Soif-de-ce-pays.

— Rouge étendard de l'Égoïsme !

— Pas plus égoïste ne fus moi que lui ne fut prodigue.

Son orgueil était fait de gosiers éteints. Et si ce puits te semble chagrin, c'est des rares pistils laissés par mon respect final en son calice d'ombre.

Or, mon ire sainte et la proximité de l'Apparition (devant laquelle je suais comme un quartier de venaison) m'ayant altéré, je descendis au fond du puits — et j'y cueillis les gouttes dernières...

A l'orifice remonté, je ne vis plus la Soif-de-ce-pays; mais sur la margelle, à sa place, pétillait un héritage de rires sardoniques, — tandis qu'un crapaud, crachat énorme où se conservent des syllabes, coassait : Assassin!

Je compris soudain.

Follement je m'enfuis, n'osant me retourner vers le puits, grand œil aveugle désormais.

En la forêt sombre où j'allai m'effacer, un oiseau rare chanta :

— Le puits est mort joyeux de t'avoir fait plaisir, et je viens t'offrir sa gratitude intarissable.

18 avril.

MATIN DOMINICAL

A G.-Albert Aurier.

Jet de joies qui s'épivarde dans une vasque d'espérances!

Sous la houppe solaire éparpillant une pulvère d'or, la mer belle offre son iris calme à la terre jolie. Un navire là-bas, qui fait le taureau, meugle en partance vers un lointain bercail où les pâtres oranges, rouges, noirs, aux plumages sur la tête et sur l'échine, ont des ongles si longs appelés javelots.

Chaque chose dégage de l'aristocratie comme une Fille de lord caracolant au Hyde Park, à l'heure du fiancé.

Même les oiseaux ne sont plus des oiseaux, mais uniment deux moustaches-de-brise avec, au mitan, quelque chose qui chante. L'hirondelle vous gicle dessus, flèche lancée par l'Exil. Quant aux moutons, sur la hanche de la colline, ils évoquent de grosses caresses de nourrice : grosses caresses qui auraient des pattes.

Ce décor me cisèle la multiple impression d'un paon épanoui, d'un concile de faisans, d'un jubilé de lèvres et

de seins vierges, d'une corbeille de désirs, d'une passementerie d'idées juvéniles.

Si les matins avaient un nom, celui-ci se nommerait Tendresse.

Tendresse à ce point étrange, et s'infiltrant avec une persuasion telle qu'on se demande si le spectacle s'ourdit hors ou dans vous. Ce matin est une âme : la nôtre, je présume.

J'évite d'approfondir, crainte d'anéantir ce charme qui est une illusion sans en être une. Or c'est exquis d'habiter cet Instant limitrophant le rêve et la réalité : pays de l'Inexistence-de-l'homme, à moins que ce ne soit celui de l'Existence-de-Dieu. Mais n'approfondissons pas, sinon l'enchantement va se casser comme un joujou. Plutôt évanouissons-nous dans cette limpide féerie de dimanche.

Rêverie...

O ce vertige! De par un tas d'oscillations ténues, et comme si la Nature soudain voulait marcher sur les mains, les Papillons et les Fleurs semblent s'intervertir. Et ce phénomène, on dirait qu'il se reflète en mon être bizarre.

Une aile de papier se pose sur mes genoux, je l'endeuille de ceci :

> Mon Ame gît, l'aile pesante de vils deuils;
> Mon Corps s'envole, ayant aux flancs de beaux orgueils.
>
> La pécheresse cuve la maligne absinthe,
> Et le fol cingle vers les cimes d'hyacinthe.
>
> (La Fleur a pris l'office du lourd Papillon
> Qui versa vers la tige son bref pavillon.)
>
> Mais le Corps n'a pas su savourer le ciel tendre,
> Et mon Ame n'a pu sur les cailloux attendre.
>
> Il s'est brisé l'orgueil sur les cailloux d'exil,
> A jamais Elle a fui vers les saveurs d'avril.
>
> (La Fleur a regagné sa tige malévole;
> Il est déjà bien loin le Deux-Ailes frivole.)

Las! j'ai voulu savoir ; aussi, cassé le joujou! Le sable et le son du déboire m'inondent. Maintenant la Tendresse ambiante me chagrine, et suis triste comme une petite fille devant sa poupée qui, le ventre ouvert, sourit quand même, impitoyablement.

26 avril 91.

SOIR DE BREBIS

A Louis Denise.

La tache de sang dépoint à l'horizon de ci.
La goutte de lait point à l'horizon de là.

Homme simple qui s'éparpille dans la flûte et dont la prudence a la forme d'un chien noir, le pâtre descend l'adolescence du coteau.

Le suivent ses brebis, avec deux pampres pour oreilles et deux grappes pour mamelles, le suivent ses brebis : ambulantes vignes.

Si pur le troupeau ! que, ce soir estival, il semble neiger vers la plaine enfantinement.

Ces menus écrins de vie ont, là-haut, brouté les cassolettes, et redescendent pleines.

Mes Désirs aussi, stimulés par la flûte de l'Espoir et le chien de la Foi, montèrent ce matin le coteau du Mystère; et s'en furent plus haut que les brebis de mon hameau, les brebis de mon âme.

Mais, parmi la prairie de jacinthes, l'odorante étoile incendia les dents avides qui voulaient dégrafer son corsage fertile.

C'est pourquoi mon troupeau subtil, à l'heure d'angélus, rentre en moi-même, les flancs désespérés.

— Les brebis sont au bercail, et l'homme simple va dormir entre sa flûte et son chien noir.

29 avril 91.

SOUS LE GLAS

A Alfred Vallette.

Prostré sur la falaise ici, pourtant je suis là-bas derrière le Mort qu'on porte au cimetière.

Mon Ame apparemment, sage cadeau de mes aïeules, aura voulu, pieuse femme, accompagner le faiseur d'héritiers. Mon Corps est resté sous les tamaris et les pourpiers, sans autre âme que le souvenir de la Sienne, souvenir effectif à la manière d'un veuvage.

Avant de quitter la tour d'argile, l'avisée ménagère a mis des cendres sur le foyer de mon cerveau, pour que le charbon des idées s'use le moins possible en son absence. Je me la figure parmi la couleuvre chagrine des amis et parents. Les villageoises, la regardant, doivent caqueter : « L'étrange étrangère qui n'est point mise ainsi que nous?! » Peut-être un clergeon rapide s'étonne d'avoir passé au travers d'Elle comme au travers de la fumée des encensoirs.

On enterre le Boucher du pays.

Mon Corps, tributaire du défunt, n'a pas daigné se déranger. Mon Ame alors — craignit-elle qu'autour des lampes l'on jasât? — partit sous son fichu d'éternité. Jamais, j'y songe, elle ne se servit chez le Boucher, se nourrissant d'abstinence infinie. Elle est allée, quoique cela. O dentelle de la pudeur! ô mandoline de la délicatesse! ô la chrétienne de l'exil! ô la phalène des bûchers!

Voici qu'en l'air ça tinte!!!

Morne clocher : forge dolente ou ruche du malheur dont les cafards sont les abeilles. Ça dégouline larme à larme et grince dent à dent. La chose lugubre inonde mon Corps par les soupiraux des sens. Mélancolie la parasite va-t-elle, en l'absence de l'Autre, s'imposer? Oh ça tinte, ça tinte, ça tinte! Je ne sais déjà plus si j'entends les cloches, si je les respire, si je les mange, si je palpe des écus qui seraient des voyelles, si je contemple du vacarme comme en l'épinaline image de quelque bataille de Bonaparte...

Dans cette passivité, j'exprime ces vers fols que blâmera la foule sage, vers tracés, au hasard de la sensation, avec peut-être tout mon corps sur l'énorme page verte de la falaise :

Mes pareilles
oreilles
sablent vos tangibles parfums,
grands liserons communs,
étincelants tribuns
des vifs matins
et des vêpres éteints,
des nés jolis et des vilains défunts.

Cloches,
bénévoles
poches,
sommelières des sons frivoles
qui convolent
volent,

vos dons
ce soir
vos digdandons
sont noirs
plus que les éteignoirs
et les péchés des pers manoirs
aux heures d'encensoir.

Vous avez éteint
ma perruche ravie;
l'héliotrope de ma vie
titube, teint
de ténèbre
ainsi
que si
j'avais ouï
le vin funèbre
épandu par l'œil
épanoui
d'une
lune
en deuil.

Essaim de l'arpège
aux alarmes,
suis-je un ver foudroyé;
bouchons de liège
sur les larmes,
suis-je le noyé?

Danses
de crinolines roides,
lances
dites par des armures froides,
vous m'évoquez un baptême à l'envers
où le parrain
d'airain
parsème des bonbons tintamarrés de vers:
baptême
de chrysanthème
où le prêtre
de hêtre
au menton d'hyacinthe
pleure la perle sainte
sur un cadavre
qu'apportèrent au havre
quatre vagues d'épaules,
au havre
des cyprès et des saules:
reposoirs
des malheurs
dont les douleurs
sont les arrosoirs.

Frigides harpagons de la chair abolie,
fossoyeurs d'enfer
aux ongles en fer,
submergez avec le Mort
éventé si fort
par les sonores plumes
des liturgiques enclumes,
submergez vite en la glèbe jolie
Mélancolie,
l'incube de folie
qui pourrit mes oliviers
sous son déluge d'éperviers !

Afin que gazouille un mois-de-marie
dans ma forêt guérie,
pour me repeindre à neuf comme un enfant
et pour sarcler à tout jamais le sordide olifant,
frigides harpagons de la chair abolie,
annihilez sous la glèbe jolie
l'incube de folie
qui pourrit mes oliviers
sous son déluge d'éperviers
Mélancolie
l'ensevelie !

Dès lors, les nymphes de mes yeux
verdelets
tariront leurs pierreries,
coquetteries
des adieux
violets :
ma bouche, clavecin d'abeilles,
arborera les verbales corbeilles ;
et les cloches,
malgré les pioches,
m'auront l'air de cabris
bêlant vers le lait qui s'envole des abris
au vallon de mes espérances ;
et je croirai, cloches d'égalité,
savourer une danse
émise par vos cornes d'abondance
ou boire des révérences
dans vos coupes d'éternité !

Mon Ame est rentrée qui, silencieuse, s'accoude à la balustrade des cils, — et regardons la mer.

Comme elle est sentimentale, on songe aux noyés qui marinent là-bas, avec dans l'œil un désir de rivage et de croix dernière. O ces poissons qui rentrent dans leurs bouches ! ces doigts où spère à jamais une bague atten-

tive ! cette montre, en le gousset, qui marchait encore près du cœur arrêté depuis des heures !

Puis Elle et Lui, tristes, nous rentrâmes.

Quand on s'assit pour le repas, fut apporté certain gigot — sortant de chez le Mort.

Mais un seul couvert brillait sur la table, comme un rire sarcastique...

6 mai 91.

SAINT-POL-ROUX.

PROSES DE DÉCOR

SUR L'EAU

Regarde, mon cœur, voici l'illusion souveraine du soir. Sur la splendeur occidentale du soleil, des escaliers et des palais de rêve. Le ciel est rouge d'une rougeur immense de ville incendiée, et les bâtis de nuages saignent des pourpres de massacre. Près de nous, c'est une forêt de mâtures, un fourmillement de bateaux et d'êtres. Tout un peuple se tasse sur les môles, et le port s'ouvre en ce cadre somptueux de crépuscule. — Et loin, loin s'étend la mer, une mer d'écarlate, de métaux fondus, de braises et d'escarboucles...

Écoute, mon cœur, écoute et regarde encore. Le flot bat les quais avec une plainte douce, un murmure monotone. Des chansons meurent dans l'air tiède. Et maintenant le navire se lève, géante image, et passe, passe lentement, lentement, majestueux, presque royal, voilure dehors, ses matelots dans les vergues, le pavillon clapotant à la corne. Un moment, on le voit se dresser dans la coupure des jetées, ramassé de l'étrave à l'étambot pour franchir la passe en un même faisceau de mâts et en un même gonflement de toiles. Il est debout au flamboiement de l'eau et à l'incarnat de l'horizon qui découpent sa noire envergure d'ailes; et des hommes sur l'accastillage se détachent en gestes d'épées brandies, de manteaux envolés dans la brise. Des éclairs jaillissent des sabords dans une fumée roulante. Les batteries tonnent et répondent aux batteries de la côte. Et du fond du port à la pointe des môles, de l'estacade et des quais, des bassins et de la grève, des bâtiments à l'amarre en deçà des écluses et de la flottille abritée dans les darses, une surhumaine clameur grandit, clameur d'enthousiasme qui soulève des milliers et des milliers de poitrines, clameur d'une multitude débordant des rues, serrée aux fenêtres des maisons, accrochée aux toits, essaimée dans les

barques, écrasée sur les ponts. Le vent ramène des musiques qui ont l'ampleur grave d'un hymne sacré, des élancements de prières en même temps que des sonneries de triomphe. Le pavillon claquant à la corne s'abaisse par trois fois. Et le navire ainsi s'éloigne, — en une gloire.

Du soleil allume ses cuivres, borde de franges d'or la forme de ses voiles, aigrette ses hunes, métallise le treillis de ses haubans et les fils de ses cordages. Graduellement, il décroît, diminue sur la mer reconquise à l'immensité de sa rougeur victorieuse. Et devenu si éclatant et si baigné de rayons qu'il semble revêtir le ruissellement des châsses, il se fond aux suprêmes lueurs de l'astre. — Cependant que le peuple salue, — comme autrefois le symbole de la nef Argo et la galiote des Conquistadors — l'impérial orgueil du vaisseau de pèlerinage, du vaisseau de ses chimères cinglant aux superbes entreprises, courant, là-bas, aux orients inconnus, au mirage des îles fortunées...

*
* *

. . . .

Quelle armée de barbares saccagea la mystique Jérusalem? Le sang monta jusqu'au poitrail des chevaux.

Dans la nuit, le grand navire s'est fracassé sur les rocs. Ceux qui passent au large peuvent reconnaître ses mâts tronçonnés qui émergent et publient la perfidie de la mer, et se tendent ainsi que des bras implorent.

Les routes sont désertes, les soirs sont défunts; et perdue, mon cœur, à jamais perdue la chère Ame qui était mon âme.

Voix parfumées de myrrhe, douceur, charme non pareil des femmes aux mains pâles, duperie ingénue de leurs sourires et de nos vingt ans... Vos mains, femmes, vos pâles mains retombent, abdicatrices.

S'en aller, s'en aller encore, mon cœur, s'en aller plus loin que le rêve...

CHARLES MERKI.

L'IVROGNE

A Robert Bernier.

C'en est un comme il s'en rencontre par les villes :
Son unique richesse est tout l'or du vin pur
Et des alcools; il s'en revient au long des murs,
Par la ruelle étroite, à cette heure tranquille
Où la rougeur des gaz étoile au loin les murs.

Il a l'entière quiétude des gens ivres,
Marchant dans le soleil qu'allume un flot de rhum
Où nul de ses tracas d'hier ne peut le suivre,
Et vois! sa chair toute à l'allégresse de vivre
C'est de la moindre molécule un *Te Deum!*

Il est l'égal de qui l'exploite et le pressure,
La longue meute qui glapit aux alentours
Du pauvre, ah! oui la meute effrénée, aux cris sourds,
Des repus de suée et des gavés d'usure,
La longue meute qui glapit s'est tue, un jour.

Vois! son nu se décrasse et vibre d'allégresse,
Son échine assouplie et veule se redresse.
Oubliant la gadoue et le plomb des fardeaux
Et l'Usine aux rumeurs dures, quand il s'y presse
Tous les poils de sueur lui collant à la peau.

Il oublie, à présent, le terme et sa femelle
Criarde et maigre avec, dans ses bras convulsés,
Un enfant aux maigreurs de cire, et comme c'est
Triste ce frêle enfant, qui suce une mamelle
Stérile comme un sol où la Guerre a passé!

Il oublie, à présent, son envie idéale
De Jason pauvre à conquérir une Toison.
Son fusil d'émeutier se rouille à la maison.
Le Vin, comme un grand Soir qui monte à l'horizon,
Apaise jusqu'à ses rancunes sociales.

Et ses yeux ont aussi perdu ces éclairs longs
Qu'y met la Haine, alors que traînent ses talons,
Les dimanches, par les villas aux grilles closes
Quand, sur les hauts perrons ensoleillés de roses,
La vitre livre un peu du luxe des salons.

C'est pour d'autres que sèche au soleil du beau linge,
Et qu'aux prés d'or s'engraisse un lourd bétail épars,
Mais il n'y songe plus, riche du milliard
Qu'il est du Vin, et son pas danse dans le Tard
Comme sollicité par un air de syringe !

Quel or à désirer qui ne soit pas du Vin !
Quel or plus clair que celui qui flambe en sa gorge !
Loin ! la navrure d'être père ! et loin ! la faim !
Loin ! la suée épouvantable au feu des forges !
Un autre cœur plus jeune a bondi dans son sein.

Les gaz font comme autant d'étoiles immobiles,
Et la ruelle qui serpente, l'Homme y va,
Riche du milliard des alcools et fragile,
Avec, aux lèvres, ces refrains des foules viles,
Qu'on chante à pleins poumons quand l'ivresse vous a.

Son cœur ! toute une joie énorme s'y concentre
A longer les volets des débits faubouriens,
Où, derrière, sur les étagères, se tient
L'arc-en-ciel des flacons ayant encore au ventre
Du cœur pour qui n'a plus que la place du sien.

Ainsi, l'Homme titube et vire vers son bouge,
Par la ruelle étroite et noire, où, frémissant,
Le ravit l'hosannah d'un vin de gloire, sans
Qu'il voie, en le ruisseau, l'éclair d'un fanal rouge
Prophétiser qu'un soir y coulera du sang.

ERNEST RAYNAUD.

CONTES D'AU-DELA

LE SUBSTITUT

La foule caquetait, maintenue par deux gendarmes, à bonne distance de la porte cochère. Tombant d'aplomb — il était près de midi — sur la masse noire formée par le rassemblement, le soleil chauffait au rouge les faces congestionnées et ruisselantes, aux yeux écarquillés ; et, dans le grouillis confus que dominaient parfois les gestes de quelque esprit fort discutant, les taches blanches des bonnets, les blouses bleues et les pantalons de treillis, apparaissaient très clairs. Des bribes de conversation s'envolaient par-dessus le tumulte des chuchotements, et aussi des exclamations aiguës de femmes, que répétait l'écho fidèle des très vieux murs.

Cette rue étroite de petite ville, où quelques fleurs jaunes de pissenlit et des touffes de chicorée venaient égayer la monotonie des pavés disjoints, contrastait par sa vétusté moussue et grise avec l'insolite animation qui l'emplissait d'exubérance.

En face de la gueule obscure du porche, des glycines balançaient mollement leurs grappes mauves, enguirlandant la crête d'une muraille rongée d'ulcères verdâtres, et d'où le crépi était depuis longtemps disparu ; l'odeur pénétrante épandait, insoucieuse, ses effluves subtils, embaumant l'air brûlant.

Soudain le silence se fit.

Un très vieux landau, dont les ressorts rouillés gémissaient à chaque tressaut, s'avança pour recueillir ces messieurs du parquet, qui parurent sous la voûte, les paupières battantes devant l'éblouissement du grand jour.

Ils montèrent ; d'abord M. le procureur, un gros à figure rosée de bon vivant, encadrée de vagues favoris grisonnants, avec une moue sérieuse que désapprouvait le reste de sa physionomie de bonhomme ; puis le substitut, un tout jeune homme qui pétrissait fébrilement son mouchoir de ses mains nerveuses. Son attitude triste et préoccupée suscita parmi les gens qui stationnaient là un mouvement de commisérative pitié.

— « Pensez donc, Paty, fit une commère en se haussant à l'oreille de son voisin, c'est-y cruel, qui faut qu'ça soye lui qui fasse l'enquête sur la mort de sa pauvr'chère femme !.... »

Paty releva ses sourcils, en hochant la tête avec un plissement amer de lèvres.

Quand le greffier, une serviette collée à son flanc gauche, eut franchi le marchepied, M. le commissaire salua, demeurant avec ses agents, et la voiture s'ébranla, au trot de deux bons chevaux, fendant le flot humain qui s'écartait avec des mines curieuses et grand respect.

Après une petite toux, préambule oratoire, le procureur parla le premier, tandis que l'antique véhicule longeait rapidement un mur bas que surplombaient d'épais marronniers ombreux.

— « Voyons, mon cher Mersol, dit-il en se tournant vers le substitut, il faut être plus... plus homme, que diable ! Je comprends votre douleur, et au besoin.. même, je la partage. Vous aimiez votre épouse, c'est tout naturel, mais devant le crime, hum !. l'homme, c'est-à-dire le mari doit céder la place au magistrat... »

Après une pause :

— « ... Aucun indice ?... »

Le greffier répéta vaguement :

— « Aucun indice ...»

— « Et ce qui rend la question plus obscure...c'est que — comme le disait si bien monsieur le commissaire, et du reste, moi-même, j'avais de suite remarqué la similitude de ces deux cas — nous retrouvons ici la même manière de faire que dans ce premier crime, également commis chez vous, monsieur Mersol... »

Le jeune homme se leva à demi, et regardant son interlocuteur :

— « J'ai dirigé en personne, monsieur le procureur, l'enquête sur le meurtre de ma bonne, et crois l'avoir menée à bonne fin : certes, puisque le coupable est à l'instruction... »

— « Le prévenu, voulez-vous dire ? Eh bien, il me paraît résulter, hum ! .. il me semble devoir être induit de ma proposition précédente que ce vagabond pourrait fort bien ne pas être l'auteur de l'assassinat de la demoiselle Louise Pertaut, votre servante. Ce n'est pas tant parce-qu'il persiste avec fermeté dans ses dénégations, mais le même instrument a dû servir aux deux crimes. Or, cet homme est arrêté depuis quinze jours. »

— « Cette affaire se présente très complexe... »

— « L'on croirait à une fatalité mystérieuse, qui plane sur notre demeure. »

— « Néanmoins, reprit-il aussitôt, avec un geste de suffisance, j'espère que nous arriverons à débrouiller tout cela... Hum !... Assurément, dans ma longue carrière j'ai eu l'occasion de rencontrer des cas d'apparence aussi inexplicables... »

Et M. le procureur raconta à ses compagnons, qui n'en étaient pas à la première audition, l'histoire de cet épouvantable égorgement, dont il avait découvert l'auteur grâce à son incomparable sagacité.

. . . .

L'enquête, décidément, aboutissait peu. L'on ne pouvait relever la moindre trace de l'audacieux criminel dont les forfaits avaient troublé la paix de la sous-préfecture.

Coup sur coup, deux assassinats commis à quelques semaines d'intervalle, et par le même individu, fort probablement, faisaient naître une sérieuse inquiétude. Car, après la bonne du procureur, qu'on trouva, un matin, dans sa chambre, la tête à demi détachée du tronc par une formidable entaille, ce fût la femme même de M. Mersol, présentant une semblable blessure.

Les habitants, jusque-là si confiants et paisibles, étaient devenus anxieux, terrifiés. Maintenant, tous les soirs, chacun se verrouillait hermétiquement en sa demeure. Il circulait d'invraisemblables histoires, et les conjectures habituelles allaient leur train...

Mais rien, sauf d'insignifiants détails, n'était aperçu, qui fût de nature à éclairer les magistrats. Les journaux eux-mêmes avaient renoncé à instruire une aussi mystérieuse affaire, se réservant seulement les clichés ordinairement usités en pareil cas, et daubant la justice, comme de coutume.

C'est en vain qu'on avait expédié de Paris à la police découragée un inspecteur renommé : il n'avait rien trouvé de plus.

Ce policier émérite venait d'assister à un nouvel interrogatoire du vagabond arrêté à l'occasion du premier meurtre. Après que l'on eut reconduit le prévenu dans sa cellule, M. le juge d'instruction demeura très embarrassé, regardant son auxiliaire d'un air anxieux : ce dernier demeura muet et parut fort perplexe.

Lorsque, un bruit de pas ayant résonné dans l'escalier gémissant, la porte s'ouvrit, livrant passage au substitut.

De suite, il demanda froidement aux deux hommes :

— « Ab-so-lu-ment rien ? »

Puis, devant le signe de tête qu'ils lui firent, il continua, sans attendre une plus longue réponse, s'animant peu à peu :

— « Eh bien ! messieurs, je vais vous dire, moi, je vais vous dire comment ont été commis les deux crimes...— Il faut que je vous le dise. . Ha ! reprit-il en ricanant, c'est que je vois les scènes sanglantes, comme si j'y avais assisté. Tenez... la première, n'est-ce pas ?... Il est onze heures... — C'est le soir... Louise vient de monter dans sa chambre, et sa porte n'est pas fermée... elle attend son amant... je vous assure, moi, que c'est son amant qui l'a tuée... Les pieds nus, il gravit les marches grinçantes de chêne, lentement. Il évite tout bruit. — Si madame Mersol se réveillait !... Vous voyez comme il se glisse là-haut, le long du corridor ; elle l'éclaire avec précaution... Ce soir-là — vous m'écoutez ? — ce soir-là, comme il la renversait d'un baiser sur le lit, un sinistre rayon de lune perça le nuage noir, le funèbre nuage ; et sa lumière, qui était d'argent lamé de reflets bleus, et sa lumière triste vint frapper le cou de la jeune fille qui riait, la figure dans l'ombre. Ce cou s'offrait livide, avec le brillant satiné de la nacre, et ses veines gonflées y mettaient de vagues dessins violets, le marbrant. Ah ! la neige attirante de ce cou, si pâle !... Alors, il eut la féroce envie de teindre tout ce blanc de pourpre. Car, souvent, bien souvent, l'*Idée* de crime s'était implantée en lui, impérieuse, promettant d'inconnues félicités... l'*Idée* voluptueuse de crime, la tentation destructrice, combien de fois s'était-elle ainsi présentée qu'il n'avait su repousser de son esprit !... Et s'il gardait constamment sur lui un rasoir, n'était-ce pas qu'il croyait que la possession platonique de cette arme apaiserait cette obsession monstrueuse ?... Mais là, ce fut trop fort : il prit l'instrument dangereux, et, avec un tressaillement d'infini plaisir qui vibra longuement en ses moelles, il enfonça la lame, si facilement qu'il s'étonna de la résistance dernière des vertèbres... Celui qui n'a pas connu la joie de tuer ne peut savoir à quel point il était pantelant de bonheur, lorsque le sang jaillit. La rouge liqueur gicla d'abord avec force et par saccades rhytmées hors des carotides tranchées, venant inonder la face, de suite blêmie. Puis, avec des dégradations insensibles, le double jet diminua d'intensité, ruisselant enfin en minuscules gouttelettes de rubis sur la gorge tiède, vêtue ainsi d'un splendide filigrane de velours incarnat, rapidement foncé. Non, en vérité,

vous, à qui jamais pareille chose n'arriva, vous ne vous imaginez pas quels transports féroces et extasiés ravissaient le meurtrier!... Le lendemain, il jugea cet acte abominable, et douta de l'avoir commis... Bizarre contradiction de cette âme!... Or, remarquez, je vous prie, remarquez attentivement comme étaient vacillantes ses pauvres pensées, qui se heurtaient follement l'une l'autre, à grand fracas sous son crâne : tantôt elles revenaient en souvenirs très doux — et n'avait-il pas délicieusement obéi à l'injonction de l'*Idée*, de l'alliciante et despotique *Idée* de crime! — tantôt cela reparaissait angoissant et affreux cauchemar, troublant ses rêves... Observez, donc, l'incohérence de tout ceci, ajoutez-y le désarroi moral qui en résultait, vous allez comprendre que cet homme demeura sans force, lorsqu'une seconde fois l'*Idée* revint, impulsive... Alors, plus d'hésitation : le meurtre aussitôt que conçu est exécuté — l'occulte démon qui armait son bras disposait d'une trop invincible puissance, il ne songea pas à lui résister... De nouveau, il se délecta à contempler la fumante cascade d'écarlate, frangée d'écume sombre, emperler de ses feux d'aurore sanglante l'albâtre des chairs moites. Mais, lorsqu'elles furent tout à fait froides, que les prunelles, voilées de mort, ne regardèrent plus, la fièvre qui martelait les tempes de l'assassin se tut: il pleura... longtemps; et je vous jure que ses larmes étaient aussi sincères que les miennes!.. Au fait, monsieur le juge, donnez-moi donc, s'il vous plaît, un mandat d'amener, que j'y inscrive le nom du meurtrier. Je tiens, assurément, à l'écrire moi-même. »

D'une main qui tremblait un peu, le substitut tendit le papier aux deux hommes; et, pendant qu'ils y lisaient :

ROGER MERSOL

le fou homicide, profitant de leur stupeur, se précipitait par la fenêtre sur les dalles de la cour.

GASTON DANVILLE.

NAUFRAGE

Pour Louis Dumur.

De bons aventuriers écoutèrent la mer,
Dont les flots soupiraient : « Abandonnez la grève,
« Nous vous emporterons vers des îles de rêve,
« Où jamais un réveil n'a de sourire amer .»

Un soir que dans l'azur palpitaient tous les astres,
Ils ont gaîment appareillé pour l'inconnu,
Et c'était fête à bord quand l'orage est venu
Précipiter sur leur vaisseau tous les désastres.

La tourmente les a jetés près d'archipels
Dont les bois exhalaient de vagues symphonies
Et des parfums chargés de langueurs infinies,
Accompagnant des voix aux magiques appels.

C'était le chant suave et mortel des Sirènes,
Qui s'avançaient, avec d'ineffables lenteurs,
Les bras en lyre et les regards fascinateurs,
Dans les râles du vent divinement sereines.

Les naufragés, déjà sombrés, se révoltant,
Luttaient contre la mort à mains désespérées;
Elles, les enlaçaient sur les vagues cabrées
Et les ensorcelaient de ciel pour un instant,

Puis les jetaient sans âme aux rages de la mer,
Qui soupirait jadis : « Abandonnez la grève,
« Mes flots vous berceront vers des îles de rêve,
« Où jamais un réveil n'a de sourire amer. »

1887

EDOUARD DUBUS.

RATIOCINATIONS FAMILIÈRES, ET D'AILLEURS VAINES

A PROPOS DES TROIS SALONS DE 1891

— « Le Salon, Monsieur, est excellent cette année... »

— « Ne trouvez-vous pas, Madame, que le Salon est détestable ?... »

— « Il y a bien dix ans qu'on n'avait vu meilleur Salon... »

— « Mon cher, depuis dix ans, je n'ai pas vu de Salon plus mauvais que celui-ci... »

— « Le *niveau d'art* du Salon, Mademoiselle, me paraît s'être sensiblement élevé... »

J'ai toujours, quant à moi, sincèrement admiré les gens péremptoires et, sans doute, compétents, qui, tous les renouveaux, au mois de mai, s'estimeraient d'incurables crétins s'ils n'avaient, devant leurs parents et amis, formulé, au moyen des sacramentels apophtegmes précités, une opinion générale et comparative sur la valeur des annuels étalages du Palais de l'Industrie et du Champ de Mars. Peut-être ne suis-je point assez subtil pour saisir ces nuances différentielles, peut-être manqué-je de l'esprit généralisateur qu'il faut ; quoi qu'il en soit, dussé-je être à jamais déshonoré par cette ingénue confession, je m'avoue tout à fait incapable de ces sortes de jugements, ayant toujours, avec candeur, professé que rien ne ressemble plus à un Salon qu'un autre Salon. Tous les articles qu'y déballent à jour convenu les négociants en badigeon ou glaise gâchée m'apparaissent, en effet, sans guère d'exceptions, fabriqués selon les identiquement mêmes procédés, pour les mêmes fins, à savoir la vente et les récompenses officielles, choses louables, peut-être, au point de vue de l'économie domestique et sociale, mais qui, à coup sûr, n'ont rien à faire avec l'art. De cette identité des procédés, de cette identité des préoccupations de tous les divers producteurs, doit nécessairement résulter une absolue ressemblance des divers articles entre eux, une absolue ressemblance des diverses expositions entre elles, une production commerciale éternellement égale à elle-même, et c'est pourquoi je me permets de penser qu'il est un peu extrêmement absurde de parler, à propos de ces choses immuablement nivelées et certes fort étrangères à l'art, du fameux « niveau d'art ».

Je sais bien qu'on me peut objecter que, parfois, quelques œuvres de réelle valeur, conçues et faites sans nul souci mercantile, peuvent, profitant d'une distraction du jury, s'égarer dans, comme l'on dit, cette galère. — Combien rares, pourtant, et combien noyées dans les flots d'articles de pur commerce ! — Ces œuvres, lorsqu'on les rencontre, il est loyal de les signaler

et j'essayerai de le faire, mais ne sont-elles pas insuffisantes à modifier l'aspect général d'une exposition dans laquelle elles ne sont que l'imprévu, que l'accident? Il était donc bon, avant de commencer ces notes sur les Salons, de prévenir le lecteur qu'il n'y serait point question d'art, point d'artistes, mais simplement d'une industrie de luxe, très importante aujourd'hui, et dont l'étude ressortit davantage de l'économie politique que de l'esthétique. Elle compte pour beaucoup, malgré les prohibitions douanières créées par l'Amérique, dans le commerce d'exportation de notre pays, et c'est, je crois, une œuvre éminemment patriotique que d'étudier sérieusement ses modes de fabrications et ses ingénieux produits, qui offrent, réfléchissez-y, plus d'une ressemblance avec ce qu'on nomme *l'article de Paris*.

Lorsque nous voudrons reparler d'art (car, Dieu merci, c'est encore possible aujourd'hui), nous ferons en sorte de prendre autre chose que les Salons comme thème de conversation. Nous aurons soin de tourner un dos obstiné aux géniaux négociants de ces foires un peu honteuses, et nous irons plutôt vers les solitaires, vers les convaincus, qui travaillent dans le silence à la réalisation des idéaux rêvés, heureux des seules jouissances de l'art, dédaignant les gains illicites, les bêtes cajoleries de la plèbe, estimant que l'œuvre d'art ne saurait être primée dans un concours comme un bétail gras ou un produit alimentaire. Alors, sans doute, au quitter des banales hideurs, toujours les mêmes, toutes identiques, appendues aux murailles du Palais de l'Industrie ou de tout autre bazar national, les chefs-d'œuvre d'un Degas, d'un Césanne, d'un Renoir, les rêves féeriques d'un Gustave Moreau, les cauchemars horrifiants d'un Redon, les symboliques visions d'un Gauguin, les hallucinations diaboliques d'un Rops, les toiles rutilantes d'un Van Gogh, d'un Monticelli, d'un Monet, d'un Pissaro, nous paraîtront plus belles encore, d'un art encore plus pur, plus divinement irradiées...

Peut-être, en outre, resongerons-nous des grands noms qui glorifieront ce siècle, des Corot, des Delacroix, des Millet, des Courbet, des Manet, des Daumier, des Rousseau, eux aussi bafoués par les jurys de jadis, ou, volontairement s'isolant, s'éloignant des expositions et des concours, plus satisfaits du silencieux orgueil de leurs rêves et de leurs créations que de tous les hochets honorifiques ou des gains réalisés... Ah! pauvre public, pauvre incurable public, refuseras-tu donc toujours l'aumône d'un regard aux travailleurs silencieux et probes? T'obstineras-tu toujours à te ruer à la bruyante parade des camelots bonimenteurs qui te promettent, au son de la grosse caisse et des cymbales, des jouissances d'art garanties bon teint, des jouissances d'art extra-pures? Au reste, comment, maintenant, serais-tu capable d'un peu de bon goût, d'un peu de bon sens, d'un peu d'intelligence? Sans doute tu es, aujourd'hui, trop vieux, il y a trop longtemps que tu savoures les mêmes produits frelatés, ton éducation artistique est faite, irrévocablement faite, le Salon est

devenu nécessaire à ton bonheur et je ne crois plus guère que ton âme racornie, que tes sens dépravés soient susceptibles, devant une œuvre même sublime, de frissonner à l'unisson du rêveur qui l'a créée ! De temps en temps, je sais bien, il t'arrive, par faux dilettantisme, par pose, par mode, par stupide dandysme, de t'engouer d'un artiste véritable... mais combien rares ces fantaisies, combien peu sincères, combien maladroitement à contre-sens tes extasiements et tes louanges!... *Margaritas!...* comme disent les professeurs de rhétorique...

Eh bien, puisqu'il en est ainsi, parlons donc, pour une fois, de ce que tu aimes, de ce que tu aimes bien franchement, parlons du Salon — non point, pourtant, de la peinture au Salon, de la sculpture au Salon, mais, plus généralement, de la *peinture-pour-le-Salon*, de la *sculpture-pour-le-Salon*. — Parlons de tes coutumiers et favoris et adulés... artistes, si j'ose ainsi m'exprimer, avec toute l'indulgence, avec toute la considération possibles..... Car, je l'avoue dès maintenant, il n'y a point que du mal à en dire. Tous, sans exception, ils sont des gens de talent, de beaucoup de talent, prodigieusement habiles, sachant à fond tous les trucs de leur difficile métier. S'ils n'ont point d'âmes, ils ont, du moins, des doigts inimaginablement adroits, et s'ils s'insoucient de cette insanité sublime qu'est, au XIXe siècle, l'Art, ils n'en ont pas moins un idéal, pour lequel ils se feraient tuer, l'idéal de M. Poirier : faire honneur à ses affaires.

* * *

Ce qui frappe, tout d'abord, dès l'entrée en un Salon quelconque, c'est, avec la dépense vraiment extraordinaire d'habileté et de science technique, la prodigieuse *ressemblance* de toutes les toiles entre elles, ressemblance qui va jusqu'à ce point que, sans certaines singularisations superficielles destinées à servir d'enseignes et préméditées indépendamment du reste de l'œuvre, ainsi que des marques de fabriques, on pourrait, le plus souvent, déplacer, d'un tableau à l'autre, les signatures, sans que nulle grande incohérence en résultât ! Jadis cette analogie des talents s'expliquait à peu près d'elle-même, conséquence logique, nécessaire de prémisses sues. Le Salon était presque exclusivement réservé aux peintres académiques et à leurs élèves. Tous avaient subi une éducation commune, possédaient une commune conception de l'art, étaient sursaturés des mêmes idées, usaient des mêmes formules, des mêmes procédés, professaient la même croyance en l'infaillibilité d'un seul Idéal, qui était l'idéal fabriqué et estampillé par l'Ecole de Rome. Aujourd'hui, les Académiques sont devenus, décidément, en minorité. Les salles du Palais de l'Industrie ont été envahies par une foule d'artistes, jeunes, ayant bruyamment rompu avec les antiques et officielles traditions, ne possédant nullement l'unité d'idée et d'instruction technique de leurs prédécesseurs, et affichant et clamant très haut leur prétention de réagir contre ces

derniers. D'où vient donc cette similitude de résultats procédant de causes qui paraissent tant différentes?

Ne serait-ce pas, tout simplement, que, malgré cette ostentatoire réaction contre le vieil art académique, les nouveaux venus suivent des errements identiques à ceux de leurs aînés ? Ils se figurent avoir affranchi le dessin et découvert la couleur, ils n'ont fait que remplacer, selon le joli mot de Boulanger, le casque par la casquette, et que proclamer l'indignité du bitume. Ils se sont bornés à changer de formules et de mode ; ils n'ont point, ce qui serait la vraiment bonne réaction, renoncé à toutes les formules, à toutes les modes, à tous les Idéaux tout faits ; ils n'ont point su se contenter d'interroger, oublieux de tout savoir et de toutes conventions, le profond de leur âme (au cas où ils auraient une âme), ni en retirer, vivantes et palpitantes, des sensations vraies, des émotions vraies, des idées, pour nous les montrer, naïvement.

A quoi d'ailleurs cela leur eût-il servi ? Le public qui admire, le public qui achète, le public qui sacre grand peintre ne tient guère à toutes ces babioles. Il demande qu'on ait du talent, tout simplement, et le talent pour lui c'est, ils le savent bien, l'habileté, cette habileté prodigieuse des mains, cette habileté de prestidigitateurs que tous possèdent presque au même degré.

D'ailleurs, cette sine-qua-non habileté, nos roublards industriels l'ont, en leur ateliers, baptisée, vraiment maquignonneusement, d'un beau nom fort certes idoine à inspirer le respect au bourgeois ; ils l'appellent : la Science.

— La science de l'impersonnel et du banal, sans doute !... Ce mot-là est même le grand mot des artistes actuels — comme ce fut, d'ailleurs, celui des Académiques. On s'en sert à tout bout de phrase, pour assommer le piteux profane qui n'a point la foi.

— La science !... Monsieur !... Mais la science ?... Alors vous ne croyez pas qu'on ait besoin de science ?... Mais les Maîtres, Monsieur... les Maîtres y croyaient, à la science !... à la science !...

Eh oui, les Maîtres croyaient à la science et, ce qui est beaucoup mieux, ils la possédaient, et c'est pourquoi je ne puis me persuader que nos modernes badigeonneurs tiennent bien la vraie. Car, enfin, point n'est besoin d'être sorcier pour distinguer la radicale dissemblance qui existe, à ce spécial point de vue, entre nos petits bonshommes de maintenant et les grands artistes d'autrefois. Prenez, par exemple, une œuvre de Michel-Ange, une de Raphaël, une d'Holbein, une de Rubens. Aurez-vous besoin de les longtemps étudier pour, en chacune, discerner une science du dessin, de la couleur, de la composition, également profonde, et pour, d'autre part, constater que le dessin de chacune, que la couleur, la composition et le modelé de chacune sont essentiellement dissemblables ? Pourquoi ? Sans doute parce que, les uns et les autres, ils ignorent cette hypothétique Perfection, soit-disant

absolue et incontingente, quasi-entité métaphysique inventée par les peintres de Salon et qui serait LE Dessin, LA Couleur, etc., mais, qu'en revanche, ils possèdent, en dessin et en couleur, une perfection pour ainsi dire *psychologique*, c'est-à-dire très relative, très variable et très individuelle, — résultante, ou plutôt *synthèse expressive* de toutes les diverses spécialisations de leur âme propre.

Il n'existe donc point, ainsi que beaucoup veulent aujourd'hui le croire ou le faire croire, une science du dessin, une science de la couleur, mais mille sciences du dessin et de la couleur, de même que mille différentes âmes d'artistes, et ces choses ne sont nullement des entités abstraites, unes, invariables, au-dessus des contingences humaines, des lois préétablies, qui peuvent s'étudier, comme les mathématiques, dans les manuels et les écoles, et se traduire, *ad usum juventutis*, en un certain nombre de formules schématiques éternellement vraies. Elles sont, en dernière analyse, des langages, tout autant que la parole articulée, puisqu'elles servent, elles aussi, à la traduction de psychies. Comme le langage articulé, elles ont des particularisations, échappant parfois au vulgaire, mais intimes et profondes, particularisations résultant de la différenciation des âmes d'artistes, de même que les intonations et les expressions spéciales de chaque voix résultent de la différenciation des larynx. Ce qui importe surtout dans l'œuvre d'un peintre, c'est la conservation de ces diverses particularités du *naturel accent*, puisqu'elles seules nous donnent, par correspondance, l'indispensable vibration de son âme d'artiste. Or, ce qu'on appelle aujourd'hui *être savant*, n'est-ce pas avoir perdu, par une opiniâtre étude, ces mêmes particularités d'accent !

***

Aussi bien, doit-on s'étonner de cette universalité de fausse-science marquant l'universelle banalité des sous-barbouilleurs dont s'enorgueillissent nos Salons ? Franchement, il faudrait ignorer comment se recrute cette formidable et encombrante armée de rapins et de rapines, d'année en année grossissante, et dont les doux-fleurantes secrétions constituent l'ornement des palais prêtés par l'État ! qu'on y songe un peu. Chaque jour des milliers de jeunes gens se découvrent l'irrésistible vocation de *la palette*. Les parents, loin de protester, comme les parents légendaires d'artistes, encouragent. C'est que le public se persuade de plus en plus que la peinture est *mieux* qu'un art, une sorte de négoce pas fatigant, n'exigeant pas des facultés de premier ordre, et incomparablement plus lucratif que la droguerie et la nouveauté. On sait, dans ce bon public, que les peintres vendent, assez facilement, au poids de l'or, leurs petites saletés, alors que les autres artistes, sculpteurs, poètes, musiciens, meurent souvent de faim à travailler d'un travail de forçats à des œuvres vaines et méprisées. On se chuchote, dans les arrière-boutiques, les cotes fantastiques des petites épinaleries des Meissonier, et les grandes saloperies des Bouguereau. Le M. Homais

d'aujourd'hui ne trouve point assez d'encouragements lorsque son fils lui déclare « sa vocation », et des foules de petits Homais se mettent à étudier la technique du badigeonnage, et leurs papas de dire (j'ai entendu le mot) : — « Mon fils apprend, monsieur, à devenir artiste !... » Ils l'apprennent, en effet, ils l'apprennent si bien que tout le monde se déclare très satisfait des résultats qu'ils obtiennent. Regardez-les, au Salon, les petits Homais, tous les petits Homais !... Ont-ils assez de talent ! Ont-ils assez de science !... Ils connaissent tous les trucs, tous les procédés, tous les escamotages, toutes les ficelles, tous les moyens d'être génial sans génie, et même spirituel sans esprit !... Et ceci dit, comment maintenant s'étonner de la similitude de toutes les peintures exposées et de cette fameuse habileté qui se retrouve en toutes, toujours invariablement la même. Soit plusieurs milliers de calicots, à aspirations artistiques, et pourvus, tous, d'intellects banaux comme des fours. Après quinze ou vingt ans d'études, devenus très habiles et très savants, pourquoi ces calicots seraient-ils moins banaux qu'au début ? Les neuf dixièmes des peintres dont nous voyons les toiles au Salon sont-ils autre chose que les calicots en question ?...

*
**

Mais, ce n'est point tout. Nos peintres de Salon se ressemblent parce qu'ils sont, à leur début, tous également doués de la même absence d'originalité et de la même absence de sens artiste, parce que, tous, ils arrivent par l'opiniâtre piochement des mêmes méthodes et des mêmes procédés, parce que, tous, ils poursuivent le même idéal commercial. Ceci est entendu, mais il pourrait se produire que, malgré cette nécessaire identité de fonds, qui est tout, il existât entre eux (ce qui serait peu, mais ce qui serait mieux que rien) une certaine dissemblance extérieure et de détail. Pour cela, il suffirait que chacun d'eux eût assez d'intelligence pour concevoir lui-même une quelconque idée à développer. Il n'en est rien.

Nos jeunes aussi bien que nos vieux calicots sont (et c'est la leur grande force, la vraie cause de leur succès) incapables d'avoir l'ombre d'une idée, et dans tout, jusque dans le choix du sujet, chose presque insignifiante, se contentent de faire ce que tous les calicots du monde considèrent comme le summum du bon goût : ILS SUIVENT LA MODE ! Or, la mode est au *joli* — un *joli* qui n'est point de tous les siècles, un *joli* qui peut être et qui est le plus souvent très laid, mais qui n'en est pas moins le *joli* de maintenant. Définir cette chose complexe et subtile serait long. Peu de mots englobent autant d'idées et d'actes hétérogènes. Je tenterai pourtant (n'ai-je point promis d'étudier en détail la fabrication de l'article pour Salon et n'est-ce point là un des éléments les plus importants de cette complexe industrie ?) je tenterai pourtant d'en montrer les plus saillants caractères.

Un des principaux consiste en un essai de fraude sur le

travail dépensé : l'œuvre doit donner la sensation d'une chose faite sans effort, sans tâtonnement, du premier coup... Le monsieur qui, avec une série de touches *cavalièrement* jetées sur la toile, nous procure l'impression d'une chose finie, aussi finie que les pignochages des vieux paysagistes qui comptaient les feuilles, a fait du *joli* et l'on dit autour de lui :

— Quel *joli* talent ! Quelle patte ! Comme c'est brillant ! Comme c'est enlevé ! Comme c'est *joli !* Mon Dieu, comme c'est *joli !*

Néanmoins, il en est d'autres qui arrivent au même résultat par le moyen contraire du pignochage, des brosses à deux poils, et du microscope. Ceux-là, on les regarde à la loupe. On s'extasie sur le poli et la politesse de leur badigeon (c'est lisse comme une toile cirée), et, encore, les jolies femmes s'exclament généralement :

— Comme c'est *joli !* Comme c'est distingué !

Le monsieur qui fait du *joli* pratique le blaireautage, parce que c'est le signe de l'idéalisme en art, ou le couteau-palette, parce que c'est l'indice d'un génie crâne, robuste, amoureux des réalités solides. Il peint, d'accoutumée, dans les tons clairs, parce que le bitume n'est plus à la mode, mais il évite les brutalités de coloration qui dérouteraient le public. Il aime les tons gris, ces tons ayant la réputation d'être d'une finesse excessive. Lorsqu'il veut se poser en audacieux, en radical, en homme de progrès, il emploie de la laque violette. Toujours, le dessin, la coloration, l'effet, la composition doivent être impersonnels et veules, et cela parce qu'en regardant le tableau, le spectateur ne doit pas être frappé par le tableau, mais par le talent de l'artiste ; il ne doit pas dire : « Quel beau portrait ! Quel superbe paysage ! » mais : « Quel habile portraitiste !... Quel adroit paysagiste ! »

Quant au sujet, il importe peu, puisque tous les sujets peuvent être traités de façon à donner cette obligatoire impression de *joli*. Cependant certains sont particulièrement favorables à cet aimable costumage : toutes les parisienneries, toutes les polissonneries, tous les faits divers émouvants, tous les patriotiques pathétismes, toutes les sentimentalités, toutes les nudités de femmes, sont très recherchées. Quelquefois, au contraire, le peintre, afin de produire un effet d'étonnement, s'amuse à traiter une hideur. Mais, alors comme toujours, sa facture reste la même, aussi brillante, aussi spirituelle, aussi *jolie ;* on devine que le motif ne lui a inspiré nulle émotion, nulle recherche profonde, et qu'il l'a choisi avec le seul désir de stupéfier, de scandaliser, ou, comme il dit, « d'épater » le public, — simple boulevardier développant, un sourire fat aux lèvres, quelque très ignoble paradoxe !

Le *joli*, on le voit, est, au fond, la négation de toute émotion personnelle, de toute sincérité, de toute recherche naïve, et l'affirmation d'une adresse extraordinaire des doigts. Il a beaucoup d'analogie avec le *chic*, tel que le définit Baudelaire : « Le *chic* peut se comparer au travail de ces maîtres « d'écriture, doués d'une bonne main et d'une bonne plume

« taillée pour l'anglaise ou la coulée et qui savent tracer, « hardiment et les yeux fermés, en manière de paraphe, une « tête de Christ ou le Chapeau de l'Empereur ! » Cependant je préfère le mot : *joli*, parce que, dans les ateliers, le mot : *chic* a un sens trop étroit : « faire de chic » signifie faire sans modèle. Or la plupart de nos faiseurs de joli font joli même en se servant du modèle, ou plutôt en ayant un modèle sous les yeux. Car, en fait, ils s'en servent si peu et d'une si extraordinaire façon !...

***

Peut-être ne suffit-il point en effet (bien qu'en pensent ces Messieurs du Salon) pour faire œuvre d'artiste, d'avoir un modèle sous les yeux et de le copier plus ou moins exactement, d'après des procédés et des formules dès longtemps appris, formules dont, en général, le but et le résultat sont de supprimer le caractère même du modèle et de l'envelopper des insignifiances de lignes et de couleur qui constituent le banal idéal à la mode et la pseudo-perfection morphique de l'Ecole. Une œuvre d'art n'est réellement œuvre d'art qu'à condition de refléter, ainsi qu'un miroir, *l'émotion psychologique* éprouvée par l'artiste devant la nature ou devant son Rêve. Cette émotion peut, à la dernière limite, n'être qu'une sensation pure : sensation d'un accord particulier de lignes, d'une symphonie déterminée de couleurs.

Mais, quelle qu'elle soit, elle doit exister dans l'artiste qui peint et elle doit être suggérée par le tableau. Je suis vraiment honteux d'avoir à répétailler des rengaines aussi banales, mais une simple visite au Salon vous convaincra combien ces sages conseils sont inutiles pour y faire œuvre de maître et y être sacré grand peintre. Regardez ces milliers de toiles les unes après les autres. Vous pourrez toujours constater cette habileté de tous, mais aussi la négation absolue de toute émotion esthétique. Vous *comprendrez*, vous ne *sentirez* pas les sujets traités.

Tant de talent et tant d'habileté pour cacher un tel vide d'idée et d'émotion vous fera peut-être, il est vrai, si vous n'êtes point M. Public, ce que je souhaite, regretter la chère naïveté des Primitifs, qui traduisaient, eux, comme ils pouvaient, avec une si touchante ignorance, une ignorance que moi j'appelle LA VRAIE SCIENCE, tant de grandes et de profondes psychologies !

***

Enfin — car il faut bien terminer ces notes d'un contestable intérêt — voici une dernière, et non des moins importantes, conditions de l'œuvre qui s'appelle d'art, au Salon : avoir une conception spéciale et d'ailleurs absolument fausse du réalisme, lequel consistera — que vous travailliez dans les modernités, l'histoire ou les mythologies — en une analyse autant que possible méticuleuse, en des essais d'illusionnismes, de trompe-l'œil, de décoration théâtrale, ou, si vous préférez, d'un mot, en cette stupide croyance que reproduire la nature servile-

ment, par ses côtés les plus connus, c'est-à-dire les plus triviaux, c'est faire œuvre d'artiste. Les photographes auraient-ils donc quelque chose à démêler avec l'esthétique? Quoi qu'il en soit, les conséquences de ce beau principe sont faciles à prévoir. C'est d'abord la constance d'un choix de sujets absolument inesthétiques, par haine des sujets dits pompiers, et dont la banalité n'est même pas relevée par l'interprétation, qui reste, je le répète, photographique. Essayez, si vous pouvez, de compter les faits-divers, les anecdotes de concierge, les jeux de mots de commis-voyageurs, les batteries de cuisine serties en des cadres d'or, cette année. Et c'est aussi ces tentatives, dont je viens de parler, d'illusionnisme, de trompe-l'œil, de traduction de mouvements instantanés, impossibles et inutiles à la peinture; antinomie absolue de l'art véritable. Et c'est encore et surtout l'oubli complet du *style*, du vrai style, qui au fond n'est que *la compréhension de l'intellectualité des formes*, et qui est devenu impossible, d'abord par *l'oubli de toute synthèse* en art, et ensuite par cette croyance universelle que la composition et le dessin, s'apprenant dans des écoles et des manuels, ne sont point le résultat d'un travail déductif, très personnel, de l'esprit de l'artiste.

***

Telles, et en rien plus compliquées, les règles techniques qui servent à la fabrication des mille admirables toiles-peintes que nous pouvons, chaque année, contempler dans les Salons. Les ouvrages des statuaires s'exécutent à peu près selon les mêmes procédés, mais, *dans cette partie*, la concurrence est moins âpre, les bénéfices étant, dit-on, moins considérables....

On comprendra, après ces considérations générales, que je ne fasse point longue outre mesure la traditionnelle promenade parmi les chefs-d'œuvre des deux... que dis-je? des trois Salons.

Aux Champs-Elysées : Voici tout d'abord le grand *clou* : *la Mort de Babylone*, de Rochegrosse, une énorme tartine très *talentueuse* : des nus, des raccourcis, des natures-mortes, dans des architectures comme en font Rubé et Chaperon pour les féeries du Châtelet. — Quelle science! Quelle science!! Puis voici *la mort de Sardanapale* de Chalon : également des nus, des raccourcis, des natures-mortes, dans des architectures comme en font... — Pourquoi n'est-ce pas du même? C'est égal, quelle science! quelle science!! Et cette *fin de l'épopée* de Rouffet, et ces *cardinaux* de Vibert, et cette *robe à paniers* de Toudouze, et cette *voûte d'acier* de J. P. Laurens, et ces *déjeuners de chasseurs* de Fouace, et ces *je ne sais quoi* de Bouguereau, de Comerre, de B. Constant, de Munckacsy, de Gérôme, de Bonnat, de Desgoffe, de Delobbe, de Lefebvre, de Clairin!... Quelle science!! Quelle science!!! De Henner, une *Pieta*, une *Pleureuse*, mais ne les connaissions-nous pas depuis longtemps? *Les Regains* de Quignon, un *sous bois* de Tanzi, des choses intéressantes de Wilhem Smith, L. Simon, Vounoh, Darien, Chéca (Quel malheur,

Monsieur Chéca, que l'Ecole des Beaux-Arts ait prodigué ses douches réfrigérantes à votre belle fougue espagnole!), de Julien Dupré, Jules Breton, Virginie Demont, Mesplès, James Guthrie, Franc Lamy, H. Martin, Français, Fantin, Aman Jean, Harpignies, Lecomte de Nouy, Pierre Lagarde, etc.; un extraordinaire *conseil municipal* de campagne de Buland; des sculptures de Falguière, Mercié, Carlès, Saulo, Henri Cross, Caïn, Mme Coutan, Savine, Mayer, Sinding, etc.

AUX CHAMPS DE MARS. — Il convient d'abord de mentionner bien à part une demi-douzaine de ces artistes véritables qui, comme je le disais au début de ces notes, s'égarent parfois dans un salon, sans toutefois jamais en modifier la banale médiocrité d'ensemble. Voici Puvis de Chavannes avec l'*Eté*, une page de poème admirable, et deux autres panneaux merveilleux; Whistler, avec un *portrait de femme*, d'une superbe distinction, et une *marine;* Carrière avec les *portraits de Verlaine, de Daudet*, et quelques-unes de ces tendresses de rêve qu'il sait peindre; Sisley, avec sept rutilants paysages, Raffaelli, avec des paysages de banlieue et des bronzes, Gauguin, avec un bas-relief de bois sculpté et des grès émaillés. Et maintenant, quelques autres noms, en hâte : des ensoleillements toujours un peu farineux de Montenard, des portraits excentriques de Blanche, de Boldini, de Besnard (je préfère de ce dernier ses cartons de vitraux), des faux-Carrière d'Amand Breton, des portraits de Carolus Duran, Duez, Gandara, Marcellin Desboutin (*le Sar Péladan*), Stevens, Toulmouche (*horrible! mort horrible!*), Roll, des chromolithographies de Delort, des photographies de Jean Béraud, un bon *Ernest Renan* d'Ary Renan, un excellent pastel d'Anquetin, un tombeau de Bartholomé, une tricoteuse de Baffier.

Et maintenant au troisième Salon, au SALON DES REFUSÉS. Je ne m'y arrêterais point, malgré des morceaux intéressants d'Anquetin, de Lautrec, de Léon Fauché, si je ne m'y étais, avec une joyeuse surprise, heurté aux œuvres étranges et, dans la bonne acception du mot, magistrales, d'un peintre dont j'ignorais jusqu'au nom, qui, d'ailleurs, m'a-t-on dit, expose pour la première fois en France, M. Henry de Groux. *Le Meurtre*, *Le Pendu*, *L'Assassiné*, et surtout cette cauchemardante vision des *Traînards* dévalisant un champ de bataille. Ces pages terrifiantes, qui font songer à un Delacroix fou-furieux, à un Goya ivre, à un Caravage sanguinolent, m'ont paru révéler un artiste très à part et vraiment, si grosse que soit cette assertion, de génie.

G.-ALBERT AURIER.

SUR « *STROPHES D'AMANT* » (1)

Ou : De la Sentimentalité en art. Ou : Julien Leclercq.

Car ce nom rimera peut-être — nul plus que moi ne le désire — à d'autres syllabes, à d'autres plus hauts desseins : mais ce que le poète a fait, cette fois, c'est cela que j'ai dit. Il l'a délicatement fait, et ce premier pas a de la grâce. Bien dansé, poète, le menuet des premières amours, et avant donc de lire *Cœur d'enfant* ou *Histoires subtiles*, voyons un peu de près vos *Strophes*.

L'histoire en est déduite à merveille dans ce prélude en prose de G.-Albert Aurier — un poète aussi, et, entre tous, de ceux aimés, espérés — dans ces lignes initiales où, comme un grand frère, grave et bon, l'aîné, oubliant volontiers ses propres expériences, se penche doucement sur l'âme faible du frère un peu plus jeune :

> Son passé! A peine deux lustres! Mais, pourtant, que ces choses lui paraissent anciennes! — et mortes! Sans doute c'est un enfant dont il oublia le nom, qui, il y a bien des années, a vécu cette vie, et rêvé ces rêves... Non. Alors, quel magicien, quelle badine Circé l'a donc, sans qu'il s'en doutât, ainsi métamorphosé? Car, en vérité, c'était sûrement quelque autre que lui-même ce pâle adolescent, songeur ingénu et mélancolique, qui se promène, aujourd'hui, dans les brumes de sa mémoire et dont il relit, en pleurant, les très vieilles chansons — comme d'un jeune frère qui serait mort ..

et doucement, toujours avec fermeté, la gourmande, cette âme demi-noyée de naïves larmes :

> Assez de romances de trouvère amoureux, assez de chansons de gentil page sentimental : l'heure des œuvres plus viriles a sonné...

Peut-être tout de même fallait-il que ces choses naïves et faibles fussent écrites : si peu féru qu'on soit de sentimentalité, on ne les lit point sans émotion poignante. Les lit-on? Plutôt, ne les relit-on pas? Ces péripéties de tendresses dont l'objet change et non pas l'idéal — l'idéal obstiné d'un absolu de vivre selon les plus pures ambitions — c'est notre propre histoire, ô

(1) Poésies, par Julien Leclercq (Lemerre).

nous qui écoutons, aussi bien que celle du chanteur. C'est notre histoire des temps meilleurs, d'avant les coupables folies, des temps héroïques et tendres, d'avant les diminutions du cœur :

> Car l'extase héroïque et le dévouement tendre
> Aux cœurs diminués ne se révèlent pas (1).

Une odeur de printemps triste, ces *Strophes d'Amant.* Si elles manquent de profondeur psy-cho-lo-gi-que, ce n'est pas de sincérité. Elles ont l'accent religieux de la poésie vraie; l'amour leur est un culte, et vers la « Vierge aimée » le poëte va « dans un décor d'église. » Elles ont, les toujours déçues, le goût passionné de leur tristesse et la savourent aux accords des musiques lentes :

> Musique désolante! écho d'une voix sœur!
> Nocturne dont la phrase aux fluides nuances
> D'une étreinte mystique embrassait ma douleur!
> J'ai bu le cher poison de tes condoléances.

Elles ont la perpétuelle jouvence des espoirs intarissables, sitôt taris :

> Comme le voyageur d'un navire en partance,
> Voguant vers un pays plus chaud qu'il croit ailleurs,
> Loin d'un amour qui fuit dans une brume intense
> Je me livre au courant vers des amours meilleurs...
> Et l'approche du port me couvre de frissons,
> Du port où deux yeux clairs brillent comme des phares.

Tournez la page, les yeux clairs s'enténèbrent :

> Vos yeux sont le péril caché sous les décombres
> De notre amour pareil aux ruines d'un manoir.

Aussi, pourquoi jamais aborder! C'est peut-être cela qu'enseigne de plus constant l'habitude de vivre : qu'il ne faut rien réaliser — qu'en rêve, et n'est-ce pas cela, du moins, qui fait les grands poëtes, car, le poème, n'est-ce la plus offerte réalité de rêve?

Mais l'allure de ces Strophes toutes larmoyantes est trop celle de la défaite.

> Mon cœur est un enfant que l'on a maltraité,
> Et qui, meurtri de coups, cherche un coin solitaire
> Où pleurer, dans l'exil d'une ombre tutélaire,
> Des larmes sans révolte et sans méchanceté.

L'accent est d'une évidente sincérité, le vers d'une

(1) Paul Bourget.

harmonie jolie. Mais quoi ? et pourquoi pas de la révolte, sinon de la méchanceté ? et où chercher ce « coin solitaire », sinon en soi, sinon dans l'asile inviolable des pures pensées où s'agitent les plis d'un drapeau de victoire spirituelle en dépit et au-delà des déroutes de l'amour ? Et ce goût de la mort :

> Je suis mûr pour la Mort, les tristes n'ont pas d'âge.

Non ! tu mens encore, joli vers.

Ou je me trompe. Nous mourons vraiment à toute heure. Que de fois, hélas, avant de mourir ! Il est mort celui qui a écrit les *Strophes*. Eh bien, j'en veux un peu à Julien Leclercq de me donner cette sensation d'un autrefois de lui-même. Qu'est-ce que cette chose, toute et définitivement passée *et qui n'est susceptible d'aucun développement* ? Au vrai, et c'est la plus révélatrice part de noblesse de notre humanité, nous ne nous intéressons guère qu'aux promesses, qu'à du futur au voile soulevé, qu'à des pas orientés vers un but. Ce regard en arrière, c'est comme de l'histoire, comme un récit détaché des destinées du vivant d'aujourd'hui et que rien n'y reliera.

La forme a pris au fond des nuances harmoniques de passé. Vers bien faits, un peu anciens. La poésie, en ce livre, vaut mieux que la poétique. La langue est simple, sans très précieuse rareté.

Ce dont il faut sans restriction louer Leclercq, c'est d'avoir osé dire des sentiments vrais dans le simple désir de les dire tels qu'il les ressentit, sans emprunts, ni à droite ni à gauche. Il a su, parfois, ainsi, avec les mots les plus usuels, concerter des harmonies où vibre çà et là une note non encore entendue telle.

Mais — ô dernier mais ! — de la « chronique, » fût-elle « d'âme », est-ce bien de la poésie ?

CHARLES MORICE.

« À L'ÉÇART » (1)

I

Un homme en étrangle un autre. Il est incommodé quelque temps par le souvenir de son crime. Enfin il oublie. La *chose* ne l'intéresse plus. Il se tranquillise jusqu'à s'abandonner aux pacifiques plantes. La botanique l'absorbe.

(1) 1 vol. par R. Minhar et A. Vallette (Perrin et Cie).

Un homme tue des tableaux, assassine des photographies. Il finit par le suicide.

Telle est la double action de ce livre à double signature. Le remords y est tenu pour une infirmité de l'esprit, mais discrètement. Les auteurs ont eu la préoccupation d'éviter le paradoxe tapageur. Ils concluent à peine, uniquement soucieux d'avoir mené avec méthode les deux analyses parallèles. Celle du premier cas semble plus nette. L'assassin « pour de bon » l'emporte en logique sur l'imaginaire assassin. D'ailleurs, il tient dans l'œuvre une place plus importante, et prend au début la parole, pour la garder jusqu'à la fin.

Le meurtre est accompli. Mauchat desserre les mains, l'*autre* ne l'insultera plus. L'*autre*, c'est la victime. Désormais, le lieu du crime, ce sera l'*endroit*, et le crime, ce sera la *chose*. Parmi ses impressions fugaces, Mauchat ne distingue tout d'abord que celle-ci : *Il n'est plus comme tout le monde*. Les transes commencent. Les passants, cela est sûr, le dévisagent et peut-être *parlent de lui*. Il rentre, et sa porte lui paraît cacher sournoisement quelque chose. Son concierge lui remet une enveloppe où éclate le mot *Urgence :* elle renferme un prospectus. Il veut revoir l'*endroit*, lequel est absolument *après* comme *avant*. Un ami lui propose de *tuer le ver*, et s'écrie, buvant du mauvais madère d'épicier : « *Il y a de quoi vous étrangler net !* » un autre lui demande : « *Tu n'es donc pas mort ?* »

Le temps passe, Mauchat n'est pas inquiété. Mais il s'ennuie et se décide à voyager, arrive à Tunis, s'installe à l'hôtel. Il n'a plus que la peur d'une peur possible. Cependant, quand la pluie tombe, les gouttes lourdes, égales, lui semblent *des pas d'hommes approchant toujours sans arriver jamais*. Soudain un voisin de table lui dit :

— « Monsieur, vous avez l'air de vous ennuyer. Je m'ennuie aussi beaucoup ; si vous le trouvez bon, nous unirons nos ennuis. »

C'est Malone, sujet irlandais, le tueur de tableaux.

— « Il ne faut pas être seul ! Il ne faut pas être seul ! » répète-t-il à Mauchat.

Ils se lient, et, spontanément, Mauchat détaille la *chose*, comment la *chose*, toute la *chose*.

— « Pourquoi m'avez-vous raconté cette histoire, dit Malone, est-ce pour me faire avouer, moi aussi ?... Les bustes et les portraits, avez-vous remarqué comme ils parlent !... Quand j'étais tout enfant, déjà ils grimaçaient

ou souriaient lorsqu'ils me voyaient seul... Je finis par leur déclarer que je les détruirais tous...Ils m'implorèrent, puis me maudirent, et, lorsque j'eus assez de leur torture, je les anéantis cruellement, un à un... Mais pour qui l'a tué, le mort n'est pas mort. »

En effet, Malone entend des voix, et, bien qu'innocent de toute faute, il est le plus gravement atteint. Après une assez longue période de mieux, il procède à de nouvelles exécutions. Une photographie est posée sur une chaise. D'une balle il lui enlève la partie supérieure de la tête : « Elle ne nous regardera plus. » D'une autre balle il fait sauter le bas du visage : « Elle ne parlera plus. » Mauchat finit par trouver cet halluciné dangereux et le quitte. On sait le dénouement. Malone, incurable se tue. Le récit des préparatifs de sa mort est une des meilleures pages du livre. Au contraire Mauchat guérit, herborise l'été, et l'hiver classe ses herbes dans de convenables cartons méticuleusement étiquetés.

— « Comment, dit-il, en face de la lutte éternelle des plantes, où s'avère si clairement la fatalité de la loi du plus fort, aurais-je eu le moindre regret de la *chose?* j'aurai été une herbe plus vivace que *l'autre*, voilà tout. »

II

J'ai voulu extraire simplement de « A L'Ecart » ce qui m'en a paru le plus original. Il semble que le roman gagnerait à n'être qu'une nouvelle. Tant que dure leur association maladive, Mauchat et Malone tiennent sur la vie, la femme, la littérature, des propos de table déjà entendus. On pourrait même leur faire ce reproche qu'ils se montrent trop sains d'esprit, raisonnables. Crime oblige, et tuer un homme devrait être une excellente façon de se désembourgeoïser. Je me passerais encore des descriptions de Tunis, des décors au milieu desquels se pose et se résout le problème cérébral. Enfin je trouve qu'à notre époque on de doit plus (mais pourquoi?) écrire : « *mon logis, réintégrer ma demeure, mes dents claquèrent, proférer des paroles, pétrifié de frayeur, derechef, frugal repas, clartés blafardes, tourner une page du livre de la vie!* » — On dirait de ces expressions qu'elles sont les rossignols du style.

Voilà sans doute de la copie sévèrement corrigée et un dur « éreintement », digne du *Mercure*. Il reste toutefois que « A L'Ecart » est un livre remarquable, et, selon le mot de Malone, il existe, car celui qu'on ne lit pas est le seul à ne point exister : or, on le lira.

Les deux collaborateurs ont collaboré comme il convient, c'est-à-dire qu'il serait malaisé de fixer nettement la part de chacun. Je peux ainsi faire un gros compliment à M. R. Minhar, car j'ai une admiration protestante pour « Le Vierge », d'Alfred Vallette.

JULES RENARD.

THÉATRES

THÉATRE D'ART. — *Représentation au bénéfice de Paul Verlaine et de Paul Gauguin.* — Je ne rendrai pas compte sans quelque tristesse de la dernière représentation du Théâtre d'Art : elle était annoncée depuis longtemps, soutenue par la presse, promise comme le manifeste du symbolisme ; Hugo, Larmatine, Baudelaire, Théodore de Banville, Stéphane Mallarmé, Catulle Mendès, Paul Verlaine, Maurice Maeterlinck, prêtaient à Charles Morice, proclamé grand-prêtre de l'école nouvelle, l'éclat de leur gloire consacrée ou de leur incontestable talent. Malgré l'admiration préalable des journaux et la sympathie non équivoque de M. Henry Bauer, *Chérubin* a été fort mal accueilli par la foule qui ne sait pas toujours reconnaître les siens, et par les artistes qui durent momentanément cesser de regarder Charles Morice comme l'un des leurs. Voilà, sommairement, la morale de l'aventure. Voyons le détail.

Je ne dirai rien du *Corbeau*, admirablement traduit par Stéphane Mallarmé, ni des poèmes d'Hugo, de Lamartine et de Baudelaire, sauf qu'ils furent écoutés avec recueillement : le programme était assez chargé pour ne faire mention que des œuvres dialoguées. On n'attend point sans doute que je parle au long de *Les Uns et les Autres*, une fête galante de tristesse élégante et discrète, où par instants un vers d'intense émotion fait songer au Verlaine de *Sagesse* ; Mlles Moreno et Lucie Gérard y furent exquises, l'une de perversité lointaine, l'autre de jeune coquetterie ; M. Paul Franck manqua un peu de souplesse ; quand à M. Krauss, que j'avais vu si svelte dans *Le Beau Léandre*, pourquoi ici ressemblait-il à Louis XVI ?

Mais c'est maintenant que le Messie dont Pascal, Racine et quelques autres furent les modestes précurseurs, va révéler aux gentils l'Evangile du drame : la toile se

lève, et *Chérubin* commence. Je regrette vivement que le succès en ait été si manifestement nul : il me devient plus difficile de dire tout le mal que j'en pense — et cependant il faut le dire, ne serait-ce que pour nier la solidarité des poètes nouveaux, non point avec un homme de talent méconnu, mais avec un médiocre dramaturge. Je ne comprends pas la méprise du public et de la critique, évidemment trompés par le mot de symbolisme : ils ne se sont point aperçus que l'âme des plus purs génies français : Scribe, d'Ennery, Duvert et Lauzanne, vivifiait ce mélodrame mêlé de vaudeville ; on les avait pourtant bien avertis que « ce n'était pas de la littérature ». Cet aveu ingénu, mais habile, aurait dû capter toute leur bienveillance, d'autant plus qu'il exprimait une vérité hors de discussion. Ce n'est pas de la littérature, c'est du rapetassage ; l'échoppe porte pour enseigne : « Au rendez-vous des banalités. On ne travaille que dans le vieux ». Pour mettre en lumière deux axiomes empruntés à la sagesse des nations : *à père avare, fils prodigue, à père prodigue, fils avare*, était-il bien nécessaire d'appeler des fantoches mort-nés Harpagon, don Juan et Chérubin ? Avec la forme théâtrale, la plus déshonorée de toutes, mais la plus belle pour qui lui rendrait sa splendeur originelle, art de synthèse, s'il en fût, où un mot et un geste sont le signe de sentiments et de pensées innombrables, ne trouver rien de plus que cette aventure quelconque du petit-fils plus avare que son grand-père et capable de le tuer, comme il arrive tous les jours, cela dénote un manque absolu d'imagination. C'est trop satisfaire à la mémoire de Berquin, l'ami des enfants, que punir le méchant petit ingrat, assassiné au troisième acte par un ivrogne, pour que le sympathique prodigue don Juan (mauvaise tête, mais bon cœur !) profite seul de l'argent accumulé. J'ai cru, un moment, qu'un drame un peu plus nouveau allait se dégager : Chérubin, capitaliste moderne, comprend que l'or ne doit pas dormir ; il connaît la puissance de la banque, de l'escompte, du crédit, du papier monnaie ; toute la richesse lui appartient : d'un trait de plume il ruinera les deux mondes, parce que sans le savoir tous les hommes sont devenus ses débiteurs ; — et c'était alors rendu sensible sur la scène le despotisme élégant et sauvage de la finance contemporaine, dénouement peut-être immoral, mais plus significatif, et par suite plus conforme à l'esthétique du théâtre, tandis que Chérubin est un peu ridicule quand il se laisse saigner comme un imprudent pou-

let. Peut-être aussi y a-t-il quelque sevérité à juger de la sorte l'œuvre de Charles Morice; il faut la replacer dans son véritable cadre : elle était faite primitivement, je crois, pour être jouée dans un collège de Jésuites. Cela explique sans peine cet ingénieux choix de personnages classiques et les allusions transparentes à Gobseck, à Grandet, à Simon d'Athènes, à Othello, au Capitaine Fracasse qui mit à la disposition de don Juan ses métaphores truculentes, et même à l'excellent Zanoni de Sir Edward Bulwer Lytton, par une délicate flatterie pour la piété filiale de l'ambassadeur d'Angleterre. Comme il serait malséant de parler au jeunes élèves une langue qui ne fût point conforme à la rhétorique du discours français, les tropes les plus anciens et parfois les plus impropres se présentent hardiment ; je relève au hasard : « Tu croyais déjà me tenir dans tes nœuds, vipère », le « lingot d'or à la place de cœur », la « maison de mes aïeux », le vin de « derrière les fagots » ; et dans les paroles d'Yvonne, tout l'honnête bric-à-brac des fleurs et des étoiles qui servit jadis à Madame Loïsa Puget. Ce drame d'écolier, qui des maîtres connaît seulement quelques morceaux choisis, a été fort bien joué par Mlle Camée : en son justaucorps de velours noir, elle fut un joli monstre souple et félin, d'attitudes meilleures cent fois que la déclamation. Mais aussi comment dire juste cette prose amorphe et incolore ? Charles Morice nous doit, après avoir fait pénitence pour ce péché de jeunesse, le chef-d'œuvre qu'il ne saurait manquer d'écrire quelque jour.

Après *Chérubin*, *Le Soleil de Minuit*, c'est-à-dire le contraste le plus violent, l'antithèse brutale. D'une voix volontairement monotone, avec des gestes lents, la Récitante, Mlle Camée, fait apparaître l'étrange paysage polaire, autrement mystérieux et funèbre dans les vers du poète que dans le décor trop réel. Puis voici venir le jeune tueur de loups, et la femme sans pitié, affolée par la passion farouche, et le vieillard mort et vivant ; les grands alexandrins emplissent la salle, font déborder la marée sanglante, heurtent, comme des haches de pierre, leurs syllabes sonores ; ils disent le rut de fauves et le meurtre forcené et soufflent la terreur aux oreilles de la foule ; et l'importance que prend le mot dans un vers est telle, qu'après plusieurs années de Théâtre Libre quelques-uns protestent par pudeur, de crainte que leur sottise ne devienne pas manifeste, s'ils se taisaient. Il convient de louer, pour leur énergie, Mme

Marie Defresnes et M. Raymond, l'un des rares qui sachent dire le vers et lui garder sa beauté propre sans nuire en rien à l'action.

Phyllis, comme *Le Soleil de Minuit*, a montré la souveraine puissance du rhythme. Cette églogue, vieille d'un demi-siècle (juillet 1842), écrite d'après un hémistiche de Virgile : *Phyllida amo ante alias*, où nulle péripétie n'occupe l'attention et ne complaît à la futile curiosité, a charmé comme un rêve de noblesse et de joie antique. Peut-être aurais-je préféré que l'on choisît un poême plus important de Théodore de Banville, *L'Ame de Célio* par exemple, cette merveille. Mais, même ainsi, il était bon de rendre hommage à la mémoire d'un maître qui nous fut cher.

La jeune littérature aurait fait triste mine, à côté de nos aînés, si *L'Intruse* ne nous avait pas consolés de *Chérubin*. Ce fut la véritable révélation de la journée même pour nous, qui, dès longtemps, avant même le courageux article d'Octave Mirbeau, admirions Maurice Maeterlinck. Qu'importe l'action même, aussi simple que celle du *Prométhée enchaîné*; qu'importent les figures apparentes du drame ? Entre toutes leurs paroles s'interpose un être d'angoisse et de terreur, celle qu'on n'a point invitée, l'impalpable, l'invisible ; elle est éparse dans tous les gestes, donne un timbre surnaturel aux voix et, simplement parce qu'elle est là, les mots ordinaires de la vie prennent un sens différent d'eux-mêmes, et leurs syllabes transfigurées portent toutes des marques d'effroi. C'est un spectacle d'entière probité, où l'œuvre ne doit rien qu'à soi-même. *L'aïeul, le père, les jeunes filles*, ce sont des êtres de toujours et qui ne sont sacrés ni par la légende ni par l'art ; toutes les fois que quelqu'un prononce le nom d'Hélène ou d'Hamlet, de Tartuffe ou d'Hernani, il profite de toute la poésie latente enclose dans ces noms magiques depuis des siècles ou des années. Rien de tel dans *L'Intruse* : Maurice Maeterlinck est avant tout un poète, c'est-à-dire un créateur, celui qui découvre dans le monde des analogies nouvelles et en qui j'aime à saluer une âme de noblesse native et de mélancolie tragique. *L'Intruse* a été mise en scène avec beaucoup d'intelligence, en un décor de brume grise qui appelait immédiatement un nom : Eugène Carrière. Les interprètes se sont montrés dignes de l'œuvre : Mlle Camée était vraiment redevenue elle-même, la plus subtile trouveuse d'intonations et de lignes qu'il y ait, et M. Lugné Poë, l'aïeul aveugle, apparaissait bien

comme le seul voyant, en ses poignantes alternatives de résignation et d'angoisse irritée. Il serait injuste d'oublier M. Prad et MM^mes^ Suzanne Gay et Denise Ahmers.

Telle fut, le 21 mai 1891, la représentation du Théâtre d'Art ; n'ai-je point eu tort au début d'avouer quelque déception ? Nous nous serions plaints peut-être si nous eussions été obligés d'applaudir toute une après-midi, et c'est par un raffinement de courtoisie qu'une assez mauvaise pièce nous fut en outre donnée pour ne point enlever aux méchantes gens le plaisir divin de la critique.

PIERRE QUILLARD.

THÉATRE DE L'AVENIR DRAMATIQUE. — **Un Mâle**, *pièce en 4 actes*, de MM. CAMILLE LEMONNIER, ANATOLE BAHIER et JEAN DUBOIS. — Notre dernier fascicule parut comme se donnait la première d'*Un Mâle*, et maintenant tout a été dit sur ce puissant drame rustique. Je n'ai pas, d'ailleurs, à raconter l'anecdote de la pièce : tout le monde a lu le beau livre de M. Camille Lemonnier ; j'insisterai seulement sur ce que les auteurs ont absolument réussi dans la tâche périlleuse — et si souvent ratée — de transporter un roman à la scène, et que, pour quiconque perçoit plus loin que la lettre, leur œuvre dégage l'impression intégrale du livre, de même que s'en déduit totalement la philosophie. Le public qui fait chaque soir un succès à ce drame en pénètre-t-il bien le sens ? Peu importe, et, en vérité, l'art suprême — au théâtre — serait peut-être d'offrir au public des pièces à quoi il pût s'intéresser sans comprendre leur haute signification. Mais cette signification pour ainsi dire occulte est uniquement ce qui nous intéresse, nous, et voici comment, au lendemain de la répétition générale, M. Camille Lemonnier lui-même exposait, dans *L'Avenir Dramatique*, la philosophie d'*Un Mâle* :

« D'une part, la forêt, la grande nature indisciplinée « et sauvage, aux halliers comme des âmes vierges, aux « hautes frondaisons tourmenteuses, aux nocturnes faunes « rôdant dans le mystère. D'autre part, la glèbe soumise, « asservie aux labours et aux semailles, la terre du paysan, « marié à ses peines et à ses joies. Et corollairement, du « côté de la forêt, surgissant comme le symbole de ses « énergies, l'être primitif, l'homme des sylves primor- « diales, le chasseur vivant de ses proies, — Cachaprès ; « du côté de la terre, symbolisant les ruses par lesquelles « se conjure l'immense hostilité des Forces, l'être encore « rudimentaire, mais affûté, rendu subtil par le sentiment

« de la préservation, le glébain, maître d'un toit borné
« par un lopin. — Voilà le fond, voilà le drame : voilà
« du même coup, en ses grandes démarcations, toute
« l'histoire de la terre. Il s'en déduit : l'instinct de la
« libre propriété, de la possession immédiate aux prises
« avec l'ordre, la loi, la défense de transgresser les fic-
« tions légales. En Germaine tout à coup s'éveillera, à
« l'apparition du Mâle, de la brute héroïque et amou-
« reuse, sortie de ses taillis et venue se mêler aux pétu-
« lances d'un jour de ducasse, la faunesse des ascendances
« de la forêt, la femelle chaude de soleil et mûre pour les
« ruts copieux. Elle s'abandonnera aux baisers, connaîtra
« les possessions enragées au fond des fourrés, mais sans
« abdiquer ses prudences de paysanne, de fille de riches
« tenanciers, son sang de propriétaire. Elle résume, celle-
« là, à travers un universel aspect de la féminité, caute-
« leuse à la fois et sincère, prise et reprise, l'instinct et
« le calcul des races mi-sorties de l'animalité, entrées
« dans un état de civilisation minoritive. »

M. Camille Lemonnier excelle en la psychologie de ces êtres « mis-sortis de l'animalité », et celle de Germaine est des plus intéressantes. On a dit assez généralement, tout en reconnaissant qu'elle avait bien compris le rôle, que Mme Marguerite Rolland *n'incarnait* point la paysanne : mais Germaine n'est déjà plus la fille des champs, ses auteurs sont de « riches tenanciers », elle est, par rapport aux autres paysannes, une demoiselle. La blancheur de son teint ne me choque donc point, non plus que la quasi grâce de ses manières. Et combien il est exact que ce soit précisément celle-là, et non quelque brute, qui ait touché, affolé, aveuli le sauvage Cachaprès ! Mme Marguerite Rolland, selon moi, incarnait donc, au contraire, absolument le personnage. C'est plutôt M. Chelles, physionomie d'ouvrier cossu et jovial, qui s'éloignait du type hâve et farouche du terrible à la fois et candide braconnier ; M. Chelles s'est montré avec ses ordinaires qualités, mais aussi ses défauts : emphase de geste et de voix. Je ne crois pas qu'il soit possible d'être supérieur à Mme Herdiès dans la vieile Cougnole : c'est tellement « ça » qu'on se demande si réellement l'actrice n'a point l'âge, la voix et l'infirmité du personnage ; il m'a fallu voir de près Mme Herdiès et causer avec elle pour m'assurer que non. D'un tout petit rôle, qui eût pu être insignifiant, Mme Suzanne Gay a su faire une création étrange : elle se tourne, se tord, se gratte, ronge ses ongles, saute, court, et donne bien l'impres-

sion de sauvagerie et d'idiotie que comporte la figure de Gadelette : cela dénote une souplesse que je n'eusse point espérée de la Lucie de *Madame la Mort*. Je mentionnerai MM. Regnier, excellent fermier Hulotte, Courcelles, paysan d'un naturel parfait, Roche, Miran, Lagrange, et Mlle Leconte.

ALFRED VALLETTE.

THÉATRE LIBRE (sixième spectacle). — **Nell-Horn**, *drame en quatre actes et six tableaux, de* M. M. J.-H. ROSNY. — Ce n'est pas sans curiosité que nous attendions les débuts, au théâtre, des auteurs de « Daniel Valgraive ». Le théâtre réclame en effet une conception spéciale, concrète en même temps que synthétique, toute autre, à notre avis, que celle du livre. Ce dernier n'agit pas d'une façon *immédiate* sur nos sens, ou plus exactement sur notre sens visuel, le seul intéressé dans la lecture. Il est certain que l'arrangement des mots en phrases, au point de vue purement typographique — bien que lui dénier toute influence esthétique soit téméraire — ne saurait figurer qu'à titre très secondaire parmi les éléments du plaisir qu'elle nous procure. La cause réelle, efficiente, de notre satisfaction réside dans l'évocation de pensées, de sentiments, que suscite en nous l'écrivain, d'une part ; dans les qualités d'harmonie et de rythme de son style, d'autre part.

Or, rien de tout cela au théâtre. Nous sommes là en présence de personnages vivants, dont *nous entendons* la voix, dont *nous voyons* les gestes. La succession de ces diverses impressions restreint, parce que rapide, la tendance analytique de notre esprit éveillée par les idées que cette séquence elle-même provoque. Outre que nos centres visuels et auditifs, constamment sollicités par les événements se déroulant sur la scène, accaparent le potentiel psychique disponible, — qui, lors de leur inactivité pendant la lecture, s'emploie aux spéculations pures, — l'action dramatique se passant dans un décor réel et non plus dans celui que créent nos représentations, notre imagination s'en trouve mieux aiguillée sur la route à suivre : nous pensons moins, nous vivons davantage. La satisfaction artistique exige donc du théâtre une donnée corrélative à ce principe.

En résumé, il paraît indiscutable que l'apport sensoriel restera à son minimum dans le livre, tandis qu'il atteindra son maximum au théâtre. De là résulte une différence essentielle entre ces deux productions, dont l'analogie

apparente a conduit certains écrivains, MM. Rosny en particulier, jusqu'à chercher à les identifier.

Racontons la pièce en quelques mots.

C'est l'histoire d'une jeune fille anglaise, de basse condition, qui, malgré ses révoltes contre une existence pitoyable à peine éclairée d'un peu de bonheur, se voit finalement condamnée à vivre sous l'angoissant fardeau d'un opprobre immérité.

Entre un père, détective ivrogne, et une mère indifférente, Nelly, sans espoir d'un avenir meilleur, endure un supplice chaque jour renouvelé. Elle rencontre à un *meeting* un étranger: Juste,—alors que, navrée des scènes violentes dont elle est le quotidien témoin, parfois la victime, et prise d'un élan de foi, elle s'enrôle dans l'Armée du Salut. Bientôt désabusée sur la religion de la société dans laquelle elle s'est engagée, elle la quitte pour suivre Juste. A ce moment — on ne sait trop pourquoi — un capitaine salutiste, Villy, nous sert un long discours, trop long si l'on s'en rapporte au public, et qui se termine par un délire extatique mortel. De l'union de Juste et de Nelly est née une petite fille; cependant le jeune homme, cédant aux sollicitations de sa mère, ne tarde pas à abandonner sa maîtresse. Réduite à la misère, Nelly en arrive finalement à se prostituer.

A noter la remarquable mise en scène de l'acte du *meeting*. Le rassemblement qui se forme, grossit peu à peu, devient menaçant, houleux, l'entrée à grand fracas des salutistes, cymbales et fifres en tête, tous ces mouvements de masses ont été exécutés avec une prodigieuse expression de vérité.

La pièce a été au surplus parfaitement rendue par la majorité des interprètes. Nous citerons tout particulièrement Mme Nau, dont le jeu ne nous a paru mériter qu'un léger reproche : un peu trop de nerfs pour une Anglaise. M. Antoine, qui s'était contenté, à notre regret, d'un rôle très court — celui d'un vieux libertin — s'y est montré, comme toujours, comédien accompli. Mentionnons encore avec les éloges qui leur sont dus MM. Grand, Damoye, Raymond, et Mmes France et Barny.

GASTON DANVILLE.

THÉATRE D'APPLICATION. — **Tamara,** *légende circassienne en 4 tableaux*, par Mme TOLA DORIAN. — Un grand drame sur une très petite scène. Tamara est une belle princesse, épouse du vieux et puissant chef de tribu Chadji Arbeck. Le regard de cette créature dange-

reuse porte malheur à l'homme qu'il rencontre. — Elle ressemble à ces longues fioles de précieux parfums ou de coûteux poisons, où courent les riches filigranes d'une arabesque d'or, demeurées à l'ombre des étoffes rares et qui, débouchées par une main téméraire, épandent au hasard ou l'odeur des roses ou la mort... — Et Tamara, dans une promenade sur la montagne, pose son regard sur le jeune chef Ishmaël au moment où il soutient la petite Zara, sa sœur, au-dessus d'un précipice : or, ébloui, fasciné, Ishmaël lâche l'enfant, qui disparaît dans l'abîme. Scène très étrange et très dramatique, d'une grande sobriété.

Tamara forme un projet ténébreux : elle attire le beau jeune chef dans son nid d'odalisque experte en l'art des voluptés, et, là, elle lui propose de tuer son vieil époux. Ce n'est qu'à ce prix qu'elle se donnera. Ishmaël résiste noblement ; mais Tamara lui a dérobé son poignard, et elle tue elle-même Chadji-Arbeck, laissant l'arme dans la plaie afin de pouvoir accuser le jeune chef. Il parvient cependant à s'innocenter aux yeux de la foule accourue, et il tue, à son tour, la mauvaise fée circassienne, qu'il aime malgré ses crimes, il la tue pour l'avoir plus à lui... en l'éternité. — Point de critique à faire d'une légende ; il n'y a qu'à louer l'écriture très personnelle, très solide, aussi très poétique de Mme Tola Dorian, et son entente des choses du théâtre. La musique de scène, de M. Fernand Leborne, a bien le caractère sauvage de la légende. Paul Larochelle, transfuge du Théâtre d'Art, a été superbe dans le rôle du jeune héros de la montagne, bien que sa voix portât un peu trop dans la salle minuscule. — Belle chambrée : beaucoup de mondaines, les unes très célèbres, les autres jolies..., et le Sar Péladan !

RACHILDE.

THEATRE LIBRE (septième spectacle). — **Les Fourches Caudines**, *drame en un acte, en prose*, de M. MAURICE LE CORBEILLER. — **Leurs Filles**, *pièce en deux actes, en prose*, de M. PIERRE WOLFF. — **Lidoire**, *pièce en un acte, en prose*, de M. GEORGES COURTELINE. — Sauf *Lidoire*, l'amusante scène militaire de M. Georges Courteline, le Théâtre Libre nous a servi cette fois des pièces moins éloignées par leur forme de ce qu'on est convenu d'appeler « du théâtre », notamment la pièce de M. Pierre Wolff.

Le « cas » des *Fourches caudines* est assez intéressant. M. Darnay, capitaine de cavalerie, et sa femme Cécile

font depuis deux ans chambre à part, absolument, l'épouse ayant rebuté le mari par ses froideurs. Or, pendant que l'un court la gueuse, l'autre se console de n'aimer point son époux en aimant avec passion un jeune homme, Jacques de Naresse. Mais la voilà enceinte. Il n'est qu'un moyen de résoudre cette situation terrible : elle décide son mari à quitter sa maîtresse et à se rapprocher d'elle. Jacques de Naresse l'apprend et veut la fuir ; elle lui révèle alors la cause de son rapprochement avec Darnay : sa grossesse, et elle décide l'amant à demeurer. — Ce drame réaliste a été bien joué par M. Antoine, qui a composé supérieurement la physionomie de l'officier de cavalerie Darnay, MM. Grand et Christian, MM^mes^ Régine Martial et Barny.

Quant à *Leurs Filles*, c'est la *« fille » de Coralie*, thème quelconque et vieux jeu. Une horizontale a une fille, dont elle veut faire une personne très bien ; seulement, au couvent où on l'éduque, il arrive qu'une camarade lui flanque au visage que sa mère est une noceuse. *Evidemment*, il ne lui reste qu'un parti : se lancer aussi dans la haute noce. Elle se sauve du couvent et file tout droit chez... un monsieur qui lui glissait des billets doux au parc Monceau, les jours de promenade. Joli, n'est-ce pas, comme psychologie ?... D'ailleurs, juste le temps (dirait M. de Chirac) de polluer sa fleur virginale, et elle rentre chez sa mère. Or, après une scène où, d'un air délibéré, elle raconte l'exploit de la journée à sa maman, on sonne et apparaît (ladite fleur virginale à sa boutonnière, dirait M. de Chirac) le monsieur du parc Monceau, qui précisément — la vie est semée de ces hasards ! — se trouve être l'amant chéri de la mère.... Rien d'humain là-dedans, sinon quelques cris maternels. Depuis longtemps la *convention* n'avait tenu tant de place sur la scène du Théâtre Libre. Pièce drôle toutefois et qui fut beaucoup applaudie. Mais une grosse, très grosse partie du succès revient à Mme Henriot, tout à fait admirable, qui s'est donnée complètement et dont le talent est digne de meilleures œuvres. Mlle Théven aussi (Louisette, la vierge qui viole le monsieur mûr) a été parfaite, ainsi du reste que M. Antoine (le monsieur violé), Mmes Barny et Luce Colas.

Lidoire est une scène cocasse de la vie de caserne. Ces choses-là ne se racontent pas : elles n'ont, au point de vue de la fabulation, ni queue ni tête. Elles ne valent que par le groupement des détails, des mille observations dont elles sont faites. J'ai bien dit : *observation*. Je

sais un monsieur qui a quitté le spectacle inachevé, en déclarant : « Ce n'est pas du théâtre, et puis *ce n'est pas vrai.* » Ce monsieur, apparemment, n'a jamais couché dans la chambrée. Il s'en passe bien d'autres, et d'aussi bouffonnes, que M. Georges Courteline ne pouvait décemment nous montrer. C'est M. Janvier, toujours si bien « dans la peau du bonhomme », qui tenait le rôle de Lidoire — troupier faisant fonctions de caporal de chambrée, resté seul après que tous les autres, un à un, sont descendus à la *Caisse*, et qui finit par y descendre lui-même après une inénarrable scène entre lui et un permissionnaire de dix heures, un trompette qui vient de rentrer pochard. — Pas mal non plus M. Arquillière en trompette à qui un « civil » a flanqué une « cuite » soignée. M Antoine a rendu avec justesse le margis de garde. — Décor et mise en scène d'une exactitude absolue : on y était, réellement, surtout lorsqu'on entendit la sonnerie de l'extinction des feux :

Leeeee caporal dit comm' ça
'tei—gnez chan—dell' pour pas brûler paillasse à vououous...
Leeeee caporal dit comm' ça
'tei—gnez chan—dell' pour pas brûler paillasse à vous :
Ça puerait !

ALFRED VALLETTE.

THEATRE REALISTE. — 1° **Symbolistes et Réalistes**, *Prologue* ; — 2° **La Mort violée**, *étude réaliste en 2 tableaux* ; — 3° **Paternité**, *comédie en 3 actes.* — Après le scandale inutile de *Prostituée*, M. de Chirac a bien compris qu'il fallait évoluer, sous peine de s'attirer les foudres de la critique. Il a donc choisi la scène de la Galerie Vivienne, déja consacrée par le passage des *petites marionnettes qui font trois petits tours et puis s'en vont*, pour y installer, une fois par mois, la comédie *réaliste* dans ce qu'elle a de plus idéal... Un court prologue a servi d'ouverture à la première séance. D'une facture doucement ironique, ce prologue a blagué le symbolisme obscur en la personne d'Adrien Remacle (et du *Mercure de France*), et a déclaré qu'on pouvait faire mieux. On a mal saisi les allusions dans le bruit des arrivées, des claquements de porte, etc., etc... mais un expert assure qu'elles étaient fort transparentes. Puis un laquais en culotte irréprochable est venu brutaliser une grande dame, vêtue de peluche bleue-paon comme une hétaïre de la rue de la Lune. Cette pièce, intitulée *La Mort violée*, n'a pas du tout le caractère obscène que lui

prête M. Sarcey ; il ne sagit pas de personnages en chair et en os, mais bien d'une allégorie : la langue française (voir la lettre ci-dessous) s'est prostituée à un laquais qui s'appelle le Naturalisme : le Naturalisme la tue (Elle me résistait, je l'ai assassinée !) pour jouir en paix de ses dernières... locutions. M. Sarcey, selon sa détestable coutume de prendre les choses au pied de la lettre, a manifesté une indignation hors de saison. — *Paternité*, la seconde pièce, une comédie de salon pleine de mots à double détente comme celui-ci : « Bertha Gédot, un nom qui n'est pas sec ! » n'a pu se terminer, une actrice ayant fait une chute dangereuse, mais le succès de *La Mort violée* avait tellement grisé les spectateurs qu'il a fallu rejouer cette scène extraordinaire... à la demande générale, demande que notre sympathique collaborateur Édouard Dubus a résumée d'une manière péremptoire autant que gracieuse. Cela ne nous a d'ailleurs pas beaucoup étonnés de sa part ; il est l'organisateur toujours écouté de ces sortes de petites fêtes. Nos meilleurs compliments à Mme Charmeroy (la comtesse violée), et à M. de Chirac, qui a interprété merveilleusement le rôle d'un des principaux personnages de *Paternité*, et enfin à tous les acteurs, certains symboles étant si durs à faire pénétrer dans les mœurs... et l'entendement du public !...

R.

« Cher Monsieur Vallette,

« M. de Chirac a bien voulu, paraît-il, donner bonne « lecture de miens vers devant la très brillante assemblée de « sa première représentation dernière, et il a mis tout son « effort à les comprendre. Vous chargez-vous, à ma prière, de « lui transmettre tous mes remerciments ?

« Je regrette assez de ne m'être point trouvé dans la salle, « nous y aurions dialogué une conférence ; M. de Chirac a « expliqué mes vers, j'eusse élucidé son drame. A défaut, « permettez-moi, dans ce *Mercure*, le dédommagement d'une « glose brève.

« La pièce de M. de Chirac (on me l'a contée) est évidemment « symbolique, et voici démasqués les mythes principaux :

« La Comtesse, sans conteste et avec contexte, personnifie « la littérature dramatique ; le valet qui la viole morte synthétise « le dramaturge ; et enfin, toute discussion impossible, « la liqueur séminale dont l'odeur monte de la scène à nos « narines, c'est le nectar d'un nouveau Parnasse dramatique.

« Sachez-moi, cher monsieur Vallette, vôtre et ami,

« A. Remacle »

PETITES NOTES DE MUSIQUE

Samedi 18 avril, à la Société Nationale — un tout petit canton dans le monde musical, le seul à Paris où l'on ait quelque souci d'art et d'inédit — concert d'orchestre particulièrement intéressant. Au programme, un poème de Leconte de l'Isle, traduit en musique avec une rare maîtrise par P. de Bréville, une brillante ouverture de C. Bordes, de remarquables fragments symphoniques d'Alberic Magnard, puis les noms de L. Husson et de Guy Ropartz, le premier avec une mélodie d'un joli sentiment, le second avec de pittoresques rhythmes populaires ; un souvenir à M. de Wailly et à son Andromède délivrée aux militaires accents d'un pas redoublé, la joie de la soirée.

Tout à fait hors ligne, deux œuvres : un *Eleison* de Camille Benoit, d'une conception neuve et haute, d'une émotion poignante, mieux que d'un artiste, d'un penseur et d'un poète. *Kyrie eleison, Christe eleison* — cri de désolation et d'agonie, cri d'espoir et de miséricorde — et le miracle alors, en des blancheurs mystiques, de ces voix d'enfants au loin, touchante oraison des Ames élues, se penchant « du haut des balcons d'or du Ciel » sur l'humanité douloureuse, et se joignant à sa prière en une suprême ferveur. Enfin une symphonie d'Ernest Chausson, vaste composition, véritable triptyque, évoquant, par quel prestige, sérénité des grandes lignes calmes, grâce un peu inclinée du geste, splendeur du rêve et mépris de l'artifice, comme un souvenir des fresques harmonieuses de Puvis de Chavannes, un des plus beaux et des plus puissants efforts de la jeune école française en ces dernières années — cet *andante* surtout d'un sentiment quasi élégiaque si pénétrant — mettant bien en lumière les hautes aspirations d'un esprit rare, exquisément musical. Et maintenant, auquel de nos grands concerts l'honneur de révéler définitivement ces deux noms au public ?

A la précédente séance, grand succès pour le superbe quatuor de Vincent d'Indy, pur chef-d'œuvre de pure musique.

R. B.

LITTÉRATURE ITALIENNE

Les Livres. — G. Pipitone-Federico, *Note di letteratura contemporanea* (Palerme, G. Pédone-Lauriel), études sur les Parnassiens, les Décadents, Sully-Prudhomme, etc.

Giovanna Ruta, par A.-S. Novano (Turin, L. Roux), roman, un peu à la Verga, où il y a de réelles promesses de talent.

Nuovi Canti, de Giovanni Marradi (Milan, Trèves) : ce sont des contemplations et des élévations à propos de paysages. La forme en est très pure, un peu monotone, pas très originale. On pense invinciblement à Lamartine : poésie d'hier.

L'Amante, par Adolfo Maspes (Milan, Galli), roman sentimental très recommandé par M. Valcarenghi (*Cronaca*, 10 mai).

L'Illusione, par F. de Roberto (Milan, Galli), roman d'un naturalisme modéré; procédés de Flaubert.

Le Théatre. — *La Signora di Challant*, drame, par Giuseppe Giacosa. Ecrit pour Sarah Bernhardt, qui devait le jouer en français, et pour Mlle Duse, qui devait le jouer en italien, ce drame est toujours inédit et l'auteur vient d'en donner quelques lectures publiques. Le thême de la *Dame de Challant* est emprunté à la quatrième nouvelle de Bandello : c'est l'histoire de cette Bianca Maria, veuve d'Hermès Visconti, puis femme de René, comte de Challant, qui chercha à faire assassiner ses amants l'un par l'autre, ne réussit qu'à moitié et fut « justiciée ». G. Depanis dans la *Gazzetta* déclare que c'est « une vigoureuse œuvre d'art et d'art profondément humain »; I. Furlani, dans la *Cronaca*, estime qu'il n'était peut-être pas bien urgent de mettre cette anecdote en dialogues, fussent-ils des plus dramatiques, et que les nouvelles de Bandello sont parfaites, — mais dans Bandello. A propos de cette pièce, polémique dans la *Gazzetta* entre G. Depanis, qui ne croit pas à l'avenir littéraire du théâtre, et Domenico Lanza, pour lequel un renouvellement de l'art dramatique est possible et même certain.

Les revues. — *Gazzetta Letteraria* : de beaux vers de L.-G. Mambrini, trois *Sonnets en mineur* de grande allure : « Oh! illusion de justice, oh! immenses délires d'amour, oh! passions en Dieu, oh! ondes d'encens en vain consumées, pourquoi vous consacrer mon désir... — Si vous non plus vous ne pouvez apaiser mon âme? » (25 avril.)

M. Depanis analyse, avec bien de la perspicacité, *Là-Bas*, de Huysmans, et non seulement rédige sur le livre d'intéressantes remarques, mais juge l'auteur avec esprit : « Naturaliste byzantin et décadent », — ce n'est pas sot. Après avoir jeté à l'eau M. Péladan et son *Androgyne*, il reconnaît l'originalité des nouvelles contenues dans le *Sonyeuse* de Lorrain, s'effare un peu d'y ren-

contrer des types *mostruosi*, n'est pas fâché, en sortant de ces deux livres, « de jouir de sourires et qui ne sont pas sur des lèvres de succubes ou de lamies » (9 mai). — Notes de M. Pica sur les représentations de l'*Intruse* et de *Un Mâle* (6 juin).

Cronaca d'Arte. — Encore des vers et exquis de Enrico Panzacchi : Une petite ville, le soir ; une fenêtre où se colle le front d'une femme qui rêve, ou prie... « Es-tu celle qui demande la paix nocturne aux ombres descendantes ?

...Sei tu
Che preghi una notte pacata
All'ombre che vengono giù ? »

« ... Es-tu celle qui aspire à plus d'intensité de vie, qui évoque la danse des Heures vers son ultime jeunesse, et qui demande une nuit d'amour aux ombres descendantes ?

E chiami la danza dell'Ore
Sull'ultima tua gioventù,
E preghi una notte d'amore
All'ombre che vengono giù ? »

M. Enrico Vidali analyse l'enquête Huret et fait preuve d'une amusante inconnaissance de la littérature française contemporaine. Sur Verlaine : « Le frère de Plaches (?), de Murger, de Vallès, le lettré du café François Ier... » (31 mai).

Critica sociale : A lire les deux articles de M. Turati sur les Anarchistes (10 et 31 mai).

De plus, nous avons reçu : *Geografia per tutti*, n° 1 (Bergame). R. G.

LES LIVRES (1)

Pages, par STÉPHANE MALLARMÉ (Bruxelles, Edmond Deman. — Voir page 4.

Strophes d'Amant, par JULIEN LECLERCQ (Lemerre). — Voir page 40.

(1) Aux prochains fascicules : *Des Visions* (Pierre-M. Olin) ; *La Joie de Maguelonne* (A.-Ferdinand Hérold) ; *Le Péché d'Autrui* (Pierre Bertrand) ; *L'Eternel Jocrisse* (Gustave Chanteclair) ; *Liminaires* (Paul Redonnel) ; *Que faire de nos*

Chérubin, par CHARLES MORICE (Vanier). — Voir page 45.

Un Mâle, par CAMILLE LEMONNIER (Tresse et Stock). — Voir page 49.

A l'Ecart, par R. MINHAR ET A. VALLETTE (Perrin et Cie). — Voir page 42.

La Création du Diable, par RAYMOND NYST (Kistemaeckers). — Je n'affirmerai point être parvenu jusqu'au symbole qu'enferme l'hermétique poème de M. R Nyst. Ces cent pages d'une écriture torturée, souvent fatigante de métaphysique et d'une syntaxe qui déroute, traversées de déclamations et d'exclamations bien intempestives en une œuvre d'art, visent à décrire de successives visions, — on dirait mieux une seule qui se se déroule et se modifie. C'est la révélation de Saint Jean le Théologien, assis dans un bon fauteuil au coin du feu, un Saint Jean très moderne, très érudit, aussi obscur que le biblique inspiré de Pathmos. « Visions d'apothéoses, dit-il, de débâcles, de symboles... Des insensés ouvrirent large le ciel, et l'on en voit le fond. Dans l'entrebaîllement des azurs déchirés seule trône l'éternité du temps et de l'espàce. Le ciel renversé, c'est l'enfer qui s'érige en justice. » Cette dernière phrase semble l'idée traduite, mais avec les symboles on doit toujours se méfier. Le révélateur a convoqué les passions et les vices, toutes les matérialités, toutes les sensualités, toutes les joies perverses; leur vide, qu'il nous montre, leur cruelle misère quand même victorieuse, seront *La Création du Diable*. Aux dernières pages apparaît la ville coruscante et splendide du Mal, et l'Esprit de Satan enseigne :

— Je suis l'asile de ceux qui ont goûté à l'arbre fatal d'Eden; je suis la gloire de leurs yeux déssillés! Ma puissance a surgi de la logique des choses; ma parole de vérité a germé prodigieusement au sein robuste d'Eve! Je suis la nouvelle vie de ceux qui, partis de l'enthousiasme, ont atteint le néant; de ceux qui, partis de l'esprit, sont arrivés à la bête...

Et l'inassouvissement de la bête proclame en dernière conséquence le mensonge de la « nouvelle vie », l'imposture de la joie sensuelle. — Malgré le style bizarre de ce livre inégal, compact en sa brièveté, l'impression reste d'une chose artiste et curieuse. Au gré d'un fleuve roulant « la vie et les choses des cités immenses ». la vision éclate, triomphe en de magiques

---

filles? (B.-H. Gausseron); *Revolution chrétienne et Révolution sociale* (Ch. Malato); *Le Nazaréen* (Henri Mazel); *Mœurs littéraires* (Camille de Sainte-Croix); *Théâtre* (Rachilde); *L'Eléphant* (Charles Merki et Jean Court); *Pétales de nacre* (Albert Saint-Paul); *L'Heure en Exil* (Dauphin Meunier); *A se tordre* (Alphonse Allais); *Le Canard sauvage* — *Rosmersholm* (Ibsen. Trad. de M. Prozor); *Zézette* (Oscar Méténier); *Elévations Poétiques* (Paul Gabillard); *Les Fastes* (Stuart Merrill); *Suggestion* (Henri Nizet); *La Comédie des Amours* (Edouard Dujardin); *Ce qui renaît toujours* (Jean Carrère); *La France politique et sociale* (A. Hamon et G. Bachot).

évocations d'ivresses et de luxures, en brusques lueurs, en ruissellements de joailleries, en des clartés de pierres précieuses et de métaux sous du soleil; ailleurs elle sombre avec de puériles allégories, descend à des constatations malpropres et qu'il ne faudrait point lire après déjeuner :

« ... des salissures dégouttaient du bord des couches; une sueur montait en vapeur épaisse.... et leurs mains et leurs lèvres goulues étiraient à pleine chair les longs seins retombant en claquant... »

Voici enfin la ville fabuleuse, d'orgueil de lumière et d'or :

« ...la chaleur vibre sur le dallage des quais; le fleuve d'un bleu sombre reflète des scintillations innombrables... Par-dessus l'étagement des toits et des terrasses, une multitude de tours ajourées en blanches dentelles élèvent sereinement leurs faîtes dans l'azur : et des globes d'émeraude les ornent, qui étincellent entre deux ailes accouplées pour un égal essor dans les replis d'un serpent immobile aux yeux de femme mauresque... Précédés, au détour des rues, de leur cri claironnant et du frottement rude au sol de leurs pieds pesants, des éléphants lents défilent, caparaçonnés de soies brodées de larges fleurs, le front miroitant d'éclatantes plaques d'or, et — penchés aux galeries des hauts palanquins qu'ils balancent, — les visages anxieux et ardents de belles filles gardées vierges... Des courtisanes, dont les porteurs crient les noms, viennent aux portes dans des litières odoriférantes chanter sur leur beauté des poèmes érotiques; dans le haut de leurs cheveux défaits, breloquent, à tous les mouvements des colliers d'argent et de perles composés d'une multitude enfilée de phallus égyptiens... »

Pour ceux qui recherchent les gourmandises, il y a même quelques passages franchement obscènes. C. Mki.

J. Barbey d'Aurevilly. *Impressions et souvenirs*, par Charles Buet (Savine). — Tout plein de choses inutiles, de découpages d'articles sans rapport immédiat avec le sujet, de considérations générales ou particulières étrangères à la vie ou au talent de Barbey d'Aurevilly, ce gros volume est pourtant intéressant. Il comprend l'histoire entière du grand romancier depuis les obscures années de sa jeunesse jusqu'à ses derniers moments, dans la gloire discrète mais sûre, parmi les amitiés rares mais dévouées où il s'éteignit. M. Buet, qui est un collectionneur de papiers grands et petits, imprimés et manuscrits, en a sorti de curieux : lettres inédites, poèmes en vers et en prose peu connus. On regrette des pages comme celles où Verlaine et Mallarmé sont lourdement raillés, mais l'incompétence de M. Buet enlève, là, toute valeur à ses critiques; puis la sorte d'esprit qui s'y étale semble si surannée ! En somme, cette compilation se parcourt avec plaisir et on doit la garder comme une sorte de Manuel-Barbey-d'Aurevilly, où trouver à l'occasion le détail, le renseignement, la date dont on peut avoir besoin si l'on étudie l'œuvre de l'auteur des *Diaboliques*. R. G.

Le chien de M. de Bismarck, par Féline de Combe-rousse (Vanier). — Inquiétant, ce Féline de Comberousse !... Ce nom me produit l'effet d'une formule de magie mal employée : ça me trouble. Un pauvre diable de sergent qui se nomme *Isornore* (encore un nom à faire trembler !) traverse la campagne de 70 et une foule de tribulations qui n'ont aucun rapport avec le chien de Bismarck, naturellement. Ce chien, qu'on mange au début, est peut-être le symbole de la vache enragée, car il n'apparaît que pour jeter un sort au sergent en passant par son estomac. Deux ou trois aperçus très nets sur la guerre et les lâchetés des officiers supérieurs : Ecrit simplement, ce chien, bien meilleur animal que *Député*. — Féline se forme ! ***

La Terre provençale, *Journal de route*, par Paul Mariéton (Lemerre). — Voici, pour ceux qui aiment le Midi, la terre et les hommes d'entre Lyon et la Camargue, un livre des plus agréables. C'est, clocher par clocher, la topographie pittoresque de la Basse-Provence, son histoire, ses souvenirs, ses anecdotes. Le volume a près de 600 pages ; il est plein de citations empruntées aux poètes du terroir, anciens et modernes ; l'index des noms de lieux ou de personnes montrerait seul, par son abondance, que nous avons là un véritable guide pour la Provence, guide écrit par un historien et un poète : tous les touristes, à la saison prochaine, l'emporteront avec eux. R. G.

Le Salon de Joséphin Peladan (*dixième année*). — Les livres du Sar s'ouvrent toujours par quantité de préfaces. La plaquette commence donc par une lettre « *Au maître-peintre Marcellin Desboutins* ». C'est ensuite une charge contre « *ces messieurs de la Presse* ». La troisième préface explique que M. Peladan ne parlera point du Salon des Champs-Élysées, qu'il appelle « *Salon de l'Industrie ou Salon journaliste* », parce qu'on ne veut pas l'y recevoir. Vient enfin le « *Salon du Champ-de-Mars* », dont M. Peladan fait la critique avec sa compétence ordinaire. Voici maintenant une série de postfaces : « *A la Cantonade* », «*Acta rosæ crucis* », « *Instauration de la Rose-Croix esthétique. Parole du Sar de la Rose-Croix a ses pairs* », « *Les Varticles publics de la règle des Roses-Croix esthètes* ». Z.

Autour de la lune de miel, par Paul Ponsolle (Savine). — Traité à l'usage des gens comme il faut qui désirent faire l'amour par *a* plus *b*. Ecrit correctement, dans un style de belle-mère en face du lit nuptial, le soir du grand jour. Une citation au hasard : « Le bonheur intime ne s'accommode ni de l'obscénité, ni de la pudibonderie. Entre ces deux défauts, il y a un juste milieu, une qualité essentielle. L'important est de la découvrir.» Gagnerait à être traduit en la langue des héros de G. Courteline : « Mon vieux salaud, je vais te dire une très bonne chose...» (Cf. *Lidoire*.) ***

La Terreur à Paris, par François Bournand, *Préface* d'Armand Silvestre (Savine). — C'est par une sorte de « pointillisme » historique que M. François Bournand s'est

efforcé de rendre l'époque de la Terreur. Un tel procédé est assurément défectueux pour dégager la philosophie de l'histoire, mais donne très bien l'*impression* de la vie au temps que se propose de restituer l'auteur. A ce point de vue, un fourmillement de détails et d'anecdotes font de *La Terreur à Paris* un livre des plus curieux. Z.

Lettre à Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, par Frédéric van Eeden, traduite du hollandais (Genève). — Epitre humanitaire où l'auteur critique l'autocratie russe plutot que l'empereur lui-même, et fait un tableau des supplices de la Sibérie. Z.

Ruades de Pégase, poésies, par Saint-Thuron (Savine).

Madame, j'ai fini ces quatrains timorés;
L'esprit n'est pas venu, la rime est difficile.
En les jetant au feu, sans doute vous direz :
« Celui qui fit ces vers était un imbécile ! »

Vers faciles, comme on voit. Z.

CHOSES D'ART

Musée du Louvre. — Quels mystérieux motifs ont déterminé les conservateurs à faire encadrer un dessin de Jean Van Eyk la tête en bas ? (Salle X)

Musée du Luxembourg. — On vient de créer une section d'estampes. Faute de place dans le musée, les planches acquises seront jusqu'à nouvel ordre conservées en portefeuilles : des Bracquemond, Mary Cassatt, Chéret, Fantin Latour, Browm, Lepère, Storm, Jeanniot, Rivière, Serret, P. Huet, etc.

Chez Boussod et Valadon. — Une exposition de dessins de Forain. — Deux feux d'artifice de Whistler, des Seurat.

Chez Vanier. Vient de paraître, dans les hommes d'aujourd'hui, *E. Schuffenecker*, portrait, par Emile Bernard.

G.-A. A.

Échos divers et communications

A Messieurs les éditeurs Savine, Bailly, Vanier, Genonceaux, etc.

Germain Nouveau

Un de ces derniers lundis, M. Camille de Sainte-Croix révélait dans la *Bataille Littéraire* la maladie grave, mais non incurable, dont venait d'être atteint Germain Nouveau, un poète original et de haute valeur ; et il se déclarait en mesure de réunir pour un éditeur intelligent la matière d'un volume de ces poésies que Nouveau dispersa dans les revues, de façon à lui donner une joie peut-être salutaire à l'heure de la con-

valescence. L'*Echo de Paris*, les *Entretiens Politiques et Littéraires* (probablement aussi *La Plume*, dont le dernier numéro ne nous est pas parvenu), les anciens camarades du poète et toute la jeunesse littéraire, ont approuvé le projet de M. Camille de Sainte-Croix. Cependant l'éditeur intelligent ne se présente pas, que je sache, bien que l'écoulement d'une édition soit d'avance assuré. Nouveau, en effet, de la génération qui précéda immédiatement la nôtre, n'est qu'imparfaitement connu de nous-mêmes, il ne l'est pas du tout de la génération qui nous suit, et nul doute que tous nous n'acquérions un livre de ce bon poète. Il ne nous appartient pas de prendre une initiative en la circonstance, mais il n'est point inutile de faire savoir à l'éventuel éditeur intelligent que, dès qu'il aura répondu à l'appel de M. Camille de Sainte-Croix, les revues littéraires les plus répandues, des quotidiens et les amis de Germain Nouveau se chargeront de lui obtenir des souscripteurs. — A. V.

M. Paul Fort nous prie d'annoncer que l'administration du Théâtre d'Art est transférée 73, rue Claude-Bernard, à Paris. Toutes les communications devront être envoyées à cette adresse, à M. Léonard Rivière, secrétaire du Théâtre. Les personnes qui désirent voir M. Paul Fort, ou correspondre avec lui personnellement, sont priées de s'adresser : 12, avenue du Bac, à Asnières.

Parmi les convives du dernier dîner des *Têtes de Bois*, sous la présidence de Jean Dolent, MM. Bracquemond, Eugène Carrière, Charles Morice, Charles de Dreux, Armand Renaud (Inspecteur en chef des Beaux-Arts de la Ville de Paris), Marc Amanieux, Jules Gaillard (Député de Vaucluse), Jules de Marthold, Hugues Rebell, Raymond Daly, Paul Dupray, Alfred Vallette, etc.

A propos du *Barbey d'Aurevilly* de M. Charles Buet, M. Léon Riotor a publié, dans la *Nation* du 3 juin, un article sur l'auteur des *Diaboliques* et son influence sur la littérature contemporaine.

Viennent de paraître chez Savine : *Mœurs Littéraires* (Camille de Sainte-Croix), Théâtre : *Madame la Mort*, *Le Vendeur de Soleil*, *La Voix du sang* (Rachide), *L'Eléphant* (Ch. Merki et Jean Court),

En librairie prochainement : *Les Infinis de la chair*, roman évolutionniste, par Gaston Danville ; *Lassitudes*, poésies, par Louis Dumur (Perrin) ; *Chair d'Aventure*, roman, par Charles Merki ; *Toubib*, étude militaire, par René de la Villohio.

MERCVRE.

Le Gérant: A. Vallette.

Vanves. — Impr. Camille Dillet, 97, route de Clamart.

CAMILLE DE SAINTE-CROIX

LA LIBRE CRITIQUE

Camille de Sainte-Croix a débuté dans les lettres par deux romans d'un art et d'un style très personnels : *La Mauvaise Aventure* et *Contempler*. Si ces romans, conçus d'après une vision neuve et spéciale de la vie, écrits avec le burin ferme d'un graveur du XVIIIme siècle, n'obtinrent pas immédiatement de la presse et du public la justice qu'ils méritaient, du moins leur valeur, consacrée aux yeux de francs camarades, sert d'assise hautement littéraire à ces Lundis de la *Bataille*, à ces *Mœurs Littéraires* que, romancier hier, polémiste aujourd'hui, notre ami vient de publier en un volume de notes sèches, vibrantes et moqueuses, pleines de dédain et de bravoure, chez l'éditeur Savine.

Là, comme dans *La Mauvaise Aventure*, comme dans *Contempler*, s'affirme un exceptionnel tempérament de jeune lutteur, épris d'action, de vie mâle et fière, une de ces natures vers qui — souvenez-vous — à l'école, s'empressent les sympathies d'enfant, parce qu'elles pressentent là un généreux et hardi camarade, narguant le pion, emboursant parfois les punitions des autres, défendant les

faibles, bourrant les forts, loyal avant tout ! Tel, homme, reste et apparaît Sainte-Croix. Nul Don-Quichottisme, point d'apostolat dans son attitude batailleuse et libre : elle ne fait qu'attester un sincère et noble esprit, soucieux uniquement de dire aux gens en face ce qu'il pense d'eux, sans se laisser entamer par aucune compromission d'intérêt, aucun leurre de vanité. Désintéressée, impertinente et hautaine s'affiche, avant tout, cette critique qu'un des écrivains du *Mercure*, M. Remy de Gourmont, qualifiait très bien d' « incorruptible », et qui serait périlleuse en d'autres temps, si l'on se battait encore pour ses idées. Ces notes de *Bataille* n'ont-elles pas valu déjà, à leur auteur, un duel ?

Au reste, Camille de Sainte-Croix ne nous laisse aucun doute sur la manière dont il entend son rôle, tout accidentel et fortuit, de polémiste. Ce n'est point pour lui une fonction, une de ces places de jurés-experts comme l'entendent messieurs les critiques ; il ne sent là qu'une occasion de dire, au hasard de l'actualité, ce qu'il voit « dans les faits journaliers de la vie des lettres à Paris. » Il le dit vite, net et clair. Sa crânerie est faite d'élégance. Injuste, ou plutôt extrême, comme les passionnés, au nom de la justice et pour l'amour d'elle, il n'a rien de pédant, de nuageux, de flottant. Il sait ce qu'il aime et ce qu'il déteste ; son patron, s'il en avait un, serait Saint-Barbey d'Aurevilly.

Laissons-le parler, d'ailleurs ; quelques citations préciseront la physionomie de ce rare et vigoureux écrivain. Ses idées sur la polémique, d'abord :

« Je veux largement admettre que, par le fait
« de ses tendances instinctives, un écrivain s'exas-
« père de la plus franche haine contre certains dont
« le succès l'obsède ; j'admets que cela monte en
« lui comme un ferment et que, un beau jour, il y
« ait éclatement. Ce sont des mo vements dont
« on n'est pas maître et je connais trop la souf-

« france d'étouffer une telle colère pour n'être pas
« indulgent à ceux qui lui cèdent.

« Mais, de grâce, que cela n'ait pas de suites !
« Que l'auteur de quelques chroniques ardentes,
« et qui auront amusé la galerie par leur élo-
« quence d'indigestion, ait garde de se croire, par
« ce fait, armé pour la défense de tout ce qui
« existe, hommes et œuvres ! Qu'il ne fasse pas
« série !...

« Car un polémiste littéraire qui n'est que
« polémiste ne peut compter qu'à la condition
« d'être un polémiste pour rire ! »

N'est-ce pas très significatif ? Dans son interview de l'*Écho de Paris*, une des seules où fussent exprimées des idées, au lieu des injures et des dénigrements qui trop souvent remplirent le block-notes de M. Jules Huret, dans son interview Sainte-Croix appuyait aussi sur cette élégance de ne pas prendre la littérature au sérieux, de n'y point voir un métier plus ou moins productif, mais une des formes de la vie, pensée qui l'occupe et qui revient souvent dans les *Mœurs Littéraires*, comme en cette phrase, d'un contour si bref et d'un sens si pur :

« Un amoureux disant vraiment et simplement
« sa peine, un sage formulant sa maxime, un hé-
« ros contant ses batailles, seront toujours des
« écrivains. Les gens à grandes émotions sont de
« grands écrivains ; les gens à petites passions sont
« de petits écrivains ; et les gens vides ne sont pas
« des écrivains. C'est tout simple. »

Veut-on savoir les justes réflexions qu'inspire, au Lundiste de la *Bataille*, l'abus des interviews, leur puérilité et leur insignifiance ?

« Une interview est une information vicieuse,
« parce qu'elle trompe toujours quelqu'un : le
« public ou la personne interviewée. »

Et encore :

« Le reporter ne connaît que certains noms cli-
« chés dans les pages de réclames, rengaînes de

« librairie, vétérans de catalogues. Les oseurs, les
« penseurs tout crus, les subtils, les distingués et
« les forts ne sont jamais interviewés. Est-ce qu'un
« reporter connaît cela ? Je comprendrais qu'un
« reporter usât ses jambes à courir après les in-
« connus à produire, les méconnus à expliquer,
« les modestes à célébrer; qu'il se souciât d'é-
« largir le cercle des connaissances du public,
« qu'il prît en main les intérêts et la défense des
« faibles, des insouciants, de ceux qui ne savent
« vraiment qu'être artistes et ciseler et créer, et
« se heurtent à des obstacles dont deux sous d'in-
« trigue auraient raison !... »

Toujours cette générosité qui fait à Camille de Sainte-Croix une place à part, vraiment enviable, entre les feuilletonistes débordés ou insouciants réduits à insérer des notes d'éditeur, et les critiques de profession capricieux et fatigués ! Avec quelle violence aussi, spirituelle et méprisante, il s'indigne contre l'abaissement d'une presse vendue, contre le boulangisme des grosses réclames. Je ne vois qu'Octave Mirbeau qui fasse preuve d'autant de verve, de franchise et de courage. Mirbeau, de façon intermittente au *Figaro* et à l'*Echo de Paris*, Sainte-Croix chaque lundi dans la petite et crâne *Bataille*, sans ces deux voix éloquentes, on étoufferait dans le mensonge, assourdi par l'impudence des réclamistes, tandis que les honnêtes gens se taisent !

C'est pour cela que tous, aînés et cadets, nous devons de la gratitude à notre confrère Octave Mirbeau et à notre camarade Sainte-Croix, et cela moins encore pour les articles dont ce dernier a louangé tant de jeunes d'entre nous, honni tant de choses que nous méprisons, que parce qu'il s'affirme comme un caractère, un élégant qui pense haut et agit droit, en un temps de médiocrité et de jalousie impuissantes.

On peut beaucoup attendre de l'écrivain qui,

sans forfanterie comme sans faiblesse, exprime en ces termes l'idée qu'il se fait de l'art :

« La première et peut-être l'unique condition « pour rester artiste pur, c'est de l'être avant tout, « contre tout, avec la fortune ou malgré la mi- « sère. »

Ce désintéressement altier marque au front le romancier de *La mauvaise Aventure* et de *Contempler* ; qui de nous n'applaudirait à son bel article contre la protection des chefs-d'œuvre, un des meilleurs du volume, lorsqu'il s'écrie :

« On ne protège pas les chefs-d'œuvre ! Les « chefs-d'œuvre sont des personnes animées, en- « fantées par de féconds cerveaux ; ils vivent de « leur vie propre et s'assurent eux-mêmes leurs « moyens d'existence. Que celui qui les a faits « n'ait pas su se débarbouiller dans la vie, la belle « affaire ! Son ventre à jeun n'est ni plus intéres- « sant, ni moins, qu'un ventre d'ouvrier sans ou- « vrage ! »

Je pourrais insister sur l'intérêt qu'offrent ces *Mœurs Littéraires*, recenser, en cette sorte de revue d'année, les opinions formulées en l'actualité du moment sur des écrivains divers comme MM. de Glouvet, Feuillet, Dumas, de Bonnières, Bourget, Maupassant, etc. Je pourrais relever le nom de poètes et de romanciers dont les débuts ont été encouragés par ces articles parus, chaque semaine, dans la *Bataille*: Jean Lombard, Remy de Gourmont, Marcel Luguet, Jacques Le Lorrain, L. Dumur et *tutti quanti*. A quoi bon ? J'ai préféré faire cet article avec des pages arrachées au livre de Sainte-Croix, moins pour montrer qu'il est un sobre et rare écrivain que pour faire voir que c'est un homme, chose rare aujourd'hui ; car, c'est une vérité banale, les phrases ne valent que ce qu'elles comptent comme actions. Tant vaut la personne, tant vaut l'œuvre !

PAUL MARGUERITTE.

L'INDIFFÉRENT

Dans le parc vaporeux où l'heure s'énamoure,
Les Robes de satin et les sveltes Manteaux
Se mêlent, reflétés au ciel calme des eaux,
Et c'est la fin d'un soir infini qu'on savoure.

Les éventails sont clos : dans l'air silencieux
Un andante suave agonise en sourdine;
Et, comme l'eau qui pleure en la vasque voisine,
En larmes de velours l'amour coule des yeux.

Les grands cils effarés palpitent leurs tendresses.
Fluides sous les mains s'arpègent les caresses;
Et là-bas — s'effilant, solitaire et moqueur —

L'Indifférent, lassé d'Agnès ou de Lucile,
Sur la scène, d'un geste adorable et gracile
Du bout de ses doigts fins sème un peu de son cœur.

ALBERT SAMAIN.

LITANIES DE LA SOLITUDE

Dans le calme des soirs, par l'orgueil caressée,
Impératrice et reine, a fleuri ma Pensée.
Sous le rêve hautain, l'objection se meurt,
Et l'obstacle impuissant incline à mon humeur
Son dos d'esclave fait au sifflet des cravaches.

Sous ton mépris divin, tranquille, tu le haches,
O solitude! Et mon désir robuste et gai
Chante sa liberté conquise enfin, *ô gué!*

Parfois pourtant ta grâce a des aspects funèbres.
La peur y germe ainsi qu'au plus noir des ténèbres,
Et les esprits du mal qui flottent par les airs
Sèment leurs champignons impurs dans tes déserts.

Mère de l'Insomnie et de l'Inquiétude,
Je te salue et je t'invoque, ô Solitude!

Solitude! Regard de Dieu, sévère et doux.
Bois sombre où l'Ennemi tend ses pièges à loups.

Majesté du lion et de l'anachorète.
Solitude! Taverne où le crime s'apprête.

Prison de l'utopiste et corde de Judas.
Imagination de ceux qui n'en ont pas.

Aigreur du libertin et de la pécheresse.
Infâme obsession de la vierge en détresse.

Solitude! Examen de conscience, — égout
Où l'odeur du péché fait mourir de dégoût.

Lascive nudité des succubes glacées.
Solitude! Moisson de mauvaises pensées.

Solitude! Clameur des abîmes du cœur.
Oasis où le temps maraude avec langueur.

Infirmité des forts vaincus. Baiser qui chante
Au front de ceux qu'habite une obscure épouvante.

Solitude! Poire d'angoisse et d'abandon.
Confesseur indulgent toujours prêt au pardon.

Solitude! Cythère adorable où l'Aimée
Offre enfin à l'amour son profil de camée.

Assez longtemps, hélas! Hercule humble et touchant
A tourné le rouet d'Omphale en pleurnichant,

O Solitude! et ta chimère triomphale
Fait sourire Ophélie où se cabrait Omphale.

Solitude! Tremplin de ceux qui sont trop lourds,
Et conversation des muets et des sourds.

Timidité des Don Juan. Lampe magique,
Où la comparaison, mortelle au faible, abdique.

Petit côté de la lorgnette du hâbleur.
Grandeur du misérable et du souffre-douleur.

Héroïsme du lâche. Essor du cul-de-jatte.
Cercle officiel où l'esprit des sots éclate.

Raison des fous. Exploits des manchots belliqueux.
Coffre-fort plein de millions pour tous les gueux.

Théâtre où chacun est le ténor de la Vie.
Solitude! Autel d'or où JE se déifie.

Miroir pour les hideux qui s'y retrouvent beaux.
Jardin des souvenirs. Futur plein de tombeaux.

Blanche épouse du silence. Bon cimetière
Dont chaque défunt peut toujours lever sa pierre.

Muscles du rachitique. Excès des gens moraux.
Solitude! Chenille aux lauriers des héros.

Nid soyeux d'où les Espoirs s'envolent, colombes,
Pour revenir bientôt, Remords, dans tes décombres.

Solitude! Ouvre-moi les bleus lointains où dort
La terre neuve à qui manque un conquistador.

Solitude! Océan où mon esprit navigue
Parmi les ilots noirs et roses, sans fatigue,
Comme un grand albatros qu'amuse l'ouragan,
Avec douceur balance mon yacht élégant.

LOUIS DENISE.

UNE LETTRE INÉDITE

D'EUGÈNE DELACROIX

Le samedi 10 janvier 1857, au second tour de scrutin, par 22 voix sur 38, Eugène Delacroix fut nommé membre de l'Institut en remplacement de Paul Delaroche, mort le 4 novembre précédent. La lettre inédite que nous publions se rapporte à cette période et on peut en fixer la date ; elle fut certainement écrite le jeudi 8 janvier 1857. L'*Artiste* se rendit à la prière du catéchumène ; les polémiques furent suspendues ; il parut une simple note annonçant l'élection et ajoutant : « Parmi les candidats, on cite MM. Delacroix, Hesse, Lehmann, etc. » Déjà, le 6 décembre 1856, Delacroix avait écrit à Soulier : « A la vérité, je me suis porté pour être académicien ; mais il y a si longtemps que j'ai eu cette envie-là, que je commence à être blasé sur l'espoir ou la crainte à cet endroit. Malgré une certaine rancune persévérante, on me dit que j'ai plus de chances cette fois. Dieu le veuille ! » Et après l'élection, il confie à M. Pérignon (21 janvier) : « Cette élection n'est pas plus mauvaise pour venir plus tard : la difficulté de l'obtenir en augmente pour moi la valeur. » Un peu plus tard, à M. *** : « Cela a rassuré bon nombre d'admirateurs... Il fallait l'étiquette. » L'*Artiste*, qui avait consenti à se taire avant, dut parler après. Il y eut dans le numéro du 18 janvier un article de Théophile Gautier ; sans enthousiasme, et avec un lyrisme qui ne sort pas du cœur, il se félicite du résultat : « L'idée romantique pénètre avec lui, enseignes déployées et tambours battants, dans la vieille citadelle classique ; le burg inaccessible a levé sa herse et laissé entrer le preux chevalier dans son harnais de guerre, que tant de horions n'ont pas faussé, etc. » En somme, Théophile Gautier cherche à éteindre sous un cliquetis de mots le bruit d'une défection qui ne fut même pas utile, puisque, comme Delacroix le constate lui-même, son influence à l'Académie se réduisit à presque rien. Cette lettre et le rappel de ces incidents peuvent servir

du moins à montrer à M. Zola que l'on est toujours précédé par quelqu'un sur le chemin des reniements. Que c'est peu de chose, l'Institut, dans la vie d'un homme de génie ! Dans la vie de M. Zola, cela pourra compter.

R. G.

Eugène Delacroix a Clésinger

« Ce jeudi.

« Cher Monsieur, j'ai bien du regret de n'avoir « été rentré assez à temps pour vous voir. « J'accepte avec beaucoup de plaisir l'aimable « partie que vous m'offrez avec vous et les convi- « ves dont vous me parlez. Je me presse de vous « répondre pour vous demander de faire en sorte, « si vous le pouvez, que M. Houssaye ne parle pas « du tout dans l'Artiste de l'élection de l'Institut, « ou que ce ne soit que de manière à ne point « blesser les gens auxquels je vais demander leurs « suffrages. Il est arrivé presque toujours, malheu- « reusement, qu'à mon occasion on les a fort « maltraités. Vous concevez comment dans cette « occasion il est important pour moi que rien de « semblable n'ait lieu. Au reste, je crois déjà « m'apercevoir que beaucoup de mésintelligences « dans ce genre-là commencent à s'aplanir. « Soyez donc assez bon pour écrire un mot dans « ce sens à M. Houssaye, je tâcherai de mon côté « de le voir. Le numéro prochain doit paraître « après-demain ; vous voyez qu'il n'y a pas de « temps à perdre, s'il y a quelque chose à « changer.

« A mardi donc, mon cher ami, et mille amitiés « et admirations,

« Eugène Delacroix. »

LE SENS ESTHÉTIQUE

CHEZ LES RUSSES

Je sors toute mélancolique d'une querelle avec Ivan Egorovitch.

J'ai dû battre en retraite sagement : son irritabilité était extrême. Pensez donc ! J'avais imprudemment froissé la fibre patriotique qu'il a si délicate.

Mais, morbleu ! il y a des gens qui mêlent le patriotisme où il n'a que faire. Je me rappelle avoir un jour fâché tout rouge un Italien, parce que je trouvais que son pays manquait de fraîcheur. Il aurait voulu tout avoir : et la Chapelle Sixtine et les brises de l'Océan. Une autre fois, j'ai été prise à partie fort brutalement par un Anglais, pour avoir osé prétendre que la musique était un art pour lequel les fils d'Albion avaient jusqu'ici montré peu de génie. J'ai failli aussi être dévorée vive par un Allemand, devant qui je m'étais laissée aller à dire que ses compatriotes étaient en général assez dénués d'esprit. Quant aux Français, on risque de s'attirer de méchantes affaires si l'on ne tombe pas à plat ventre d'accord avec eux qu'ils sont la première nation du monde.

Il me paraît que le patriotisme consiste simplement à aimer son pays, et non pas à en déguiser les manques ; à se dire : il est comme ça, mais je l'aime tout de même.

Ivan Egorovitch, lui, dit autrement. Il dit : Je suis Russe, donc la Russie détient toutes les perfections.

La grande querelle s'éleva sur un motif bien futile. J'offrais le thé dans un charmant service japonais, que j'avais assorti, par caprice et par amusante fantaisie, d'une de ces captivantes argenteries florentines aux statuettes finement ciselées. Ce furent ces innocentes cuillers qui firent bondir le prince.

— Comment ! s'écria-t-il, vous méprisez l'argenterie nationale ! Oh ! princesse, je vous pardonnais tout : je vous pardonnais vos tapisseries des Gobelins, vos étoffes de Chine, vos divans turcs, vos chaises Louis XV, vos tableaux flamands et vos porcelaines de Saxe, quoique nous fabriquions en Russie des tentures, des meubles, des peintures qui les valent. Mais lorsque notre argenterie est, de l'aveu même des étrangers, la plus somptueuse qu'il y ait, aller l'emprunter encore aux autres, c'est impardonnable.

— Mon cher prince, répliquai-je, vous me mettez dans l'embarras. Il est entendu, et je le concède avec plaisir, que l'argenterie est la seule chose à peu près propre que l'on trouve en Russie. J'aurais dû m'en pourvoir, ne fût-ce que pour vous montrer que je suis admiratrice de tout ce qui est beau, même si c'est russe. Mais ces petites bagatelles de Toula sont devenues d'un emploi si banal, que mon goût

commencé à s'en effarer. Et puis, je vous avouerai franchement que, loin d'avoir une prédilection pour cette « argenterie nationale », comme vous l'appelez, je la trouve le plus souvent d'un travail rudimentaire et peu distingué. C'est lourd, c'est riche, c'est cossu, si vous voulez, et cela ne coûte pas cher, ce qui est un avantage vraiment, mais ce n'est pas artistique. Pour laisser de côté les cuillers, toujours les mêmes avec leurs éternels dessins de lignes droites coupées à angles aigus, cela se borne à quelques représentations naïves d'une nature vulgaire, où la troïka, l'izba et une douzaine d'objets d'un usage commun sont exclusivement mis à contribution. Je suis lasse de ces timbales à thé et de ces boîtes à cigarettes où galopent perpétuellement trois chevaux emportant un moujik qui tire sur les rênes. Et lorsque l'argent est émaillé, c'est bien pis : ce n'est plus alors qu'un fouillis de chatoiements colorés, auquel on cherche vainement une intention même d'art ; et l'estime qu'on en a rappelle la passion des nègres pour la verroterie.

De fil en aiguille et des cuillers aux plus hautes manifestations de l'art chez les peuples, la dispute s'envenima. On passa en revue l'architecture, la musique, les lettres, le théâtre, Ivan Egorovitch se cramponnant, ne lâchant pas d'un cran son enthousiasme aveugle et entêté pour son incomparable patrie, prétendant me faire violence et me prouver que la Russie, loin d'être inférieure en art à quelque autre nation que ce soit, les dominait toutes de son antique splendeur, de sa vitalité présente et de son avenir infiniment fécond. Il est certain que ses raisons n'étaient que d'orgueilleuses et absurdes affirmations, et qu'au seul toucher des faits ses prétentions s'affalaient dans la plus grotesque des fondrières. N'importe, il n'en démordait pas. Pour ne pas l'irriter jusqu'au paroxysme, je ne lui dis pas les trois quarts des choses que j'avais sur la langue. Ce que je me permis d'exprimer suffit pourtant à le mettre hors de lui : car après deux heures de cris, à bout de forces, il partit furibond.

J'étais navrée.

Qu'y faire ? Plus j'y pense, de la meilleure volonté du monde, plus je me convaincs, avec une vraie tristesse, que chez les Russes le sens esthétique n'existe pas.

Je fais à l'instant la réserve des Russes qui ont reçu la culture européenne et qui, plus ou moins, se sont poli l'épiderme au contact d'une civilisation. Il y aurait pourtant beaucoup à dire sur leur compte.

Mais entrez dans une maison peu suspecte d'occidentalisme. Vous êtes surpris du mauvais goût qui s'y étale. Je dois même dire qu'il ne s'y trouve pas de goût du tout, afin de pouvoir disposer du terme « mauvais goût » pour les gens qui l'ont différent du mien. C'est un logement inélégant, informe, vulgaire, vaste comme une caserne ou réduit comme un placard, suivant l'état de fortune de celui qui l'habite, bien pourvu de poêles énormes, épaissement muré, et où les précautions contre le froid sont minutieusement prises. Les meubles sont

n'importe lesquels, sans style. S'ils en ont un, c'est par hasard, à l'insu de leur propriétaire, qui les a achetés sans considération autre que celle de leur utilité : et alors, par la disparate et le désassortiment où ils se voient soumis, ils sont d'un effet plus lamentable que l'absence même de recherche dans l'ameublement. Les pièces d'ailleurs sont fort nues. On y a mis l'indispensable : et dans cet indispensable ne sont compris ni ce qui flatte l'œil, ni ce que comportent l'affinement des mœurs et les récentes exigences du confort moderne. Si le désordre règne en souverain dans la maison, et c'est l'habitude, l'aspect de la salle à manger encombrée de vaisselles malpropres et de linges graisseux, des salons râpés, aux soies effilochées, aux rideaux poudreux, aux tables de guingois où s'éparpillent des quotidiens éployés et des numéros avariés de revues, aux tapis jonchés de crachats et de bouts de cigarettes, des chambres à coucher où l'on dort tout botté sur des divans défoncés, cet aspect honteux d'intérieur russe provoque à de spéciales méditations sur la culture des êtres qui s'y complaisent. Quand l'appartement est en ordre, oh ! l'atrocité des rangs de chaises alignés le long des parois ! Si parfois — pas en Russie — un beau désordre est un effet de l'art, en Russie, par contre, l'ordre ne peut guère être autre chose que la méthode de l'affreux.

A moins de l'avoir contemplée, on ne peut se faire une idée de l'horreur sépulcrale de la maison russe. Quelques casernes, les plus innomables, de faubourgs européens sauraient seules en offrir un aperçu. De grands murs ocre, troués de rectangles implacables où ne frissonne jamais un vantail de fenêtre qui s'ouvre ou se referme, sans un relief, sans un balcon, sans une terrasse, sans une ligne harmonieuse, sans une variation plaisante dans la mortelle rectitude des formes, c'est la nudité, le vide, le morne, l'incommensurablement laid. N'y eût-il que la façade, c'était déjà suffisant. Mais la façade est la moindre partie de ces immeubles repoussants. De la rue, par l'énorme porte cochère, primitive et informe comme une entrée de grange, il faut accéder dans les cours intérieures et jeter un coup d'œil d'épouvantement sur les corps de logis hideux qui s'y succèdent. Des centaines de petits appartements nauséabonds n'ont d'autre horizon que le badigeon infernalement jaune de la muraille qui fait face. Ce n'est pas la pierre, c'est la brique plâtrée dans son ignominie. Aussi, ne voit-on pas de figures aux fenêtres, qui d'ailleurs sont encastrées et immobiles : de simples trous pour laisser descendre d'un coin de ciel terne une lumière grise. Du dehors, ces caravansérails grouillants ont l'air déserts. Quel œil songerait — le pût-il — à percer l'opacité des doubles vitres crasseuses et à laisser traîner des regards mélancoliques sur l'infortune de la cour russe ?

Ce n'est guère que le long de deux ou trois voies élégantes de Pétersbourg que l'on rencontre des maisons ayant un aspect. Mais quel aspect ! D'horribles moulures singeant des motifs architecturaux archi-connus, des frontons mal équilibrés, des corniches banales, des colonnes d'une niaiserie de

conception à faire grincer des dents, tout un méli-mélo burlesque d'ornements de hasard, employés n'importe comment, sans pensée et sans discernement, jetés là par de maladroites mains avec le seul but de manifester par une surcharge quelconque l'habitation riche.

Les édifices publics, palais, églises, théâtres, écoles, hôpitaux, sont encore plus tristes à contempler. On a l'habitude de voir se manifester une parcelle au moins de l'âme d'un peuple dans ses grands monuments nationaux. L'Italie, l'Espagne, la France, l'Allemagne, l'Angleterre et jusqu'aux moindres pays ont une œuvre de pierre dont ils sont fiers et où revit leur histoire en signes originaux et incontestables. En Russie, rien de pareil : les édifices ne remémorent rien, d'abord parce qu'ils sont laids, ensuite parce qu'ils ne sont pas russes. Au nom du ciel, qu'est-ce que vous voulez que j'éprouve, quand on me conduit devant une immense bâtisse, vulgaire, informe, monstrueuse, n'ayant de remarquable que l'espace qu'elle couvre, et qu'on me dit : Ça, c'est le Palais-d'Hiver, ou : Ça, c'est la résidence de l'Empereur, ou : Ça, c'est le Grand-Théâtre, ou : Ça, c'est l'Académie des Sciences ? Que dois-je ressentir, en vérité, lorsque, sous prétexte de grand art, on me montre un pastiche de palais florentin ou une médiocre réduction de Saint-Pierre de Rome ? Je regarde, je reste rêveuse de ces entassements inutiles ou de ces formes galvaudées, cela ne me dit rien, cela m'écœure.

N'est-il pas incroyable, me dis-je, qu'un grand pays, un pays qui aspire à tout, un pays qui a des ambitions démesurées, n'ait pas d'architecture ! L'architecture a toujours été l'un des signes évidents de la prééminence d'un peuple. L'histoire est là pour montrer qu'aucune nation n'a exercé d'empire qui n'ait apporté sa formule architecturale. La Russie serait le premier exemple du contraire : il est vrai qu'elle n'exerce pas encore d'empire. Je vois les Egyptiens, les Assyriens, les Grecs, les Romains, les Byzantins, les Arabes, les Persans, les Turcs, les Incas du Pérou et les Aztèques du Mexique ; je vois tous les peuples de l'Europe occidentale, depuis leurs pieux balbutiements de l'An mil, jusqu'à leurs ingénieurs actuels qui construisent avec le fer pour matière et l'équation pour principe d'art. Tous ont laissé ou laisseront quelque chose d'eux, quelque trace originale sur le sol qu'ils ont foulé ou foulent encore. De l'âme russe, au contraire, il n'a pas jailli la plus petite pensée ; l'âme russe est restée muette. Et les Russes, qui pourtant, fût-ce avec les plumes de paon, veulent être parés comme une nation qui compte, en sont piteusement réduits à copier ou à démarquer en Vandales les modèles étrangers. Ils ont successivement pillé Byzance, la France et l'Italie. C'est Byzance qui a le plus fourni. Presque toute l'architecture religieuse est byzantine : et rien n'est cocasse, ridicule, affligeant comme ce monstrueux à peu près des merveilles néo-grecques, au milieu de ces steppes neigeuses qui étaient faites pour tout autre chose. On peut même prétendre qu'à l'exception de l'architecture grecque, qui fait encore plus mal, c'était la dernière archi-

tecture à choisir — étant donné que la Russie est incapable de s'en créer une. Enfin, il y a à cela — je le veux bien — des raisons historiques et religieuses que le goût ne connaît point! Pour la France, c'est le XVIIIe siècle qui a écopé : et ce qu'on l'a maltraité ! Il en est encore tout meurtri. Bref, d'un bout à l'autre de la Russie, d'Arkhangel à Astrakhan et de Kiev à Orenbourg, il ne se rencontre pas un seul monument, petit ou grand, où se révèle quelque chose. Pardon ! il y en a un. Il y en a un, qui sans être un chef-d'œuvre, sans être une manifestation bien décidée de la conscience slave, sans être même beau, trahit cependant, en quelques parties, une intention de réaliser une pensée originale, de caractériser le pays, de s'approprier au sol : c'est le Kremlin. Mais ce sont les Italiens qui l'ont construit.

La peinture n'est pas plus heureuse. Mon Dieu ! j'en suis bien fâchée pour les peintres russes, dont quelques-uns sont mes amis et ont, certes, surtout à ce titre, beaucoup de talent : mais à l'heure qu'il est, après avoir vu quelque trente ou quarante de leurs expositions, soit en Russie, sans concurrence, soit à l'étranger, en compagnie internationale, il m'est absolument impossible de dire en quoi consiste la peinture russe. Que je voie représentés des paysans de l'Ukraine en goguette ou un baptême des Slaves sous Vladimir, je dirai, sans doute : Voilà un sujet russe : mais jamais je n'aurai assez de flair pour déclarer : Voilà d'un peintre russe. Je ne pourrais guère fonder cette supposition que sur la mauvaise exécution du tableau. Je cherche en vain, depuis des années, quelque caractère à ce qu'on appelle emphatiquement l'*école russe*. Hélas ! c'est qu'il n'y a pas là d'école, mais seulement des élèves de toutes les écoles. On peut disserter sur la somme et le genre des influences qui s'y exercent : tenter d'en rechercher les tendances serait méchamment ironique. Ce qu'il faut observer, par contre, c'est que, dans l'honnête moyenne où elle croupit, la peinture russe ne réussit guère à donner un spectacle supportable que dans le paysage et la scène de genre. Elle doit s'y cantonner, sous peine de devenir franchement grotesque. Tout ce qui s'appelle l'histoire, le nu, le portrait, la légende religieuse ou mythologique, la décoration est sans valeur ou n'existe pas. Ce ne sont pas les deux ou trois toiles à grand fracas et à tsars costumés, qu'on parvient à citer dans une production d'un siècle, qui me feront changer d'avis. Mais l'effroi de l'effroi, l'abomination de la désolation, c'est l'horrible peinture officielle. Ah ! les batailles contre les Français, les Turcs ou les Asiatiques ! les états-majors groupés sur une colline ! les revues navales ! les couronnements ! Il n'y a alors qu'un parti à prendre : fuir.

Et que dire de la sculpture qui ne soit plus désolant encore ? Sans doute, il vient un nom sur les lèvres, un seul : mais, voile-toi la face, Sainte Russie ! C'est celui d'un israélite.

Il faut que j'en vienne à la musique pour pouvoir me livrer à des constatations moins cruelles. Je serai juste : il y a une musique russe. La musique est même l'unique art qui ait

quelques racines en Russie : j'entends qui n'y ait pas été transplanté et cultivé en serre, mais y ait germé, en plante aborigène, à l'ombre des forêts de bouleaux et sur les rives plates des grands fleuves.

Il faut cependant se rendre compte jusqu'à quel point elle plaide en faveur du sentiment esthétique de la nation. Le fait d'avoir une musique signifie-t-il grand chose ? Non, sans doute, si cette musique n'est pas elle-même artistique. Ne savons-nous pas que tous les peuples, jusqu'aux plus sauvages, ont leur musique, comme ils ont leurs danses et leurs légendes. Musique, danses, légendes, ce sont plutôt des attributs humains que les signes d'une supériorité de civilisation. On les retrouve en Russie, comme on les rencontre en Chine, au Maroc ou chez les Niam-Niams. Ce n'est donc pas sur leur existence, mais sur leur caractère, leur fécondité, leur évolution dans les sphères intelligentes de la société qu'il faut se fonder pour juger du plus ou moins d'aptitude d'une race à percevoir le beau.

Pour moi, je dois l'avouer, je trouve la musique russe assommante. Je m'efforce pourtant de donner congé à mes délicatesses, et je me demande sincèrement ce qu'elle vaut. C'est avant tout et malgré tout une musique populaire : telle elle est née, telle elle est restée en dépit des plus consciencieux efforts. Le peuple, qui l'a engendrée, l'a faite à son image, monotone, triste, langoureuse, mais d'une mélancolie de chose, de paysage, plutôt que de sentiment ou de pensée. Elle commence sans qu'on sache pourquoi, se poursuit indéfiniment, avec des retours sur elle-même, sans discontinuation, sans parties, sans mouvement autre que ce flux incessant et ce reflux des mêmes ondes sonores revenant sans trêve battre l'ouïe, comme une mer uniforme tourmente un bout de grève. C'est un tissu toujours semblable, où sur la chaine de longs accords primitifs rôde la trame non d'une mélodie, mais d'une phrase de quelques mesures passant et repassant à satiété. Fort simple, l'harmonie, avec ses éternelles modulations par la dominante des majeurs aux mineurs et des mineurs aux majeurs relatifs, n'a cependant ni rigueur, ni sécheresse : elle est, au contraire, fluide, inconsistante, souvent insaisissable aux oreilles peu exercées et leur paraissant beaucoup plus compliquée qu'elle ne l'est vraiment. Cette illusion est produite par les entrées successives des voix, qui n'entonnent jamais à la fois, mais se pourchassent, s'entraînent, se complètent, se dissocient, procédant par gonflements et décroissances, s'évanouissent et reviennent, livrées chacune à une sorte d'improvisation propre dans le schéma symphonique général. Un même accord réel offre ainsi une apparente variété. Par là-dessus se brode le thème, toujours identique et toujours mobile, en fantaisistes arabesques capricieusement jetées, dans une interminable série d'effets obtenus par les seuls changements de timbre, de rythme et d'expression. L'accompagnement d'un accordéon angoissé, d'une clarinette capricante et de cris divers contribue à marquer cette musique d'un cachet spécial que je suis la dernière à méconnaître.

Je ne dissimulerai donc point, après ce satisfecit non marchandé, l'ennui profond et accablant qui s'exhale en épais brouillard de ce marécage d'harmonie. Les mélopées crûes sur l'immense et uniforme terroir russe se ressemblent toutes tellement, que, si l'on n'est pas né moujik, on a bien de la peine à les distinguer. Est-il seulement certain que les moujiks ne s'y perdent pas? C'est, là-dedans, leur âme bornée, qui vagit toujours de la même façon. Il n'y a guère de sensible que la différence entre la languissante et torpide tristesse et les éclats de gaieté rurale, où le rythme s'accentue, se précipite, se disloque et se transforme enfin en une sauvage galopade à grands coups de talons de bottes. Du reste, presque tous ces chœurs observent la même gradation; cela commence en plainte lamentable, et cela se termine par une danse de forcenés. Il ne faut pas y chercher de belles choses: c'est déjà beaucoup que l'on y trouve du caractère! On risquerait de fouiller longtemps avant de rencontrer une phrase présentant un intérêt artistique. Des inspirations de la valeur de l'air « En descendant le Volga » sont plus que rares. Le manque de souffle de cette nation pauvre de génie est curieux à constater là justement où elle fait preuve de quelque faculté.

Toujours préoccupés de faire valoir leur pays et de gonfler ses mérites, à l'adresse des Occidentaux qu'il s'agit d'éblouir, les Russes ne craignent pas de mettre leurs chants populaires en parallèle avec les *lieder* allemands. C'est vraiment bouffon! Si l'on me demandait mon avis, j'affirmerais hardiment — en auditrice très désintéressée, je le jure — que dans deux douzaines de *lieder* il y a plus de génie que dans toutes les *piesni* de la Russie accumulées — et Dieu sait s'il y en a! Et si l'on m'y poussait, j'irais jusqu'à leur préférer les flores musicales de petites provinces comme la Bretagne ou la Sicile, qui n'ont pas moins de caractère et beaucoup plus d'idées.

L'art qui s'est greffé sur ce répertoire pour accordéon, balalaïka et chœur rustique, demeure irrémédiablement hybride. Les compositeurs n'ont pu être suffisamment inspirés et portés par le souffle de leur patrie pour accoucher d'un art authentiquement national. Il s'agit donc bien là d'une véritable greffe. Car que sont-ils, au fond, et que font-ils, les compositeurs russes? Ce sont de simples élèves des Allemands, et qui s'imaginent peut-être faire original et créer une musique russe parce qu'ils prennent parfois pour thèmes des motifs populaires et les développent suivant les procédés et dans l'esprit germanique — avec moins de souplesse souvent, moins de profondeur ordinairement et moins de talent toujours. Je ne nie pas qu'il ne leur soit arrivé de temps en temps de nous donner de jolies choses: c'est d'habitude lorsqu'ils ne sont pas hantés de l'ambition de faire russe et qu'ils se laissent tout simplement aller à leur inspiration d'honnêtes disciples. Mais, les brigands! quand ils se lancent dans leurs élucubrations touffues, leurs symphonies légendaires, leurs tableaux descriptifs, leurs scènes pittoresques de la Russie-Blanche, de la Transcaucasie ou du Baïkal, leurs entrées so-

lennelles à Moscou et leurs opéras slavons, ils sont affreux. Ce sont alors de ces énormes pages, pédantes, indigestes, compassées, suantes d'ennui et de médiocrité, sans conception et sans esprit, où sont versées à grands seaux, comme dans un tonneau des Danaïdes, toutes les combinaisons des cours d'harmonie et toutes les sonorités des traités d'instrumentation. C'est long, c'est pénible, c'est mortel comme un voyage de Tobolsk à Irkoutsk. Et l'on proclame que, sortie enfin des limbes populaires, la grande musique russe est fondée ! Il y a quelques musiciens, je n'y contredis pas : mais la musique russe ! Allons, avouons-le sans honte, sans réticence et sans récrimination, il n'y a encore qu'une seule musique russe : c'est la musique polonaise.

Et la littérature ! cette fameuse littérature, qui fut récemment révélée au monde, excitant partout les plus vifs enthousiasmes, soulevant les foules, ameutant les intelligences, lesquelles se ruèrent avec frénésie sur ce nouveau butin ! J'entends encore Ivan Egorovitch me narrer en termes peu modestes cette extraordinaire aventure.

— Eh bien! jubilait-il, nierez-vous toujours, en face de ce triomphe, la puissance de la pensée russe, capable de s'imposer si souverainement à cette Europe civilisée dont, soi-disant, nous tenons tout ? Voyez l'œuvre de nos auteurs. Ils ont créé une humanité inconnue avant eux, fait surgir une race toute vibrante de désirs imprévus, sensible, nerveuse, passionnée comme aucune, douée d'une autre conscience à la fois plus troublante et plus noble ; ils ont évoqué un univers de conceptions et de sentiments dont l'Occident n'avait nulle idée ; ils ont doté la littérature de l'âme d'un peuple, âme extraordinairement riche et féconde, profonde comme un océan, infinie comme les cieux. Et tous se sont courbés, subjugués par la grandeur de ce spectacle, ne trouvant plus de mots que pour admirer, n'ayant plus de sens que pour s'initier autant qu'il leur était permis à ces splendeurs dévoilées.

Oh ! le prince était d'un lyrisme ! Il me semble même l'avoir entendu proférer :

— Le XVIIme siècle a été le siècle français ; le XVIIIme a été le siècle allemand : le XIXme est le siècle russe.

Mon Dieu, que sera le XXme ? C'est à faire frémir.

Hélas ! il en faut bien rabattre. Sans entrer dans une oiseuse discussion sur l'intérêt qui s'attache depuis une demi-douzaine d'années aux écrivains moscovites, sans rechercher si cet intérêt n'est pas sollicité par des raisons historiques, sociales, voire politiques — et pour en rester simplement au sens esthétique des Russes, la seule question qui m'occupe maintenant — je dois faire remarquer que la littérature est une matière fort complexe. Elle n'est point un art pur comme la peinture ou la musique. Il ne suffit pas de dire qu'un peuple écrit pour laisser entendre qu'il est artiste ; il faut encore savoir ce qu'il écrit. Car le besoin d'écrire ne s'empare pas seulement de celui qui veut réaliser le beau : mais de quiconque désire annoncer quelque chose à ses semblables, fût-ce une méthode

d'engrais pour la culture des pommes de terre ou une nouvelle façon d'accommoder le veau. Or, on conviendra que des dissertations scientifiques ou philosophiques, quelque profondes qu'on les suppose, ne sont point proprement des manifestations d'art; on accordera même que les genres éminemment favorables à l'expression artistique, la poésie, le roman, le théâtre, n'acquièrent une valeur littéraire que par certaines qualités de conception et d'exécution qui les distinguent des entreprises d'intérêt uniquement spéculatif ou pratique. Que dira-t-on d'une œuvre où la forme, en petit négligé, ne présente qu'un obscur amalgame de mots et de phrases accumulés sans choix, sans discernement, sans intention, indifférents à habiller la pensée d'un vêtement qui lui donne une tournure; où le fond n'offre aucune recherche du beau, du pittoresque, du spirituel, de l'original, et se borne à quelques constatations banales de la vie courante aussi pauvrement imaginées que stupidement dites? Lors même que quelques sentiments moins superficiels, quelques opinions moins faibles qu'ailleurs s'y prélasseraient, lors même qu'on y verrait sévir une de ces idées puissantes qui exercent une action certaine sur les masses, que serait-ce qu'une telle œuvre, si la vulgarité du style et la bassesse de l'esprit la taraient irrémédiablement? Jugeons la Russie sur la littérature, je veux bien : mais ne nous forgeons pas d'illusions sur son sens esthétique avant d'avoir reconnu jusqu'où s'élève l'esthétique de sa littérature.

Il y a deux sortes d'écrivains russes : ceux qui sont russes et ceux qui ne le sont pas. Ces derniers, véritablement, n'ont rien à faire dans le débat. Hynoptisés par l'Europe, alors dans tout l'éclat du romantisme, ils ont reconstitué, d'un peu loin, mais avec un réel talent d'adaptateurs, à l'usage de leurs compatriotes peu lettrés, Shakespeare, Byron, Schiller, Musset et Lamartine. Ils ont poussé le souci de leur réputation jusqu'à affubler de noms russes des héros aux âmes germaniques ou latines et à les faire se mouvoir, agir, aimer et déclamer dans des paysages de l'Ukraine ou du Caucase : à cela se monte leur part d'invention. Quand, sous prétexte de couleur locale, ils recourent aux moujiks, ce sont des moujiks d'opéra-comique. Cela n'est peut-être pas plus laid qu'autre chose : mais, pour ma part, je ne tiens pas tant à ce décor de fantaisie, et, pour le reste, je préfère lire Shakespeare, Byron, Schiller, Musset et Lamartine dans le texte.

Avec les « années quarante », nous arrivons aux écrivains russisants. Mais alors le ton change. La méthode, qui de plus en plus s'affirme, consiste en un réalisme rustaud, terre à terre, aussi dépouillé de prestige qu'il est possible, s'efforçant de se ravaler à la vulgarité de la vie, de s'y accrocher, de l'étreindre, de l'exprimer toute, dans son humiliante abjection. Il n'est plus question de rivaliser avec l'Occident en poésie, en grâce, en splendeur, en délicatesse, en intelligence : il s'agit de s'installer enfin à sa cuisine, d'attraper la Russie comme une vieille oie qui a échappé jusqu'ici aux doigts des marmitons, mais qu'il est grand temps d'utiliser, et de la ser-

vir, dans son horreur de bête coriace, aux mâchoires assez solides pour y mordre et aux palais assez grossiers pour y trouver du goût.

Les gâte-sauce russes ne se sont pas mis en frais d'invention. Créer un art littéraire national, à quoi bon! Il leur parut bien suffisant de démontrer l'existence de la Russie par de gros récits familiers où défilerait la foule des gens rencontrés quotidiennement sur le terroir monotone des campagnes ou dans les rues maussades de Saint-Pétersbourg ou de Moscou : tchinovniks de tous les degrés, nobles, petits nobles, marchands, officiers, popes, moines et le troupeau imbécile des paysans, avec leurs habitudes, leur langage, leur grouillement banal et bête, leurs pauvres intrigues, leurs innombrables verres de thé et leurs plus innombrables petits verres de vodka. Et le bel œuvre commença, se développa, se continue et se poursuivra longtemps, devenant de plus en plus plat à mesure que s'émousse ce que l'entreprise pouvait d'abord avoir de nouveauté. On assista, on assiste encore à ce spectacle niais de la Russie mangeant, buvant, se soûlant, faisant des affaires, vendant, achetant, cultivant son blé, se mariant, procréant des enfants, causant de balivernes, chassant, jouant au *wint* et volant des roubles, dans le train-train ordinaire de la vie — de la vie russe, ce qui est le comble du train-train ordinaire.

Et il ne faudrait pas croire que ce soit là du réalisme. Si l'on emploie ce terme pour cataloguer les produits de ce côté-ci de la Vistule, c'est que le mot *patrouillisme* n'existe pas. Il y a autant de différence entre le réalisme et la façon dont les Russes se servent d'une plume, qu'entre les tableaux de François Millet et de Théodore Rousseau, par exemple, et les photographies que les amateurs en promenade tirent des paysages de Barbizon. L'écrivain russe ne voit que la vie réelle, et cela non comme moyen d'art, mais comme but. Il ignore profondément ce que c'est que de faire naître une impression par une description, une scène, un type, un récit. Pour lui, un personnage n'est autre chose que monsieur un tel, dont il vous raconte bêtement l'histoire, sans couleur, sans relief, sans dessous, sans atmosphère, et qu'il vous présente comme on vous présente dans l'existence civile des tas de gens, qui intéressent ou n'intéressent pas, pour pouvoir causer d'eux, cancaner sur leur compte, dévoiler leurs petites affaires, narrer leur mariage, leurs aventures, leurs vicissitudes, les plaindre ou se moquer d'eux, suivant que l'on est porté au sentimentalisme ou à la raillerie. Ce n'est pas autre chose que du reportage sur des individus qui n'ont ordinairement pas même le mérite d'être historiques ou simplement connus de vous. On ne peut se faire une idée, en Europe, où les écoles réalistes n'ont jamais cessé de rester littéraires — quel que soit d'ailleurs le jugement qu'on porte sur elles — l'inconcevable gargouillement auquel se complaît la prose russe. Le réalisme n'est point la négation de l'art : c'est, au contraire, une forme de l'art. On a le plaisir, chez un romancier français, anglais, allemand, d'admirer les proportions de

l'œuvre, le souffle, la puissance de l'observation, qui consiste non pas dans l'amoncellement d'une foison indistincte de détails, mais dans leur choix, leur ordonnance, leur caractère spécial et frappant de vérité, la perspective des plans où se détachent en vigueur les figures principales, celles-ci bien assises, mises en lumière, solidement et magistralement exposées, tandis qu'autour d'elles, les poussant et les soutenant, les motifs secondaires sont groupés dans une savante et méthodique architecture, qui favorise l'unité de l'ensemble et contribue à maintenir l'édifice dans l'équilibre et l'harmonie qui lui conviennent. Chez le romancier russe, rien. C'est un gâchis de scènes journalières qui se succèdent les unes aux autres, au hasard des événements, avec l'absurdité du relatif et l'inanité du concret, sans vision supérieure ou, du moins, différente de la manière de voir et de sentir de la foule, vision qui seule constitue l'artiste, dont le rôle est justement de révéler à la masse des esprits inféconds les aspects nouveaux qu'il découvre aux choses. Et, suprême reproche, qui peut-être les contient tous : point de style. Le livre russe est mal écrit. Pis : il n'est pas écrit.

Qu'y a-t-il à ajouter à cela ? Bien loin d'être à invoquer, cette littérature constitue une preuve de plus du manque complet de sens esthétique chez les Russes.

Il n'y a guère que deux écrivains qui aient eu quelque conscience de ce que c'est qu'écrire. L'un, l'initiateur même de ce pseudo-réalisme national, et qui n'espérait, sans doute, pas un pareil succès de progéniture, après avoir copieusement sacrifié au romantisme, fut entraîné par le mouvement de réaction qui produisait Dickens en Angleterre, Balzac en France, tout en gardant cependant de ses premières fréquentations les instincts de couleur, de recherche dans l'expression, de scintillation dans la description, de pittoresque dans le récit, qui lui créeront une place avouable dans les fastes littéraires. L'autre, le pilote dont le définitif coup d'aviron poussa complètement l'esquif des lettres russes dans le remous glauque et lent où il stagne depuis lors, participa à l'établissement du naturalisme de concert avec plusieurs romanciers français en compagnie desquels il vécut, dont il partagea les tendances et pratiqua l'esthétique; il affirma toujours, du reste, ses relations avec l'Europe, s'en réclama et arbora glorieusement le surnom d'« Occidental », dont ses compatriotes le chargeaient avec colère et souvent même avec mépris. Ces deux écrivains seuls conservèrent un style en prenant une âme russe. Les autres ont peut-être une âme russe, mais ils écrivent comme des co...saques.

Je ne nie pas qu'à d'autres points de vue des œuvres russes ne puissent avoir quelque valeur. Ce ne sont point des œuvres littéraires, mais ce seront, si l'on veut, des œuvres documentaires, morales, sociales, politiques, philanthropiques, religieuses, mystiques même — quoique, à mon avis, le mysticisme slave ne soit rien moins que du mysticisme. De là, sans doute, l'erreur des bons enthousiastes de la Russie au sujet de cette librairie. Ils se sont extasiés devant ce fatras de

grandes idées humanitaires, ces théories communistes, cet apitoiement sur la souffrance du peuple, ce larmoiement universel, ces diatribes contre l'ordre contemporain, ces retours au christianisme primitif et ces auteurs confectionnant des bottes à leurs moujiks, sans se douter que ces belles choses sont tout ce qu'on voudra, excepté de la littérature.

A ce propos, une bonne anecdote que m'a contée l'autre jour Micha.

Il revenait de je ne sais plus où et rencontra dans le train le comte T***, fils du célèbre écrivain.

— Tiens, où allez-vous comme ça ?

— A Moscou. Je vais acheter des bottes.

— Vraiment ? Je croyais que votre père...

— Ah ! oui, parlons-en... Les bottes à papa ?...

Et il exhiba d'un air navré ses chaussures qui menaçaient ruine.

Ce qu'il faut comprendre, c'est que le livre russe n'a point pour but l'art ; c'est avant tout une sociologie de combat. Né du despotisme gouvernemental, vivant de lui, il n'est vraisemblablement pas destiné à lui survivre. Car que dira-t-on, lorsqu'on aura le droit de tout dire ? Ces romanciers, ces humoristes, ces auteurs dramatiques, ces poètes même, n'ayant plus aucune retenue à garder, sacrifieront carrément la forme littéraire qui leur pèse et deviendront autant d'avocats, de discoureurs, de politiciens, de journalistes. Leurs idées ne vont pas au-delà de cette terre, et dans cette terre au-delà de l'empire, et dans l'empire au-delà de la meilleure façon de s'y installer pour avoir le ventre satisfait et l'esprit à l'aise. Leur seule raison d'être et leur seule puissance vient de ce qu'ils ont eu la chance de naître dans un pays qui est loin de réaliser l'état social auquel l'homme moderne est en droit de prétendre. Quel excellent prétexte à tapage ! Quelle source inépuisable d'énormes in-octavo ! On fit sous toutes les couleurs le procès au gouvernement, on tarabusta l'administration, on flagella le tchinovnisme, on évoqua en tableaux sombres la souffrance du peuple, on dressa comme un fantôme vengeur le moujik abruti ou le révolutionnaire abruti comme la corruption des grands et l'arbitraire des maîtres, on dépassa quelquefois les limites permises, on fut trop clair dans l'allusion et le sous-entendu, on paya ces audaces de la prison, on alla en Sibérie : ce fut très beau. Mais à cela se borne l'intérêt de la littérature russe. Elle offre un sujet d'étude aux historiens et aux philosophes : elle ne regarde en rien les artistes. On peut presque dire, sans crainte de faire un paradoxe, que cette littérature si frondeuse est redevable de son existence à l'autocratie. N'est-ce point sous le règne oppresseur de Nicolas qu'elle a poussé ses plus vigoureuses branches, celles dont les Russes sont le plus fiers ? Mon Dieu ! que serait-elle devenue, s'il n'y avait pas eu le servage ? Otez le servage, vous la démolissez toute. Preuve évidente qu'elle n'est qu'une grosse agitation de questions sociales. Rien de comique à cet égard comme ce qui arriva au plus grand poète russe — le seul, du reste, et qui n'est, au fond, qu'une sorte de mauvais Jules

Vallès qui aurait gâté sa prose en la mettant maladroitement en vers taillés à coups de hache ; car on conçoit que la poésie n'ait pas précisément élu domicile en Russie. Le jour de la libération des serfs lui porta un coup mortel. Il n'avait jamais chanté que les misères de l'esclavage. Une fois son sujet ravi, il cassa sa lyre.

En somme, dans toutes ces tentatives, dans ces efforts, ces à peu près pour créer, ne fût-ce que dans un seul domaine, un art national, je ne vois que le néant pour résultat. Tout au plus y eut-il quelques artistes solitaires. Dans un pays de cent millions d'habitants, qui depuis deux siècles est en relation intime avec l'Europe, dans lequel tant de races se mêlent et où tant d'étrangers viennent se fixer et faire souche, il eût été étonnant qu'il n'en émergeât pas quelques-uns. Mais aucun n'a réussi à faire œuvre qui compte ; aucun n'a été assez puissant pour qu'on puisse dire : Il y a lui ! Leurs manifestations sont restées isolées, sans écho et sans fécondité. Ni en architecture, ni en peinture, ni en musique, ni en belles-lettres l'art russe n'existe. Il n'y eût eu sur le globe, à la place de la Russie, qu'un vaste désert, que la civilisation esthétique du monde n'eût pas varié d'un iota. C'est une nation qui, en art comme en tant d'autres choses, est restée stérile et, suivant toute probabilité, le demeurera.

PRINCESSE NADEJDA.

CONTES D'AU-DELA

LES ILLUSOIRES CARESSES

— « Mauvaises conseillères, les heures de solitude et de nuit, où les papillons noirs viennent brûler leurs ailes de ténèbres à la flamme du Rêve ! Je suis las, oh très las de remuer vainement, sans cesse, l'incohérente bouillie de souvenirs qui grouille en moi, surgissant à la faveur des associations imprévues, non désirées, ainsi qu'un vilain homme fond sur vous, issu du brouillard, où l'on ne l'a pas deviné.

« La vie ?... une bien monotone et bien triste succession de grises choses quand ne l'éclaire pas l'incendie des désirs sensuels ou ambitieux. Et alors, là même, c'est l'étreinte forcée, brutale, de la réalité, le cruel corps à corps avec la sensation, l'ennemie, qui a vite fait de fatiguer l'élan initial, avide de mieux et se heurtant à l'infranchissable barrière du dégoût rapide, fatal, dont il meurt.

« Les bras, tendus avec foi, avec force, vers les inconnus soupçonnés, idéals, retombent plus découragés, plus mols, et incapables de recommencement, dès qu'ils ont connu l'éloignement interminable du but, et qu'ils le tiennent pour chimère.

« Alors, pourquoi continuer la série des actes nécessaires, bien qu'inutiles, perpétuer l'attente de l'irréalisable, et le sachant ; pourquoi ? Et souffrir des contradictions à sa nature, des chocs imposés, se perdre en des rébellions qui n'aboutiront pas. Quand il serait fort simple de descendre sans secousses, les yeux clos, dans le calme apaisant du seul Nirvanâh possible, le Néant ! C'est que demeure en l'âme, meurtrie mais lucide, raisonnable et pleinement consciente, un minuscule et perfide levain de curiosité malsaine, déçue d'avance, et qui persiste cependant ; un besoin de voir le lendemain, s'il sera semblable à hier, à aujourd'hui, à toujours. Tout me dit qu'il le sera... peut-être ? Combien se posèrent le problème, sans arriver à le résoudre, et qui transigèrent en cherchant les merveilleux, les introuvables Edens, aux horizons radieux de lumière pure et de voluptés jamais ressenties, les Edens fertiles en enchantements renouvelés à l'infini,

en les cherchant dans les ivresses fortuites, passagères, certes immensément attrayantes, dont l'unique défaut est de procurer un réveil trop pénible, une trop lourde désillusion, une fois dissipées. Ces volontaires hallucinations sont donc insuffisantes et mauvaises, car elles favorisent l'intrusion des mélancolies et des dégoûts, qui vous attendent à leur sortie — comme si la seule existence, sans cela, ne suffisait pas.

« Pourtant, je ne suis pas sceptique, et voudrais croire. Croire... à quoi ! L'expérience, acquise avec la naissance, est un legs ancestral que je ne puis rejeter. Ah ! faire peau neuve, redevenir l'être primitif auquel ne manquait pas les bases essentielles de croyance, parce que les siècles ne les avaient pas détruites !

« Car le ciel est bien morne où brillent les éternelles étoiles vaguantes, les mêmes que regardèrent ceux d'il y a trente siècles, plus... que sais-je ! Et ce que je dis là fut proféré, il y a longtemps, fort longtemps, pour la première fois. Et même, est-ce qu'elle exista cette première fois ?... Risible murmure que celui des paroles humaines, les infidèles traductrices de pensées...

« Voici le regard blême du jour, et je n'ai pas dormi ! »

... Une lueur diffuse emplit la chambre d'une vague clarté. Avec quelques grésillements derniers, la flamme s'est éteinte ; un moment encore, la mèche fuligineuse demeure pourprée, puis elle charbonne, et toute clarté disparaît de la lampe.

Le front appuyé sur les livres qui ont distrait son insomnie, une cigarette éteinte aux doigts, Jean, maintenant les yeux clos, s'est assoupi. Seuls les sourcils froncés accusent la continuité de l'obsessionnelle préoccupation, et quelques fiévreux changements d'attitude.

Or, il lui semble qu'il est très loin, très loin, perdu dans la profondeur d'un infini d'obscurité. De pâles sons de cloche tintent faiblement à ses oreilles, et aussi des voix qui chuchotent, trop bas pour qu'il saisisse le sens des mots à peine entendus. Cela s'approche, grossit ; c'est le bourdonnement formidable d'un vaste airain qui vibre, puis, sans apparente transition, recule aux limites de la perception, devient un frêle susurrement, indistinct, et fort doux. Il veut remuer ; ses membres sont flasques, cotonneux, et n'obéissent pas. Se résignant, il prend plaisir à faire durer cet état qui le suspend entre l'inconscience et la raison.

« Se contraindre à l'adoration de virtuelles figures, par soi-même évoquées, sans se soucier de leur présence

réelle — à quoi bon ! Avec la somme acquise de sensations, il suffit de les combiner adroitement ; ces faisceaux de choses autrefois vécues, groupées d'une façon variable, au gré des inclinations du moment, prendront, une projection de volonté leur donnant presque leur intensité première, une convenable apparence de vérité. Je ne pourrai atteindre ainsi un maximum que, seul, confère le tangible, mais bien incertaine et bien mince est la limite qui m'en séparera... En somme, c'est la suprême expérience à tenter : pourquoi ne pas me risquer dans cet aventureux, vierge de toute exploration ? — Boletta !... »

A cet appel, une porte s'ouvrit, et, dans un flot de lumière qui fit douloureusement ciller les paupières entr'ouvertes de Jean, apparut sur le seuil la souriante et brune fillette, aux cheveux noirs. L'extraordinaire matité du teint pâle se tempérait d'un glacis d'ambre transparaissant, qui, en rehaussant chaudement la carnation, faisait paraître plus profonds et plus doux les grands yeux d'ombre, plus frais, plus attirant, le sanglant incarnat des lèvres, irisées du reflet nacré des dents, presque pas découvertes. Cambrant légèrement le torse, elle s'avançait, extrêmement gracieuse ; et ses mains, dont les ongles roses brillaient, faisaient deux taches claires, aux hanches, sur l'étoffe sombre dont elle était vêtue.

Comme une draperie funèbre, une lourde tenture muette et sans plis, le silence est retombé derrière elle.

Mais bientôt — à un signe de Jean elle a compris — sous les petits doigts qui l'animent, et de quelle vie ! le violoncelle prélude.

Les harmonies, évocatrices des hallucinations tant désirées, pleurent, et chantent, et grondent, et soupirent, s'envolent par la chambre obscure, ainsi qu'une théorie longue, très longue, interminable, de fantômes insaisissables et vite disparus.

— « Ces notes qui s'égrènent si lentement, il me semble qu'elles ont d'invisibles, de très frêles mains...et frôlent mon cerveau... Oui, sous mon crâne je perçois leurs rapides effleurements, doux comme de doux pétales de fleurs, qui tomberaient. Et avec elles je tombe aussi, moi... Une chute angoissante et délicieuse, dans du noir, du noir lumineux, peut-être rose. Je sens qu'un seul mouvement, moins que cela, m'arrêterait... Je ne veux pas le faire... tu entends, Jean... il ne faut pas le faire... »

— « Je sais très bien, très bien... Non, un voile m'empêche de distinguer... oh ! cette phrase, où sanglotent les bémols. Boletta, répète encore... Maintenant, je vois

plus clair... Si, je sais très bien où je l'ai entendue... Des lauriers-roses et des lentisques tremblent au-dessus de l'eau violette... si calme... avec des flamboiements d'améthyste... au soleil... Un cygne blanc... des balustres de marbre... Et puis, encore, des massifs de jacinthes et d'œillets... l'odeur des corolles pâmées s'exhale pénétrante... chaude... Sur la terrasse, elle chantait à mi-voix... Les rayures jaunes et rouges de la toile... Son adorable sourire, et les promesses de ses yeux de velours noir... Toujours, toujours, Boletta... Oh! reste ainsi, reste à jamais ainsi, tremblante évocation de ce qui a été, imprécise et troublante apparition ! Ne fuis pas !... Alors ç'aurait pu être le bonheur... et j'ai passé, si près de lui que je le touchais, mais j'ai passé. Maintenant... maintenant... »

Il n'acheva pas.

Boletta était à genoux devant lui, sanglotante. Brusquement réveillé, il eut d'abord un regard méchant, et des imprécations lui vinrent aux lèvres. Mais, devant les larmes de la fillette, sa colère s'évanouit, et, la relevant tendrement, il lui mit un baiser au front :

— « Cara mia, il doit être l'heure de ton cours. Va te préparer ; je t'accompagnerai ce matin... »

La petite sortit en souriant, les cils encore humides.

Reste seul, Jean se croisa les bras, et un énigmatique ricanement plissa sa bouche.

. . . .

GASTON DANVILLE.

SONNET OUBLIE

A Raymond de la Tailhède.

Elle est à vendre, la Villa, depuis des ans.
Le jardin où sonnaient d'amoureuses paroles
A tu son rire, et git, inutile, à présent
Qu'en chaque allée il a poussé des herbes folles.

La cour mauresque dont le dallage se fend
Ne s'éveille plus de sa paix silencieuse.
Et près d'une eau tarie, une statue-enfant
S'immobilise en un beau geste de joueuse.

Personne. Un vieux lierre escalade les volets.
Or si l'enfant s'abstient de son jeu d'osselets
Et lève un peu son front d'orphelinette triste,

C'est, croirait-on, pour suivre au-delà des arceaux,
Dans le méchant carré de ciel qui lui subsiste,
Ce seul émoi qu'elle a du monde : un vol d'oiseaux.

ERNEST RAYNAUD.

Ivry, Mai 1888.

SOLITUDE

A Grégoire Le Roy.

C'est un grand silence après le chant du cor,
Comme dans les villes mortes
Où les chats peuvent encor
Rêver au seuil des portes.

Sous le dais noir de la nuit,
Les rois radieux, les belles chevauchées
Foulaient dans l'or et le bruit
Le sang des roses fauchées.

Des femmes embaumaient l'air,
Parmi le velours des porches
Nous voyions couler la résine des torches
Sur les gantelets de fer.

Mais les heures sont passées
De la joie et du décor,
Et dans nos âmes lassées
C'est un grand silence après le chant du cor.

PIERRE QUILLARD.

LE SUAIRE

A Alfred Vallette.

La mer montait, royale et dominatrice ; les mouettes jouaient sur la fragilité des vagues.

Longer la ligne de broue vomie par les flots lourds, lentement marcher, humer la salure émanée des varechs, guetter si quelque épave n'allait point surgir, atome rapporté par le flux d'entre les illusions couchées au fond des abîmes...

(En intermède, Aubert rêvait à une indulgente et douce main, à des yeux contemplatifs de lui.)

...Et parmi les lointains embrunis, voici le sexe à la porte d'argent, les seins en pomme d'orange des décevantes sirènes : leurs cheveux sont pareils aux flexueux fucus qui pendent aux roches comme des chevelures, — comme de vraies chevelures ; leurs dents ont la dureté blanche des coquilles nacrées et leurs yeux le bleu vif des mouvantes anémones...

« Ah! que vos cheveux humides circonviennent mes genoux, que la nacre de vos dents morde à même mon ventre, que le bleu froid de vos yeux d'anémone transfixe mon cœur!... »

(En intermède, Aubert rêvait à une indulgente et douce main, à des yeux contemplatifs de lui.)

Au milieu des varechs noirs, l'inattendue blancheur d'un manteau gisait.

Tombé de quelles épaules?

Des cheveux blonds s'exaltaient dans la luminosité des vagues.

Les mouettes ne jouaient plus, la mer respirait en silence; les sables, au loin déserts, perpétuaient vers l'horizon leurs tièdes solitudes.

Dormir, presque dormir à l'ombre claire des dunes : une robe claquait au vent; des grains de

sable volaient, sonnaient sur la soie tendue d'une ombrelle.

« — Il est joli, joli, n'est-ce pas? disait-elle. Et doux, tout en duvet de cygne voyageur, si doux, si doux!... »

Elle parlait avec un perceptible accent, d'une voix glauque, la main appuyée sur l'étroite épaule d'un petit homme dont la maigre pâleur kaoline avait l'ingénuité sinistre d'une tête de porcelaine.

« — N'est-ce pas, Ted? »

« — Oh! oui, sœur Sarah »; — et l'articulation de Ted décelait un Anglais.

Anglaise tout entière, Sarah, d'âme et de sang; d'âme apparue sous la brume soyeuse de ses yeux verts, — de sang par l'immatérielle transparence de la peau, — et de cheveux : ses cheveux blonds souriaient enflammés dans les plis du manteau blanc.

Une Illusion se dressa debout d'entre ses sœurs endormies.

« — Pourquoi j'ai fermé les yeux? Mais, je craignais plus une déception, répondait Aubert, que je ne souhaitais une aventure... »

Sarah fut étonnée d'une si grave candeur. On ne l'avait pas sans doute habituée à cette pure franchise des âmes simples. Etonnée, presque divinement : d'invisibles rets s'abattirent sur ses reins, maniés par l'oiseleur éternel. Elle eut soudain, au fond de ses yeux d'anémone et sous l'orgueil de son front blanc et dans la froideur de son sein calme, — soudain l'envie d'être baisée par ces lèvres : oh! oui, oh! oui. — Et elle rougit.

Sa robe claquait au vent.

« — Je crois, reprit-elle orgueilleusement, que je ne suis pas une déception, — et je ne suis pas une aventure. »

« — Vos yeux sont pleins — de délicieux maléfices. »

« — Mes yeux? Ah! ne les regardez pas! Ils

sont tristes comme la lointaine île du Nord où je suis née. Ils m'en rappellent le ciel, la terre, — et la mer! Ils sont tristes, avec peut-être quelques reflets de lune, avec peut-être un rayon perdu de soleil pâle... Et mon âme est telle, sans doute, elle est la sœur de mes yeux, la sœur de cette nature obscure et dure : un désert y épand des sables... J'ai peur d'avoir une âme obscure et dure... J'ai peur que sous l'ombre hyaline qui les voile, il n'y ait rien, — rien dans mes yeux, rien dans mon âme!... »

L'Illusion vacillait comme une flamme, au souffle du sommeil.

« — Vous le savez, et si vous ne le savez pas, qui vous le dira ce qu'il y a derrière le voile ? O Aventure! — O, malgré vous, Aventure! — qui vous le dira?... Je ne suis qu'un voyageur matinal qui se mire, en passant, dans les eaux violettes du golfe encore endormi. Le train m'emporte et me voilà dans une plaine toute bleue, et me voilà sous une futaie triste de sa verdure blême. Si c'est moi qui reste et si c'est vous qui marchez, qu'importe, puisque l'un de nous certainement s'éloigne de l'autre, d'un pas, à chacune des secondes que marquent les diastoles de nos cœurs. Déjà, peut-être, vous songez aux rencontres futures, vous vous demandez quels seront vos lendemains et les jours qui suivront vos lendemains. Une longue perspective de joies (les plus voisines sont encore indécises) s'en va devant vos regards jeunes : je suis la minute présente, et le présent n'existe pas pour une âme inquiète. Telle est la vôtre, et si vous aviez pénétré davantage en moi vos paupières se seraient closes sur la vision fastidieuse déjà... J'ai donné à votre actuel ennui le plaisir de la surprise, vous m'en saurez gré, peut-être, jusqu'à l'heure des prochaines distractions... »

L'Illusion retomba, vaincue par le sommeil.

La robe de Sarah claquait au vent, pendant qu'elle répliqua :

« — Non, non, je ne m'ennuie pas : j'ai un but

précis, c'est de vivre, — et pour ce que vous appelez les rencontres futures, les amours, n'est-ce pas? les joies complémentaires. . mais je m'y plongerai, comme en cette mer, quand il me plaira... Il est choisi, celui qui doit, parmi les écueils, nager côte à côte avec moi : il n'attend que l'heure de ma volonté, — et je ne suis pas une Aventure... »

Elle regardait Aubert qui très simplement répondit :

« — Adieu donc, puisqu'il est trop tard, puisque l'Illusion a refermé les yeux parmi ses sœurs endormies. »

« — A demain », dit Sarah.

Elle siffla. Ted obéit.

« — Regardez-le ramasser ses coquillages. Il s'amuse si naïvement : c'est un passionné. Pauvre Ted! Pauvre savant! Pauvre poète! Pauvre belle âme! Il est tout cela, Ted, et il n'est rien... »

Avec une grande pitié, elle considérait l'homoncule en porcelaine dont les cheveux jaunes pendaient, comme d'un vase de Chine un bouquet de ravenelles flétries.

Les sables, au loin déserts, perpétuaient à l'horizon leurs tièdes solitudes.

La volonté de Sarah, impérieusement insinuée, s'accomplissait, et les mouettes jouaient, lumineuses, sur la fragilité des vagues.

La robe de Sarah claquait au vent.

Un blanc papillon des sables vint se poser sur sa main : elle le prit par les ailes et lentement le déchira en deux. Aubert la fixait avec horreur. Elle, le meurtre accompli, secoua ses cheveux enflammés, dans une joie tranquille, puis, comme exécutant un rite, ouvrit les bras vers une adoration imaginaire et, gracieusement, avec une idéale tendresse, les ramena, souriante, sur sa poitrine.

Alors, mue par une incroyable hardiesse, en une stupéfiante sécurité, elle dit, tremblante de colère attendrie :

« — Pourquoi ne m'aimes-tu pas? »

Aubert tremblait aussi, mais tel que sous la domination d'un animal fascinateur. Ce frêle serpent aux yeux d'anémone l'attirait sûrement dans l'orbe de ses replis : d'insensibles mouvements l'avaient rapproché de Sarah, au point qu'il sentait la caresse de ses cheveux traîtres et la tiédeur des souffles évaporés de son corsage... Leurs bouches se joignirent : Sarah mordait, — car elle était de ces femmes qui ne sentent la chair que sous la dent, — la nacre de ses dents mordait...

Et parmi les prochains désirs, voici le sexe à la porte d'or...

Maîtresse d'elle-même, Sarah se roidit comme un rêve, illusoire et hautaine :

« — Aubert, je me donne à toi, et n'oublie pas que tu m'appartiens. Je pars, c'est fini pour cette année. Je pars, mais, écoute-moi, je reviendrai. »

Les sables, au loin déserts, perpétuaient leurs tièdes solitudes.

Dormir, presque dormir à l'ombre claire des dunes : nulle robe ne claquait au vent. Au milieu des varechs noirs, un rêve gisait, un rêve blanc comme la mort d'une mouette.

Les mouettes jouent et ne jouent plus. Les paquebots voltent, les fumées virevoltent, les briques tremblotent. Les ponts se dressent comme des potences : les mouettes jouent et ne jouent plus, les mouettes d'Amsterdam, — sur le Dam.

Là-bas, dans les sables déserts, nulle robe ne claque au vent.

Les cygnons prennent d'assaut la galère, leur mère. Les pignons tremblotent, les feuilles vire-

voltent autour des capes mortes. Les cygnes s'en vont, lents comme des galères assoupies, les cygnes de Bruges, — sur le Divre.

Là-bas, vers les horizons vastes, nulle robe ne claque au vent.

Les pierrots gringotent dans les arbres tout nus. Sous le ciel en révolte, les pierres tremblotent, les fanaux virevoltent, plus hésitants que des cœurs dans la brume de l'oubli, les fanaux des bateaux, — sur la Seine.

Oh! les froides solitudes de là-bas, où nulle robe ne claque au vent!

Dormir, presque dormir à l'ombre claire des dunes.

Au milieu des varechs noirs, un rêve jouait, un rêve blanc comme le réveil d'une mouette, — mais nulle robe ne claquait au vent.

Ted s'amusait déjà aux galets et aux coquillages, — les cheveux blonds de Sarah souriaient enflammés dans les plis du manteau blanc.

« — Tu vois, j'ai tenu parole. Et toi aussi, tu es fidèle. »

« — Oui, répondit Aubert, mais que s'est-il passé ? »

« — Rien que de fatal, puisque je t'aimais. Ce qui s'est passé fut écrit dans ce sable et dans ma chair, dans mes mains et dans mes yeux, le jour où tu jouais à cache-cache avec moi, le jour où ton hypocrite sommeil exaspérait ma curiosité... »

La mer jetait à leurs pieds la poussière de ses flots lourds.

« — Enfin, dit Aubert, Ted, sous ta dictée, me l'a écrit, tu es mariée. Quel est ton nom? »

« — Mon nom est Veuve. »

« — Tu me fais peur. »

« — Il ne m'a pas touchée, reprit fièrement Sarah. C'était un mûr jeune homme, — oh! si las, si las! — qui complétait son écurie par un cheval de

luxe... Il ne m'a touchée que du bout des doigts... Tu souris?... Il fut dédaigneux, c'est vrai. Sans cela je lui aurais peut-être pardonné. »

« — Et tu n'as point pardonné? »

« — Non. »

« — Tu es impitoyable. »

« — La pitié est vaine, répondit Sarah, plus vaine encore que la vie... Mais, je fus, et voilà tout, la jument de l'Apocalypse, celle qui porte la mort, — sans le savoir. »

« — Sans le savoir? » répéta Aubert.

« — Tiens, écoute, je vais te dire la vérité. »

« — Non, je ne veux pas. »

« — Il le faut, reprit Sarah. Ce mariage, je devais le subir, quand je te rencontrai. Je n'avais pas protesté avant. Après, je me tus encore : — tout cela, par piété filiale. Maintenant, comprends-tu? je t'aimais, je te voulais, — alors, j'ai agi selon mon désir... »

La mer jetait à leurs pieds la poussière de ses flots lourds.

Ils se regardèrent, les yeux chargés d'une énervante inquiétude. Aubert, d'une voix cruellement ironique, demanda :

« — Comment t'y es-tu prise? »

« — Je l'ai abreuvé de sarcasmes. »

« — Empoisonnés? »

« — A la dose nécessaire. »

« — Parlons clairement, reprit Aubert. Tu l'as tué. »

« — Oui, pour toi. Me veux-tu? »

Sans répondre, il se mit à marcher le long du flot mouvant...

...Lentement marcher, humer la salure émanée des varechs, guetter si quelque épave n'allait point surgir, atome rapporté par le flux d'entre les illusions couchées au fond des abîmes...

...Sarah le suivait, relevant du bout de son ombrelle les chevelures des algues mortes.

Ils allèrent longtemps, toujours muets. La mer

se retirait apaisée, — et la robe de Sarah claquait au vent.

Aubert, tout à coup, s'arrêta, tournant la tête. Elle était tout près de lui et le grand manteau blanc, le manteau de plumes de cygne flottait comme une voilure autour de ses frissonnantes épaules — ...tout en duvet de cygne voyageur, si doux, si doux!... Il l'arracha violemment et le jeta dans la mer, disant :

« — Que la mer l'emporte!... Ah! il est trop tard!... Que ne l'a-t-elle emporté, la première fois! »

Sarah croisa les bras sur son cœur effaré, mais Aubert lui prit la main et elle lut dans ses yeux le pardon du crime... — Après tout, n'est-ce pas, pourquoi ne pas en profiter?...

Alors, elle s'attendrit, elle eut froid, elle se sentait l'âme glacée. Un ressac nerveux la coucha sur Aubert : il ne la repoussa pas.

La mer épandait à leurs pieds le râle de son flot mourant.

Cependant, elle se taisait, malade. Son cœur se souleva pour un vomissement, et dans sa bouche amère, où les dents sonnaient tel qu'un chapelet de perles aux mains d'un enfant, sa langue paralysée se durcissait, alourdie par le poison.

Pas à pas, ils suivaient le reflux. Aubert avait les yeux sur l'épave que la mer roulait et déroulait au roulis de ses vagues peureuses.

Ils allaient, et la robe de Sarah claquait au vent.

Ils allaient, toujours : déjà les premiers rochers émergeaient, éternels naufragés, au-dessus de l'eau glauque : — le manteau blanc disparut, circonvenu par les cheveux noirs des algues mortes.

« — C'est fini, dit Aubert, retournons. »

Mais il ne faisait aucun mouvement, et tous deux devant la mer fuyante, en écoutant le râle du flot mourant, songeaient. Maintenant, la joue contre sa joue et son bras sur son cou posé comme un joug, Sarah renaissait. Elle était sûre de lui,

sûre de sa résignation, sûre d'un amour singulièrement consolidé par la muette complicité de ces chères lèvres où se pressaient, — encore un peu honteuses, des paroles de désir! Les chères lèvres, elle les atteignit, enfin...

Sa robe claquait au vent.

« — J'en ai pour la vie », cria-t-elle.

« — N'oublie pas, dit Aubert, qu'elle m'appartient, ta vie? »

« — Et la tienne est à moi, mon cher cœur. »

Une vague insolite vint mourir à leurs pieds.

« — La mer le refuse, cria Sarah, la mer le refuse, moi, je le veux. »

D'un air de triomphe et secouant au vent sa crinière enflammée, elle se jeta vers l'épave, la tordit ruisselante, la mit sur son bras, disant ingénûment :

« — Ce sera le suaire du survivant. »

La robe de Sarah claquait au vent.

REMY DE GOURMONT.

RENOIR

Il me faut, malgré moi, devant cet aimable et pomponné microcosme, d'aspect si charmeusement artificiel, si adorablement pas-très-vrai, que surent susciter les presque lascifs pinceaux de Renoir, il me faut imaginer une âme d'artiste naïve, avec des subtilités de naissance ; bonne, indulgente, joyeuse, avec d'insaisissables ironies qui s'apitoient ; une âme-enfant, ignorant nos grognons pessimismes, s'égayant, s'éjouissant, s'extasiant, dans le monde vrai, comme un bébé dans un bazar plein de poupées, de ballons et d'arches de Noé, comme un bébé très malin et quasi sceptique, mais sceptique avec tant de bon cœur! et de candeur !..

Et d'ailleurs, si l'on pouvait approfondir, n'apparaîtrait-elle point aussi vraie, aussi philosophique qu'une autre, cette compréhension de la vie, cette conception du monde, des êtres et des choses donnés comme joujoux à l'homme, bambin éternel, mais trop souvent bambin rageur préférant au jeu l'éventrement de ses polichinelles ? Et puis, en tous cas, n'est-ce point, en art, cet instinctif ou volontaire puérilisme, un paradoxe vraiment intéressant, aujourd'hui que même les enfants ont des âmes de vieillards ?

⁂

Ce fut, en cet immense et joli bazar à jouets qu'était pour lui l'Univers, ce fut, naturellement, par les pommettes carminées, par les lèvres rouges immuablement sourieuses, par les beaux yeux d'émail si d'azur des poupées, des adorables poupées, aux chairs de porcelaine rose, aux chiffons miroitants de satin, que Renoir fut, surtout et d'abord, attiré.

La femme, il voulut peindre la femme, l'exquise, la joliette babiole babilleuse, sautilleuse, qu'il adorait et dont l'âme, il le devinait, ne devait certes point être très différente d'un mouvement d'horlogerie, souvent détraqué, au reste.... et, parmi toutes les femmes, parmi toutes ces gentilles amusettes automatiques, parmi tous ces mignards étroïdes artificiels, ce furent celles chez qui ce caractère d'artificiel était le plus marqué, le plus évident, qui le plus l'attirèrent et le séduisirent. D'instinct, il dédaigna un peu les robustes et saines femelles des campagnes, trop voisines, à son gré, de la nature et de l'animalité et quasiment contradictoires de la coquette machinette-articulée qu'il concevait. Au contraire, ainsi qu'il était normal, il s'éprit de la mignonne et poupine poupée très civilisée des villes, de la poupée si nativement poupée et encore, s'il se pouvait, artificialisée par une vie toute conventionnelle, toute aphysique, de la poupée la plus poupée, de la Parisienne....

Cette originale et peut-être très sage conception du fameux « éternel féminin » ne semble point, il faut le répéter, être, en Renoir, la conséquence volontairement déduite d'un scepticisme acquis par d'amères expérimentations. Elle m'apparaît plus spontanée, plus naïve, plus instinctive, et si l'on veut qu'elle procède quand même de quelque scepticisme, ce sera d'un scepticisme pas du tout amer, pas du tout expérimental ni raisonné, ni même conscient, d'un gai scepticisme constitutionnel et natif....

Avec de pareilles idées, avec une telle vision du monde et de la féminité, il était à craindre que Renoir ne créât une œuvre seulement *jolie* et seulement *superficielle*. — Superficielle, il n'en fut rien; profonde, au contraire, car si, en fait, l'artiste a presque absolument supprimé l'intellectualité de ses modèles, il a, par compensation, prodigué dans ses tableaux sa propre intellectualité, et l'on vient de voir combien exceptionnellement curieuse était cette intellectualité. Quant au caractère de *joli*, il est, dans son œuvre, indéniable, mais combien différent ce *joli* là de l'insupportable *joli* que pratiquent les peintres à la mode. Le *joli* de Renoir, qui est le *joli* poussé au dernier degré de la mièvrerie, le *joli* par excellence et même le *joli* impossible, devient prodigieusement intéressant, d'abord par son excès même et ensuite parce qu'il est, en quelque sorte, un *joli* philosophique, un *joli* symbolique, symbolique de son âme d'artiste, de ses idées, de ses compréhensions cosmologiques.... Psychiquement organisé comme il nous est apparu, comment, en effet, eût-il pu percevoir les choses et les êtres autrement qu'avec des extériorités jolies, puisque la seule fin des êtres et des choses lui semblait de charmer, de réjouir, d'amuser son âme d'enfant, son âme d'artiste ?

La femme, surtout, l'obsédante femme, à quoi lui serviraient d'autres plus intimes qualités ?... Il la voit, il veut la voir jolie, seulement jolie, et, en vérité, n'est-ce point assez ? Pourquoi serait-elle belle, puisqu'elle est jolie ? Pourquoi intelligente, pourquoi bête, pourquoi fausse, pourquoi méchante ? Elle est jolie ! Pourquoi aimante, pourquoi ingrate, pourquoi dévouée ? Elle est jolie ! Pourquoi aurait-elle un cœur, un cerveau, une âme ? Elle est jolie ! elle est jolie !.... Et cela lui suffit et cela nous suffit.... A-t-elle même un sexe ? Oui, mais qu'on devine stérile et seulement propre à nos puériles amusailles. Sans doute sa chair est bien vraiment de pâte-tendre de saxe, et son sang de carmin à fleur de peau, et ses yeux d'insensible émail, et son âme de rouages ingénieux et fragiles... Elle ne vit pas, elle ne pense point. Nous autres, tous plus ou moins psychologues et encore plus sots que psychologues, bêtement, nous tenons à lui attribuer nos sentiments, nos émotions, nos rêves d'êtres-vivants. Nous lui votons un cœur compliqué, une intelligence retorse. Nous la décrétons volontiers ange ou démon, nous nous plaisons à la trouver sublime ou ignoble, machiavélique, vipérine, féline ! Pauvres fous ! nous semble dire le peintre. Comme si un chat,

une vipère n'avaient point mille fois plus d'âme qu'une femme ! Soyez donc, ainsi que moi, raisonnables et ne prenez point au tragique la pseudo-vitalité de ce merveilleux petit automate si adorablement joli que le bon Dieu vous donna pour vous amuser. Jouez avec votre poupée, complaisez-vous à lui attribuer des sentiments qu'elle ne saurait avoir, à la vivifier par vos imaginations, mais prenez garde de prendre tout cela trop au sérieux, car vous seriez ridicules comme des enfants qui, les larmes aux yeux et les poings tendus, invectivent un irresponsable Joujou !...

Quoi qu'il en soit, Renoir a su tirer de cette philosophie, probablement inconsciente et instinctive, une œuvre curieuse et charmeuse. Qui n'aimerait à fréquenter dans ce mignard monde de joliettes figurines qui sourient éternellement, mi-femmes et mi-fillettes, roses, blanches, bleues et blondes, avec juste ce qu'il faut de vie pour faire croire qu'elles ont un vrai corps, qu'elles ont une âme, qu'elles peuvent nous comprendre, nous aimer ? Et qui, en leur amusante compagnie, ne se rappellerait aussi les adorables marionnettes du XVIIIme siècle, peintes, elles aussi, dans toute leur superficielle joliesse par Boucher, mais avec combien plus de mauvaise sensualité et combien moins de philosophie ingénue !...

***

Et c'est d'ailleurs encore, et c'est partout, que se retrouve en l'œuvre de Renoir cet *involontaire parti-pris* d'ainsi voir, d'ainsi comprendre, d'ainsi peindre le monde, comme un délicieux capharnaüm de gentilles choses dont l'unique but est de servir de jouets à l'homme-enfant...

Dans ses fleurs, dans ses natures-mortes, tout autant que dans ses figures féminines, on le retrouve, cet involontaire parti-pris, et l'on sent bien que tous ces objets qu'on nous montre ont perdu tout caractère pratiquement utilitaire, qu'ils ne sont presque plus des fruits, des fleurs, ayant des fonctions et des fins dans l'économie physique, mais qu'ils sont devenus, simplement, de *jolis* objets d'agrément où se sont exagérés les caractères de formes et de couleurs propres à égayer, à amuser la prunelle et l'âme du peintre. Ils ne sont plus, eux aussi, que de *jolis jouets.*

Et c'est la même singulière déformation dans ses paysages, où l'on constate, et sans regret, que n'existent plus d'arbres, de ciels, de gazons, de mers, de montagnes, mais uniquement de vagues et réjouissantes formes de tout cela, exquisément teintées de bleu, de rose, de vert, douces à l'œil comme des ouates multicolores, des satins effrangés, des peluches et des velours de nuances tendres et dont le seul but est encore, sans conteste, de constituer un agréable décor de bazar à joujoux où puissent s'ébattre, dans de doux émerveillements, nos rêves enfantins...

Maintenant, dans ce creuset où bouillonnent pour les fééri-ques cristallisations que nous savons cette enfantine gaîté, ce goût si naïf, si spontané de l'artificiel, cet indulgent optimisme,

ces chatoiements de couleur attendrie, ces mièvres joliesses de forme, laissez tomber une ou deux larmes pas très amères, larmes de gamin boudeur ou de fillette trop heureuse, quelques parcelles d'épigrammes, mais si sucrées de bonté, un grain d'espièglerie presque lascive, mais si gamine, un peu des belles crâneries de Manet, mais si estompées et tant, si l'on peut dire, dix-huitièmesièclisées, un peu aussi de cette poudre de projection sans laquelle on n'est point artiste, et vous aurez, je crois, la plupart des éléments qu'il fallut à Renoir pour l'alchimie de son œuvre.

***

Tout cela, on l'imagine, constitue un art singulier, à la fois simple et complexe, un art captivant, fait de la mystérieuse conciliation d'inconciliables idées.

N'est-ce point un cas paradoxal et déconcertant que celui de ce peintre, vraiment candide comme un enfant, et pourtant si compliqué, qui a, mais lui sans nulle vicieuse préméditation, des goûts d'artificiel dignes du subtil des Esseintes, de ce peintre ingénu et naïf, sachant par je ne sais quelle révélation des philosophies aussi raffinées, de cet un peu crédule sceptique, tout instinctif, qui, si intuitivement convaincu de la futilité de la vie, de la vanité de la femme, de l'illusoire du monde, loin de tomber, pour cela, dans l'aigre pessimisme, s'égaie au contraire de ces choses, glorifie leur futilité, leur vanité, leur illusoire, et, heureux aux larmes, les proclame les très admirables, très précieux et très jolis joujoux nécessaires aux enfantines récréations de son âme...

G.-ALBERT AURIER.

« CŒUR DOUBLE » (1)

L'Homme funèbre, dont le nom est un aboiement, se leva, se promena, les mains dans ses poches, et dit :

— « Voilà, je m'explique : exemple... »

Je l'arrêtai :

— « D'abord, que signifie *Cœur double* ? Un cœur, je sais ce que c'est. Bourget, Maupassant, tant d'autres! ont fait sur le cœur un cours que je croyais complet. Mais qu'est-ce qu'un cœur double ? »

— « N'êtes-vous pas, dit l'Homme funèbre, égoïste et charitable ? votre âme va de l'expansion de sa propre vie à l'expansion de la vie de tous. Mais par quel chemin ? Mon livre vous le dira. Égoïste, vous éprouvez des craintes personnelles, c'est le sentiment que nous appelons *Terreur*. »

— « Je vois : vous allez essayer de me faire peur. Ça ne prend guère avec un Français. Mais soit. »

Il me raconta *Les Stryges*. L'homme y est le jouet de ses superstitions, et son âme lui monte au nez, de frayeur; *Le Sabot* : une petite fille renonce, au prix de sa damnation, à la misérable vie que le Diable lui fait entrevoir; *Les trois Gabelous* : une nuit, ils se lancent à la poursuite de l'or, et « quand le jour gris se lève, parmi les traînées de nuages noirâtres, au bout de la mer, ils se réveillent, la tête vide, la bouche mauvaise, les yeux fiévreux, et sombrent en pleine désolation. »

L'Homme funèbre parlait lentement, d'une voix grêle comme une sonnerie de clochette. Souvent, je voyais le bruit de cette voix, sans l'entendre. Il ne me regardait pas, afin de me laisser frissonner à mon aise. Parfois il s'amusait de mots grecs ou d'argot, fier de me confondre. Et même, pour me rassurer, il faisait du pittoresque, qui enjolivait sa phrase, et fixait sur une trouvaille de style, sur des drôleries d'idées, mon attention inquiète : « Une « *striga* épluchait des fèves et crachait les enveloppes « autour d'elle, comme des cadavres de mouches. — Les « oiseaux de nuit enfilaient des yeux à leur bec acéré,

(1) Un vol., par MARCEL SCHWOB, avec une *Préface* de l'auteur (Ollendorff).

« comme des prunes. — Des poignets étaient ridés com-
« me le cou d'un lézard. — Des pieds d'enfant s'étaient
« durcis à marcher sur les pustules de cuir du varech. —
« La mer se peuplait de lames à tête frisée. — La lune
« montrait par une trouée son orbe lavé. — Deux vieux
« dormaient tristement, l'hiver, à petits coups, au coin
« du feu. — Sa voix avait le doux son des choses qui
« sont près de se briser. — La situation d'un chien noyé
« depuis plusieurs années au bord d'une rive désavanta-
« geuse. — Il n'avait plus un cheveu vaillant. — Sa voix
« ressemblait à s'y méprendre au sifflement triste d'une
« pipe qui jute. — La seule chose qui m'offusquait était
« que Tom Bobbins persistait à cligner de l'œil gauche,
« bien qu'il n'eût plus aucune espèce d'œil. Mais je me
« rassurai en me rappelant que mon autre ami Colli-
« wobles, le banquier, avait coutume de donner sa parole
« d'honneur, bien qu'il n'en eût pas plus que Bobbins
« d'œil gauche. — Il mordit si heureusement une balle
« qui lui avait traversé la joue droite qu'il l'empêcha de
« trouer sa joue gauche, et se la fit monter au cerveau
« par le voile du palais. Le chirurgien qui constata son
« décès dit qu'il aurait pu avoir les dents brisées de la
« manière la plus désastreuse. — Un aphasique, couché
« au fond, répétait opiniâtrement, d'une voix (1) aiguë :
« Qu'il est... qu'il est... qu'il est... killé, killé, killé... »
« et à côté de lui une loque d'homme, à qui on venait
« d'ôter le voile du palais, répondait d'une voix sifflante,
« comme une pompe qui fuit : « Il... est... deux heures ! »

— « Vous n'avez pas peur, au moins ? » dit l'Homme funèbre. »

— « Pas encore ! » lui répondis-je crânement.

— « Voici *Le train 081*, » dit-il.

« Tout à coup (c'est un mécanicien qui parle), j'entends souffler une machine sur la double voie... avec un élan subit, le train rattrapa le nôtre et roula de front avec lui. Il était tout enveloppé d'un brouillard rougeâtre. La vapeur fusait sans bruit sur le timbre. Deux hommes noirs dans la brume s'agitaient sur la plate-forme. Ils nous faisaient face et répondaient à nos gestes. Nous avions sur une ardoise le numéro du train, marqué à la craie : 180 ; — vis-à-vis de nous, à la même place, un grand tableau blanc s'étalait, avec ces chiffres en noir : 081 ! »

(1) A noter que Marcel Schwob a la préoccupation constante de la voix, que Théophile Gautier disait indescriptible.

A ces mots, l'Homme funèbre s'approcha de moi, me passa brusquement la main dans les cheveux et me dit :

— « Je crois que ça commence : ils se dressent ! »

Il acheva la terrible histoire du même ton tranquille, et, tout de suite, commença *Les Sans-Gueule :*

« On les ramassa tous deux, l'un à côté de l'autre, sur l'herbe brûlée... Le même fragment de tôle d'acier leur avait emporté la figure... Il ne leur restait ni nez, ni pommettes, ni lèvres, ni yeux... Ils reçurent à l'ambulance les noms de *Sans-Gueule* nº 1 et *Sans-Gueule* nº 2... Un chirurgien anglais, surpris du cas, y prit intérêt, oignit les plaies, les pansa et construisit deux calottes de chair, concaves et rouges, identiquement perforées au fond, comme les fourneaux de pipes exotiques... Le choc terrible avait anéanti le sens de l'ouïe, si bien que la vie ne se manifestait en eux que par les mouvements de leurs membres, et par un double cri rauque qui giclait par intervalles entre leurs palais béants et leurs tremblants moignons de langue. Cependant ils guérirent tous deux .. eurent un plaisir... : ce fut de fumer des pipes dont les tuyaux étaient tamponnés de pièces de caoutchouc ovales, pour rejoindre les bords de la plaie de leur bouche. Accroupis dans les couvertures, ils respiraient le tabac, et des jets de fumée fusaient par les orifices de leur tête : par le double trou du nez, par les puits jumeaux de leurs orbites, par les commissures des mâchoires, entre les squelettes de leurs dents. Et chaque échappement du brouillard gris qui jaillissait entre les craquelures de ces masses rouges était salué d'un rire extra-humain, gloussement de la luette qui tressaillait, tandis que leur reste de langue clapotait faiblement ! »

Comme je haletais :

— « Nous ne sommes que tous les deux, me dit l'Homme funèbre : vous pouvez hurler d'horreur, vous soulager, et reprendre des forces, car ce qui suit est plus effroyable encore. »

Il continua. Avec l'extraordinaire fin des *Sans-Gueule*, avec *L'Homme double*, *L'Homme voilé*, *Béatrice*, *Lilith*, *Les Portes de l'opium*, il me traîna jusqu'aux sommets de l'Epouvante.

— « Vous criez : Assez ! dit-il enfin. Je pense que votre âme est pleine de trouble, jusqu'au bord, mais je veux lui rendre le calme. L'âme doit être une harmonie, une chose symétrique, équilibrée. La purgation des passions, ainsi que l'entendait Aristote, cette purification de l'âme n'était peut-être que le calme ramené dans un cœur pal-

pitant. Je balancerai en vous la terreur par l'ironie, ensuite par la pitié. Je vous ai mené par *les Portes de l'opium* jusqu'au néant des excitations, maintenant considérez, les choses terribles en souriant finement. Écoutez *Spiritisme* et la façon de préparer quelques « colles » pour les âmes qui manqueraient de mémoire; *Sur les dents*, où ces paroles du dentiste servent de refrain : « Crachez, monsieur, voici la cuvette » ; *L'Homme Gras*, qui devint maigre grâce à l'homme maigre devenu gras, et souleva piteusement la nappe de peau qui pendait sur ses genoux et la laissa retomber ; *Le Conte des œufs* accommodés à la quarante-et-unième manière pour terminer le Carême — à la manière des œufs rouges ; *Un Squelette...* »

— « Halte-là, s'il vous plaît ! je connais ce genre. De vieilles femmes m'ont aussi tenu dans leurs bras et les maisons hantées ne m'effraient plus. »

— « Mais non, répondit simplement l'Homme funèbre, point froissé. Ma maison à moi n'était pas un château vermoulu, perché sur une colline boisée au bord d'un précipe ténébreux. Elle n'avait pas été abandonnée depuis plusieurs siècles. Son dernier propriétaire n'était pas mort d'une manière mystérieuse. Les paysans ne se signaient pas avec effroi en passant devant. Aucune lumière blafarde ne se montrait à ses fenêtres en ruines quand le beffroi du village sonnait minuit. Les arbres du parc n'étaient pas des ifs, et les enfants peureux ne venaient pas guetter à travers les haies des formes blanches à la nuit tombante. Je n'arrivai pas dans une hôtellerie où toutes les chambres étaient retenues. L'aubergiste ne se gratta pas longtemps la tête, une chandelle à la main, et ne finit pas par me proposer, en hésitant, de me dresser un lit dans la salle basse du donjon. Il n'ajouta pas d'une mine effarée que de tous les voyageurs qui y avaient couché aucun n'était revenu pour raconter sa fin terrible. Il ne me parla pas des bruits diaboliques qu'on entendait la nuit dans le vieux manoir. Je n'éprouvai pas un sentiment intime de bravoure, qui me poussait à tenter l'aventure. Et je n'eus pas l'idée ingénieuse de me munir d'une paire de flambeaux et d'un pistolet à pierre ; je ne pris pas non plus la ferme résolution de veiller jusqu'à minuit en lisant un volume dépareillé de Swedenborg, et je ne sentis pas vers minuit moins trois un sommeil de plomb s'abattre sur mes paupières. »

Je riais, un instant ragaillardi.

— « Assez ri, dit l'Homme funèbre. Il est temps de

passer, avec *Le Dom*, en l'autre moitié de votre cœur, de vous représenter dans les autres êtres la misère, la souffrance et la crainte. Toutes les terreurs que vous avez pu éprouver, la longue série des criminels, des gueux, les a reproduites d'âge en âge, jusqu'à nos jours, depuis *La Vendeuse d'ambre* jusqu'à la vision de l'échafaud futur dans *Fleur de cinq pierres*, jusqu'à l'échafaud lui-même dans *Instantanées*.

Ayant pitié de ces pauvres, tentons de récréer la société, d'en bannir toutes les terreurs par La Terreur. Oui, faisons un monde neuf; incendions mathématiquement, raisonnons l'explosion, tuons pour le principe, soyons les homéopathes du meurtre, à moins que le regard d'un enfant... »

L'Homme funèbre cessa de se promener, s'assit, s'enfonça dans le fauteuil. Il me donna l'impression d'un magicien venu pour me tourmenter, me faire, comme il disait, hurler d'horreur, puis pleurer en abondance. Je ne voyais plus que ses yeux qui me rayaient comme vitre. J'attendais le corbeau qui devait se percher sur son épaule. Est-ce que déjà la lampe ne charbonnait pas traditionnellement, près de s'éteindre?

— « Tout ça, dit-il enfin, c'est des bêtises. Concluons. Comment trouvez-vous mon livre ? »

— « Ah ! dis-je, essuyant mes tempes, à mon tour, je vous tiens. »

— « Soyez franc ! »

— « Et poli. Comment terminer par quelque chose qui ronfle juste ? Si je m'écrie, vous serrant la main *cordialement* : « Dieu que c'est beau ! » les sots me gronderont comme un petit garçon. Dois-je dire plutôt, bon prince de critique : « Il y a des choses bien », ou : « Edgar Poe est dans nos murs », ou, comme flairant un papier brûlé : « Ce livre a passé par l'Enfer et sent le roussi ? »

— « Ami, si vous n'avez rien de gentil à me dire, taisez-vous. »

— « L'impartialité, entre amis, consiste peut-être à ne jamais s'accorder de talent. Ma foi, Homme funèbre dont le nom aboie, afin de concilier la grosse et intime affection que j'ai pour votre livre avec la pudeur que je me dois, je prononcerai, non sans emphase, mais sûr de ma prophétie, que tous ceux qui *doivent* lire *Cœur double* le liront.

JULES RENARD.

« L'ÉLÉPHANT » (1)

Voici un livre curieux et compact, peu banal, qui semble, par sa structure massive, épaisse, peu dégrossie et vraiment, d'un mot, éléphantine, vouloir justifier son titre. Il y a, dans la maçonnerie de cette *rudis-indigestaque-moles*, pas mal de minéraux presque précieux, mais pourquoi diable, au lieu de les avoir, avec de fins outils d'orfèvre, sertis d'or ou d'argent, les avoir enfoncés, à coups de truelle, dans tout ce mortier ?...

Mais, parlons, si vous le voulez bien, un langage moins métaphorique. L'*Eléphant* de MM. Merki et Court m'apparaît comme un livre à la fois, si c'est possible, excellent et détestable. Détestable, parce qu'il est informe, parce qu'il est mal ou point composé, insuffisamment conçu, qu'il manque d'idée élémentaire, d'unité, d'esprit de suite, d'art, de tout ce qui constitue, d'abord, une œuvre. Excellent, parce qu'on y trouve souvent de jolies pages, bien venues et d'une couleur et d'un dessin particuliers, perdues hélas dans un fatras de veuleries indigestes, parce qu'on y sent deux esprits très personnels, parce qu'il est débordant d'une verve juvénile très savoureuse, plein d'une exubérance, d'une vitalité joyeuses qui sont bonnes à rencontrer en ces temps de morne anémie et de névrose grognonne.

Quel malheur que ces désopilantes caricatures, si fantochement mouvementées, qui s'appellent Grinoche, Sylvat, Max, Barascud, Bouvrier, que cette émouvante figure de Treillis, ne soient pas d'un dessin plus savant, qu'on ne les ait pas retirées de cet inextricable pataugis d'inutilités où elles barbotent, pour les faire agir, avec plus de logique, en une œuvre plus rationnellement construite, plus sobre et plus une !...

Par contre, l'écriture du roman de MM. Merki et Court me semble pleine de qualités. Leur style est abondant et vivace et nerveux et verveux, haut en couleur, agréablement pittoresque. Pourquoi faut-il qu'ils l'aient trop souvent émaillé de phrases un peu contestables, dans lesquelles on voit des gens « remâchant une piteuse série d'échecs », des feuilles graves « s'engluant dans d'i-

(1) Un vol., par CHARLES MERKI et JEAN COURT (Savine.)

neptes élaborations, barbotant dans un gâchis dont elles ne sortent point », ou des bandes « un moment réconciliées qui chargent dans un branle-bas furieux, glapissant la même musique, leurs chicanes intestines, taries devant une semblable pensée de résistance à l'ennemi commun »... Et pourquoi, aussi, faire dialoguer de jeunes poètes, pour imbéciles et bohêmes qu'ils soient, en cet argot constellé d'excréments et d'organes innommables ?...

Quoi qu'il en soit, ce roman, malgré tous ses défauts, est, il faut le répéter, intéressant et curieux. MM. Merki et Court ne voudraient point, j'imagine, qu'on les jugeât sur cette première œuvre — de toute jeunesse, sans doute — et bien différente des poèmes et des pages de prose qu'ils publient, aujourd'hui, dans cette revue même. Attendons donc une prochaine œuvre qui nous permettra, nous en sommes sûr, de les louer avec moins de restrictions.

Rien que des compliments à faire à l'excellent peintre animalier (trop modeste, puisqu'il a tenu à garder l'anonymat) qui s'est chargé de l'illustration de ce volume.

G.-ALBERT AURIER.

THÉATRE LIBRE

Cœurs simples, de M. SUTTER-LAUMANN; **Le Pendu**, de M. EUGÈNE BOURGEOIS; **Dans le Rêve**, de M. LOUIS MULLEM.

La saison du Théâtre Libre n'aura pas été cette année bien brillante. Il est vrai qu'il nous a donné le *Canard sauvage*, ce chef-d'œuvre, et que *L'Honneur*, *La Meule* et *La Fille Elisa* ne sont pas des pièces moins bonnes que tant d'autres jouées ailleurs. Est-ce que, parmi les jeunes dramaturges, il y aurait déjà pénurie de manuscrits? En ce cas, je plaindrais fort M. Antoine, dont la seule raison d'être est de mettre à la scène des œuvres de nouveaux venus généralement maltraités. Ce huitième et dernier spectacle est d'une médiocrité décourageante. Dans *Cœurs simples*, sujet banal traité d'une façon banale, on devine, à cause du titre, l'intention de M. Laumann. Les gens simples de cœur pardonnent, tandis que les autres gens (financiers, ingénieurs, industriels) ne

pardonnent pas, n'étant point simples de cœur, ceux-là. Voilà d'où est parti l'auteur, et, certes, il pouvait y avoir quelque œuvre belle à écrire, mais M. Laumann n'a pas dépassé son intention. Nous n'avons guère de place à dépenser pour l'analyse de ce petit mélodrame, où M. Antoine s'est fait une physionomie de curé de campagne qui prête de l'intérêt et rompt un peu la banalité. *Le Pendu* est d'une bouffonnerie macabre qui a beaucoup amusé la salle. Dans la facture de ces deux petites choses il n'y a rien qui dénote une compréhension de l'art dramatique. Ni pensée, ni action, observation maladroite, sans profondeur, sans acuité : rien, quoi !

M. Louis Mullem est un psychologue, mais je crois bien qu'il n'entend rien non plus à l'art du théâtre. Il a le défaut grave d'aborder la scène en romancier et non en dramaturge. C'est l'erreur de tous ceux qui sont partis du roman moderne pour créer une œuvre de théâtre. Ils sont d'une pauvreté de développements qui stupéfie. Au théâtre, l'émotion ne s'obtient que par des accords ou des heurts de personnages ; le côté descriptif compte pour peu, puisqu'il est limité au décor. Dans le roman, le personnage et le milieu sont mobiles, le milieu est l'ombre du personnage et marche avec lui, mais le décor est immobile et rarement psychologique. Si les romanciers se trouvent désorientés à la scène, c'est précisément parce qu'ils n'ont pas la ressource de multiplier les descriptions, et ils en sont si fort troublés qu'il y en a, comme M. Mullem, qui oublient qu'ils ont pourtant la ressource de changer deux, trois, quatre et même cinq fois de décor pour affirmer des sentiments en les montrant sous différents jours. Au théâtre, il faut *montrer*. Introduire entre deux scènes un monologue où l'on dit tout, ce n'est pas faire du théâtre, surtout dans un sujet réaliste, et c'est de l'enfantillage que cette intervention d'ombres comme dans une féerie. Restons dans la vie quotidienne ou bien, alors, sortons-en tout à fait. Tout en reconnaissant des qualités à l'auteur, *Dans le Rêve* n'est pas un drame, ni rien du tout qui soit du théâtre. Le titre est colossal, mais l'œuvre est bien étroite. Paul Rémond est un artiste qui étouffe dans le milieu familial où s'achèvent ses journées, après le travail de bureau dans une administration. Il lui faudrait la vie libre, indépendante, de celui qui ne se sent d'obligations que pour son œuvre ; mais le devoir le tient à la maison où, près de lui et pour lui, vivent sa mère et sa sœur. Il reste et il ne créera jamais rien ; son génie se meurt. L'idée est belle,

elle est douloureuse, mais combien peu fortement exprimée! C'est un scénario mal ébauché sur lequel M. Mullem pourra écrire un grand et superbe drame, où M. Antoine, en l'interprétant avec le talent qu'il a, mettra de son sang dans la peau de ce Paul Rémond, au souvenir des mauvaises années de bagne. Il y en a mis l'autre soir, à perte malheureusement, tant ce long monologue était *faux*. A la dévouée madame Barny, à la jolie Nau, à la gracieuse Meuris, à la charmante Méréan, à la replète Luce Colas, ainsi qu'à MM. Damoye, Janvier, Arquillière, Renard et Pons Arles, toutes nos félicitations pour la façon dont ils secondent M. Antoine. Et bonne chance pour l'an prochain!

JULIEN LECLERCQ.

LES LIVRES (1)

Cœur double, par MARCEL SCHWOB, avec une *Préface* de l'auteur (Ollendorff). — Voir page 107.

Mœurs littéraires, *Les Lundis de « La Bataille »*, — *1890-1891*, par CAMILLE DE SAINTE-CROIX, avec un avant-propos de l'auteur (Savine). — Voir page 65.

L'Éléphant, par CHARLES MERKI et JEAN COURT (Savine). — Voir page 112.

Les Fastes, par STUART MERRILL (Vanier). — C'est une facétie, déjà traditionnelle parmi les princes de la critique, que de reprocher à certains des poètes nouveaux de n'être point nés à Paris et par conséquent de ne pas savoir le français spécial à Henry Fouquier, Hector Pessard et autres maîtres : les Allemands, moins subtils il est vrai, n'ont point

(1) Aux prochains fascicules : *Des Visions* (Pierre-M. Olin); *Le Nazaréen* (Henri Mazel); *Pétales de Nacre* (Albert Saint-Paul); *L'Heure en Exil* (Dauphin Meunier); *Liminaires* (Paul Redonnel); *Histoires normandes* (Le Trézenik et Willy); *Promenades sentimentales* (Jean Thorel); *Le Livre de Thulé* (L. Duchosal); *L'Eternel Jocrisse* (Gustave Chanteclair); *La Joie de Maguelonne* (A.-Ferdinand Hérold); *La Chanson des choses* (Louis Malosse); *Ephémérides et Chansons* (Claude Lauzanne); *Mes Dernières nées* (Eugène Chatelain); *Exame de consciencia* (A. de Olivera-Soarès); *L'Exorcisée* (Paul Hervieu); *Henrik Ibsen* (Charles Sarolea); *Les Filles d'Avignon* (Théodore Aubanel); *Général de Ricard. Autour des Bonaparte* (L. Xavier de Ricard).

encore renié Adalbert de Chamisso (1), bien que l'auteur de Peter Schlemihl fût venu en ce triste monde au château de Boncourt, en Champagne. Je crois donc utile d'apprendre à ces messieurs des journaux que Stuart Merrill fit toutes ses études au Lycée Condorcet, où dès ses quinze ans il eut l'ambition de devenir poète français; et qu'en 1887 il montra, dans un volume intitulé *Les Gammes*, qu'il connaissait beaucoup mieux « notre langue » que les plus éminents des chroniqueurs.

Les poèmes réunis dans *Les Fastes* ne mentent point à leur titre : c'est un charme de danses crépusculaires (*Thyrses*), d'aventures héroïques (*Sceptres*), de sanglantes fêtes (*Torches*). Viennent d'abord, en des parcs où pâlissent les marbres, sous les charmilles caressées par les gavottes et les pavanes, des bouffons mélancoliques et des princesses vêtues de frissonnante soie, qui glissent au clair de lune et écoutent un jet d'eau qui charma quelque royal loisir. Puis ce sont les *Sceptres*, la partie capitale du livre, une série de mythes, empruntés à Wagner ou — ce qui est mieux — créés ; là, deux poèmes arrêtent l'admiration : *Le Palais désert* — une enfant de rêve pleurant le prince de son désir — et surtout le *Conte*, dédié à la mémoire d'Ephraïm Mikhaël — le chevalier qui meurt près de la mer en se souvenant de celle qu'il aima mystiquement, et dont le cor vermeil fait surgir des vagues le cortège des sirènes.

Le troupeau des Tritons soufflait, l'écume aux tempes,
Dans les conques ; le vent, secouant son sommeil,
Soulevait l'algue échevelée au bout des hampes.

Et vers le crépuscule, en ce noble appareil,
La barque déroula son lumineux sillage :
Et le Héros entra dans l'orbe du soleil.

Enfin dans un décor de pompeuses funérailles, sous un ciel de sable et de gueules, la cavalcade de la mort passe, des reines mauvaises cueillent la fleur d'enfer

Au bord du fleuve noir où stagne l'or des astres,

la cité rouge des damnés s'étage et monte, et l'éternelle idole, chargée de rubis, regarde silencieusement les danses des jeunes hommes, des baladins et des poètes.

Tel est le livre de Stuart Merrill. Je lui reprocherais presque trop de richesses, trop de gemmes, trop de métaux précieux, une profusion d'étoffes rares; de même, dans la contexture du vers, je regrette l'abus de l'assonance et de

(1) Cette note a été rédigée le 15 mai : cela pour expliquer une rencontre fortuite avec un article des *Entretiens Politiques et Littéraires*, sous la signature de F. V. Griffin — à qui j'aime témoigner mon estime littéraire autrement que par le plagiat.

l'allitération, qui lassent parfois comme de trop longues caresses :

Et l'aurore en le lac rosit les eaux moroses

S'endorment dans l'orgueil de leurs corolles d'or.

Par une mystérieuse correspondance, l'assonance en *or* revient le plus souvent en ces somptueuses évocations ; il n'est pas une page peut-être où elle n'éclate, fanfare de triomphe ou de mort. Elle se retrouve dans le premier vers de ce court poème, qu'il convient de citer : il montrera — mieux que toute glose — la beauté des *Fastes*.

RÊVERIE

Accoudée au rebord d'or de la balustrade,
La Reine, ayant les yeux las de la mascarade,
Saccage de ses doigts ensanglantés de bagues,
Sur les eaux de cinabre aux rutilantes vagues,
Des rhododendrons roux, des lilas et des roses,
Qui vogueront, au loin de ces jardins moroses,
Vers le Prince parti pour d'âpres épopées
Dont l'étendard, parmi la pompe des épées,
Ondule en plis d'azur purs de toute macule
Contre l'or et le sang d'un dernier crépuscule.

P. Q.

Ce qui renaît toujours, par Jean Carrère. — Voici un volume de vers dont la couverture ne se surcharge d'aucun nom d'éditeur, d'aucune adresse de librairie achalandée. L'auteur a pris le parti de se passer purement et simplement de cet intermédiaire inutile. C'est un acte de courage dont il faut lui savoir gré. Si l'on s'en tenait à la préface qui ouvre le volume, on serait tenté de le fermer sans le lire. « Le livre que je t'envoie, dit Jean Carrère, n'est pas un livre *littéraire*, et je serais navré qu'on pût le prendre pour une œuvre d'*art*. » Voilà qui est net. Mais rassurons-nous, il n'y a là qu'un malentendu : question de définition. « L'art, poursuit-il, est une échappée hors de nous-mêmes, un repos cherché dans la splendeur ou le charme indifférent des choses... » Or, pour Jean Carrère

Le poète est celui qui penché sur la foule,
Sentant monter l'appel houleux de ses sanglots,
Va projeter, malgré l'écume qu'elle roule,
Le flambeau de justice au plus noir de ses flots.

Et le voilà qui échafaude une généreuse théorie d'écriture d'action, — je n'ose dire utilitaire, — s'érigeant en une sorte de Tyrtée d'une foi d'ailleurs mal définie, et confondant, en sa hâtive indignation, le dilettantisme et l'art. De là, nouvelle confusion : par horreur de la poésie de mots, de l'art poétique, M. Jean Carrère tombe presque dans l'éloquence, dans l'art oratoire. Je ne vois pas bien ce que nous pouvons y gagner. Heureusement, et malgré ses théories, Jean Carrère est un

vrai poëte, et si, contemplant les bassesses de l'humanité, il rêve pour elle une renaissance de foi et de vaillance morale, il a pris sur lui ces douleurs et ces espérances, les a faites siennes, et les a exprimées avec un lyrisme toujours pénétrant. *Le Sermon sur la montagne*, *Hymne d'hirondelles*, *A Lamartine*, *Prière du soir*, *Vitai lampada*, nous ont parus les plus significatifs poëmes de ce très inattendu recueil. L. D^sc.

Théâtre (*Madame la Mort*, *Le Vendeur de Soleil*, *La Voix du Sang*), par RACHILDE, avec une préface de l'auteur et un dessin inédit de PAUL GAUGUIN (Savine). — Le *misonéisme*, c'est-à-dire la haine du nouveau, telle est la caractéristique intellectuelle de la critique actuelle en France et spécialement de la critique dramatique. Oh ! un tour nouveau, oui ! une idée nouvelle, non ! une forme nouvelle à cette idée, non ! Il y avait du neuf d'intention et de fait dans cette *Madame la Mort* que nous applaudîmes cet hiver au Théâtre d'Art, pièce réellement dramatique et savamment agencée pour la scène, mais sans nulle concession de moyens, — au contraire. Le second acte se passe dans un cerveau ; ce cerveau est un jardin ; un homme est assis sur un banc dans son propre cerveau, — là converse avec deux femmes élémentaires, aussi élémentaires que la Vie et la Mort : M. Pessard, qui comprend les dires de Kam-Hill, ne comprendra jamais cela : ce n'est pas assez banal. Maintenant, Rachilde a-t-elle absolument réussi son drame *cérébral* ? n'y a-t-il rien à reprendre dans les idées exprimées, dans les arguments des deux Femmes élémentaires, dans leur tenue ? La Mort fut, je crois, bien supérieure à la Vie, — mais n'est-ce point fatal ? Tout de même il demeurera plus que flatteur, presque glorieux, si l'on permet, pour Rachilde, d'avoir émis cette belle ironie. — J'aime beaucoup moins la *Voix du Sang*, — mais le *Vendeur de Soleil* est une merveille d'ingéniosité. — Trop de documents au commencement du volume et surtout à la fin : les vrais documents, pour l'histoire du théâtre, ce sont les trois pièces.

R. G.

Phoenix, *seu Nuntius latinus internationalis* (London, 1890-1891, fasciculi I, II, III). — Est organum consociationis cui titulus *Societas internationalis latinitatis modernae* et cujus finis est reddere latinitati pristinam practicam utilitatem nuper abolitam prout lingua universalis. Tentenda via est ! Per se enim tale conatum non venit vanum, sed difficilis erit efficientia nisi omnes qui sciunt latinè ad illud concurrere dignentur. Volapuckus, credo, mortuus est ridiculo strangulatus ; latinitas autem quae non potest mori, invito odio fatuorum, ignarorum necnon ludimagistrum, claré signata est ut locum occupet. Lingua maximè flexibilis, apta ad omnia enuntianda, mater verbalitatis scientificae, receptaculum neologicum ubi hausit indesinenter antlia necessitatis, ditata tandem litteraturâ immensâ, ex quo dodrans ignotus, latinitas restauranda est. — Adhaesio ad dictam Societatem est omnino gratuita : accipitur apud Davidem Nutt, 270, Strand, London.

Quantum effici potest, latinè scribitote, dummodo ut nomina locorum vel personarum servaverint vulgarem et nationalem seu gentilitiam aut barbaram orthographiam. R. G.

Sommeil, par Robert Scheffer (Librairie des Bibliophiles). — Pas du tout mauvais, ce livret, et même plutôt très séduisant par un excès d'art, et aussi un peu monotone, — mais dans les notes hautes. Suite de rêves : voilà le factice. Cela doit-il vraiment nous déplaire à nous qui rêvons, sinon d'une vie, d'une façon de vivre en pensée purgée des réalités tant illogiques. Des pages sont très belles, telle la page où les âmes mortes boivent la joie du nouveau mort, mort nouvelle ; puis la douleur du nouveau mort, — douleur suprême. « ...Et quand elles eurent épuisé ma douleur, je fus semblable à elles, indifférent comme elles, et je compris que l'enfer c'était l'indifférence... » Ensuite, des vers nullement médiocres ; ensuite un poème en prose d'une noble langueur d'amour inespérant ; des poèmes encore, prose ou vers, avec des ressouvenances de poésies populaires interprétées sans opprimer l'originalité du dire traditionnel. Çà et là, du romantisme, moins plaisant, — qui n'est peut-être que de l'exotisme ; ce volume en effet nous vient de Bucharest, des entours de Sa Littéraire Majesté la reine de Roumanie. Œuvre, en somme, peut-être pas assez personnelle, trop objective, mais pourtant grandement louable, d'une qualité d'art pas fréquente.

R. G.

A se tordre, *Histoires chatnoiresques*, par Alphonse Allais (Ollendorff). — La librairie Ollendorff publie un recueil des nouvelles dont Alphonse Allais, avec une fine invention et une fécondité remarquable, illustre hebdomadairement le *Chat Noir* et quelquefois aussi le *Gil Blas*. « Lorsque je fus parvenu, dit le héros d'une histoire intitulée *Abus de pouvoir*, à l'âge où les jeunes hommes choisissent leur carrière, j'hésitai longuement entre l'état ecclésiastique et la chapellerie. » Alphonse Allais lui aussi a hésité : après avoir fait, dit-on, d'excellentes études chimiques, il finit par suivre tout bonnement son penchant et laissa déborder la verve drôlatique et le comique de bon aloi dont la nature l'avait si abondamment pourvu. Et si je parle de l'auteur c'est que, comme l'observe Camille de Sainte-Croix, il est peu d'hommes dont l'écriture renferme aussi absolument les attitudes, les gestes, les inflexions de voix, la manière d'être enfin, la personnalité toute entière. Nous n'essaierons pas de dire de quoi est fait l'irrésistible et singulier comique de ces histoires. Cela est drôle d'une drôlerie aussi spontanée qu'imprévue, faite de rapprochements inattendus, de détails d'une précision cocasse et d'ineffables a-parte. « Il était vraiment temps que je fisse d'Angéline ma maîtresse, car, le lendemain même, elle allait mal tourner. » Alphonse Allais, même quand il frise le macabre, comme dans *Collage* ou *Pour en avoir le cœur net*, reste drôle et donne le rire, mais ne l'arrache pas. Il ne faut pas dédaigner le rire. L. D[m].

Trois stations de psychothérapie, par *Maurice Barrès* (Perrin et Cie). — Ce livret (80 pages d'un format exigu) se présente tel qu'un petit manuel de morale en action, je veux dire de morale mondaine et nouvelle expliquée par des exemples. On nous prie de nous délecter avec l'auteur aux chastes et ambiguës peintures de Léonard, aux pastels de Latour, à la vie de Marie Bashkirtseff, — et c'est tout. Léonard de Vinci et Maurice-Quentin de Latour, ce sont deux époques; l'autre, la jeune russe, la « *Notre-Dame-du-sleeping-car* », ce ne fut qu'un accident, un accident exquis. On se souvient de ses lettres à M. G. de M... le romancier très connu, — lettres que le *Figaro* publia en un pas très ancien Supplément: elles étaient d'une impertinence divine. Oui, mais en tout cela je ne vois aucune « thérapie » pour ma maladie d'âme, ni pour les maladies d'âme des autres, de ceux que je connais. Le *volumetto* les distraira, en les inquiétant, mais l'absorption de ces trois pilules d'ironie dorée ne modifiera guère leur incurable anémie. Sénèque est dans la préface allégué; est-ce vraiment si ambitieux que cela paraît? Oui, sans doute, puisque Sénèque est éternel et toujours actuel,— mais se proposer d'être encore ce que fut cet adorable rhéteur, ce n'est pas faire un choix médiocre. Sénèque n'écrivait pas de vaines choses; il savait, par exemple, que la joie n'est pas toute la joie: « La tristesse a ses plaisirs aussi bien que la joie » (*L'Esprit de* Sénèque, *où les plus belles pensées de ce grand Philosophe, par Monsieur* de la Serre, *conseiller ordinaire du Roy en ses Conseils, et historiographe de France.*— A Paris, chez André Soubron, M. DC. LVIII). R. G.

Le **Canard Sauvage — Rosmersholm**, par Henrik Ibsen, traduction de M. Prozor (Savine). — M. Albert Aurier a parlé du *Canard Sauvage*, dans un précédent numéro du *Mercure*, à propos de la représentation Antoine; il n'est pas utile d'y revenir. La seconde de ces pièces, *Rosmersholm*, aurait sa place au Théâtre d'Art, avant des poèmes peut-être plus beaux, mais qui ne furent pas écrits pour la scène et qu'il est toujours pénible de voir massacrer. Rosmersholm, le vieux domaine de Rosmer, c'est pour Ibsen l'emblème de l'ancien esprit familial et religieux qui agonise, harcelé encore par les démocraties du progrès, les idées nouvelles, les grandes et creuses déclamations de la sociologie. Ces âmes de Norvège en sont encore à se passionner pour l'émancipation intellectuelle, le combat des principes, le rachat de l'humanité et autres calembredaines que nous laissons depuis longtemps aux politiciens des feuilles à un sou. Kroll le conservateur et Mortensgaard le progressite (encore un qui est disqualifié!) se livrent de sérieuses batailles avec le *Phare* et le *Journal du District*. Le drame est d'ailleurs tout dans l'antagonisme du nouvel esprit, inquiet et avide — personnifié dans Rebecca West l'aventurière — et du milieu poétique et dissolvant, séducteur et morbide de Rosmersholm, sur quoi pèse l'esprit de renoncement et de sacrifice de dix générations. Rébecca veut conquérir Rosmer, conscience pointil-

leuse, être versatile et faible, et se trouve à son tour gagnée. Mais le vieil esprit d'abnégation ne connait pas le bonheur; il est trop pointilleux, trop à la recherche de la conscience pure. Par les circonstances de l'action, Rosmer et Rebecca doivent lancer par-dessus bord le bagage des préjugés, devenir amant et maîtresse, s'en aller loin du pays hostile à ces escapades. En Norvège, on est resté romanesque. Ils ne trouvent la liberté que dans la mort.

Symboliques ou non — aujourd'hui on fourre du symbolisme partout — les personnages de ce drame donnent bien l'âme du Nord. Ce Rosmer, cette Rébecca m'arrêtent et m'amusent : — Ils vivent unis, deux ans, dans la même maison, porte à porte ; ils s'aiment et se tutoient, frère et sœur en Saint-Simon, et ne songent même pas à coucher ensemble :— moi, je trouve ça très curieux !... C. Mki.

Les Idées morales du temps présent, par Edouard Rod, *professeur à l'Université de Genève* (Perrin et Cie). — Livre très attirant par l'originalité de la pensée, non moins que par la nouveauté et l'à-propos des sujets traités, — que voici : M. Renan, Schopenhauer, MM. Zola, Bourget, Lemaître, Scherer, A. Dumas fils, Brunetière, Tolstoï, de Vogué. Articles de revue réunis sous un titre factice qui veut prendre des airs de nécessité. — car, enfin, les idées morales de M. Zola ? Tout cela est d'un pédantisme qui avoisine le comique, d'un trissotinisme de sacristie universitaire drôle à force d'être lamentable. M. Rod est vieux, vieux, vieux, plus vieux d'idées et de style que feu M. Caro, — et il a encore moins de talent ; il en a si peu que c'en est scandaleux. Il y a une *Conclusion* qui préconise le Médiocre : « Les isolés ne sont que des excentriques : c'est avoir tort que d'avoir raison tout seul... » M. Rod a raison, — oh ! comme il a raison : reconnaissons-le pour finir. R. G.

P. S. — La *Préface* porte que M. Jules Lemaître est surtout un « *intellectuel* ».

Suggestion, par Henri Nizet (Tresse et Stock). — L'auteur a pris comme sujet l'histoire d'un cas pathologique entièrement rare, car, à notre connaissance, il n'en existe guère dans la science que des exemples peu nombreux, rapportés entr'autres par Ramsbotham (1) et Quain (2). Un candidat névropathe, *Paul Lebarrois*, rencontre au cours d'un voyage en Bukovine — le hasard est un bien complaisant metteur en scène — une jeune femme facilement hypnotisable. Naturellement, il profite de ces dispositions particulièrement commodes pour tenter de pénétrer dans son intimité. Cependant il n'y parviendra pas entièrement ; Séphorah, en effet, par suite de sa curieuse malformation physique, ne saurait

(1) *Medical Times and Gaz.* 20 décembre 1855 — p. 642.
(2) *Transact. of the pathol. Soc. London.* 1856 vol. VII, p. 271.

jamais devenir complètement femme. Suit alors un amas insuffisamment digéré de notions médicales, surnageant sur un fonds d'hypothèses très peu vérifiées. Nous assistons ainsi à de multiples expériences de suggestion et de télépathie — à ce propos « *Phantasm of the Living* » doit difficilement se trouver sur les quais, la traduction française de ce travail, dû à la *Soc. for Psych Res* de Londres, venant seulement de paraître — et même à des séances d'occultisme, le tout du reste des plus intéressants. Enfin, comme un dénouement s'impose, Lebarrois, non sans de longues hésitations, fait, fort ingénieusement, se tuer sa maîtresse, qui commence à l'embarrasser. Nous nous attendions plutôt, étant donné le genre dangereux des distractions auxquelles ils s'adonnaient, à une folie à deux, ou à un crime plus impulsif, semblant indiqué.

Bien que ce livre soit écrit dans une manière aisée, souvent agréable, on y sent peut-être trop, non seulement cette constante préoccupation d'étalage pseudo-scientifique, mais encore une facile complaisance en des détails plus que légers. Au fait, ce dernier défaut paraîtra sans doute un mérite à quelques-uns. G. D.

Les Bons Parents, par Hubert Krains, (Bruxelles, Alfred Castaigne). — Quatre nouvelles : *Les Bons Parents*, *Consolatrix*, *Le Bonheur des autres* et *La Cité Mercantile*, remarquablement écrites. *Les Bons Parents*, ces meuniers qui vendent leur fils bossu à un saltimbanque, ont des remords, puis finissent par ne plus en avoir, sont deux types bien trouvés et bien rendus. Pas de psychologie entortillée sur elle-même, mais des faits bien nature qui en prouvent plus long que les plus longues dissertations. Un style d'une pureté triste et froide, une ironie d'autant plus forte qu'elle semble s'ignorer : on aperçoit l'œuvre tout de suite comme une statue couchée au fond d'une eau limpide, cela vous repose et vous fait froid en même temps. Les quatre nouvelles de M. Hubert Krains valent une trentaine de ce qu'on appelle communément *de bons livres*. Il convient d'ajouter, en passant, que l'auteur belge a *toujours* à un plus haut degré que l'auteur français le sentiment de sa dignité d'écrivain.

***

La Comédie des Amours, par Edouard Dujardin (Vanier). — Le vers libre, et même libertin, préconisé par M. Dujardin et en ce tome, après d'autres, offert à nos loisirs, n'est pas médiocrement distrayant, ni réconfortant. Distrayant, parce qu'il assume des formes telles que :

> *... Où sont vos cavaliers si beaux ?*
> *Ils boivent le Montebello ;*

ou que :

> *Ré, mi, fa, sol...,*
> *Ton âme a quitté le sol.*
>
> *Fillette, fillette,*
> *Dans l'inconnu tu te jettes.*

Réconfortant, parce que, toutes les vieilles chinoiseries de la versification tant vieille que neuve se trouvant abolies, chacun, désormais, peut faire des vers, sans même avoir appris à lire (*sic*). Maintenant, peut-être faut-il être réellement doué de talent pour en montrer si peu? Mon avis est que M. Dujardin se trompe de route et je crois qu'il finira bien par le reconnaître, car il est très intelligent.

R. G.

Élévations poétiques, par Paul Gabillard (Sauvaitre). — Un volume compact de vers qui sont toute la prime jeunesse littéraire de l'auteur. Beaucoup de ces poésies sont datées, et, à comparer les premières nées aux dernières écloses, on regrette que M. Paul Gabillard ne se soit point résolu à quelques sacrifices nécessaires. De ci de là de belles promesses, que, nous n'en doutons pas, l'auteur des *Veilleuses* saura tenir.

A. V.

La France politique et sociale. *Année 1890.* 2 vol. in-18, par A. Hamon et G. Bachot (Savine). — Les auteurs sont persuadés que lorsque l'année politique est finie, le moment est venu de la revivre. Pour cela, ils ont rédigé ces deux volumes, au moyen de quoi nous pouvons, par exemple, assister à la séance de la Chambre du 20 octobre défunt, séance, à ce qu'il paraît, digne de mémoire. Il ne faut pas davantage médire de ce travail qui sera grandement serviable pour tous les hommes politiques, administrateurs, journalistes, chroniqueurs, historiens. C'est la condensation en 700 pages de deux ou trois mille numéros de journaux. Chacun, à l'occasion, peut avoir à consulter tels chapitres où sont détaillées d'intéressantes questions : ainsi, en le chapitre XI (novembre), sur la dépopulation, l'infécondité, le malthusianisme, des documents sont collectés dont je prétends user un jour — avec la permission des auteurs — pour dire le contraire de ce qu'ils laissent entendre. Livre utile, très bien ordonné.

R. G.

Le Péché d'Autrui, par Pierre Bertrand (Savine). — Ce livre pourrait s'appeler *La mère coupable*, ou *Les suites d'une faute*, ou *La faute d'une mère*, titres d'un sentimentalisme plus alléchant; M. D'Ennery en tirerait un feuilleton de vingt mois, une pièce pour l'Ambigu et trois tomes chez Dentu, lesquels feraient bien ensuite 12 volumes dans les auteurs célèbres de Marpon et 300 livraisons à deux sous. — Par cela, il faut avoir quelque reconnaissance à M. Pierre Bertrand; son roman n'a que trois cents pages; sur un sujet horriblement quelconque, il a écrit un peu de littérature; même, de fines et jolies pages comme la Confession de Francine (cap. xix) — nous prouvent que les femmes, surtout après le péché, sont capables de tous les dévouements et qu'un bon jeune homme très riche sera très malheureux s'il ne sait pas employer sa fortune. — Ceci ne me ferait point de peine si je n'y voyais beaucoup de talent gaspillé. Voyons, M. Bertrand, laissez les Delpit, Ohnet et Rameau s'ébattre dans la

porcherie ; ils mangent du gland et font caca des histoires morales ; n'ayons pas l'air, au moins, de jalouser leur industrie.

C. Mki.

Zézette, par Oscar Méténier (Charpentier). — Histoire dramatique et anecdotique du Voyage, ou mieux du monde forain. En somme, un roman intéressant dans le genre du roman pittoresque. Le livre débute par une scène fort habile et qui est bien faite pour désarmer tout un peuple de critiques grincheux. Un dompteur, le nommé *Chausserouge*, jette à ses fauves qui crèvent de faim un vieil usurier dont la dureté remplace à merveille le traditionnel morceau de cheval... Par çi par là s'ouvre, comme un myosotis au milieu des chardons, l'œil limpide et pur de *Zézette*, la fille de Chausserouge, qui a vu le crime et doit venger la morale. L'étude des mœurs foraines est faite avec des documents sérieux, et par instant on laisse le drame pour s'occuper de jolis tableaux peints d'après nature : la baraque des photographes, la roulotte des femmes algériennes, les grands théâtres du *Voyage* et leurs dessous, l'éducation de l'ours la *Grandeur*, si connu, ce bon ours, de tous les amateurs de la foire au Pain d'Epice !... Eh bien ! mais, j'aime mieux ça que l'éternelle psychologie : c'est plus propre.

***

Désarmement ? Parfaitement, par Henry Fèvre (chez tous les libraires : 25 cent.). — Fantaisie pleine de bon sens, dans laquelle l'auteur se raille des braillards du patriotisme et démontre la sottise, au point de vue social, des idées revanchardes. Il n'est pas mauvais que soient dites de temps à autres ces choses que pensent tant de gens.

A. V.

La Peur de la mort, par François de Nion, *Préface de* Camille Lemonnier (Savine).— La vie d'un homme du monde intelligent ombrée par la terreur du grand X qu'est la mort. Le comte de Feysin-Cransac ne représente pas un névrosé. Il mène une existence normale et un naïf se contenterait de sa part de bonheur, mais différentes circonstances le font se pencher sur l'abîme, peu à peu l'abîme lui donne le vertige et finit par l'absorber. Il meurt d'avoir eu peur de mourir. Il ne s'agit pas d'un efféminé ou d'un fou, il s'agit d'un homme sain qui tombe naturellement pour s'être, un jour, trop penché... Ce roman est *le livre* qu'il fallait écrire sur ce sujet, et non pas une histoire quelconque, de parti-pris paradoxale. Solidement écrit, il se termine par des pages : *Les Helminthes*, qui sont les plus rationnelles explications de l'au-delà qu'un artiste philosophe puisse fournir. Une belle œuvre pour ceux que l'état de *vivant*, c'est-à-dire de condamné à mort, n'épouvante point.

***

Histoires d'Amour, par Pierre Bujon (Vanier). — Titre insidieux, quoique simple, car il évoquerait de ces choses croustillantes qu'une stricte morale réprouve... Mais qu'on se rassure : il est l'étiquette nullement fallacieuse d'une dizaine de nouvelles simplettes, écrites sans prétention, parmi les

quelles je citerai *L'Ombrelle de ma Cousine* et *Les Deux Inséparables.* Z.

Histoire des Doctrines de psychologie physiologique contemporaines. Les Fonctions du Cerveau, *Doctrines de l'École de Strasbourg, Doctrines de l'École italienne*, par Jules Soury (Publications du « Progrès médical »). — Livre d'un savant de belle intelligence, de large et féconde curiosité; préface d'un sceptique qui sait « combien il serait naïf d'espérer jamais connaître un fait en lui-même, l'essence d'une loi et la nature d'une force : nous ne saurions sortir de nous-mêmes et devenir les choses que nous nous représentons de nécessité d'après les structures de notre esprit. Le rapport véritable de nos représentations à la réalité restera toujours absolument inconnu, puisque nous ne pouvons considérer qu'un aspect des choses, et toujours le même, le côté subjectif. » Cette doctrine, purement *idéaliste*, me semble incontestable ; elle transporte loin de l'optimisme ordinaire, de la sécurité dans le néant, des matérialistes invétérés. Je ne puis juger *scientifiquement* ce gros volume de science, mais il m'apparaît, grâce à une admirable Table des matières, tel qu'un précieux répertoire de faits raisonnés et coordonnés, — précieux pour tout écrivain qui révère l'exactitude. J'ai vu M. Barrès le manier avec un grand respect. R. G.

Que faire de nos filles ? par *** **[B. H. Gausseron].** — (Librairie Illustrée). — C'est, précédé d'une très longue introduction, un manuel des professions où une femme peut gagner sa vie. Les renseignements sont assez précis, entremêlés d'anecdotes et de citations qui témoignent de lectures étendues. Ce livre peut être utile, mais je ne saurais en louer l'esprit. A sa prétendue émancipation la femme ne gagne qu'une misère de plus, l'isolement, — sans compter que, rivale de l'homme, elle est de plus en plus haïe par lui. D'ailleurs, en dehors de l'amour sous toutes ses formes (y compris les œuvres de charité et l'élevage des enfants), la femme n'est bonne à rien, n'arrive jamais qu'à un à peu-près des plus médiocres. Quant aux exceptions, il ne serait pas philosophique de s'en préoccuper à propos d'un livre qui s'adresse à toutes les jeunes filles en quête de cet *à peu près* à réaliser.
R. G.

Révolution chrétienne et Révolution sociale, par Ch. Malato (Savine). — Il m'a été dit un jour : « Vous ne croyez pas au Progrès, à un meilleur futur, au renouveau proche... Alors, vous devez bien vous ennuyer ! » Il y a parmi les socialistes, non des âmes, mais des esprits d'apôtre ; ils ne s'ennuient pas, eux ; ils croient toujours « qu'on rasera gratis, — demain ». Ce volume d'un actif propagandiste, qui a acquis le droit de crier ses opinions, témoigne d'une noble et incomparable naïveté. Évidemment, la société actuelle périra. — et puis, quoi ?... L'humanité est pareille à ces bonshommes de liège à cul de plomb : elle retombe toujours sur ses jam-

bes, lestée par la raison du plus fort. Quant à la justice, — demain ! R. G.

CHOSES D'ART

Exposition *d'une vingtaine d'œuvres de* Renoir, chez Durand Ruel. Voir l'article consacré à *Renoir*, dans ce numéro, page 103.

Exposition de peintures et sculptures d'artistes américains, chez Durand Ruel. Rien de bien génial ou de bien nouveau ; quelques essais timides d'enluminements à la manière impressionniste, mais combien maladroits ; un *portrait de Whistler*, à la manière du dit, et un *chien et petite fille*, au pastel, de W. M. Chase, des œuvres diverses de Cox, Frazier, Hale, Hassam, Johnson, Robinson, Rolshoven, Twachtman, (jolies pochades au pastel, et *Winter, the mason's house*). Vail, Weir, etc. ; des sculptures de Bartlett, Boyle, French, Kemeys, Ruckstuhl.

A voir :

Chez Durand Ruel : *Saül et David* de Rembrandt, de beaux Courbet, la *Décapitation de Saint Jean-Baptiste* de Puvis de Chavannes, l'*Exécution de Maximilien* de Manet.

Chez Boussod et Valadon : des meules ensoleillées, un *Paysage de la Creuse* de Claude Monet ; deux Monticelli, première manière ; *Le Meurtre, L'Assassiné, Le Pendu, Les Traînards*, de Henry de Groux ; des dessins de Forain ; deux feux d'artifice de Whistler ; des Pissaro, Degas, Lautrec, Gauguin, Zandomenéghi, Carrière, etc.

Chez Lambert (en face la Trinité) : des Monticelli, Raffaelli, Ziem, Ribot, etc.

Chez Tanguy (rue Clauzel) : des Van Gogh, des Césanne, des E. Bernard, des Filiger, etc.

Félicitons la Société des Gens de Lettres, qui a commandé au sculpteur Rodin le monument de Balzac. Rodin vient de terminer son deuxième projet de monument à Hugo. Qu'en pensera, cette fois, la Commission ? Le maître travaille en ce moment au buste d'Octave Mirbeau.

Vient de paraître : Songes, un nouvel album de lithographies du maître Odilon Redon.

Vient de paraître, chez l'Editeur Vanier, dans les *Hommes d'aujourd'hui* : Vincent van Gogh, texte et portrait par Emile Bernard. G.-A. A.

Échos divers et communications

Jean Lombard

Jean Lombard vient de mourir (17 Juillet), âgé de 37 ans ; il disparaît à l'heure précise où son œuvre, appréciée voici longtemps des écrivains, pénètre enfin dans le public lettré, et où le succès allait récompenser vingt années d'une vie extraordinairement laborieuse. D'abord *ouvrier*, il s'était en effet instruit *tout seul* — tour de force peu commun et requérant une indéfectible volonté, étant donné le peu de loisirs que laisse l'atelier à l'homme. Et les connaissances qu'impliquent ses livres ne sont pas seulement superficielles. Il habitait alors Marseille, et, en même temps qu'il dirigeait et rédigeait des revues et des journaux auxquels colloborèrent presque tous les jeunes gens de lettres parisiens, il composait *Adel*, poème de la *Révolte future*, s'intéressait de façon militante à la cause sociale, organisait des réunions publiques et y parlait. Une récente interview de *L'Echo de Paris* a rappelé ses campagnes socialistes. Puis il publia *Loïs Majourès*, roman de mœurs politiques provinciales, et deux autres romans d'un travail énorme, deux vastes poèmes en prose plutôt, qui reconstituent, l'un, *L'Agonie*, la Rome décadente d'Héliogabale, l'autre, *Byzance*, le monde oriental sous Constantin Copronyme. Il allait enfin publier — le livre paraîtra sans doute prochainement — *Un Volontaire de 92* (psychologie révolutionnaire et militaire), et préparait une nouvelle reconstitution historique : *Communes ! Communes !* où il eût fait revivre la bourgeoisie et le peuple à l'époque effervescente qui précéda l'affranchissement des communes. Œuvre considérable, on le voit, à quoi il faut ajouter les ouvrages en manuscrits : théâtre, poèmes, projets de toutes sortes, et les articles que, correspondant de divers journaux, il expédiait chaque semaine. De plus, il était rédacteur en chef de la *France Moderne*, la feuille littéraire qu'on sait.

Jean Lombard s'était définitivement fixé à Paris l'année dernière ; il laisse plusieurs enfants et une jeune femme, à qui nous adressons l'expression de nos plus vives condoléances.

Une souscription due à l'initiative de M. Paul Margueritte a été ouverte à leur profit par *L'Echo de Paris* — car, hélas, la littérature est peut-être de toutes les professions dites « libérales » celle où l'on travaille le plus pour le moins d'argent, et la mort de Jean Lombard met toute sa jeune famille dans une situation lamentable. A. V.

Dans un de ses derniers *Lundis littéraires* (**La Bataille** du 14 juillet), M. Camille de Sainte-Croix annonce avoir trouvé, pour le livre de Germain Nouveau : *Les Valentines*, l'éditeur intelligent à qui nous faisions appel dans notre livraison de juillet. Il n'y aura pas souscription, et c'est préférable : le

succès du livre n'est d'ailleurs pas douteux. Il nous reste à souhaiter prochaine la publication des *Valentines*, qui seront présentées à nos lecteurs par notre collaborateur Louis Denise.

Très intéressante et très complète étude de *Corbière* dans les *Notes inédites de Laforgue*, publiées par les **Entretiens Politiques et Littéraires** de Juillet.

Par suite de difficultés survenues entre M. Paul Fort et le mandataire de Mme Villiers de l'Isle-Adam, le Théâtre d'Art ne jouera pas *Axël*, qui devait composer le huitième et dernier spectacle de la saison. Les abonnés n'y perdront rien toutefois : M. Paul Fort annonce pour la saison prochaine neuf spectacles au lieu de huit. Au programme de la première soirée, tous relevons le.. *Cantique des Cantiques*, de « M. Salomon » — comme imprime malicieusement *La Bataille*.

Le fascicule de **La Plume** du 15 juillet contient un bon portrait hors texte de notre collaborateur Laurent Tailhade ; puis, entre autres choses intéressantes, le résultat du *Procès Péladan-Bloy-Deschamps* : M. Péladan, demandeur, n'ayant point comparu ni personne pour lui, le Tribunal a purement et simplement rayé l'affaire. Mais il paraît que le Sâr a de nouveau assigné **La Plume** pour le 22 courant...

M. Valère Gille abandonne la direction de **La Jeune Belgique**. En attendant que soit désigné son successeur, c'est à M. Iwan Gilkin qu'a été confiée la direction de la revue.

Très beau double numéro de **La Revue Blanche**, qui a changé son affreux format in-4° en un élégant in-8°. Relevé au sommaire les noms de MM. Jean Jullien, Lucien Muhfled, Robert Bernier, Thadée Natanson, etc.

Nous avons reçu les deux premiers numéros d'un nouveau confrère : **Vendémiaire**, *Revue Sociale de quinzaine* (Bureaux : 29, rue de Bréa ; Prix : 25 centimes). Nos souhaits de longue vie et de brillante carrière à ce périodique socialiste.

Mais la concurrence commence à être terrible entre organes socialistes, révolutionnaires, anarchistes, etc. Le plus original de ceux-ci est sans contredit **Le Père Peinard**, « gniaff » (4 bis, rue d'Orsel ; « deux ronds » le numéro). Il publie chaque semaine ses « réflecs » anarchistes, qu'illustrent de leurs « baths » dessins ses « copains » *Maximilien Luce*, *Lucien Pissaro*, *Paterne Berrichon*, etc.

La Revue du Siècle vient de publier un portrait hors texte de Théodore de Banville, à qui M. Henri Corbel consacre un bon article dans la même livraison.

On annonce pour paraître prochainement une nouvelle revue : **Chimère**, sous la direction de MM. Paul Redonnel, Léon Dequillebecq et Pierre Dévoluy.

MERCVRE.

Le Gérant: A. VALLETTE.

Vanves. — Impr. Camille Dillet, 97, route de Clamart.

GERMAIN NOUVEAU

ET LES « *VALENTINES* »

Du recueil de madrigaux que Germain Nouveau a si joliment baptisés « *Valentines* », nous avons entre les mains seize pièces. L'éditeur Vanier a chez lui, paraît-il, le volume depuis longtemps composé et corrigé même sur première épreuve de la main de l'auteur. Nous ne savons trop pour quelle raison la publication en fut arrêtée.

A son retour de la Palestine, où il avait passé quelques années, Nouveau fut accueilli à Paris par un amour que le long isolement subi lui fit accepter avec une joie enfantine, une adorable reconnaissance. Les *Valentines* furent composées à cette époque.

Ecrits pour une femme, ces vers ne s'adressent en réalité qu'à elle seule. Elle en est le sujet et l'objet. Toutes ses grâces, toutes ses vertus, toutes ses perfections y sont détaillées et célébrées par une imagination jamais à court, avec une merveilleuse abondance et une infinie variété. Soit qu'il évoque une à une les beautés plastiques ou mo-

rales de l'adorée, soit que, pour la mieux faire valoir, il se pare lui-même avec humilité des pires vices — et Dieu sait la fière intégrité de sa vie pauvre et retirée! — le poète a su, avec quelle délicatesse, quel tact, quels spirituels artifices de gaieté évitant la monotonie et l'emphase, diviniser la créature humaine sans attentat sacrilège et sans blasphème. Amour sincère et profond, certes, mais dont la sincérité n'a rien de tragique, la profondeur rien de prétentieux.

Dans ces poèmes de nerveuse allure, de rare saveur et de clair style, il nous a semblé retrouver la politesse exquise, la courtoisie aisée du grand siècle, plutôt que la galanterie mignarde et effrontée du règne de Louis XV, bien que surgisse à la lecture quelque petit abbé érudit et musqué. Une ironie aimable et bienveillante, dont la noblesse est de porter sur les sentiments plutôt que sur les personnes, y siffle à chaque phrase, merle moqueur dans une tempête d'opéra. Parfois même — et de quel imprévu! — au milieu d'une phrase la plus artistement correcte, hardi comme un page, un *gros mot*, terme d'argot ou juron, se dresse, impertinent et délibéré comme un petit coq sur ses ergots.

La dernière fois que nous rencontrâmes Germain Nouveau, ce fut par hasard, avenue de l'Opéra, une après-midi de ce printemps : il remontait de son pas lent de rêveur, sa petite taille cambrée un peu, les yeux clignotants, comme d'un peintre qui cherche à localiser les grandes masses d'ombre et de lumière d'un paysage, intéressé candidement... peut-être aux foules vives évoluant dans le soleil. Nous l'accompagnâmes un instant. De l'Ecole des Beaux-Arts, où il avait passé sa journée à feuilleter les grands albums d'architecture, il emportait un enchantement. Avec son enthousiasme autoritaire et serré comme de la belle logique, de forme gracieuse néanmoins et singulièrement pénétrant, dont il mesure discrètement les doses selon le plaisir qu'il vous devine à le partager,

revivant sa joie profonde de tout à l'heure à interroger ces grandes feuilles où s'analysent et s'ordonnancent les plus glorieuses conceptions architecturales, il nous dit son admiration pour cet art où l'harmonie règne sous son expression la plus rigoureuse, le Chiffre, où l'unité s'impose, immédiate et impérieuse, par la grâce de la Perspective, théologienne incomparable qui s'efforce à ramener au point idéal les brisures des profils et les accidents des reliefs. Surtout en ce spécial dessin des architectes, en ces traits calligraphiés, limpides, mécaniques, que le compas détermine et que la règle conduit, il exaltait la LIGNE.

Or, les *Valentines*, en leur savante ordonnance de motifs décoratifs, avec, au lieu des calligraphies dont nous parlions, leur langue quasi classique, amoureuse de pure syntaxe, d'ingénieuse élégance et de géométrique précision, ne témoigneraient-elles pas d'un effort à rechercher, au dessin tout linéaire de l'architecte et de l'ornemaniste, à cet art dont la rigueur et la probité dédaignent l'inutile secours du clair-obscur et de la couleur, une sorte d'équivalent littéraire?

Pour nous, la lecture encore une fois achevée, il nous en reste comme la vision d'un meuble de Boule, d'une aiguière ou d'un coffret de Benvenuto Cellini. Et nous nous imaginons aussi que venant au milieu de notre littérature trouble et capiteuse, les *Valentines* y feront l'effet d'un diamant de belle eau tombé dans un bouquet de fleurs rares fanées un peu.

LOUIS DENISE.

SPHINX

Toutes les femmes sont des fêtes,
Toutes les femmes sont parfaites,
Et dignes d'adoration ;
Sous les fichus ou sous les mantes,
Toutes les femmes sont charmantes,
Oui, toutes, sans exception;

Toutes les femmes sont des belles,
Sous les chapeaux ou les ombrelles
Et sous le petit bonnet blanc;
Toutes les femmes sont savantes,
Les princesses et les servantes,
Les ignorantes... font semblant;

Toutes les femmes sont des reines:
Impératrices souveraines,
Et grisettes de magasin,
Et premières communiantes,
Avant comme après si liantes
Avec les lèvres du cousin;

Toutes les femmes sont honnêtes,
Le cœur loyal et les mains nettes,
En sabots ou sur les patins;
Adorables prostituées,
Nous mériterions vos huées :
C'est nous qui sommes les... pantins.

Toutes les femmes sont des saintes,
Surtout celles qui sont enceintes
Tous les neuf mois sans perdre un jour;
Et qui de janvier à décembre
Se pâment la nuit dans leur chambre
Par la volonté de l'amour.

Toutes, toutes, sont bienheureuses
D'élargir leurs grottes ombreuses
D'où l'amour a fichu la peur
Par la fenêtre... déchirée,
« Et la fille déshonorée ? »
Rit dans sa barbe... de sapeur.

Plus fines que nous et meilleures,
Elles nous sont supérieures...
Chaque Français, dans tous les cas,
S'il les aborde, se découvre,
Et c'est le plus grand, dans le Louvre,
Qui sait saluer... le plus bas.

Belle, parfaite, reine, sainte,
Honnête, si ce n'est enceinte,
Tout cela s'applique fort bien
A la femme que tu veux être...
Mais... si l'on pouvait vous connaître;
Ah!... quant à moi... je ne sais rien...

Devant vous je songe, immobile :
Tel, droit, sur son cheval Kabyle,
Bonaparte, au regard de lynx,
Sans suite, seul, un grand quart d'heure,
Au soleil des sables, demeure
Fixe et rêveur devant le Sphinx !

GERMAIN NOUVEAU.

A C. C.

INVIANDOGLI UN ESEMPLARE DELLE OPERE DI BYRON

Carlo, su'l risonante adriaco lido
A te ne viene Aroldo il bel cantore,
Non qual ei drappeggio con riso infido
Nel mantello di pari il suo dolore,

Ma qual di fè raggiante e di valore
Surse d'un popol combattente al grido,
Quando penso raddur d'Alceo col cuore
L'aquila d'Alessandro al greco nido.

Quanti per quella bianca anglica fronte
Sogni passar di gloria ! Da l'Egeo
Sorridevan le sparse isole belle.

Ahi, la Parca volo. Di monte in monte
Pianse la lira de l'antico Orfeo
E tramontan in buio mar le stelle.

GIOSUÈ CARDUCCI.

Nous inaugurons, en ce fascicule, la publication d'œuvres inédites, texte et traduction, des principaux poètes étrangers contemporains : elles seront, chaque fois, accompagnées d'une brève notice.

M. Carducci, aujourd'hui âgé de cinquante-cinq ans, Pisan d'origine, Bolonais par adoption, est le plus remarquable poète de l'Italie contemporaine. Sa célébrité date de son *Hymne à Satan*, et, après plusieurs recueils, les *Odes barbares* la consolidèrent singulièrement. Républicain (en ce temps-là),

A C. C.

EN LUI ENVOYANT LES ŒUVRES DE BYRON

Charles, sur la résonnante rive adriatique,
Vers toi vient Harold le beau chanteur,
Non tel que drapant, avec un rire illuso re,
Sa douleur en le manteau des pairs,

Mais tel que, rayonnant de foi et de courage,
Il surgit aux cris d'un peuple combattant,
Quand il voulut ramener, avec son cœur d'Alcée,
L'aigle d'Alexandre au nid grec.

Oh! sous ce blanc front anglais
Que de songes de gloire passèrent! Sur l'Egée
Souriaient les belles îles épandues.

Ah! la Parque prit son vol. De montagne en montagne
Pleura la lyre du vieil Orphée
Et se couchèrent en la noire mer les étoiles.

---

anti-romantique, c'est dire, en Italie, anti-catholique, il avait voulu se séparer de l'école de Manzoni, non pas seulement par les idées, mais par la métrique elle-même : répudiant les rythmes traditionnels, il imagina de faire revivre en italien le système compliqué de la versification latine. La langue italienne, très accentuée, lui permit de réussir relativement ; mais, en ces dernières années, il est revenu au vers syllabique, comprenant peut-être qu'au lieu de réclamer des règles nouvelles, la versification tend, au contraire, à s'affranchir de

SUL LAGHETTO DI ARQUÀ

Sul laghetto di Arquà (cannuccè integre
Gli fan cintura e trepidanti pioppi),
Secure da le reti e da gli schioppi,
Pispole, capinere e cingallegre

Cinguettan quanto è il dì; ma se le negre
Ombre sgombrano il ciel, par che si addoppi
La gioia di lor vita, e suonan scoppi
Gai di trilli e un frullar d'ale allegre.

Spesso scendea giù pe' sentieri molli
Esso il Petrarca, e qui si assise e tacque.
A udir del santo suo la voce acerba.

Ahi, con sospiri ei videva altre acque
Nel memoro pensiero ed altri colli!
E aperto il libro gli sfuggia su l'erba.

GUIDO MAZZONI.

toutes les règles qui ne sont pas purement musicales. Les lecteurs du *Mercure* savent que dans la *La Néva* notre ami Louis Dumur a tenté, lui aussi, non tout à fait sans succès, un système analogue,— et même plus original. — Carducci et son école, ce n'est pas toute la poésie actuelle en Italie, mais les *Barbares* tiennent une grande place ; les plus connus sont : D'Annunzio, Marradi, Ferrari, Olindo Guerrini, Giuseppe Chiarini, et Guido Mazzoni, dont nous donnons un sonnet. — Ni ce sonnet ni celui de Carducci ne sont *barbares*.

R. G.

AU LAC D'ARQUA

Au lac d'Arqua (des roseaux levés droits
Lui font une ceinture, et des tremblants peupliers),
A l'abri des rets et des fusils
Les farlouses, les têtes-noires et les mésanges

Gringotent toute la journée; mais quand les noires
Ombres déménagent du ciel il semble que se double
La joie de leur vie, et sonnent des éclats
Gais de trilles et un frou-frou d'ailes allègres.

Souvent descendait là par les sentiers humides
Pétrarque, et là il s'asseyait et se taisait
A écouter son saint à la voix acerbe.

Ah! regrets! il revoyait les eaux de jadis
En son inoublieuse pensée et les collines de jadis!
Et le livre ouvert de ses mains tombait sur l'herbe.

CAQUETS DE MÉNAGE

A Gustave Geffroy.

I

CHLOÉ

Tu ne sors pas assez. Si tu veux, ce soir, après dîner, nous ferons un tour.

DAPHNIS

Par les allées où tombent les marrons, nous irons entendre les grenouilles de haie et les aigres sauterelles. Promets-moi que tu poseras un ver luisant dans tes cheveux, promets-le moi.

CHLOÉ

Nous regarderons aussi quelques étoiles. C'est à cette époque qu'il en file le plus.

DAPHNIS

Elles fondent de chaleur et se décrochent. Tu aimes donc les étoiles?

CHLOÉ

J'aime tout ce que tu aimes.

DAPHNIS

C'est commode. On n'a pas besoin de faire deux cuisines.

II

CHLOÉ

Je sais qu'un garçon doit « faire la noce », et je ne suis pas jalouse de tes anciennes maîtresses.

DAPHNIS

Tu me permettras de t'en parler quelquefois. Pourquoi n'en es-tu pas jalouse? Ton dédain me froisse. Je les ai aimées ces femmes. Elles ont compté dans ma vie. Plusieurs étaient fort bien.

CHLOÉ

Je veux dire qu'un jeune homme doit jeter sa gourme.

DAPHNIS

Pourquoi? Pourquoi? s'il n'a pas d'humeur et s'éponge régulièrement la tête.

CHLOÉ

Mais lequel des deux instruirait l'autre?

DAPHNIS

Souviens-toi d'Eve : ils achèteraient un serpent.

CHLOÉ

Un mari vierge est ridicule, le nies-tu?

DAPHNIS

Ridicule, la propreté du cœur! Où prenez-vous ce goût des hommes impurs?

CHLOÉ

Ils sont éprouvés.

DAPHNIS

Ils n'ont que servi. Vous voulez être notre unique amour, et peu vous importe que nous ayons connu d'autres femmes avant vous.

CHLOÉ

Tu oses me comparer....

DAPHNIS

Il lui déplaisait, à elle aussi, d'être comparée.

CHLOÉ

Qui ça, *Elle?* je veux savoir tout de suite.

DAPHNIS

Celle qui m'a le plus adouci mes devoirs de noceur.

III

CHLOÉ

Je suis la plus heureuse des femmes. Et toi?

DAPHNIS

N'insultons pas au malheur des autres.

CHLOÉ

Tu te plains sans cesse.

DAPHNIS

Je me plains comme j'entends. C'est chez moi un sens et je m'applique à découvrir sous sa couche de sable fin la grasse terre rouge du terre à terre.

CHLOÉ

Va! pérore en mauvais style à quatre épingles! La vérité, c'est que ma robe ne me coûte que dix-neuf francs, et je l'ai réussie moi-même, seule! Es-tu content?

DAPHNIS

Vingt sous de plus, elle t'allait presque.

CHLOÉ

Faites donc des frais!

DAPHNIS

Contre remboursement.

CHLOÉ

Quel plaisir éprouves-tu à me dire des choses dures ?

DAPHNIS

Il ne faut pas croire que cela m'amuse toujours.

CHLOÉ

Tu ne les penses pas, au moins ?

DAPHNIS

Non; ce sont elles qui me passent par la tête!

CHLOÉ

Ta littérature te fait mal.

DAPHNIS

Oui, oui : culte de l'art! religion du beau! c'est ça! Il n'y a pas de Christ sans épines.

IV

CHLOÉ

Tu te rappelles comme nous nous sommes roulés sur l'herbe !

DAPHNIS

Mais nous avons peu roulé sur l'or.

CHLOÉ

Bah! quand nous serons riches!...

DAPHNIS

Nous serons donc riches ?

CHLOÉ

Mon Daphnis, dès que tu auras gagné beaucoup d'argent, nous serons riches. Oh! je ne tiens pas à l'argent.

DAPHNIS

Avec un chiffre de combien assuré? Je me disais, jeune marié : « Voilà une femme courageuse que la misère n'effraiera pas et qui vivra avec moi sous une cabane de cantonnier! » et je ne demandais au Seigneur que de nous donner notre pain quoti-

dien, du pain de ménage si c'était possible, jusqu'au jour de ma mort où tu ferais la grande collecte définitive.

CHLOÉ

Tu m'honorais. Mais si cette bonne opinion de moi t'encourage à la paresse, je préfère tout de même que tu arrives.

V

CHLOÉ

Quand tu es là, devant ton bureau, et que tu n'écris pas, qu'est-ce que tu fais? Assurément, penser, c'est travailler. Il est des paresses fécondes. Remarque comme je retiens aisément tes phrases. Mais (suis-je sotte?) j'aime mieux te voir, dans ton intérêt, un porte-plume à la main.

DAPHNIS

Il fallait le dire! tranquillise-toi. Désormais j'aurai un manche de pioche.

VI

CHLOÉ

Tu seras célèbre.

DAPHNIS

Diable! y tiens-tu? je ne te le garantis pas.

CHLOÉ

Tu seras célèbre, j'en suis sûr, quand tu seras vieux, ou ce que disent les journaux ne signifierait rien.

DAPHNIS

En ce temps-là, je n'écrirai plus que des préfaces pour les jeunes.

CHLOÉ

Il faudra être bon pour eux, les recevoir tous.

DAPHNIS

Par fournées.

CHLOÉ

J'y veillerai. Protectrice accueillante et constamment en train de sourire, sur le seuil de ta porte, c'est moi qui leur dirai, les poussant d'une tape amicale : « Entrez, le maître est là! »

VII

DAPHNIS

Je mets des heures à écrire une ligne. Est-ce que je travaille trop ou pas assez? je ne sais plus.

CHLOÉ

Est-il nécessaire que tu remplisses de si gros livres?

DAPHNIS

Les éditeurs te diront qu'il ne faut pas voler le public.

CHLOÉ

Du courage! je serai ta compagne fidèle.

DAPHNIS

Prends garde! c'est un emploi qui exige du savoir et de la délicatesse. Chauffe tes parfums à distance. Verse doucement la louange, comme si tu préparais une absinthe, et ne t'arrête jamais, sous aucun prétexte, d'admirer toujours « ce que j'ai fait de mieux jusqu'ici! »

VIII

CHLOÉ

Alexandre Dumas père avait-il du talent? Je te demande cela parce qu'il m'amuse, tu sais!

DAPHNIS

Donc il en avait. Son fils en pense le plus grand bien. Tu n'apprécies pas la littérature moderne?

CHLOÉ

Si, j'ai lu quelques-uns de tes livres préférés. Des fois, bon Dieu, que c'est intense! Oh! la! la! On y trouve aussi moins de répétitions, mais tes écrivains voient trop noir.

DAPHNIS

L'optique progresse. Son éducation faite, l'œil regarde au fond des choses, et toutes les choses, avec le temps, déposent.

CHLOÉ

Dommage! Je lis pour mon plaisir.

DAPHNIS

Achève le vers : et non pour ton supplice!

CHLOÉ

Car, moi, je suis gaie, gaie!

DAPHNIS

Marions-nous encore.

CHLOÉ

Et je sens que jamais je ne m'habituerai à la tristesse.

DAPHNIS

C'est qu'alors tu mourras jeune, bientôt.

IX

CHLOÉ

Tu ne m'as pas dit tes idées en politique. Tu ne votes même pas. Es-tu inscrit? je parierais que non.

DAPHNIS

Et pourtant, un gouvernement « c'est de l'air qu'on respire! » Conseille-moi.

CHLOÉ

Je n'y entends rien, mais quand mes amies me demandent: «Ton mari est-il républicain?» je suis confuse et je réponds tantôt oui, tantôt non, au hasard. Déroutées, elles finissent par ne plus savoir à quoi s'en tenir. Je t'aimerai bien : choisis un parti, celui que tu voudras, pour nous fixer.

X

CHLOÉ

J'entre volontiers dans une église, me rafraîchir. Mais, je l'avoue, je ne prierais, à mon aise, sans choisir mes mots, que devant la belle nature.

DAPHNIS

Et sur une hauteur, afin d'élever plus vite ton cœur dirigeable vers Dieu polyglotte.

CHLOÉ

Tu vois, tu te moques quand je fais la bête, et tu te moques quand je comprends tout. Suis-je pas la femme d'un libre-penseur?

DAPHNIS

Nous irons tous deux à la messe demain.

XI

CHLOÉ

Veux-tu me faire un plaisir pour ma fête? Rends-moi le droit que je t'ai donné d'assister à mes toilettes.

DAPHNIS

Tu te négligerais.

CHLOÉ

C'est si gênant! pouah!

DAPHNIS

Qu'est-ce que tu as de sale?

CHLOÉ

Il y a des choses qu'un mari ne doit pas voir.

DAPHNIS

Ce sont celles-là que je veux voir. Dès qu'on aime moins, on se tient mal. L'amour vit de beaucoup d'eau fraîche. Je te sens mienne si, à quelque heure que je te surprenne, tu me montres des ongles plus lumineux que des croissants de lune, des cheveux rangés, en place, une bouche neuve comme l'intérieur des abricots. Lis la Bible : on s'y lave les pieds à tout bout de chemin. Je parle gravement. N'oublie pas notre convention.

CHLOÉ

Non : « nous nous préviendrons mutuellement (car on ne se connaît pas soi-même) qu'une visite au dentiste paraît nécessaire. »

DAPHNIS

C'est d'une importance immesurable. Une dent gâtée gâte tout.

CHLOÉ

Compte sur moi. Comme nous nous aimons! Qui dénombrera les êtres anéantis dans nos nuits d'amour? Ma conscience a la chair de poule. S'il y avait crime!

DAPHNIS

Put! cinq minutes avant la vie on est encore mort; aussi, ne te presse pas. N'anéantis pas trop vite. Ça jette un froid.

CHLOÉ

Un mot, pendant que j'y pense, relatif à notre convention. Tu ne te fâcheras pas, mon Daphnis. Il m'a semblé, ce matin, que ton haleine.....

XII

CHLOÉ

Notre enfant est notre joie. Il nous occupe toute la journée.

DAPHNIS

Il ne nous laisse pas un instant de liberté.

CHLOÉ

C'est juste! Nous avons dû renoncer au théâtre, au monde, et hier encore nous refusions une invitation à dîner.

DAPHNIS

Le pauvre petit est si gentil qu'on n'a pas le courage de lui en vouloir.

CHLOÉ

Suppose un instant que nous n'en ayons pas.

DAPHNIS

Ou qu'il soit mort.

CHLOÉ

Tu vas trop loin. Je disais cela comme autre chose. Que ferions-nous de notre liberté? Le café-concert ne donne pas le bonheur, et ma vie aura été belle, si je meurs la première des trois.

XIII

CHLOÉ

T'aurais-je épousé, si tu avais été impropre au service militaire? Mais nous n'aurons pas la guerre, hein?

DAPHNIS

Entêtée! Il y a vingt ans qu'on te dit que si.

CHLOÉ

Accepte-t-on des ambulancières? je te suivrai au bout du monde.

DAPHNIS

Quel chapeau mettras-tu?

CHLOÉ

Je suis sérieuse. J'ai le pressentiment que tu ne reviendrais plus.

DAPHNIS

Ne t'y fie pas.

CHLOÉ

Oh! je t'attendrai.

DAPHNIS

Avec qui?

CHLOÉ

Je te défends de ma parler ainsi, même en riant.

DAPHNIS

Pleures-tu parce que je te fais de la peine? Te fais-je de la peine, pour t'aider, parce que tu as périodiquement envie de pleurer?

XIV

DAPHNIS

Il est sain, ma Chloé, de brûler d'un coup, de temps en temps, tous les torchons du ménage. On me l'a bien recommandé!

CHLOÉ

Qui ça encore? *On*!

DAPHNIS

La même.

CHLOÉ

Je te pardonne tes taquineries. Mais écoute, si je m'aperçois de quelque chose, tu m'entends, ce sera fini entre nous, ir-ré-vo-ca-ble-ment.

DAPHNIS

On « lit » ça. Je vois l'adverbe écrit à la porte de ton cœur, en lettres de gaz.

CHLOÉ

Regardez-le serrer ses lèvres plates de lézard! Houe! le peut! que tu m'agaces! A la fin, qu'est-ce que tu as? Qu'est-ce qu'il te faut? Qu'est-ce que tu veux?

DAPHNIS

Je voudrais être tantôt le premier homme de lettres de France, et tantôt le dernier homme des bois.

JULES RENARD.

BALLADE

POUR SERVIR DE PRÉFACE

AU « PAYS DU MUFLE »

> « *Habitavi cum habitantibus Cédar...*
> « *comparati sunt jumentis insipientibus*
> « *et similes facti sunt illis.* »
>
> PSALM., *passim*.

Mes Quatorzains et vous, Ballade si
Hautainement guoguenarde et frisquette,
Benoît lecteur vous ait en grand merci !
Panurge daube et Sannio craquète,
Et ce divin Mondor, pendant la quête,
Objurgue Tabarin spurciloquent.
Et c'est pourquoi je me rigole quand
— Une rougeur pudique sur leurs trognes —
Vous effarez les snobs ivres de cant :
Ce que j'écris n'est pas pour ces charognes.

Est-il bourdeaux, Quatrevents ou Farcy,
Dont Maizeroy n'emporte la conquète ?
Le fin lamper du Mage (*) a réussi
Tant qu'à Lesbos, pour très cher, il béquète.
Mais l'alkermès, l'ambre ni la roquette
Au jeu d'amour ne l'ont rendu fréquent.
Paul Bonnetain, astucieux bacchant
Dont le poignet suscita maints ivrognes,
Se vend bien plus que monsieur Barracand.
Ce que j'écris n'est pas pour ces charognes.

Gallefretiers et veillaques aussi,
Journaleux chez qui Prud'homme banquète,
Maquerels francs de tout noble souci,
Bélîtres, candidats à la Roquette,
Larbins, truands sans guiches ni casquette,
L'olybrius, le fol et le croquant,

(*) Il s'agit de monsieur Josèphin Péladan, renommé dans la littérature pour l'odeur forte de ses pieds. L. T.

Et René Ghil, si Belge ! prédicant
Son Verbe doux comme pestes et rognes,
Ah ! loin d'iceux contrevaller son camp !
Ce que j'écris n'est pas pour ces charognes.

ENVOI

Prince, immergez l'odieux fabricant
De méchants vers au plus noir des Eaugrognes,
Et, retranché parmi vos quinquengrognes,
Exterminez l'ignare et le pacant :
Ce que j'écris n'est pas pour ces charognes.

VENDREDI-SAINT

Trop de merluche et des lentilles copieuses
— Seule réfection toléréc aux croyants —
Enjolivent de certains rots édifiants
La constipation des personnes pieuses.

Dans l'omnibus aucunement blasphématoire
Montent force nonnains, coiffes et canezou,
Et c'est un air de deuil en les boutiques où
Sourit la poire du Bienheureux Peyreboire.

Quelques petits enfants, — dirai-je masturbés —
Vers Saint-Sulpice, et leurs maîtres, larges abbés,
Du goguenot prochain éjouissent la vue;

Et, près d'eux, obstruant le degré colossal,
Un homme-affiche avec cette annonce imprévue
« *Concert spirituel à Tivoli Vaux-Hall* ».

BALLADE

QUE FIT L'AUTEUR POUR UNE PÉCHERESSE DE SES AMIES

« *Ainsi lui fut baillé par jeu le nom*
« *de saint-Nicolas au temps que la bau-*
« *douinait tel guoguelu saigneur de*
« *veaux, honnêtement cagneux et punais*
« *en diable mais robuste au déduit, et*
« *qui* — selon un plaisant dire de no-
« tre Jehan Rameau — *gardait, contre*
« *l'usage, à sa meilleure pratique le*
« *morceau le plus dur.* »

VIE DES DAMES GALANTES.

De Montmartre ou de Villejuif,
De Saint-Omer ou de Beaucaire,
Sintoïste, mormon ou juif,
Clerc d'huissier ou d'apothicaire,
Maçon aux gestes en équerre,
Soudrille imbu de chasselas
Qu'embrase parfois la monkère,
Va dormir chez Saint-Nicolas !

Une odeur de crotte et de suif
Et de ratatouille précaire
Dans l'escalier dégueulébouïf.
Au lit égayé d'urticaire,
La punaise des deux Macaire
Et ces poux que tu régalas,
Benoît Labre, se font enquerre.
Va dormir chez Saint-Nicolas!

Exécrable au doux monsieur Cuif,
Le boucher succède au vicaire
Alternatif avec le bouïf.
Beau clerc, émule de Vicaire,
Dissipant son meilleur calcaire,
Pour dix francs — prix de ces galas —
Rêve aux oulels-naïls du Caire !
Va dormir chez Saint-Nicolas.

ENVOI

Prince, madame Ségalas
Aux bas-bleus ne la vante guère.
Mais Jean Chouart s'équipe en guerre :
Va dormir chez Saint-Nicolas.

LAURENT TAILHADE.

SANGLOTS DANS LA BOUTIQUE (1)

Le Krach du Livre s'annonce prochain, semble-t-il. De divers côtés montent des clameurs; les comptoirs se lamentent; des gens malintentionnés nous prédisent la faillite; enfin les Amériques, qu'on croyait si grandes, regorgent de nos bouquins; Java, Bornéo en ont assez; la province se rebiffe, et le Tonkin n'a plus le sou. — En ces derniers mois s'était répandue la légende de navires affrétés par les éditeurs, emportant aux antipodes des chargements entiers de Jean Rameau, d'Ohnet et de toute la pacotille jaune. On y voyait déjà l'avenir du roman. Eh bien, non! C'était une fausse joie. Les ballots reviennent et s'accumulent dans les sous-sol. A moins qu'on ne décrète la guerre du Livre, pour forcer à l'achat de lointaines peuplades océaniennes, comme on fit la guerre de l'Opium en Chine, voici encore une branche du commerce national qui va pourrir sur l'arbre.

Ces nouvelles sont graves; le dommage des entrepreneurs sera grand.

Mais il faut voir les choses et les dire en quelques paroles sèches : je n'imagine pas que la Littérature ait à s'inquiéter. Tous les éditeurs de Paris peuvent fermer boutique demain matin; pour le profit qu'on tire d'une œuvre, on ne perdra pas lourd. Que la presse s'émeuve et propose les remèdes qui retarderont la déconfiture, je la comprends, et son inquiétude me charme; une belle source de ses revenus tarirait. Les critiques, tout en jouant les dédaigneux, sont même les premiers atteints. Ils sont bien bons quand ils se plaignent d'être débordés, de recevoir trente volumes par semaine. Chacun sait qu'ils ne les coupent pas, qu'ils en ignorent jusqu'au

(1) Cet article était écrit quand M. Camille de Sainte-Croix parla dans *La Bataille* sur le « Krach des Gens de Lettres ». Je le prie de ne voir qu'une rencontre dans l'expression de sentiments qui sont les siens — et les nôtres. C. Mki.

titre et les revendent sur le quai — en bloc. Puis il y a les quinze cents francs du Monsieur qui tient à se faire « lancer » ! — Tout se paye ; ces petits bénéfices sont dans le secret de polichinelle. — Les éditeurs mettant la clef sous la porte, que vont devenir ensuite les chroniqueurs gagés pour *avoir l'air* de s'occuper des livres, d'en rendre compte ? Ils sont légion — comme dans le Nouveau-Testament — depuis les quotidiens à deux pour cinq centimes jusqu'aux revues compactes !...

Les littérateurs ne sont pas menacés de la sorte. Sans doute ils placeront moins facilement leurs productions actuelles et ne placeront aucunement celles de demain. Ils le savent et se résignent. Déjà beaucoup publient pour eux seulement et les leurs, et considèrent si bien la librairie comme un bas trafic qu'ils ne mettent point en vente. Puisqu'il est avéré, notoire, flagrant, que le *service de Presse* est adressé en pure perte, ils économisent ainsi deux cents exemplaires. La question est aussi plus haute. On est fatigué de donner des volumes « au pair » ou contre des sommes minimes, fatigué de la promiscuité des catalogues, fatigué d'être dans la cohue des non-valeurs, fatigué d'être à la merci du négoce. Surtout, on comprend que la Littérature ne doit rien avoir d'une profession. En bonne conscience, on n'est pas artiste et poète comme on est ferblantier, journaliste, saltimbanque. Ecrire de beaux et bons livres ou seulement des livres personnels et sincères sous-entend des rentes et, à leur défaut, un gagne-pain indépendant. C'est un plaisir, une distraction, un exercice intellectuel, qui porte en soi-même ses peines et ses récompenses ; c'est un mode de vivre, ainsi que le veut M. de Sainte-Croix ; ce n'est pas un métier.

***

Autrement lésés dans leurs tripotages se trouvent les fabricants, les feuilletonistes, les manœuvres de Lettres. Pour ceux-là, la Littérature est un métier, un métier qui péréclite diablement. Car il n'y a pas à dire, ça ne s'écoule plus. L'indifférence du public est à ce point qu'un article de journal haut coté — faut-il citer ? — qui faisait jadir enlever dix et vingt éditions, provoque à peine, aujourd'hui, la vente de trente exemplaires. D'ailleurs, quand les statistiques parlent de quinze mille ouvrages annuellement édités en France, dont trois mille romans, comment veut-on que le public achète ? Il est las, le public, et trop occupé d'autre part. On l'a tellement abreuvé

de sottises, de pseudo-moralités, de niaiseries et d'insignifiances cent fois retapées, on l'a tellement trompé avec les réclames, les articles de complaisance, les insertions et tout l'attrape-nigaud de la troisième page, qu'il ne s'arrête plus devant les montreurs. On en veut à sa bourse : il la défend et il est difficile de lui donner tort.

Pourtant, tout le monde lit! beuglent les optimistes. — Peut-être. — Mais tout le monde lit quoi? — *Le Petit Journal*, les suppléments plus ou moins littéraires, les fascicules à bon marché, les Auteurs Célèbres pour douze sous, les ouvrages en solde, dont les piles multicolores — maladroitement lâchées par les éditeurs qui eussent mieux fait de les incinérer — s'étagent, envahissent les trottoirs et les devantures des librairies, sur le Boulevard. On les a pour vingt-cinq centimes et au-dessous. Les affiches annoncent 30.000 volumes, 30.000 volumes *des meilleurs auteurs*. Les bouquinistes en ont les larmes aux yeux.

Parmi les bourgeois, les gens chic, le public dit lettré, on achète encore un peu. Mais c'est le dernier de M. Zola, le dernier de M. Maupassant; c'est M. Bourget, M. Delpit, M. Ohnet, M. Pierre Loti, enfin les dix tomes à peu près qui forment chaque hiver la production de ces Messieurs les arrivés; coût : vingt-sept francs; hors cela, s'il vient au jour un livre à sensation, on le prend au cabinet de lecture. Je sais bien, jusqu'à présent on se rejetait sur la province, on se consolait en expédiant à l'étranger; les éditions disparaissaient, fondaient, s'évanouissaient, que c'en était à mourir de bonheur et de surprise. Mais puisque la province nous abandonne! Puisque l'étranger lève les mains et demande grâce!... Ah misère! ah calamités et désolations!

J'emprunterais avec confiance les métaphores de nos amis les Magnifiques pour dire que l'heure de la culbute a sonné au cadran de la futilité. L'anguille de l'imprévoyance va « rentrer au fourreau de la déconvenue »; le commerce du livre crève d'indigestion.

*
* *

Ici se place un incident comique. On incrimine l'amateur, le jobard, le bon jeune homme qui paie pour se faire imprimer. C'est le bouc émissaire, le galeux et le lèpreux. Si l'on écoutait les conseilleurs, il faudrait le mener la corde au cou par les rues, replanter les poten-

ces royales et le brancher sur l'heure. L'amateur a envahi les officines d'édition et donné de l'argent pour faire porter ses petites infamies au catalogue. Lui seul est cause qu'on a baissé les prix, qu'on ne vend plus, qu'on n'exporte plus. Il a trompé sur la valeur de la marchandise. — Comme s'il y avait une telle différence entre le bouquin de M. Tartempion et celui de M. Jean Rameau! — Et voyez comme le malheur rend injuste. Sans ce pauvre M. Ceinturon — argot professionnel — les officines auraient mis leurs volets depuis belle lurette. C'est parce que M. Ceinturon verse dix-huit cents francs à l'éditeur pour son mauvais livre que l'éditeur peut en verser deux ou trois cents à l'homme de lettres, — dont le livre ne vaut peut-être pas mieux, mais qui a un nom et fait bien dans la vitrine. M. Ceinturon a été la poutre de soutènement. L'édifice lézardé ne tient que par un miracle d'équilibre, et de continuelles réparations réglées avec son numéraire. Il a été le sauveur en sa naïveté. Et vous lui ouvrez les yeux maintenant! Vous lui hurlez qu'il est un idiot et un misérable. Imaginez-vous qu'il apportait son argent pour le plaisir? Il se croyait appelé, lui aussi! Il sacrifiait une somme ronde pour s'ouvrir la route; il fallait protéger ses illusions, flatter sa marotte et, en politiciens habiles, le féliciter de son dévouement à la cause. La situation se serait prolongée un an, deux ans peut-être, et c'était autant de gagné.

* * *

Parbleu, la débâcle devait venir. L'homme de lettres — au vieux sens du mot — n'a plus guère sa raison d'être; tout le monde lit, disiez-vous; tout le monde écrit, ce qui est pire. Le mal n'est pas que de jeunes hommes payent leurs éditeurs, mais qu'on produise trop. Faire du roman n'est plus le privilège d'une caste; c'est une industrie nationale. Sur les trente-huit millions de Français indiqués par le dernier récensement, les noms de ceux que la *Société des Gens de Lettres* pourrait accueillir empliraient le Bottin. De par le gouvernement et les principes d'égalité — inscrits sur tous les frontons — chacun a été à l'école, a passé son bachot; nous avons l'Instruction obligatoire, et le roman obligatoire qui en découle; nous recueillons à présent le fruit des semailles universitaires; on est arrivé à ne plus lire que *ses livres*, se disant qu'on n'a pas besoin d'aller prendre chez le voisin ce qu'on peut fabriquer soi-même.

Et vraiment il fallait être bien mal doué, bien abandonné des Dieux et de ses professeurs pour n'être point capable de pondre une *Comtesse Sarah* ou *Le Fils de Coralie*.

Si le moment se présente enfin où l'on s'aperçoit qu'il n'est plus possible de gagner de l'argent en fabriquant des bouquins, nous crierons : tant mieux, la place sera nette. Le roman est compromis. Mais c'est une forme hybride et transitoire, forme si bien descendue, si basse depuis qu'elle appartient à tous, qu'il devenait nécessaire de la transformer. Le poème et le livre de vers, formes hautes de la littérature, qui ne furent jamais de vente courante, ne sont pas en question. On écrira toujours de belles choses, quand on en sera susceptible. Et nous vivons à une époque si bizarre, si hostile aux prévisions, qu'il pourra se trouver quand même des curieux pour les acquérir.—Va pour le Krach du Livre; il n'atteint que les bateleurs et les négociants. Et qu'ils le sachent bien : ils peuvent gesticuler et se répandre en doléances; ce n'est pas nous qui en aurons pitié.

CHARLES MERKI.

ANNIVERSAIRE

I

Naufragé, parmi les épaves il naviguait seul, au gré des houles, sous un ciel blafard où fulguraient des astres apocalyptiques, des astres larges et multiformes pareils à de barbares boucliers d'airain fourbi... Les flots galopaient avec des bonds désordonnés, sans un murmure, comme pris de panique; les vents, tels des fauves affamés, lacéraient sans rugir des nues violâtres qui saignaient dans les hauteurs du ciel et tachaient l'Océan de flaques tragiques... Tout à coup, un cri d'angoisse qui se prolongea longtemps, repercuté par l'écho des grèves, anéantit l'inexorable silence qui présidait au désastre, et un choc formidable coucha brutalement l'homme sur le radeau, qui tourbillonna durant quelques secondes pour s'engloutir à tout jamais...

Phanuel, éveillé en sursaut, se frotta les yeux et promena un rapide regard par la chambre très calme... Qui avait crié ?... Une terne lueur d'aube blanchissait à peine les vitres, où le gel avait buriné de florales arabesques. A côté de lui, Marie, sa femme, enfouie jusqu'au nez sous les couvertures, dormait profondément.

— Suis-je bête! grommela-t-il.

Et il se mit en devoir de reprendre son somme.

Mais à peine s'était-il assoupi qu'une plainte long-modulée l'éveillait de nouveau. Cette fois, il se dressa sur son séant, perplexe, et se pencha sur Marie. Elle avait déclos ses grands yeux d'enfant et semblait contempler très attentivement le parasol japonais suspendu au plafond. Il eut un sourire à la voir si charmante dans l'ébouriffement de sa chevelure d'or, et se mit à la câliner doucement avec des mots d'amour; puis, comme elle ne répondait point à ses cajoleries, il crut à des jeux cou

tumiers et laissa tomber une pluie de baisers au hasard des lèvres. Marie, impassible, garda son attitude contemplative de roide momie et s'obstina dans un absolu mutisme.

Alors une inquiétude, qui grandit de seconde en seconde, commença de poigner Phanuel, et le pressentiment d'une subite catastrophe le secoua d'un tel frisson que, sur le coup, il pensa raffolir. D'une main fébrile il chercha la place du cœur, et ne la trouva pas; aucun souffle ne soulevait la poitrine; les yeux, dans leur implacable fixité, gardaient une lueur d'*au-delà* qu'atténuait à peine le léger voile d'ombre qui les scellait pour l'éternité.

Sans force devant une pareille catastrophe, Phanuel, enfantinement, essaya tout d'abord de la révoquer en doute, et, d'une voix priante étranglée de sanglots, il chercha à ressusciter la morte par des paroles douces et des supplications. Mais, peu à peu, de la voir toujours s'abandonner, malgré ses efforts, en une veulerie de poupée de son, il s'exaspéra. Dans un accès de rage impuissante, il la secoua frénétiquement, broya ses bras frêles entre ses doigts nerveux, la mordit violemment au visage. Et comme soudain une écume rougeâtre ensanglantait les lèvres de Marie, il sauta d'un bond sur le plancher, ouvrit la porte en hurlant : « Au secours ! », empoigna le cher cadavre à plein bras, et, piétinant sur place, il se mit à proférer de si désespérés hurlements qu'un voisin, attiré par le bruit, fut pris de frayeur sur le seuil de la chambre, et s'en retourna.

II

Phanuel était un grotesque étrange. Démesurément long, sec comme un coup de trique, presque calvite, il était en outre d'une irrationnelle laideur. Il devait le jour à l'ignoble accouplement d'une juive prostituée et d'un client de hasard.

Lorsqu'il vint au monde, la sage-femme, qui s'était vue grand mal à le tirer du maternel giron, salua son avénement de cette fatidique exclamation, qui aussi fut un horoscope : « Enfin, le voilà donc ce gibier de malheur ! » Et, de fait, il grandit sous un véritable déluge de taloches, au milieu d'une perpétuelle tempête de railleries, traînant mélancoliquement le guignon à ses chausses. Comme sa face exsangue et osseuse avait de tout temps

requis la sotte malignité des fillettes, aux soirs d'amoureux prurits, que d'autre part sa naissance lui interdisait formellement le plaisir tarifé des filles de joie, il s'était vu, jusqu'à ce qu'il connût Marie, condamné à un célibat d'autant plus cruel que, souffreteux et de nature tendre, il avait d'impérieux besoins de moral épanchement.

Ainsi traqué par le destin, Phanuel était pourtant resté sans haine. Le cilice de douleurs endossé dès le premier jour avait purifié son âme, ennobli son esprit ; insensiblement il s'était détaché de la réalité marâtre pour s'absorber, à la façon d'une plante, dans les consolantes joies du rêve, et bien souvent, par les nuits claires, ce bizarre solitaire avait pleuré d'extase avec des bégaiements éperdus et de fols gestes d'étreintes vers les astres, vers les nuées, pour les brises....

Aussi, lorsque la blonde Marie, par un miracle d'adorable pitié, lui offrit un soir ses lèvres nuptiales, il pensa mourir d'allégresse ; ses élans de passion si longtemps endigués s'épandirent d'un coup en larges flots d'infinie tendresse, submergeant à jamais les désespoirs abolis, et ce fut une aube d'existence nouvelle, toute vibrante de clartés. Libéré des tourmentes anciennes par la voix pacifiante de l'Amie, il connut enfin l'heur de vivre et se grisa du vin violent des neuves espérances. Son éternel rêve, matérialisé désormais, se constitua tout entier dans cette enfant de vingt ans, aux cheveux couleur de crépuscule, que son amour créa une seconde fois à l'image de la surnaturelle Maîtresse songée aux soirs de solitude. Il la magnifia comme l'Idole souveraine qui incarnait toute sa joie, vers qui montaient tous ses espoirs, et il vécut d'ineffables heures, blotti dans l'affection sororale de Marie, ne respirant que par elle et pour elle, en une complète abdication de sa volonté, tel qu'un enfant.

En se retrouvant seul, après la tragique cérémonie des funérailles, Phanuel, pour la première fois, songea que si la Mort était la Reine de Rapt et de Deuil, elle était aussi la grande, la véritable *Consolatrix afflictorum*, et il se résolut au suicide. Cette décision prise, il fut plus calme. Il se procura une fiole d'acide prussique, et, sûr de son prochain affranchissement, il se plut à se remémorer l'élégie de ses deux ans de ménage écoulés en un unique frisson d'amour. Il revécut le passé, minutieusement, minute par minute, et le charme douloureux de ses songeries le captiva si bien que les heures présentes furent brèves.... Peu à peu, elles firent, les

heures compâtissantes, neiger de l'oubli, comme une blanche charpie, sur son cœur blessé... La fiole d'acide prussique fut reléguée au fond d'une armoire... Phanuel, un matin de soleil, se surprit à chanter...

III

Les mois s'écoulèrent. Tombé dans une sorte de léthargie cérébrale, il avait quasi cessé de souffrir, lorsque soudain, sans qu'il fût capable d'en définir la cause, une sourde angoisse l'étreignit de nouveau. Ce soir-là, sa chambre lui parut vide, plus abandonnée que de coutume. Il songea que Marie était décédée depuis près d'un an, et cette remembrance lui causa une sorte de terreur qu'il ne put réprimer. Son inquiétude alla grandissante les jours qui suivirent, et la nuit qui précéda le jour anniversaire de la mort de Marie il fut assailli d'épouvantes folles et ne put fermer les yeux. Enfin, au matin, la crise, latente jusque-là, finit par éclater. Dans une terrible hallucination, le drame annulé se rejoua point par point, méthodiquement : Marie mourut une seconde fois.

Phanuel, incapable de se débattre, se mit à fuir à travers Paris, éperonné par une douleur vorace qui lui mangeait le cœur.

La tête enfouie jusqu'aux oreilles dans le col haut monté de son pardessus, les mains dans les poches, il allait droit devant lui, rasant les murs, l'échine courbée, le regard vague. Parfois, à l'intersection de deux rues, il s'arrêtait net, semblait « prendre le vent » comme un chien perdu, et continuait sa route d'une marche irrégulière et bizarre d'ivrogne. Sourd aux imprécations des gens qu'il bousculait, il brûlait le pavé à grandes enjambées; par instant, il accélérait son allure, prenait le pas gymnastique, se mettait à courir vertigineusement, puis, épuisé, hors d'haleine, il s'alentissait par degrés et finissait par muser sans rien voir, en des poses de flâneur, aux vitrines d'un quelconque boutiquier.

Pendant des heures il ambula ainsi sous le ciel plombaginé de cette hivernale après-midi, insensible à l'âpre bise qui lui coupait la figure et figeait des perles de glace dans sa moustache aux crins roidis.

Enfin, sur le soir, la fatigue mâta la douleur. Aveuli, fourbu, Phanuel presque inconsciemment se réfugia dans une taverne qu'un vitrail polychrome défendait contre les

tristesses de la vesprée. Il s'affala sur un divan, dans un coin d'ombre, et se fit apporter de l'absinthe.

IV

Et tout de suite ce fut un grand apaisement, une quiétude douce, comme si, d'un coup, sa cervelle se fût effondrée dans l'envahissante torpeur du bien-être physique.

Sans pensée, il contemplait machinalement les deux grandes salles asymétriques, en retour d'équerre, séparées par une haute tribune où trônait une grasse matrone diadèmée d'un peigne dentelé d'or.

Un jour fin, violâtre, tombait du vitrail rouge et bleu sur le plancher saupoudré de sable. Presque déserte, la taverne, dans cette lueur crépusculaire, arborait un aspect mystérieux de temple, avec ses antiques crédences de vieux bois sculptées en forme de châsses byzantines, et ses lustres bizarres, semblables à de primitifs lampadaires, suspendus par des chaînettes de cuivre au plafond à poutrelles. Un silence presque absolu planait, seulement coupé par le cliquetis aigre de pièces de monnaies comptées et recomptées interminablement par la patronne, ou par la musique cristalline des verres entrechoqués.

Et Phanuel, à moitié ivre déjà, pour avoir lampé d'un trait son verre d'absinthe, laissait errer distraitement ses regards de la verrière historiée d'héraldiques vignettes aux tentures de haute lice, dont les couleurs vétustes sombraient dans une teinte uniforme de gris poussiéreux où transparaissait à peine une forêt aux arbres étrangement tordus, une forêt peuplée d'apocalyptiques monstres que chevauchaient des nains fantasques et des écuyers bardés de fer.

Un léger engourdissement l'assoupissait dans son coin, tandis que les balsamiques vapeurs du bienfaisant poison montaient à son pauvre cerveau obnubilé par la souffrance, le libéraient enfin de la martyrisante obsession, l'éclairaient peu à peu d'une merveilleuse lucidité.

Un rayon du soleil moribond filtra soudain à travers la déchirure d'un nuage et vint lamber le vitrail de la taverne. Le sable se revêtit d'une teinte d'or safrané; les vermouths, les amers, les absinthes étincelèrent, tels d'énormes joyaux. Les monogrammes enclos en des cartouches d'or sur les caissons latéraux s'allumèrent, striés d'une bande irisée; la pourpre cardinalice des minces

colonnettes, cerclées de patères de cuivre où grimaçaient de simiesques binettes, s'aviva. En l'ombre discrète des dressoirs, cristaux et vieilles faïences éclaboussés par place se mirent à chanter, accusant des panses rebondies, des cols minces, des évasements délicats. Tout un pan de la draperie fut balafré d'un éclat de lumière brutale qui en précisa les couleurs passées, et, par-dessus toute cette symphonie en mineure, le vitrail en fusion hurla par la double gamme de ses rouges et de ses bleus constellés de topazes, d'émeraudes et d'améthystes, un éclatant alleluia.

Phanuel s'émerveillait. Une bouffée d'extase lui renversa la tête sur le dossier du divan; la bouche béante, les regards noyés, il se prit à rêver. Aussi bien, il ne souffrait plus du tout, ne songeait même plus à la morte. Ses idées maintenant papillottaient en visions vagues qu'il n'avait pas la force de préciser, mais qui toutes se rapportaient à la conception d'un futur meilleur. De temps en temps il allongeait avec paresse la main vers son absinthe, et en absorbait quelques gouttes qui lui brûlaient le palais. Son second verre consommé, ses idées, tout en restant rationnelles, devinrent extraordinairement falotes.

La nuit tombait dans un léger brouillard, et les passants entrevus à travers le vitrail prenaient des allures cocasses d'ombres chinoises. Proches, ils se mouvaient raides, guindés, anguleux, avec des gestes cassés et gourds de marionnettes frileuses. Lointains, ils s'estompaient en taches sombres et indécises, semblaient s'évaporer comme des formes de rêve; les chevaux, qui patinaient sur un pavé butyreux avec de rythmiques ondulations de la croupe, paraissaient mus par des ressorts.

Et Phanuel se plut à imaginer l'univers peuplé de fantoches en bois, se démenant dans tous les sens, sans raison autre que la fantaisie d'un chorège-farceur qui tiendrait les fils conducteurs et souvent les embrouillerait en vue d'une incompréhensible amusette. Une fois lancé sur cette piste fertile, il se mit à déraisonner à perte de vue sur la duperie de l'existence, l'intellectuelle myopie de l'humanité et autres considérations philosophiques du même acabit.

Ce flot désordonné d'incongrues révoltes l'amena naturellement à d'insolites comparaisons, et, une troisième verrée d'absinthe aidant, il se produisit le plus stupéfiant des phénomènes : Phanuel, le laid, le triste, le souffreteux Phanuel eut pour la première fois un frisson

d'orgueil. Délibérément il s'investit de qualités extraordinaires, et par ainsi se jugea très supérieur aux paisibles bourgeois qui l'entouraient...

Le gaz maintenant éclairait la taverne, qui, dénuée de la poésie mystérieuse du demi-jour, avait repris son aspect banal d'auberge parisienne. Les tentures arboraient des teintes pisseuses, le vitrail éteint saignait de déplorables notes rouillées entre les armatures de plomb, un brouillard de pétun s'élevait, empuantissant l'atmosphère. Le corps complètement annihilé, mais l'esprit d'autant plus acute, Phanuel s'attristait, d'une tristesse qui n'allait point pourtant sans une certaine joie égoïste et féroce, à constater l'abrutissement que dégageaient les physionomies des bonshommes ventripotents échoués autour des tables. De leurs conversations il n'entendait rien, mais à voir leurs gestes puant le mercantilisme des gens qui vivent habituellement de négoce, à voir leurs bouches s'étirer hideusement en un rire identique de mufles satisfaits, tandis que leurs yeux, à tous, trahissaient l'inconscient mal de vivre, une méprisante pitié lui vint. A ces études, il acheva de conquérir sa propre estime, et il eut un sourire de néphilibate...

Soudain son rêve flottant fut happé au passage par une tête de jeune femme, qui profilait au fond de la salle une brune et impérieuse beauté. De prime abord il fut conquis, et brusquement ses idées virèrent. En sa raison à demi-naufragée surgit la vision précise de cette femme nue, dans une pose obscène, et ses sens furent fouettés d'un vent de fougueuse concupiscence. Avec une ténacité d'ivrogne, il se mit à la couver d'une ineffable caresse, soliloquant à mi-voix son admiration en d'exclamatives louanges. A plusieurs reprises les yeux vagabonds de la jeune femme rencontrèrent les siens, sans qu'elle parût y prendre garde ; mais, à la longue, elle s'impatienta de cette gênante inquisition et planta droit son dur regard sur l'importun avec une moue significative. Il baissa les paupières, interloqué, redevenu très timide. Afin de se donner l'audace nécessaire, il absorba un nouvel apéritif, et, tout en se penchant sur un journal en manière de contenance, il tenta de combiner quelque machiavélique projet de séduction.

Malheureusement, lorsqu'il releva les yeux, après cinq minutes d'infructueux efforts d'imaginative, la jeune femme se trouvait en compagnie d'un imberbe freluquet. A son sourire, à elle, à ses gestes, à lui, Phanuel crut démêler un oarystis, et tout aussitôt il fut pris d'une stu-

pide et démentielle jalousie. En ce court espace de temps, une véritable tempête de désirs s'était ruée sur lui, brûlant son sang, martelant ses tempes à coups sourds et multipliés.

A ce degré d'alcoolisme, le rut ainsi déchaîné confinait à une sorte de folie éréthique où sombrait irrémédiablement le reste de sa lucidité. De vagues idées de meurtre et de viol s'emparèrent despotiquement de son crâne alourdi, et, lorsque les deux amants s'escampèrent, machinalement il les suivit.

V

Dans le brouillard, il avançait à l'aveuglette, à travers un dédale de ruelles désertes, titubant ignoblement, se cognant aux murs, embrassant les réverbères...

Rien ne subsistait plus maintenant, en son intellection à vau-l'absinthe, qu'une vertigineuse ronde de chairs nues qui attisaient sa charnelle fringale.

Soudain une ombre lui barra le passage, se cramponna à son paletot; une voix qui voulait être cajoleuse murmura une invitation...

Le lendemain Phanuel s'éveilla entre les draps souillés d'une abominable pierreuse.

Jean Court.

LES POÈTES ROMANS

Combien subsistent des poètes symbolistes de la première heure, de ceux dont les gazettes, voilà quelques années, nous ramenaient périodiquement les noms dans un ordre aussi rigoureusement immuable que celui des saisons ? M. Tailhade se récuse. M. Vignier se tait. M. Kahn a regagné la Belgique, et pour M. Charles Morice, surpris par l'effroyable éboulement de *Chérubin*, il est à craindre qu'il ne reste à jamais enseveli sous les décombres. M. Moréas, resté seul, a senti le besoin de réorganiser son école et d'en transformer la raison sociale. On ne doit plus dire *symboliste*, mais *roman* : et voici que les affaires se font aussi brillantes qu'autrefois. Sur les ruines des anciens poètes, de nouveaux se sont édifiés. Citerais-je M. Maurice du Plessys, l'enfant terrible de cette restauration, dont la *Dédicace à Apollodore* si merveilleusement insolite a stupéfié ceux qu'elle n'a pas fait écumer de rage impuissante ? Citerais-je M. Raymond de la Tailhède, *unique de grâce et de magnificence*, disait Jules Tellier, voilà déjà des ans ? d'autres encore moins hautement avoués pour n'avoir acquitté de quelque ode ou de quelque dédicace « enflammée » leur droit de péage.

Et les scoliastes ne manquent point à l'école. Le commentateur patenté fut jadis M. Paul Adam. Ce semblait alors une âme généreuse travaillée d'un grand désir d'affranchissement, un révolutionnaire émancipateur. Le voici, après avoir chu dans le boulangisme, revenu au papisme; et s'il continue à combattre, ce n'est plus qu'avec des armes dérobées à l'arsenal des plus étroits préjugés. M. Charles Maurras lui a succédé. C'est tout profit pour l'école romane.

Pour si jeune qu'il soit, M. Charles Maurras n'est point un inconnu. Il chronique un peu dans tous les périodiques et plus particulièrement à l'*Observateur Français*, où, chargé de la bibliographie, il préfère tenir le public au courant d'un chef-d'œuvre ignoré que d'une ineptie de M. Albert Delpit, voire d'une indigeste denrée de M. Emile Zola.

Vraiment il sied de le féliciter de maintenir haut l'honneur de son Art, dans un temps où la critique n'est plus guère, entre les mains de gens pressés de parvenir, qu'un moyen de forcer la bourse et la table de leurs contemporains, qu'un instrument de corruption. Tout au moins celui-ci sait-il que son rôle est d'éclairer l'esprit public, non de l'égarer au profit de tel goujat millionnaire ou de tel imbécile influent, et, certes! aucune mauvaise arrière-pensée, aucune basse jalousie, aucune idée honteuse de lucre et de profit n'a présidé à la rédaction de cet opuscule: « Jean Moréas », qu'il vient de publier à la librairie Plon, et dont il n'est que bruit partout, à cette heure, dans les sous-sols de brasseries et les antichambres de rédactions.

Tout d'abord, dans cet opuscule, l'auteur constate que Moréas continue sa brillante ascension, « tel que le voici parvenu au glorieux zénith du *Pèlerin Passionné* ». Les livres ont leur destin. Le *Pèlerin* naquit sous une heureuse étoile. On aurait tort de croire, comme l'insinue un Maitre, indemne d'ailleurs de tout préjudice, en l'occurrence, que tout le bruit mené autour de cette œuvre soit le résultat d'une mystification un peu bien machinée. Un article de M. Anatole France, voire de M. Maurice Barrès — supérieur au premier de tout l'excédent de tirage du *Figaro* — ne suffirait pas à créer autour d'un homme une agitation si retentissante. La faveur influente de ces deux critiques est allée à d'autres contemporains qui n'en ont pas retiré de si appréciables bénéfices. La réclame d'un banquet même (MM. Zola et Alfred Bruneau en ont fait récemment l'expérience) est impuissante à nourrir une gloire. Pourquoi donc cette réclame, qui fut profitable à M. Moréas, fut-elle incapable de sortir de la nuit d'indifférence où ils gisent MM. Haraucourt et Rodenbach, par exemple ?

C'est que le *Pèlerin Passionné* est une œuvre vivante, qui accuse l'âme du moment et où la foule trouve un reflet de ses idées, le sentiment très vif de ses aspirations. Voici que l'enthousiasme de certains lui donne la portée d'un manifeste, lui attribue les glorieuses prérogatives d'un drapeau. A cause d'elle, les félibres s'agitent. Le midi bouge, comme crie Retté avec un rien d'apeurement, et Retté a raison de s'apeurer, car il suffit de prêter l'oreille pour percevoir, sous le cliquetis des rhythmes, tout le fracas d'une prise d'armes. Oui! c'est derrière les strophes du *Bocage* et des *Eglogues* l'explosion d'une âpre révolte, le brouhaha d'une armée en marche,

d'une armée de Latins qui, à rangs serrés, s'avance, pour, une nouvelle fois, conquérir la Gaule!

Cette réaction littéraire, dont je note surtout l'esprit païen, arrive à son heure, alors que nous sommes menacés d'un retour à l'esprit mystique, au moment même où M. Maurice Barrès célèbre le los d'Ignace de Loyola, où M. Huysmans bat la grosse caisse à la porte du Satanisme, où M. Léon Bloy menace les Infidèles des hautes flambées de son style d'inquisition, quand, partout le long des Revues, au pied des Journaux, champignonnent les Mages, les Kabbalistes et les Prophètes. Certes, les gens sensés n'ont aucun doute sur l'avenir d'un pareil état d'esprit. Les ressources de l'hydrothérapie et la propagation du bromure en font prévoir la fatale issue. Toutefois, n'est-ce pas trop déjà que quelques esprits faibles puissent être séduits par le côté décor d'une semblable bondieuserie et que la révolution que nous souhaitons, c'est-à-dire l'affranchissement, pour les consciences, du joug chrétien, en puisse être retardé d'autant? Or donc, puisque les excès appellent les excès, rééditions des vers à Jupiter en attendant de lui réédifier des Temples. Certes! les gens pour qui les bancs d'école furent une stalle d'orchestre aux Bouffes et qui ne furent initiés aux beautés du polythéisme que par les calembredaines d'*Orphée aux Enfers* (œuvre où éclate une telle bassesse d'âme, un tel parti-pris de souillure que Zola lui-même s'en est indigné) ne vont pas manquer de sourire. Je m'adresse à ceux qui — de cette religion hellénique — ont su pénétrer les symboles et en ont compris la merveilleuse grandeur. Au moins cette religion avait-elle sur la nôtre l'avantage de donner satisfaction au double vœu de notre nature et de n'en avoir pas rompu l'équilibre, outre que le mépris de la chair qui fait le fonds du christianisme a détruit tout idéal plastique et obscurci dans nos âmes le sentiment de la beauté corporelle qui est l'échelle par où, comme l'entendait Platon, nous nous élevons jusqu'au concept de la beauté morale.

Aussi bien, puisse cette vogue du *Pèlerin Passionné* ramener en France le goût des Poètes de l'antiquité, qui restent nos maîtres — notez-le —, qui forment là source la plus pure de notre littérature et où, aux heures de décadence et d'épuisement, il n'est pas mauvais que nous allions nous retremper. Il est de mode aujourd'hui de les dénigrer. Pour donner plus de temps à l'étude des langues dites vivantes, on rétrécit le cercle de l'enseignement classique, au sens exact du mot. Tant mieux! Les

esprits hauts, lorsqu'ils aborderont les poètes grecs et latins, y trouveront plus de fraîcheur. On aura moins de prétexte à laisser moisir au fond des placards, sur les planches, tant de précieux matériaux indispensables à l'édification des œuvres nouvelles. Aucun souvenir désagréable ne se mêlera, pour la troubler, à la pure joie qui déborde des vers de Lucrèce ou de Virgile, et sur leur gloire ne flottera plus l'ombre des pensums de jadis.

M. Charles Maurras, né sur les bords de la Méditerranée, dont il dit qu'il n'est point de pensée ni de rêve qu'elle n'ait suscités, accueille ce livre avec une explosion de joie enthousiaste, et il voudrait à tous faire partager cette joie. Longuement, patiemment, il dispose ses arguments, désireux de hâter les compréhensions paresseuses, de dessiller les esprits prévenus.

Une à une, il expose toutes les objections et les réfute. Que reprochez-vous à Moréas ? Son obscurité ? Elle n'est qu'apparente et faite seulement de votre ignorance. Moréas n'emploie que des vocables enregistrés dans les lexiques les plus usuels, et vraiment pouvez-vous bien lui reprocher d'employer des termes aussi vivants que : *hièmal*, *lustral*, *macrobe*, *manuterge* et *simarre*, par exemple !

Est-ce parce que quelques-uns de ses rhythmes sonnent faux à votre oreille? mais cela provient de leur nouveauté. N'imitez pas nos grands-pères qui, façonnés à la fluide harmonie racinienne, se hâtaient de condamner, comme rudes et barbares, les rhythmes de Victor Hugo. Avant de si délibérément juger, rappelez-vous que Moréas a fait, comme il dit, ses preuves dans la métrique règlementaire, et à tout le moins, s'il pêche, avouez que ce n'est pas faute de savoir.

Est-ce parce qu'il n'a point d'idées ? mais les idées ne sont point si nécessaires au Poète, qui vit surtout de sensations, et dont tout l'art consiste dans la notation exacte, dans le rendu précis de ces sensations.

Est-ce parce qu'il ne tient aucun compte de la chronologie? Mais c'est encore une chose fort défendable, et M. Maurice du Plessys, de qui l'humeur pindarique ampoule le discours, a raison quand il s'écrie :

« C'est tellement qu'investi du ministère symbolique le Poète délie du temps et de l'espace, les formules sans les représenter. Riche du savoir qu'il tient de la Révélation sans réserve, l'Univers est sa panoplie. Voyez de quelle main souveraine il taille dans les temps; de quels

flambeaux saufs de nuit il irradie sa prêtrise! et reconnaissez, fronts obscurs! combien il serait sacrilège à son rite, combien il serait attentatoire à sa fonction qu'il pliât à de sordides liens un sacerdoce qui n'a sa légitimité que dans sa suprématie! Ne vous étonnez donc plus qu'il constitue ses poèmes de tout l'Elément incessant; qu'il leur donne au mépris ou plutôt en dehors de toute convention empirique l'architecture *nécessaire*; qu'il assigne à son ouvrage les *conditions extérieures* harmoniques à son essence et à son objet. Oui, c'est à ces causes et à ces fins souveraines que le poète installera sa vision dans le décor afférent, dédaigneux de tout historicisme intrus; qu'il affranchira sa parole des lisières de l'immédiat, et qu'ouvrier de l'or, il ne consentira à laborer que dans un verbe ramené à la noblesse de son origine, épuré des sceaux de la mésalliance et de la sénilité. Et ce n'est voire qu'à ce prix qu'il pourra édifier une œuvre durable et véridique, parce qu'elle aura été, pour parler comme Spinosa, émise sous son angle d'Eternité. »

Donc *solvuntur objecta*, comme s'écrie avec une belle assurance, de l'impertinence presque, M. Charles Maurras. Nous serions bien sots d'aller lui chercher noise là-dessus. Pouvons-nous refuser quelques grammes d'enthousiasme à un Poète qui nous « rapatrie par les sillages de Ronsard aux bords de la pure Odyssée »? Qu'il nous suffise, pour être justes, de ne pas oublier qu'à côté des effusifs impersonnels, qu'à côté des *traditionnistes* où se range Moréas, il y a des *différents*, des *réfractaires* point du tout méprisables.

ERNEST RAYNAUD.

LE CALVAIRE IMMÉMORIAL

A José Maria de Hérédia.

La brise bonne de la Rêverie me poussait à l'aventure, emmi les fermes de pain bis, sur le solide fleuve des routes qu'enrivage l'espérance tendre où pâturent les moutons, ces quenouilles vivantes.

Un peu partout, sous les coqs de métal, en les donjons divins, tintaient, à rhythme égal, les gros sous d'existence versés par l'aile des moulins et la nageoire des charrues.

Solitaire, j'allais ; m'effaçant une fois seule devant la naïve diligence vieille : guêpe au dard de fouet qui, de village en village, voltige et cueille l'animé butin qu'amassera tantôt la ruche de la Ville.

A certain coude du chemin, sans doute rendez-vous de l'adieu des Conscrits, je vis un Calvaire soudain.

Le Christ était à deviner, tant il était usé !

Cela s'arborait près d'un if séculaire aux petits fruits pareils à des gouttes de sang.

Or j'eus beaucoup de peine, car Jésus semblait davantage pâtir en sa décrépitude. Il n'était plus que quelque chose de pendu : comme un chiffon de pierre oublié là jadis, et plus jadis encore, par un gars d'avant l'Age des Lances et des Clous.

Alentour... somnolaient les grandes fleurs de Solitude.

Je dis :

— Que je te plains, Crucifié, d'être si dévasté !... Mais pourquoi telle misère maigre ?.. T'avait-on pas appendu bel et grandiose au Sycomore de granit où je te vois à peine avec les yeux de l'âme ? Réponds,

ô père fraternel, la forme serait-ce des poussières superposées que lèverait en passant l'aile ménagère des Oiseaux du Temps ? Ou bien t'avait-on fait avec le sel des pleurs, et les larmes longues de la pluie t'auraient-elles fondu ? Parle, frère paternel!.. Tu parlas bien à l'époque de palme à la Jolie de Samarie...

Jésus me répondit...

Oh! il ne parlait pas, n'ayant plus de lèvres, plus de langue, plus de bouche, oh! il ne parlait pas... mais le chiffon de pierre prodiguait des abeilles, et chaque abeille était une voyelle avec deux ailes de consonnes.

Or ce miel j'entendis :

— Non ce n'est pas la pluie, non ce n'est pas le temps ! bien que je sois là depuis des siècles, dressé par des femmes pies qui seraient très vieilles si elles vivaient encore, et qui sont, en Paradis, très jeunes d'être mortes. Non ce n'est pas le temps, non ce n'est pas la pluie ! bien qu'il ait plu souventefois pour le plaisir des fleurs et pour la gloire des pommiers ! Non, ce n'est pas cela ! Mais, à ce carrefour, viennent depuis des ans et des années, viennent tous les Moroses d'ici-bas. Depuis des ans et des années, pélerinent vers moi les Mendiants de l'âme et de la chair fanées ; et tous, gravissant les marches du Calvaire, baisent fébrilement mon Image salubre.

— En vérité, Jésus, la présence des baisers se voit à l'absence de la pierre qui s'en alla parmi les lèvres qui passèrent.

— Sache davantage. Chaque baiser définit la Douleur qui le pose. Ainsi le Fol baise mon front, l'Aveugle mes yeux, le Muet ma bouche, le Sourd mes oreilles, le Bancal mes jambes, le Manchot mes mains et mes bras, et mon cœur a la caresse des Madeleines-les-maîtresses. Ces Souffrants réunis signifient la Souffrance Humaine tout entière, et leurs baisers éparpillés concourent au même but en labourant ma pierre bénévole.

— Ce but, quel est-il, Verbe fait essaim d'abeilles ?

— C'est mon Ame ! mon Ame Divine qui couve ingénument sous la forme terrestre. Elle est pour eux l'Espérance admirable, et s'ils savaient ne pas la récolter un jour sous la charrue de leurs baisers, ces pélerins adoreraient l'ivraie blasphématrice et perdraient à jamais la foi du Paradis.

— O ton Ame Divine ! clamai-je éperdu comme un amant divin.

Alors, gravissant les marches du Calvaire, j'étreignis le rédempteur Sycomore et j'y baisai avec ardence le chiffon de pierre à la place présumée des yeux, des mains, des pieds, du cœur, du front, — car le poète est la Souffrance Humaine tout entière.

Si nombreux furent mes baisers que, l'Image disparue de par la forme usée, jaillit l'Ame Divine enfin, l'Ame espérée depuis des ans puis des années par les Mendiants de l'âme et de la chair fanées...

Mon cœur, soudain ravi par ce Diamant premier de l'Invisibilité, s'épanouit ainsi qu'un fanatique héliotrope vis-à-vis du Soleil.

Et je dus rester là, vierge, immuable, séculairement.

Seules m'avaient vu les grandes fleurs de Solitude.

(LES MAGNIFICENCES. — *fin 1889*)

SUR UN RUISSELET

QUI PASSE DANS LA LUZERNE

A Francis Vielé-Griffin.

O l'Onde qui file et glisse, vive naïve et lisse !

Parmi les prairies du Songe, des Filles se révèlent, parfois, la chevelure telle.

Ce Ruisselet, parvule et frais, sans doute est un lézard de désirs purs... épanoui lézard qu'une étincelle d'œil ferait s'évanouir ?

Sur le silence des ongles inférieurs, noyé dans ce saule propice, admirons la pélerine de la Langue et de la Racine qui s'achemine en la luzerne vierge.

Oh ! cela coule sur des cailloux, arrondis par l'obséquieuse politesse, suggérant les chauves jabotés sans leur perruque printanière.

L'azur inclus est, n'est-ce point ? la perceptible remembrance des prunelles nymphales qui s'y séduisirent.

Admirons sans s'y mirer, et de loin sourions, de peur d'effaroucher...

Combien joli de sourire à du rire qui glisse ainsi que des larmes divines de martyres fines !

Je me pris à prier comme devant une Statue-de-la-Vierge en fusion :

— « Onde vraie,
Onde première,
Onde candide,
Onde lys et cygnes,
Onde sueur de l'ombre,
Onde baudrier de la prairie,
Onde innocence qui passe,
Onde lingot de firmament,
Onde litanies de matinée,
Onde choyée des vasques,
Onde chérie par l'aiguière,
Onde amante des jarres,
Onde en vue du baptême,
Onde pour les Statues à socle,
Onde psyché des Ames diaphanes,
Onde pour les orteils des Fées,
Onde pour les chevilles des Mendiantes,
Onde pour les plumes des Anges,
Onde pour l'exil des Idées,
Onde bébé des pluies d'avril,
Onde petite fille à la poupée,
Onde fiancée perlant sa missive,
Onde carmélite aux pieds du Crucifix,
Onde avarice à la confesse,
Onde superbelance des Croisades,
Onde émanée d'une cloche tacite,
Onde humilité de la cime,
Onde éloquence des mamelles de pierre,

Onde argenterie des tiroirs du vallon,
Onde banderolle du vitrail rustique,
Onde écharpe que gagne la Fatigue,
Onde palme et rosaire des yeux,
Onde en vacances des ruches sans épines,
Onde versée par les Charités simples,
Onde rosée des Etoiles qui clignent,
Onde pipi de la Lune-aux-mousselines,
Onde jouissance du Soleil-en-roue-de-paon,
Onde pareille aux voix des Aimées sous le marbre,
Onde qui bellement parais une brise solide,
Onde semblable à des baisers visibles se courant après,
Onde que l'on dirait du sang de Paradis-aux-clefs,
Je te salue de l'Elseneur de mes Péchés ! »

— Ce Ruisselet, j'ai su depuis, était mon Souvenir-du-premier-âge.

O l'Onde qui file et glisse, vive naïve et lisse !

(TABLETTES, *14 avril 91*).

SAINT-POL-ROUX.

L'AFRIQUE OUVERTE

Je me préparais très sérieusement à concourir pour le prix de poésie de l'Académie Française.

Dans ce but — et je prie de croire que la pureté de mes intentions était suprême — je m'étais résolu à réprouver formellement mes erreurs. J'étais décidé à me soumettre avec respect à l'esthétique actuellement en cours (ou en cour) à l'Académie et dans le grand public universitaire, à faire une œuvre que tous les bacheliers pussent lire, comprendre et admirer, dans laquelle ils retrouvassent, agréablement fatigués comme une belle salade romaine, des fragments de leurs auteurs favoris, des bribes de leurs anthologies de classe, les figures de style familières à leurs années de rhétorique, le tout baignant comme il faut dans cette sauce romantico-lyrique, pas trop poivrée, à la Louis-Philippe, qui constitue, pour les honnêtes gens, la caractéristique de la poésie moderne. Je venais donc de relire beaucoup de Hugo, pas mal de Lamartine, quelque peu de l'abbé Delille, pas trop de XVIIme siècle, pas du tout de XVIme, mais du Henri de Bornier, du Déroulède, du Stéphen Liégeard, voire du Jean Aicard. J'étais tout à fait dans l'état mental requis. Je n'attendais plus que le sujet.

L'autre jour, ouvrant un journal, je tombai sur l'information suivante :

« Académie Française. — L'Académie a choisi hier le sujet de son prix de poésie pour le concours de 1893. C'est *l'Afrique ouverte.* »

J'avoue qu'à cette nouvelle mon Pégase en eut les jambes coupées.

Ah ! messieurs, j'étais prêt à tout. Plein d'une noble émulation, j'aurais traité avec un égal courage une *Patrie en danger*, un *Gloria victis*, une *Fête de la Fédération*, une *Union des Arts et des Sciences sous la bannière du Bien* ou une *Apothéose de Victor Hugo* : mais une *Afrique ouverte*, cela me dépasse, ma poésie n'atteint pas à ces hauteurs vertigineuses, j'en reste démesurément baba.

Que diable aussi peut-on dire sur *l'Afrique ouverte* ? quels alexandrins aligner ? de quel enthousiasme orphique être saisi ? Je vois bien ce titre sur une composition d'économie politique, sur une dissertation historique, sur un mémoire diplomatique, mais en tête d'un poème il me fait l'effet d'une citrouille que tiendrait Apollon au lieu de lyre.

Décidément, l'Académie va trop loin. Ce n'est pas parce qu'elle se dispose à recevoir M. Zola qu'il faut qu'elle se croie tenue à jouer de pareils tours aux poètes. En l'honneur de celui qu'elle attend, elle pourra, si elle le désire, fonder un prix de prose intensive : mais, pour l'heure, elle doit en rester aux termes des statuts qui l'obligent à fournir périodiquement aux nourrissons des muses des sujets qui soient dans les cordes de leurs luths.

Les oreilles des poètes académiciens ne se sont-elles pas dressées d'horreur à l'ouïe d'un pareil thème proposé aux méditations de la partie éthérée du peuple français ? Il faut croire qu'ils n'y ont pas autrement réfléchi : ils eussent été impardonnables d'avoir laissé passer cette énormité. Chez M. Leconte de l'Isle, ces deux mots auront vaguement évoqué un troupeau d'éléphants batifolant au milieu des palmiers. M. Coppée aura vu bimbeloter devant ses yeux l'étalage de quelque bazar marocain ou frétiller l'intérieur de quelque café maure. Quant à M. Sully-Prudhomme, il est d'habitude trop loin de l'Afrique, ouverte ou fermée, pour que ces syllabes étranges aient rien pu lui suggérer. Je n'accuserai donc aucun de ces trois messieurs, sinon d'une indifférence par trop olympienne à l'endroit de leurs jeunes et infortunés confrères.

Mais il y a évidemment parmi les Quarante un épouvantable farceur.

Qui est-ce ?

Il ne faut pas chercher dans le parti des ducs. Les ducs s'occupent fort peu de poésie, et ils professent vraisemblablement pour l'Afrique un mépris frisant l'impertinence. Les auteurs dramatiques me semblent également devoir être éloignés de tout soupçon. J'en dirai autant des romanciers. Le seul Loti aurait été capable... Mais, élu d'hier, il n'a guère pu collaborer à cette trouvaille abracadabrante. Les normaliens

seraient assez louches : l'Université est coutumière de ces majestueux coq-à-l'âne, à la fois phénoménaux et poncifs, dont on assomme les élèves béants avec l'espoir de leur fertiliser l'esprit. Cependant, le caractère vraiment par trop contemporain de cette *Afrique ouverte* défie toute connivence de M. Gaston Boissier ou de M. Gréard. Ils n'auraient jamais imaginé et encore moins osé *l'Afrique ouverte*. Non : il faut, sans hésiter, s'abattre sur une des âmes errantes de l'Académie : j'entends, par cette expression, ceux qui *y* sont sans *en* être et qui, pour montrer qu'ils *y* sont, font encore plus de bruit que ceux qui *en* sont. On pourrait d'abord suspecter M. l'amiral Jurien de la Gravière : l'Afrique rentre dans ses attributions. Mais il y a quelqu'un d'autre, pour qui *l'Afrique ouverte* équivaut presque à une glorification personnelle. *Is fecit cui prodest :* il n'y a pas de doute, c'est M. de Freycinet qui est l'instigateur de ce prodigieux concours. Quoiqu'il n'ait pas encore prononcé son discours de réception, on sent déjà — jusqu'en poésie ! — la main de celui sous le gouvernement duquel le continent noir fut partagé entre les nations de l'Europe.

Et maintenant, à vous, poètes, faites aussi consciencieusement que possible votre métier de petits Virgiles vis-à-vis de ce petit Auguste.

Les concours de poésie vont devenir sans doute très divertissants — pour la galerie — si l'Académie persévère à en faire édicter le sujet par ses membres irréguliers, par ceux qui, je ne dirai pas : n'ont jamais fait un vers, mais n'ont jamais écrit une page de prose artistique.

On verra, dans un avenir prochain, M. Bertrand mettre au concours : *Les beautés de l'hypothénuse;*

M. Pasteur : *Le barbet rébarbatif;*

M. Léon Say : *L'Art... gent;*

M. Jurien de la Gravière, ci-dessus nommé : *L'hélice poétique* (ne pas lire *les lices*);

M. Hervé : *Le Soleil* (ne pas confondre avec l'astre du jour);

M. Ollivier : *Jadis et Naguère* (toujours ne pas confondre);

Et, après *l'Afrique ouverte*, M. de Lesseps donnera certainement : *l'Amérique ouverte.*

On m'objectera peut-être que M. de Lesseps est poète. Il est vrai qu'il a composé autrefois un vers. Ce vers l'a même fait joliment Suez. Mais quand il s'est agi de composer le second, il n'a jamais pu le faire rimer.

Si l'Académie Française, en proposant le sujet du concours de poésie, a cru compenser ce qui lui manquait de poétique par ce qu'il semblait présenter de patriotique, on tombe du Charybde de l'étonnement dans le Scylla de l'effarement. L'Académie serait-elle subitement devenue anglaise ou allemande ? Car, il n'y a pas à tortiller, c'est bel et bien au profit des Anglais et des Allemands que le fameux partage s'est opéré. La France a tout au plus réussi à se faire confirmer la possession des territoires qu'elle occupait déjà. Je me trompe : on lui a fait entrevoir le Sahara comme fiche de

consolation. A la gloire donc de l'Angleterre et de l'Allemagne ! Je ne vois pas moyen de traiter le sujet autrement. A moins que, *horresco referens*, l'Académie n'ait voulu en jouer une bien bonne aux Italiens ! Ou que, mais ceci partirait vraiment d'un bien mauvais naturel, elle n'ait désiré narguer ces pauvres Portugais dans leur malheur !

Et avec tout cela, les difficultés s'amoncellent. On chipote pour le moindre petit bout de grève, on se conteste des contrées où pas un blanc n'a encore mis le pied, on bataille pour des lacs, des fleuves, des montagnes dont on n'est même pas sûr géographiquement, il y a déjà des incidents de frontière sur des frontières qui n'existent pas. Et la suppression de la traite, n'est-ce pas une des plus énormes escobarderies du siècle ? Les nations s'assemblent en congrès antiesclavagiste, et, lorsqu'il s'agit de prendre les mesures conformes aux décisions, les uns se dérobent pour n'avoir pas à interrompre leur petit trafic d'armes à feu et de boissons alcooliques, les autres pour ne pas devoir tolérer la visite de leurs navires ! Quand ce n'est pas sale, c'est triste : on y meurt des fièvres et les voyageurs y sont mangés par les cannibales. Ah ! c'est du joli, l'Afrique ouverte !

Ce qui sera encore plus joli, et ce qui ne ratera pas, c'est qu'en 1893, lors du jugement du concours, il y aura un tel grabuge, tellement de sang versé, tellement d'injustices commises, une guerre ouverte déchaînée peut-être entre des peuples européens, piliers de la civilisation, pour quelques misérables défenses d'éléphant, que l'Afrique sera devenue une véritable honte. Voyez-vous la tête du poète glorificateur et les Quarante du corps qui aura ordonné et devra couronner cette apologie ?

Messieurs de l'Académie, prenez garde à la politique, c'est traître !

Quoique le ton de cet article ne soit pas aussi sérieux qu'il le faudrait, je ne voudrais pas qu'on me supposât capable de monter le coup — oh ! bien petit et de bien loin ! — aux Immortels. Nous ne sommes pas de la génération précédente, où il était de mise de dauber l'Académie, quitte à se faire pardonner plus tard ces irrespects, lorsque l'ambition prenait d'y entrer. D'une race moins enfantine que nos devanciers romantiques ou naturalistes, nous n'avons pas comme eux la Fronde dans le sang. Graves, posés, sages, mûris par le siècle sinon par l'âge, nous nous abstenons des plaisanteries faciles et des rodomontades juvéniles ; nous ne nous amusons point à tous ces bruits superficiels où se complurent nos aînés. Nos mœurs sont paisibles ; nous ne tenons plus à ébouriffer le bourgeois : nous nous contentons de l'ignorer. Il n'y a en nous nul besoin de nous distinguer du public honnête et bien élevé autrement que par la vie intérieure. Les gilets rouges et les chevelures ont cessé d'être un signe de ralliement. Nous nous habillons correctement, et, lorsque nos moyens nous le permettent, nous poussons volontiers jusqu'à l'élégance. S'il y a encore parmi nous quelques incorrigibles bo-

hèmes, soyez sûrs qu'ils sont plus proches de la cinquantaine que de la trentaine et qu'ils ont un pied, sinon les deux, dans le Parnasse. L'Académie n'a donc pas à se méfier de nos intentions. Au contraire ! Nous autres, nous sommes envers elle pleins de déférence : nous voyons en elle la première compagnie littéraire du monde, nous l'admirons lorsqu'elle est admirable, et nous ne demandons pas mieux que de l'admirer le plus souvent possible. Aussi, lorsqu'elle se livre à des élections douteuses, ou qu'elle fait preuve, comme en cette occasion-ci, de mauvais goût, nous nous en attristons plus que nous n'en rions.

Nous sommes surtout fâchés que l'Académie ne tienne aucun compte de nous, qu'elle feigne de ne pas connaître notre existence, qu'elle nous mette dédaigneusement de côté, comme si, par l'esprit, nous n'étions pas, en réalité, plus près d'elle que n'importe laquelle des écoles auxquelles elle fait maintenant des avances. Qu'elle lise nos livres, elle s'en rendra compte.

Ce que nous nous croyons, au moins, en droit d'exiger, c'est qu'elle ne nous nargue pas si injurieusement par des manifestations déconcertantes du genre de ce malencontreux choix de sujet, choix qui témoigne ou qu'elle n'a aucune notion quelconque des tendances idéalistes et abstraites de la poésie actuelle, ou qu'elle veut écarter systématiquement de ses concours tous les poètes capables, à l'heure qu'il est, de mettre quatre vers debout.

LOUIS DUMUR.

LITTÉRATURE HONGROISE

FOLK-LORE

M. Jean de Néthy vient d'enrichir d'un très beau recueil (1) la collection des ballades populaires que l'on peut lire en langue française. L'Angleterre, les régions scandinaves et slaves, l'Allemagne, la Hongrie sont mieux dotées que les pays latins — pays surtout de rires et de chansons — en littérature orale tragique. Même pour les thèmes tels que *Jean Renaud*, qui se retrouvent également dans les deux zones, les versions du nord ou du centre de l'Europe sont fort supérieures en poésie et généralement plus unes et plus complètes.

Cette littérature, y compris les contes, fut longtemps l'unique distraction intellectuelle du peuple, et c'était une distraction vraiment relevée et distinguée, bien plus noble que les fausses notions utilitaires enseignées désormais à l'école, que les histoires lamentables ou gaies distribuées par les jour-

(1) *Ballades et Chansons populaires de la Hongrie*, traduites par JEAN DE NÉTHY (Lemerre).

naux à bas prix, que les quotidiennes anecdotes devenues nécessaires au fonctionnement d'imaginations stupéfaites, abêties par le récit de réalités sans signification.

La poésie populaire, elle aussi, dit des anecdotes, mais exprimées symboliquement : elle chante en termes proférés pour toujours, l'éternel fait-divers, mais généralisé et arrangé selon une forme lyrique et musicale. Cette poésie-là, comme l'autre, se comprend de moins en moins, et bientôt la déchéance de l'intellectualité fera qu'on ne la comprendra plus du tout. Il est bien évident que le besoin du fait tuera le besoin du symbole. A cette heure, il est difficile, en des villes, de trouver des gens du peuple qui possèdent une littérature orale, et, comme la littérature écrite ne parvient pas jusqu'au peuple, le peuple n'a plus de littérature du tout, devient en cela semblable à la majorité de la bourgeoisie.

Deux classes seulement d'êtres humains, en France, ont des connaissances ou des notions d'art : les lettrés (en petit nombre), et les illettrés absolus. Le cerveau d'un illettré breton est souvent plus riche en poésie que celui d'un poète symboliste, — et combien plus élevée en spiritualité que celle d'un lecteur de journaux et de romans, l'âme d'un porcher hongrois qui rôde parmi les bois de la *puszta* en se ressouvenant de chansons telles que :

Trois écharpes blanches j'ai acheté.
Quand je les porterai je serai blanche,
blanche comme un cygne, comme un cygne :
nul n'osera m'embrasser.

Trois écharpes rouges j'ai acheté.
Quand je les porterai je serai rouge,
rouge comme une rose, comme une rose :
sur moi pleuvront les baisers du bien-aimé.

Trois écharpes couleur d'or j'ai acheté.
Quand je les porterai, je serai couleur d'or,
couleur d'or comme un tournesol, comme un tournesol :
c'est aux jeunes filles qu'appartient le monde.

Trois écharpes brunes j'ai acheté.
Quand je les porterai, je serai brune,
brune comme une chouette, comme une chouette :
personne ne me demandera plus un baiser.

Cette chanson, comme toutes celles de la seconde partie du recueil, est d'un genre spécial, sans thème anecdotique, et on n'en connaît guère d'analogues que parmi les *strambotti* siciliens. Les ballades, au contraire, qui ouvrent le volume, se retrouvent dans presque toute l'Europe. Il est très singulier qu'une poésie ou qu'un conte se soient propagés oralement en dix pays de langues différentes : aucune explication n'a encore pu être donnée de ce fait. Il faut vraiment avoir les textes sous les yeux pour admettre que la très populaire ballade, dont le thème est la symbolique histoire grecque, *Héro et Léandre*, soit aujourd'hui même chantée par les paysans

en France, en Flandre, en Allemagne, en Suède, en Hongrie, en Lusace, etc. Comme il est hors de doute que cette ballade traditionnelle ne doit rien ni à Ovide ni à Musée, puisque la poésie écrite ne se transmet jamais oralement; et comme, d'autre part, il est certain qu'Ovide avait pris ce thème dans le fonds populaire, on voit bien que cette légende est très ancienne, mais on ne se rend pas compte dans quelles conditions elle s'est perpétuée en voyageant : peut-être que, pour *Héro et Léandre*, comme pour la plupart des ballades populaires, la transmission par le latin pourrait être admise, mais la preuve a jusqu'ici été impossible à faire.

Parmi les ballades hongroises traduites par M. Jean de Néthy, j'en ai remarqué plusieurs autres dont ma faible science en folk-lore me permet de noter les pérégrinations (1). *La Belle Anna du juge* a de grandes analogies avec L'*Anneau de la fille tuée dans les bois*, chanson patoise recueillie dans le Gard : c'est le même thème. *La Petite Lilia* rappelle, mais de plus loin, *La Pernette*, très répandue dans une grande partie de l'Europe méridionale (2). *Les trois Orphelins*, c'est le même sujet, très écourté, que *La Mère ressuscitée par Jésus-Christ*, chanson très connue dans l'Ile-de-France, et que l'on a également trouvée dans le Cher, dans le Gard, en Wallonie, en Pologne (3).

Sans conclure sur ce vaste sujet, il convient de louer sans réserves M. Jean de Néthy d'avoir naturalisé françaises des poésies qui sont presque toutes admirables ou délicieuses. La traduction, qui semble très exacte, est d'une langue excellente, très ferme et très simple, comme il convenait en un tel sujet.

R. G.

« LA FEMME-ENFANT »

Bürckhardt, dans son *Diarium* si précieux pour l'histoire des Borgia, rapporte qu'une nuit de mariage princier les invités seigneuriaux et sacerdotaux, en vêtements d'église et de bal, entrèrent, précédés de porteurs de torches, dans la chambre nuptiale, et, rejetant les couvertures, mirent à nu les adolescents enlacés. Je crains qu'une orthodoxie rigoureuse ne condamnât ce rite inaccoutumé, et cependant j'y vois moins une profanation qu'un hommage élégant et somptueux à la beauté et aux gloires parfois augustes de la chair. Catulle Mendès aurait dû vivre en cette Italie de la fin du XVme

(1) Consulter : *Recueil de Chansons populaires*, par Eugène Rolland, 6 vol. in-8° (1883-1889).

(2) Cf. G. Doncieux, *La Pernette* (*Romania*, 1890).

(3) Cf. Laboulaye, *Chansons populaires des peuples slaves* (1864).

siècle, ou mieux un peu plus tard, sous Léon X ; il fût peut-être devenu cardinal comme Bembo : il sait aussi bien le latin, et fait de meilleurs vers. Il aurait dû vivre ? Non ; il a vécu alors. Il en a gardé l'eurhythmie, quelque complaisance au péché et le sens de la femme qui échappe à beaucoup, tant qu'il n'y a aucune impiété de sa part à transgresser les mystères et à rejeter les voiles. Dès les *Histoires d'amour*, publiées il y a déjà longtemps par A. Lemerre, il fut ce prêtre un peu indiscret, mais si fervent ! Nul n'a montré de créatures plus effroyables ou plus divines, les deux ensemble parfois, que les femmes apparues dans *Le Roi Vierge*, dans *Zo' Har*, dans *Méphistophéla*, ni même que les trois perverses petites amies Jo, Lo et Zo, et jamais toute la haine et toute la tendresse de l'homme pour « l'enfant malade et douze fois impur » ne s'est plus magnifiquement exprimée qu'en l'admirable poème en prose qui précède *La Première Maîtresse* : c'est l'histoire d'un roi d'Egypte endormi dans son cercueil de cristal et qui porte encore, immortelle, l'imperceptible blessure d'un baiser quarante fois séculaire.

« Une ambiguë créature à l'âme trop vile pour la tendresse, aux yeux trop purs pour la débauche », ainsi est définie Liliane, la dernière venue parmi celles qui résument en soi et exagèrent assez pour devenir des êtres réels dans le monde de l'art l'un des multiples aspects de la femme. La contradiction absolue entre ce qu'elle est et ce qu'elle paraît être, entre la candeur de « l'enfant bleue » et la science, en théorie et en action, de la plus astucieuse obscénité, font d'elle un monstre à part, très bien conçu et très parfait. Que la même personne retrousse volontiers ses jupes au gré du premier venu ou de la première venue, s'en aille très tranquillement à une soirée de journalistes et de cabotins, le soir où sa mère est morte, et quitte le lendemain matin la chambre d'hôtel où elle s'est donnée pour assister à l'enterrement, qu'elle achète un beau jour un singe et se livre sur lui à des jeux peu innocents que les manuels des confesseurs appelleraient : bestialité, que la même personne fasse tout cela et garde une attitude de touchante ingénuité, ne veuille pas être traitée de fille sans attaques de nerfs, « parce que, elle, elle a été bien élevée », et raconte tout à coup les histoires de couvent les plus irréprochablement naïves, voilà qui semble impossible ; et cependant cette dualité n'a plus rien qui étonne si l'on veut bien considérer que Liliane est réellement *une enfant*. Petit prodige qui à peine hors du maillot récitait des fables et jouait méthodiquement de la musique classique chez les personnes sérieuses, farcie de toutes les nomenclatures de mythologie, d'histoire, voire de botanique ou d'autres sciences plus relevées, violée à neuf ans par un abominable vieillard, elle a appris la débauche comme le reste et est devenue très forte sans cesser d'être une simple pensionnaire qui apprend bien :
« Il y avait dans sa façon de faire crier de joie son amant un
« peu de la satisfaction qu'aurait une écolière à étonner un
« examinateur en récitant sans faute une leçon bien étudiée,

« quoique ennuyeuse peut-être. » Par un arrêt de développement intellectuel et moral explicable, si l'on veut bien songer à ce viol en un âge si précoce, elle a neuf ou dix ans au plus, malgré ses dix-sept ans ; elle est restée une enfant, c'est-à-dire une âme inconsciente, incapable de pudeur ou d'impudeur, puisque la pudeur suppose l'idée du mal.

Ce caractère exceptionnel est jusqu'ici très fortement établi par le parfait magicien de lettres qui l'imagina. Mais il faut se défendre contre le charme et contester le revirement qui se produit en Liliane, bien qu'une mort presque immédiate permette de croire qu'un retour aux habitudes anciennes eût peut-être été possible. Cette merveilleuse cure psychologique est si difficile à admettre qu'elle est racontée par l'excellente Mme Laveleyne au lieu d'être mise en action ; mais une parole ou un acte seront toujours plus significatifs que les explications, si subtiles qu'on les invente. Et, après tout, est-il nécessaire de se défendre ? Je ne pense pas que jamais l'exactitude analytique doive être préférée à l'affirmation d'un poète, quelle que soit de prime abord l'étrangeté de ce qu'il affirme. L'important, c'est que Catulle Mendès ait écrit un beau livre de plus et que Liliane et ses comparses, Faustin Laveleyne, Mme Laveleyne, Nathan Klotz, le marquis de Montpoul, ceux du premier plan et ceux qu'on entrevoit seulement, soient doués d'une vie intense et personnelle ; c'est aussi que *La Femme-Enfant* soit exécutée en un français irréprochable, qualité fort peu commune quoi qu'en pensent quelques-uns, tandis que nombre de poètes et de romanciers, nos compatriotes par l'acte de naissance, parlent couramment le Welche et quelquefois le Pahouin.

PIERRE QUILLARD.

LES LIVRES (1)

La Femme-Enfant, par CATULLE MENDÈS (Bibliothèque Charpentier). — Voir page 179.

L'Exorcisée, par PAUL HERVIEU (Lemerre). — Œuvre de psychologie pour qui tient à une classification, de psycholo-

(1) Aux prochains fascicules : *Enquête sur l'Évolution littéraire* (Jules Huret) ; *Chansons d'Amant* (Gustave Kahn) ; *Vers l'Absolu* (Bénoni Glador) ; *Les Principes supérieurs* (J.-C. Chaigneau) ; *Le premier amour de Pierrot* (E. Tavernier) ; *Chantefable un peu naïve* (Albert Mockel) ; *Le Livre de Thulé* (L. Duchosal) ; *L'Eternel Jocrisse* (G. Chanteclair) ; *Promenades sentimentales* (J. Thorel) ; *La Joie de Maguelonne* (A.-F. Hérold) ; *Les Tourmentes* (Fernand Clerget) ; *Histoire Générale de la Vélocipédie* (L. Baudry de Saunier) ; *Général de Ricard. Autour des Bonaparte* (L.-Xavier de Ricard).

gie à fleur d'âme, fluide, infiniment épandue. Ce n'est pas là un reproche à l'auteur, dont l'esprit ingénieux se plaît aux subtiles casuistiques et y excelle. M. Paul Hervieu *comprend* plus qu'il ne *sent*, et il perçoit les rapports infinitésimaux, les divisions et les subdivisions les plus ténues. Il intellectualise l'âme, puis, avec une louable délicatesse de touche et une habileté sans pareille à rester sur les confins au-delà de quoi ce serait le pathos sentimental, il raisonne, induit, déduit et analyse. Casuistique, ai-je dit; voici le cas de *L'Exorcisée* : une jeune femme, « qui ne s'est jamais aperçue qu'elle aimât son mari avant de remarquer qu'elle ne l'aimait pas », s'est donnée à un autre sans savoir pourquoi, sans motif, dans un moment d'inconscience dont elle parle ainsi plus tard : « On explique des meurtriers par le fait qu'ils ont vu rouge : quant aux femmes, à l'instant qui leur est fatal, on pourrait presque de même dire qu'elles voient blanc, un blanc de vide éblouissant, le blanc de vertige dans un tournoiement où se fondent toutes les couleurs de leur existence. Mais pourquoi ai-je fait cette chose?... Comment, à force de ne pas vouloir, atteint-on un degré où l'on veuille ce que l'on ne voulait pas, ce que l'on ne voudra plus?... » Or, après s'être donnée, ou plutôt laissé prendre, elle se sent *dépossédée d'elle-même*, «... tellement dépossédée que je ne saurais pas disposer de moi. Ah! j'ai cherché, j'ai essayé, j'ai voulu oser!... Je suis possédée par lui, possédée par le fait, matériellement possédée... » Mais un second amant la prend dans un moment d'inconscience assez analogue au premier, et comme, cette fois, succède un évanouissement total, elle emporte de l'aventure « un doute charnel dont les tolérances s'étaient substituées à la superstition aiguë de sa chair » : d'où l'exorcisée. Cérébralité, névrose, casuistique; œuvre fort curieuse, en tout cas, d'un écrivain de grand talent, dont la langue, pour précieuse qu'elle soit et compliquée, ne cesse jamais d'être claire. — Je citerai encore cette silhouette morale du mari par sa femme : « D'après lui, il y a des choses que « l'on ne dit pas », que « l'on ne fait pas », celles dont « ne se doute pas » une jeune fille, et celles qu'on ne lui fera jamais croire de la part « d'un parent », ou d'un homme « qui a été marin », ou d'une femme « qui a des enfants ». Est-il assez complet?... A. V.

Le Nazaréen, par HENRI MAZEL (Savine). — Un de ces drames injouables comme en rêvent les poètes quand ils ont longuement compulsé des Tomes d'archéologie, étudié des planches de restitutions ou relu les vieilles chansons de geste et les légendes de la Bibliothèque Bleue. En un déroulement de fresque, des scènes vaguement s'ordonnent, des personnages magnifiques parlent de choses pompeuses; l'action, enfantine, n'est rien qu'un prétexte à mise en scène; tout l'intérêt se porte sur le décor splendide, sur l'apparat des costumes, les cortèges, le mouvement des foules qui acclament dans la joie des trompettes et le cliquetis des armes. La pièce, le roman, l'intrigue, les états d'âme, le côté humain de l'œuvre,

enfin ce qui la fera vivre et palpiter, on s'en occupera plus tard. Ainsi me semble *Le Nazaréen*, ébauche de drame, fragment d'un magistral poème que le réveil brusquement venu ne permit pas d'achever. Et peut-être l'aimons-nous mieux ainsi. — A cette cour de Trajanopolis en Romélie, parmi l'opulence byzantine, la gloire théâtrale du vieil Empire d'Orient, ce que viennent faire ces patrices, ces comtes, ces clarissimes, ces chevaliers, ces rois et leurs dames, ne nous inquiète guère. Ils sont là qui étalent des robes de brocart et l'orgueil des armures, qui se drapent dans les soieries d'or et de pourpre; c'est tout leur rôle. — On se tromperait en demandant un drame véritable ; à juger d'ensemble, la conception paraîtrait étriquée ; elle manque de souffle. Malgré leurs grandes paroles, leurs gestes tragiques, les personnages restent de touts petits bonshommes ; leurs agissements sont naïfs et mécaniques. Ils ne sont là que pour se faire voir et déclamer en une langue merveilleusement descriptive, pour débiter des tirades où vraiment on trouve quantité de choses très bien. J'insisterais volontiers sur le côté descriptif du talent de M. Mazel et son érudition curieuse. Ce sont là des qualités, et qui le porteront à écrire des pages meilleures que ces dialogues du *Nazaréen* — un peu trop sous l'influence de la *Tentation* et de *Lohengrin*. En tout cas, son livre est gros de promesses ; il serait bon d'y revenir. C. MKI.

Des Visions, par PIERRE-M. OLIN (aux bureaux de la *Wallonie*). — Après un « Prologue à ma conscience, en mémoire de la rose mystique de Sidon », où, en vers d'un symbolisme rare et d'une métrique personnelle, l'auteur célèbre le désespoir que lui a laissé une passion morte, viennent de précieux poèmes en prose. Ceux-ci évoquent des visions correspondant à des états d'âme, joignent au charme et souvent à la magnificence de la couleur des clartés philosophiques et occultistes d'une saisissante ingéniosité. E. D.

Histoires Normandes, par LÉO TRÉZENIK et WILLY (Ollendorff.) — En tant que genre littéraire, la nouvelle avait besoin d'être réhabilitée; trop de goujats l'exploitèrent; on la leur abandonnait déjà, comme on abandonne le théâtre aux vaudevillistes et aux histrions, comme on abandonna longtemps la critique aux Vitu et aux Sarcey, la chronique aux Henry Fouquier. Toute tentative est bonne, dès lors, qui nous sort de la cuisine, de la fabrication courante, qui se lève contre l'outrecuidance des Talentueux et de leurs marchands. Il faut remercier M. Marcel Schwob d'avoir écrit *Cœur Double;* à un autre point de vue, il faut remercier MM. Willy et Trézenik de leurs *Histoires Normandes*. — Pourtant, s'ils pensèrent qu'on doit avoir quelque chose à dire pour se permettre même un volume de nouvelles — avoir au moins des anecdotes curieuses dans son sac — je ne vois pas bien ce qui les forçait à le grossir de pièces inférieures, par quelle concession ils y admirent de petits contes de troisième ordre et justement dans la note journal, supplément de la *Lanterne*, hebdomadaire de water-closet. A côté de choses de valeur

réelle, de pages d'une incontestable beauté, amusantes souvent d'observation, et d'une acuité de vision remarquable (*La Pointe de Barfleur, Le Gas Faignant, La Solognette*), ils placent *La Maison Verte, Les Aliénés de Bois-Genson, La Dépêche.* C'est parler puérilement que de répéter ici : un gros livre n'est pas toujours un bon livre ; — mais je pourrais citer un cas personnel.

C. MKI.

L'Heure en Exil, par DAUPHIN MEUNIER (Léon Varnier). — Voici une forte plaquette en vers et strophes libres, d'un symbolisme intransigeant, que l'on étudiera curieusement lorsqu'on voudra se rendre compte de l'évolution littéraire de ces derniers temps. Tout ce qu'on a tenté, tout ce qu'on veut de nouveau, à tort ou à raison, a laissé ici quelque trace. Peut-être, parfois, au détriment de l'originalité.

E. D.

Exame de Consciencia, par ANTONIO DE OLIVEIRA SOARÈS (Coïmbra-Manoël d'Almeida Cabral). — J'ai ouvert avec méfiance ce livre qui vient de loin ; je craignais d'y lire quelques poésies de salon et de boudoir comme en écrivent partout les jeunes gens bien élevés et les vieux messieurs galants. Ma joie s'est accrue de surprise en découvrant un poète qui sans doute n'est point toujours parfait ni original, mais qui fait effort vers un art personnel : *Exame de Consciencia* est « un livre d'amour mystique et suave », écrit « loin des barbares, à la gloire de la fiancée spirituelle. » J'y louerai surtout l'unité d'ensemble, encore qu'elle n'aille pas sans quelque monotonie ; peut-être y a-t-il là un luxe exagéré de cygnes, de lys et de vierges, peut-être aussi par moments des expressions bien scholastiques (p. ex. : « L'amict immaculé qui exprime la chasteté extérieure et intérieure ») ; mais ce ton de litanies, ce mélange d'amour profane et de latin liturgique conviennent mieux à une confession de ce genre que telle dissonance de japonisme ou, au milieu d'un sonnet, les horribles mots *fin de siècle* et *décadent*. M. d'Oliveira Soarès, à qui il a fallu bien du courage pour inaugurer une renaissance en dehors de tout milieu littéraire, a mieux à faire que de nous emprunter d'aussi tristes vocables : il l'a montré au reste en écrivant sur des rhythmes de rondels et de ballades d'excellents poèmes, et cependant je préfère encore les belles tierces-rimes où il se complaît : là surtout s'affirme le catholicisme enluminé et fleuri qui donne à son œuvre un caractère de luxe sacerdotal.

P. Q.

Liminaires, par PAUL REDONNEL (P. Lacomblez, Bruxelles). — « Y en aura-t-il qui comprendront la filiation de ces poèmes ? Oui ! Mais beaucoup moins que ne pensent nos ennemis et plus que mes amis ne désirent. Savez-vous que je défie les Welches d'y entendre goutte et les intellectuels de ne pas comprendre ? »

C'est sur ce ton agressif que se clôt la Préface des *Liminaires*. Tout le volume, d'ailleurs, respire ce même air de morgue et d'impertinence. M. Paul Redonnel est l'un des esprits de la jeune génération sur qui se fondent les plus légitimes espérances. Il n'est pas banal. Qu'il prenne garde

pourtant de courir trop l'originalité, qui est, selon Corbière :

> *...Une drôlesse assez drôle de rue*
> *Qui court encor sitôt qu'elle se sent courue.*

Il dispose d'assez de ressources pour ne pas s'en tenir à ces exclusives excentricités de tours et d'expressions qui, répétées, se vulgarisent jusqu'au cliché, et ne laissent pas de fatiguer, d'autant que ses *concepts*, pour la plupart, me semblent entachés de quelque banalité. Ses préoccupations sont telles :

> *Eût-il pas mieux valu encore ne pas naître?...*
> *Où est le Bien, à quoi reconnaît-on le Bien?...*
> *...: Peut-être ai-je peur que la vie*
> *Et la mort soient d'ennui pareil...*
> *...Savoir s'il est vrai que l'on meurt d'amour!...*
> *...Les Elfes sont partis et les Lutins sont morts.*

Cela n'est pas si neuf, il me semble. De ci, de là, des sentimentalités qui détonnent. *Le Chemin de Rome* — IV, où ce vers :

> *Ah! nom de Dieu, de nom de Dieu, de nom de Dieu!*

et la seconde partie d'*Aubes maternelles*, où ceux-ci :

> *C'est pas pour dire, mais, à la fin, c'est rosse*
> *De fabriquer tant d'enfants que ça!*

versent dans le pire monologue et ne dépareraient pas le programme d'un beuglant. On a d'autant plus le droit de se montrer sévère, que l'on sait toute l'exquisité de ce pur esprit qui a nom Paul Redonnel et ce que l'on est en droit d'attendre de lui.

Une pièce dédiée à *Charles Maurras* et où il est parlé « *des Nymphes qu'ont tenté de tuer les Barbares* » pourrait faire croire que le Poète s'est rallié à l'Ecole Romane. Il n'en est rien, et nul plus que lui n'est dénué de tout esprit classique, de tout sens de la tradition. Il nage — ce qui n'est déjà pas si détestable — dans les eaux de Corbière, de Rimbaud, de Laforgue, et c'est un petit poisson vigoureux qui ne demande qu'à devenir grand. Son nom est à retenir, certes! et déjà, dans ce volume de début, parmi des incertitudes et des erreurs, s'ébauche une puissante personnalité. Quelques pièces même se lignent définitives, telles : *Colloques d'Etres*, *Pour t'aimer tant*, *Rimes vertes*. L'Auteur avoue ne pas répugner à l'étiquette de *décadent* : « J'attendrai, dit-il, pour récuser cette épithète, qu'elle soit plus définie et en des bornes moins apocryphes. » Il a raison. La haine des sots est la pierre de touche du talent. On peut être « gueux », « sans-culotte » ou « décadent » fièrement. L'injure ne fait du tort qu'à ceux qui la profèrent. Mais on n'espère pas de moi que j'analyse en quelques lignes une œuvre si forte, et je ne puis que conseiller aux curieux d'art de la lire. Elle leur réserve sûrement de délicates joies et d'esthétiques voluptés. E. R.

Henrik Ibsen. *Etude sur sa vie et son œuvre*, par CHARLES

SAROLEA. Avec le portrait d'Ibsen (Librairie Nilsson). — Du théâtre d'Ibsen, qui comprend une vingtaine de drames et de comédies, quatre pièces seulement ont été traduites en français, ce qui est insuffisant pour permettre, sur le dramaturge norvégien, un jugement motivé. L'auteur de cette étude connaît les langues scandinaves, et, aidé des travaux critiques de M. Georg Brandes, il a pu rédiger un petit volume intéressant où les œuvres d'Ibsen sont analysées selon une bonne méthode, quoique avec un enthousiasme peut-être exagéré. Il est certain que, de toutes les gloires exotiques que l'on a voulu nous imposer depuis dix ans, Ibsen demeurera la plus solide et la seule légitime. Quant aux bottiers mystiques auxquels même le dur Hennequin se laissa prendre, — sont-ils seulement bons à faire des bottes?

R. G.

Pétales de nacre, par ALBERT SAINT-PAUL (Léon Vanier). — Je ne sais pourquoi quatre vers de Baïf, d'après Ausone, me reviennent obstinément à la mémoire, en lisant le poème d'Albert Saint-Paul :

Je m'émerveillais en pensant
Comme l'âge ainsi larronnesse
Ravit la fuitive jeunesse
Des roses vieilles en naissant.

N'est-ce pas que le charme même de ces dix feuilles éparses consiste à fixer des minutes exquises et de frêles grâces qui ne durent point? Mousmés en robes de brocart qui vont, lentes et blanches, le long des eaux rieuses, forêts de féerie où veille le Dragon vert, paons rouant près des jets d'eau en éventail, soleils dont l'agonie inonde de pourpre les gorges blanches, c'est un rêve d'heures douces en une mélancolique Cythère qui va mourir. Sied-il, après cela, de se plaindre qu'à deux ou trois reprises apparaissent des mots et des tours de phrase à la manière de Froissard, plus mignarde qu'harmonieuse? Je croirais presque ces passages interpolés, tant ils démentent les gestes souples et les attitudes élégantes des jeunes femmes entrevues, et de celle-ci surtout pour qui j'ai déjà de l'amour :

En sa robe où s'immobilisent les oiseaux
Une émerge des Fleurs comme une fleur plus grande,
Comme une fleur penchée au sourire de l'eau,
Ses mains viennent tresser la sanglante guirlande
Pour enchaîner le Dragon vert — et de légende
Qui de ses griffes d'or déchire les roseaux,
Les faisceaux de roseaux : banderolles et lances :
Et quand le soir empourprera le fier silence
De la forêt enjôleuse de la Douleur
Ses doigts, fuseaux filant au rouet des murmures,
Les beaux anneaux fleuris liant les fleurs aux fleurs,
Ses doigts n'auront saigné qu'aux épines peu dures.

P. Q.

Tendresse (*Le monde thermal*), par MARCEL LUGUET (Savine). — D'un style au premier abord un peu effarouchant, avec ses

abus d'incidentes placées sans aucun souci de l'envergure de la phrase, ce livre est pourtant une étude fort consciencieuse du début de l'âge critique chez une femme honnête et délicate. Pourquoi seulement ce sous-titre : *monde thermal*, bien inutile étant donné qu'il ne s'agit pas de faire, je pense, une belle réclame à Royat, la station auvergnate? Est-ce pour la commodité des entrées en scène et pour le retour inopiné du mari qui arrive de Saïgon?... D'ailleurs, de bonnes études de types de casino, le sculpteur Romain Miran, Banthem. Des détails très fins et surtout neufs sur ce si vieux sujet : la femme vertueuse assaillie par les désirs physiques. Un suicide décrit avec un rare sentiment de la succession des actes voulus, qui finissent par aboutir à une mort presque involontaire. Littérairement, ce suicide est le clou du livre. Enfin, de jolis paysages. — N. B. L'auteur n'est d'aucune école, c'est-à-dire n'imite personne. ***

Les Filles d'Avignon, par Théodore Aubanel (Savine). — Un volume fort prôné dans le clan des Félibres, lesquels sont gens à tapage et d'enthousiasme facile, comme on sait. Par exemple, le lecteur non initié au *Prouvençau* et à ses beautés n'a que faire de la traduction. Il n'y trouvera pas une idée, pas une pensée. On lui chante la nature, la beauté, l'amour, la patrie; il semble que ce n'est pas très neuf. La pièce « *Les Forgerons* » a peut-être quelque couleur, sans excuser le « recueil si impatiemment attendu ». Enfin, ces Messieurs nous horripilent, qui affectent de parler charabia quand il existe du bon français pour tout le monde. Mais comme c'est bien le Midi, ce gratuit lyrisme, ces agenouillements de disciples devant une œuvre sonore et vide. Les méridionaux restent des personnages encombrants et loquaces, vantards et superficiels. Et voilà toute leur littérature. Ils disent *Li Fiho d'Avignoun* et jubilent, encore que Frederi Mistral ait pu prendre pour Tèmo de soun discours d'intrado à l'acadèmi de Marsiho l'éloge de Teodor Aubanel, *qu'éro mort, pécaïre ! l'annado d'avans.* C. Mki.

Mes Dernières nées, *Poésies*, *Fables*, *Chansons*, par Eugène Chatelain, Avant-propos d'Alexandre Boutique (Bibliothèque de la *Revue Européenne*). — M. Eugène Chatelain est une des plus anciennes et sympathiques physionomies populaires du parti socialiste. Depuis plus d'un quart de siècle, il combat, sans s'écarter du droit chemin, en « honnête homme » — ainsi que le note M. A. Boutique, — ce qu'il juge être le bon combat; et, n'y espérant, certes, aucun profit personnel, il publie des journaux, des revues et des livres en vue de propager la bonne parole : « La Muse qui l'inspire, dit M. A. Boutique, est vigoureuse, franche et rude. Il est un remueur d'idées, toujours généreuses. L'un des plus lus parmi les poètes du parti socialiste, s'il ne cueille pas toujours la petite fleur rare qui ne croît que sur les hautes cîmes, s'il ne baigne pas son front dans les nuages, c'est qu'il préfère avant tout rester près des humbles, qu'il aime, leur parler un lan-

gage toujours accessible : le leur. » *Mes Premières nées* contiennent aussi des gauloiseries genre *Caveau*, qui ne sont guère plus de notre temps, et, pour ma part, j'aime mieux le poète socialiste que le poète grivois.

A. V.

Ephémérides et chansons, par CLAUDE LAUZANNE (Savine). — Dans la prière d'insérer qu'il envoie en même temps que son volume, l'auteur a écrit ceci : « Rien de remuant, d'empoignant ou de gracieux et aussi de *lubrique* comme ces poésies. » Quelle aberration ! elles sont simplement soporifiques.

E. D.

La Chanson des choses, par LOUIS MALOSSE (Savine). — *Etoiles filantes; Effet de nuit; Ballade du Printemps; Pour elle*, etc... Dix rengaines sentimentales par page, une métrique embryonnaire et des rimes à peine passables.

E. D.

JOURNAUX ET REVUES

La Société Nouvelle (Bruxelles). — Cette revue est l'une des plus importantes et des plus intéressantes entre celles qui paraissent à l'étranger en langue française. Elle fait une part à peu près égale à la littérature et aux questions scientifiques et sociologiques. Nous relevons dans le dernier fascicule (30 juillet) une étude très curieuse de Francis Nautet sur *Les Sources du sentiment littéraire en Belgique. Expression française*. C'est une bonne analyse des causes du mutisme littéraire des Belges. Les notes d'Emile Verhaeren sur *Charles Cros* sont également à lire : on est étonné de n'y voir aucune allusion à la *Science de l'amour*, cette nouvelle d'une si fine ironie qui, avec un peu de style, serait un chef-d'œuvre. Signalons encore *Le Despotisme en Chine*, prédiction par Frédéric Borde d'une prochaine et profonde révolution en pays jaune.

De Nieuwe Gids (Amsterdam). — La revue littéraire hollandaise par excellence. Nous y avons lu, aux dernières livraisons, des notices fort bien renseignées de Willem Kloos sur Maeterlinck, Alfred Vallette, Jules Renard, Ernest Raynaud, Moréas, *Les Chants de Maldoror*, etc. Celle du mois d'août contient, entre autres pages, une remarquable nouvelle de Ary Prins, *Een Koning*.

Gazzetta Letteraria (Turin). — Noté dans les derniers numéros : *Il Padre Curci e la letteratura gesuitica*, par Gio-

vanni Faldella ; une analyse (un peu à côté) de *A l'Ecart*, de Minhar et Vallette, par Giuseppe Depanis ; *Talento e Personalità*, par Bruno Sperani : l'auteur n'est pas dupe du ridicule aphorisme souvent, à cette heure, proféré, que la littérature actuelle se caractérise par « trop de talent ! » — et il distingue soigneusement la *personnalité*, qui est l'essence du *talent*, et la faculté d'assimilation, qui en est la singerie, en ajoutant que la *personnalité* a besoin d'être rigoureusement disciplinée.

Cronaca d'Arte (Milan). — Une étude sur *Le Vierge* d'Alfred Vallette ; curieuses notes d'Enrico Morselli à propos de la célèbre attirance qu'exercent les concours académiques et autres sur les demi-fous (les mattoïdes), ceux que l'auteur appelle « *i masturbatori della filosofia, metafisica, psicologia e sociologia* » ; une polémique où C. Antona Traversi soutient contre la *Cronaca* la légitimité du théâtre qui plaît à la majorité et « fait de l'argent ».

Critica Sociale (Milan). — Bons articles de polémique ; théories socialistes doctrinaires.

R. G.

Le capitaine Bazeries, cryptologue en ses moments perdus, semble porter l'honneur d'être — comme dit Tallemant — idiot par la tête : *Je suis resté, narre-t-il dans le* **Matin** *du 11 août, trois jours et pour ainsi dire trois nuits sur les fameux chiffres. La difficulté était augmentée de ce que les dépêches étaient rédigées dans le français douteux du temps* (Le temps de La Fontaine et de Saint-Simon !), *et que la même lettre était représentée par plusieurs chiffres. J'ai trouvé.* Flaubert avait rencontré, aux dîners de Magny, un quidam pour lui soutenir que le Duc ne savait pas écrire. La chose Bazeries va plus loin, et c'est tout le XVIIIme qu'il exécute à la houzarde. J'ignore si ce militaire plus nigaud que Baju possède la vérité sur le Masque-de-Fer (circonstance d'ailleurs à ne troubler pas mes nuits) : mais il se peut glorifier d'avoir, dès à présent, légué aux sottisiers de l'avenir une phrase que Sarcey lui-même serait en droit de jalouser.

D. J.

Un article de M. Gaston Calmette (*Figaro* du 5 août), à propos de la représentation des *Aveugles*, de Maurice Maeterlinck, donnée à des aveugles chez M. Maurice de la Sizeranne, est bien réjouissant d'inexactitudes matérielles et d'ignorance foncière. Ces deux perles (entre combien d'autres !) : « Dans l'*Intruse*, où toutes les horreurs de la cécité sont longuement racontées... » — « Quand la question de la cécité avait été posée, au théâtre du boulevard de Strasbourg, un frisson avait parcouru tout le public des abonnés de M. Antoine... » M. Paul Fort, qui envoie volontiers des petits papiers à la presse, n'eût-il pas dû rectifier au moins celle-là ?

M. Camille de Sainte-Croix a dévolu la **Bataille Littéraire** du 11 août aux « Lettres en Algérie ». Il y reproduit des poésies, nouvelles et articles fort curieux, qui révèlent — ce qu'on ignore assez généralement — une littérature algérienne.

La Revue Indépendante de juillet contient une intéressante nouvelle de Mme Tola-Dorian : *Rêve d'Ether*.

Dans les **Entretiens Politiques et Littéraires** de ce mois, où M. Pierre Quillard signe un article contre les « sectateurs de la Renaissance romane », M. Francis Vielé-Griffin publie, à propos de *Pages*, une étude sur M. Stéphane Mallarmé — de qui **L'Art Moderne** du 9 août reproduit l'interview prise naguère par M. Jules Huret.

A. V.

Nous recevons le premier fascicule du **Courrier Médical des Bains de Mer** (in-8 coq. de 12 p. — Dir., Docteur Delcroix, Dieppe, 114, Grande-Rue. Le numéro, 60 cent.; ab. ann. 10 fr.), dont le titre explique suffisamment le but. Rédaction : Docteurs Calot, Dacquet, Duchesne, Déléage, Gresset, Houzel, Mathon.

À LIRE : **Le Magazine Français Illustré** (Contes, nouvelles, voyages, actualités, nombreuses illustrations); dans **L'Ermitage** : *La Fin des Dieux* (Henri Mazel), *la Fin du Double* (Pierre Dufay), *Distiques Parnassiens* (Albert Saint-Paul), etc.; — **La Conque**, dont le frontispice est cette fois signé Judith Gautier; — dans **La Plume**, une réponse d'Adolphe Retté à M. Ch. Maurras : *Le Midi bouge!* et, d'Ernest Raynaud, *l'Homme aux poids*; — **Chimère** (in-8 raisin de 16 p. — Dir., Paul Redonnel, Montpellier, 52, cours Gambetta. Le numéro, 50 cent.; ab. ann. 8 fr.); — dans **La France Moderne**, *Oraison funèbre de Jean Lombard*, par P.-Marius André; — **L'Endehors**; — **La Revue Moderne**, qui reparaît avec M. Ch. Bourget comme rédacteur en chef (in-4° coq. de 40 p., rue Laffitte, 1. Le numéro, 50 cent.; ab. ann. 12 fr.); — **Le Progrès Artistique et Littéraire** (in-4° raisin de 12 p. — G. de Dubor, 8, rue Lamartine. Le numéro, 30 cent.; ab. ann. 12 fr.); — **Le Sillon**.

CHOSES D'ART

MUSÉE DU LOUVRE. — On a déplacé un grand nombre de tableaux, effectué un nouveau classement, encore plus malheureux que le précédent, dont le seul but semble avoir été de mettre en cimaise des Guido Reni, des Dolci, des Carrache et autres croûtes, pour accrocher dans les frises d'intéressants tableautins grands comme la main. Quand se décidera-t-on à débarrasser la grande galerie de ses quatre-vingts

Guido Reni qui l'encombrent et à créer pour eux, comme on a fait pour les Le Sueur, une salle spéciale dans laquelle on aura la liberté de ne point passer? Dans la salle des Primitifs Italiens, il y a cent tableaux remarquables, voisins du plafond, qu'il est impossible de voir, un Perugin, un Boticelli, un Paolo Uccello, etc., etc. Il n'y a pas un seul Jordaens en cimaise. Le Caravage du grand salon carré, malgré ses petites dimensions, est à trente mètres de hauteur. Enfin, et c'est le comble, le Louvre, si pauvre en maîtres allemands, ne possède en tout que trois Cranack; or, un de ces trois Cranack, facile à caser pourtant, puisqu'il n'a guère que vingt-cinq pouces carrés, est exposé... devinez où? — DANS LE MUSÉE DE LA MARINE!!!

M. Rodolphe Kahn vient de faire présent au Louvre d'un panneau du XVIme siècle représentant : *Henri III en prière au pied de la Croix*.

Chez BOUSSOD ET VALADON : Des Gauguin, Pissaro, Monet; *le Meurtre*, *l'Assassiné*, *les Traînards*, *le Pendu*, d'Henri de Groux.

G.-A. A.

Échos divers et communications

La Statue de La Fontaine. — Un buste à perruque, une femme à ailes, un tas de bêtes variées avec les inévitables pigeons qui se bécotent, de la prose de M. Sully-Prudhomme et des vers de M. François Fabié : jamais plus naïves sottises ne furent coulées en bronze ou proférées par des bouches. A la banalité du monument a répondu la niaiserie des discours. D'abord M. Sully-Prudhomme dit : « En France, à coup sûr, personne ne toucherait impunément à la popularité de La Fontaine; ce serait un attentat au génie de la nation même, et nos écoles de poésies les plus révolutionnaires n'en ont pas affronté l'aventure. » A quoi bon, puisque nul ne le lit plus et que « le Grand Fabuliste » est entré à tout jamais dans la catégorie des pensums? Lamartine, pourtant, ne cachait pas son mépris pour le poète mesquin des petites querelles de l'intérêt, et Hello, en son livre *l'Homme*, l'a sévèrement couché parmi les Horace et autres bassesses. Les *Fables* de La Fontaine, ces moralités en vers bancals, pas bien supérieures aux quatrains de M. de Pibrac, si vraiment le génie de la France est là-dedans, c'est qu'il est mince et capable de se loger en un bien petit trou. Voyons, est-ce que le génie de la Grèce est dans Ésope le Phrygien ou le génie de Rome dans Phèdre? La Fontaine n'est qu'un poète de moyen génie qui, en un siècle tout en décor et en dehors, et avec cela le moins original peut-être de tous les siècles, trouva quelques jolis vers, de compagnie avec Théophile, Saint-Amant, le P. de Saint-Louis et très peu d'autres (quant aux

Corneille, Molière, Racine, ils furent dramaturges, orateurs, moralistes, traducteurs, etc., tout ce qu'on voudra, mais non des poètes). Encore ces vers ne se trouvent-ils pas dans les éternelles *Fables*, mais çà et là, dans le poème sur le *Quinquina*, par exemple, et noyés en des flaques de boue; sur la mort :

...Alors, il faut oublier ces plaisirs,
L'âme en soi se ramène, encore que nos désirs
Renoncent à regret à des restes de vie.
Douce lumière, hélas, me seras-tu ravie?
Ame, où t'envoles-tu sans espoir de retour?

Et à côté de cette magnifique inquiétude, on trouve des misères telles que :

Des portions d'humeur grossière,
Quelquefois compagnes du sang,
Le suivent dans le cœur, sans pouvoir en passant
Se subtiliser de manière
Qu'il naisse des esprits en même quantité
Que dans le cours de la santé.

Et dans les immortelles *Fables*, en ouvrant au hasard, on trouve des *morales* de cette élévation (*Le Cerf se voyant dans l'eau*) :

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
Et le beau souvent nous détruit.
Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile :
Il estime un bois qui lui nuit.

Ou des vers qui ne sont des vers que par des artifices typographiques; tel ce passage (*Le Loup et l'Agneau*) :

« *Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté ne se mette pas en colère, mais plutôt qu'elle considère que je me vais désaltérant, dans le courant, plus de vingt pas au-dessous d'Elle, et que, par conséquent, je ne puis en aucune façon troubler sa boisson...* »

Et encore : « *...Mets-les contre le mur. Le long de ton échine je grimperai premièrement, puis sur tes cornes m'élevant, à l'aide de cette machine, de ce lieu-cy je sortirai, après quoi je t'en tirerai.* »

Cela fait six vers dans la Fable intitulée : *Le Renard et le Bouc.*

Complétera qui voudra ces cursives notes. Elles ne sont ici qu'un à-propos en réponse aux mots de M. Sully-Prudhomme. Si cet honorable académicien croit nous faire peur!

Quant aux vers lus à cette inauguration, ils représentent bien la médiocrité officielle où se complaît l'État moderne, et qu'il convie toujours — et seule — à ses fêtes; en voici un spécimen :

...Depuis ces jours où crânement
Tu soutins en des vers de flamme
Contre Descarte (sic) *et tout son siècle l'acclamant*
Que les animaux ont une âme.

Et l'on s'étonne qu'il y ait des anarchistes! R. G.

M. L. Baudry de Saunier, qui fonda l'année dernière et dirigea *Le Roquet*, transformé peu après en *Le Carillon*, publie à la librairie Ollendorff un livre inattendu autant que curieux et d'actualité : *L'Histoire Générale de la Vélocipédie*. M. Jean Richepin a écrit une préface pour ce volume, lequel est illustré de 150 dessins originaux, estampes anciennes, caricatures anglaises et françaises de 1818. — Prix : 3 fr. 50. C'est vraiment pour rien.

M. Paul Fort nous communique la longue liste des pièces qu'il vient de recevoir, parmi lesquelles nous relevons *Les Chrétiens*, de Jean Lombard; un *Apollonius de Tyane*, d'Edouard Dubus; *L'Holocauste*, de Charles Morice; *Le Nazaréen*, d'Henri Mazel; un *Pierrot Poète*, d'Albert Aurier, etc. — Quant aux premiers chants de l'*Iliade* et de l'*Enéide*, que le Théâtre d'Art se propose aussi de monter, il y a évidemment des chances pour que les héritiers de MM. Homère et Virgile ne créent point des difficultés à M. Paul Fort; mais, sauf le respect que nous devons à ces grands morts, la représentation serait bien assommante.

Lu à la devanture de la librairie géographique H. Le Soudier, 174, boulevard Saint-Germain, sur une petite affiche, ces lignes suggestives :

LE MONDE EN POCHE

« Le globe terrestre, qui était autrefois gênant, encombrant
« et difficilement transportable, est donc devenu d'un usage
« facile, car pour s'en servir il suffit de le gonfler..., etc.
« Autrefois, le globe terrestre était encombrant et cher... »

PETITE TRIBUNE DES COLLECTIONNEURS

Il y aurait acheteur pour :
La collection des *Grimaces*, d'Octave Mirbeau ;
Les Origines, d'Odilon Redon ;
Le numéro 28 du *Décadent* (série journal);
Des exemplaires du *Mercure de France* : numéro 1 (à 1 fr. 50), numéros 13 et 14 (à 1 fr.).
Il y a vendeur pour :
Les Soirées de Médan, édition de 1890, avec les cinq portraits saisis (rare).
(Au bureau du *Mercure de France*, le mardi, de 3 à 5 heures, ou par correspondance.)

MERCVRE.

Le Gérant: A. VALLETTE.

Vanves. — Impr. Camille Dillet, 97, route de Clamart.

LA GENT IRRITABLE

LA TRÊVE

On assiste à ce combat nouveau : des Jeunes Hommes s'estafiladant à coups de plume.

Il s'agit des Poëtes, — est-il besoin de le dire ?

Voilà qu'ils ne peuvent se rencontrer sans tricoter de regards méchants l'espace qui les sépare. Echangent-ils un mot, c'est une balle que ce mot.

De chaque forteresse de papier — ô les fraternelles *revues* d'antan ! — s'épivardent sur les camps rivaux des obus de crachats.

La poignée-de-mains, cette double fleur, ne s'épanouit plus au Jardin de la Beauté.

Une telle misère ne peut durer, vraiment !

Je demande la Trêve.

Le philosophe de la Morale Egoïste et le père de la Lutte-pour-la-vie, Hobbes, déclare que l'homme est un loup pour l'homme : *homo lupus homini.*

Ce désolant apophthegme, nos Jeunes Poëtes semblent en revendiquer le monopole. Alors que tout tend à la caresse, par ces jours de Frégates Sympathiques, seuls ils sont en querelle : *vates vati lupus.* Je ne sache pas un bagne où l'on se haïsse davantage que parmi la Jeune Littérature.

Lisez ses organes, entrez dans ses chapelles, dégringolez dans ses sous-sols ; vous serez édifiés.

On s'y blasphème avec délices.

Allez ! nul n'est épargné dans la distribution.

Chacun reçoit sa part de pain bénit. La mienne me parvient ponctuellement; je la savoure avec miséricorde, et, Dieu merci, j'ai la digestion facile. Rien ne prédisposant au pardon comme un repas copieux, je ne me lève de table que pour absoudre évangéliquement.

Ces temps derniers, ma Déclaration parue, je fus gâté par trop. Proclamer l'Art de LA RECHERCHE DE L'ABSOLU est, selon quelques hauts esprits, un crime de lèse-banalité méritant les vives framboises du bûcher. Ma gourmandise me défend d'en appeler.

Mais voyez la manière dont les camarades traitent, çà et là, Charles Morice, René Ghil, Dumur, Remy de Gourmont, Gustave Kahn, Henri de Régnier, Jean Moréas, Paul Adam...

Ah! j'ai vu bien des pruniers secoués par le mistral, jamais d'aussi roide façon!

La Critique de la mère Angot est devenue la nôtre.

Eh bien, cela devrait cesser, une bonne fois!

Je le sais, nous péchons les uns et les autres, plus ou moins. Et c'est heureux! Un poëte infaillible serait un parfait notaire. Je sais encore que la Critique a sa raison d'être. Disons davantage: la Critique est tutélaire; nourricière, — pour peu que vous y teniez. Joignez à cela qu'il est, à notre âge, un certain charme à ramasser une botte de paille en l'œil du voisin. Puis les défauts des autres sont un peu nos vertus, est-il pas vrai?

Tout ça, je le conçois.

Même j'admets volontiers que la Critique, cette vieille manie implantée dans nos mœurs juvéniles, soit incurable, là!

Fourrageons donc, s'il en est ainsi, allons approvisionner nos rateliers à travers l'œil gauche du voisin jusqu'à ce que le voisin ait pu se mettre dans ses meubles avec les poutres retirées de notre œil droit, critiquons, c'est entendu, critiquons à tire-larigot; du moins enjolivons de rubans nos férules, et, pour Dieu, ne nous lançons

pas des pavés à la tête, mais des cailloux polis, c'est-à-dire des arguments.

Loin de moi la faiblesse d'implorer que l'on s'écarbouille le nez à coups d'encensoir réciproque, ni que l'on s'accorde un génie mutuel comme au bon vieux temps où Béranger filait.

Point !

Echangeons une Critique judicieusement amicale, voilà tout !

Aimons-nous, certes, les Poëtes !

Aimons-nous simplement, en dehors de tous privilèges d'écoles ! Aimons-nous en adversaires loyaux et généreux ! Aimons-nous parce que nous sommes la Jeunesse et qu'il sera trop tard demain ! Aimons-nous parce que, si l'on veut, la Haine coûte cher et que plus économique est l'Amitié... généralement !

Enfin réinstaurons la courtoisie dans nos articles, mettons une ganse à notre discours et des jabots à nos gestes, lorsqu'ils s'adressent au Poëte, — car le Poëte abrite une Grande Dame : son Ame !

Un écrivain de ma génération, qui depuis longtemps a fui le leurre de nos sympathies et l'hypocrisie de notre atmosphère, me disait :

— « Les Jeunes Poëtes, vois-tu, sont les Lépreux du Verbe. J'évite leur cité d'Aoste et j'œuvre bellement dans ma pure solitude. De nos jours, la présence est humaine et l'absence divine. »

Tentons donc notre métamorphose, soyons sociables et meilleurs, sinon chacun de nous aussi devra conclure en Homme-aux-rubans verts : fuir !

Il est aisé, ce me semble, de s'épargner le dénouement d'Alceste. Plus d'acide dans nos encriers désormais et tendons-nous une main probe ainsi qu'une aile d'hirondelle : recette simple, s'il en fût.

Etre chien de faïence n'est pas vivre.

Mais peut-être examiné-je la situation avec un verre noir grossissant, et sans doute ai-je tort de croire tant à la Guerre des Dieux.

Je préfère supposer une courte prise d'armes

engagée sur un malentendu né d'étrangères causes.

Ce m'est odieux en effet de penser que des Poëtes puissent ainsi, de propos délibéré, démériter des Cygnes et des Lys. Réflexions faites, je me persuade que, s'ils partirent en guerre, c'est sur le conseil de Voix Malignes.

Autour de la Littérature rôde une phalange de Macaques sans rimes ni raison, dont le désœuvrement consiste à promener leur poche-à-fiel de l'Orient à l'Occident à seule fin de brouiller, moyennant des procédés fouinards, le Soleil-qui-se-couche avec le Soleil-qui-se-lève.

Chez nos innocents Poëtes, il en est sur qui porte cette hideuse diplomatie.

Le mal vient de ces sycophantes que leur seul office de Judas met au nombre des Apôtres.

A l'avenir, jouons du pied dans leur second visage.

Cela nous portera bonheur.

Pour conclure :

Oublions nos égratignures passées et désarmons. L'hostilité des Vieilles Barbes est suffisante ; opposons-lui notre paix intestine.

Genus amabile vatum.

En conséquence, je prie MM. Camille de Sainte-Croix, Bernard Lazare et Vielé-Griffin, Henri Mazel, François de Nion et George Bonnamour, Iwan Gilkin, Zo d'Axa et Paul Roinard. Léon Deschamps, Maus, Werhaeren et Picard, Marius André, Paul Redonnel, Charles Bourget, G. de Dubor, Albert Mockel et Pierre-M. Olin, Robert Bernier, Camille Mauclair, René Ghil, Alfred Vallette... directeurs ou rédacteurs en chef, de prêcher la conciliation à leurs Collaborateurs, — que l'on soit Symboliste, Evolutif, Roman, Romanesque, voire Magnifique.

10 septembre.

Saint-Pol-Roux.

RUINES

Pour Severine.

Fanant de son halo des parterres d'étoiles,
La lune monte au ciel, dont l'azur se vermeille;
Des nuages lointains stagnent, comme des voiles
Au large de la mer, lorsque le vent sommeille.

Dans un bosquet un peu fané, fleurant la mûre,
Au fond d'un parc désert, quatre fois séculaire,
Où mainte cascatelle en ruines murmure,
Voici que faiblement l'ombre morne s'éclaire.

Aux baisers d'un rayon frissonnent des statues,
Qui se rappellent les duchesses-bergerettes
Parmi les madrigaux s'en allant, court vêtues,
Avec, sous l'éventail, des mines si distraites!

Navrés en leur amour pour les fêtes galantes,
Les Nymphes, les Bacchus, la Vénus et les Faunes,
Sur leurs socles croulants ont des poses dolentes
Et grimacent de lamentables rires jaunes.

Elle ne brandit plus l'arc d'un geste superbe,
Diane, et, de leur faux brutale, les Années
Ont fait rouler son chef parmi les touffes d'herbe :
— Telles ont vit les duchesses guillotinées.

Mais un linceul de mousse, aux pitiés infinies,
Entoure avec lenteur tous les débris funèbres
Qui, cette nuit, aux opalines harmonies,
Evoquent le Passé dans les demi-ténèbres.

EDOUARD DUBUS.

ODE TRIOMPHALE

A LA GLOIRE DES MUSES ROMANES

Io! le Délien est né!
J. TAHUREAU. ODE A ESTIENNE IODELLE.

Le sénile troupeau qui tremble et les Menades
Jalouses, dans ces lieux de gloire n'entreront,
Ni cet esprit vulgaire, effroi des Oréades,
Ni tous ceux dont les Dieux ont détourné leur front!

RAYMOND DE LA TAILHÈDE. ODE A JEAN MORÉAS.

Si, parjure aux Grâces attiques,
D'une brosse maldocte elle a,
A quatre épaisseurs d'encaustique,
Vernissé la Minerve antique
Du plus barbare des éclats;

Ou que, d'une bouche sans foudre,
Elle ait, parodique, tenté
La buccine par quelle en poudre
Jéricho vit son mur dissoudre,
Et s'en soit la gueule éclaté :

Muses doctorales! Charites!
Maudissez l'œuvre impur et vain
De celle de, vous qui, du rite
Affronteuse ou bien mal instruite,
Dépravа le céleste vin!

Que ta juste nappe, ô Jodelle!
Pour sa bouche n'ait plus de mets;
Que, bâtard, son flanc n'ait plus d'aile
Et que sa sandale infidèle
Ne foule plus les purs sommets!

Mais s'elle a, dans la glaise cuite,
Pétri de dix doigts tortueux
La défaite d'Io dépite
Tombant lasse de la poursuite
Aux bras de Pan voluptueux;

Ou s'elle a, rompante les vignes,
Nourri de soleil vingt flacons :
Muses ! l'élisez la plus digne
Et le soin de sa main provigne
Les vergers pompeux d'Hélicon !

Et puis ordonnez, beau-riantes,
Vous, ô beau-ballantes enfants,
Que la rose et le mélianthe
Se tordent en tresses brillantes
Autour de son front triomphant!

Puis ô vous, beau-chantante troupe,
Fêtez! puis ô vous et chantez
Celle mieux chère à Callioupe
Pour qui va tonner dans la coupe
Le vin de l'Immortalité!

Tu le sais, toi, Muse, ma mère !
Si de toi l'honneur que j'attends,
Autre fut jamais que d'Homère
Renouer la corde prospère
A la lyre des nouveaux temps!

Tu sais si ma joue, au barbare
Implacable et riche en haros,
N'a rompu les flûtes avares
Et tordu l'airain de Pindare
Avec le poumon des héros!

Tu sais si mon bras grave aux taures
Les a pas, beuglantes, courbé's
Et si j'ai, vidant sa pléthore,
Plongé dans la tripe au Centaure
Toute la longueur de l'épé'!

Et si jamais soye autre trace
Que poursuivie ai-je et suivrai
Que de rendre le luth de Thrace,
Le luth de Ronsard et d'Horace,
A ce MORÉAS bien lauré!

Mars 1891.

MAURICE DU PLESSYS.

ŒUVRES MYSTIQUES DE JEAN PAUL

HYLO ET MÉHALLA (1)

La vie est un rêve : la mort est un rêve : d'un rêve nous nous réveillerons dans le ciel. Peut-être alors la sereine Lune (Herder déjà et les prêtres égyptiens le pensaient) sera-t-elle la première côte hospitalière où nous trouverons un abri, après les tempêtes de la vie. Là nous cueillerons les premières fleurs printanières de notre nouvelle vie, avant de continuer, pour notre rédemption, notre route de monde en monde, de ciel en ciel.

Ah ! quand la terre fuyante se fondra derrière nous en un point lumineux, combien alors nous souffrirons de nos folies d'ici-bas, et de nos tristes joies, et de nos afflictions sans frein, et de notre vie sans Dieu.

(1) Ce poème, un des moins connus de Jean Paul, fut retrouvé dans ses écrits posthumes et publié par son gendre Fœrster dans la première édition des *Œuvres complètes* (1826-1838; 65e partie). D'après la date de 1794, date ajoutée de la main minutieuse de l'auteur, *Hylo et Méhalla* fut composé pendant un séjour à Hof, alors qu'*Hespérus* venait d'être terminé et que s'ébauchaient les premiers chapitres de *Fixlein*. C'est l'époque la plus féconde de la vie de Jean Paul, — à la veille de son départ pour Weimar où il devait rencontrer Herder, Gœthe, Mme de Kalb et autres « dames de haute noblesse », son « académie érotique » et platonique. La sentimentalité l'attirait toujours davantage. « Je ne désire plus les satires mais les élégies, et mon âme est si lamentablement tendre qu'elle pourrait se nicher dans la poitrine d'une jeune fille de dix-sept ans et demi. » (Lettre du 19 août 1794 à un de ses amis.) — N. D. T.

Chaque ami trépassé est pour nous un aimant qui nous attire vers un autre monde, et le vieillard ne vit plus que parmi des morts. Au minuit de sa vie, il élève, comme le Groënlandais au minuit de son plus long jour ou au midi de sa plus longue nuit, il élève ses regards vers des régions plus hautes, et du fond de sa nuit, il voit le soleil de l'immortalité empourprer et dorer les cimes.

Mais quand, au cimetière, la voix consolatrice du prêtre s'est tue, les tombes avides ont un aspect hideux, comme des gueules béantes qui broyent devant vous des pères, des amis, des vies, et un démon venimeux, ennemi de tous les couples qui s'enlacent, réduit en cendres l'un des amants, et laisse un corps glacé contre un sein de flamme.

Hylo aimait Méhalla. Tous deux étaient bons, mais aucun d'eux n'était heureux. Entre eux s'éleva une montagne qui sépara leurs cœurs. Ils vécurent dans deux déserts; désolée était la terre pour leurs bras, désolé était le ciel pour leurs yeux. Leur enfant mourant avait attiré Méhalla dans ses bras refroidis, ses yeux vers ses cils, son cœur contre sa frêle poitrine. Mais Hylo s'en alla sous la terre, qui ne lui donnait, ni ne lui laissait plus rien, et doucement la Mort étendit ses membres brisés, sécha et ferma ses yeux, sur lesquels une larme éternelle avait été une seconde paupière.

La Mort aime à mener les enfants par la main, — par sa glaciale main. Au contact de ces doigts, que nous devrons tous saisir un jour, se roidit l'enfant de Méhalla, et le papillon s'envola des fleurs de la terre vers les fleurs du ciel. Oh! envolez-vous toujours, heureux enfants! Au matin de la vie, vous berçant au milieu de chants et de fleurs, la Mort vous endort, deux bras vous emportent dans votre petit cercueil, et vous ne faites qu'échanger un paradis contre l'autre; tandis que nous, nous blêmissons et nous nous effondrons dans les

crépuscules — dans la tempête de la vie, les traits fatigués, labourés par les misères et les peines de la terre, et l'âme à la glèbe cramponnée. . . .

Sous la majestueuse nuit étoilée, auprès du tertre de Hylo qui s'enfonce, souvent passait son amie : elle sentait qu'elle était seule comme la mort, et qu'ils étaient bien loin l'un de l'autre tout en étant si près. Elle leva ses yeux alourdis vers les astres et les nuages fuyants, et ses pensées s'enfuirent impatientes de quitter cette terre morne et sombre où reposait son ami.

Sous la majestueuse nuit étoilée passait la mère de Hylo ; les larmes lui voilèrent la tombe et elle ne se consolait pas.

Sous la majestueuse nuit étoilée, Méhalla se rendit au tombeau, pour y déposer des fleurs ; mais point de fleurs elle n'y déposa et elle tomba de douleur en douleur :

« Oh ! toi, tu as perdu ton nom, et la terre, et
« tes amis, et il y a beaucoup de terre entre toi et
« moi, — et je ne te reverrai jamais ! — Oh ! que
« ne puis-je te voir ! ton œil s'émiette en cendres,
« ta main se détache, ton cœur est la pâture des
« vers, ton âme se dilue. — Oh ! destin, que tu
« nous as ravagés, nous deux et tout, tout notre
« paradis ! »

En ce moment suprême passa au-dessus du paysage un homme jeune, et beau comme la lumière, avec un sérieux que ne donne pas ce monde. Entre lui et les étoiles était une lueur, et la lueur l'accompagnait. Il ne regardait pas, ainsi que les autres, la tombe. Comme un ciel clair, il vint à Méhalla ; son visage s'ornait d'avoir vécu l'éternité ; ses yeux reflétaient Dieu et une prière :

« Eloigne-toi de ce mort ! Ne regarde pas cette
« tombe comme ton univers : le cercueil ne peut
« emprisonner l'âme, il ne renferme que la Mort.
« Elève tes yeux ! Là-haut, au-dessus de cette
« nuit, il y a Dieu, et l'homme, et la vie, et la
« vertu. De là-haut votre terre lointaine apparaît
« scintillante, comme un glacier entre les nuages ;

« bien au-dessous de l'immuable mer de l'Eternité,
« roule le torrent rapide du temps qui attire ses
« morts et ses vivants vers le rivage plus lucide.
« Vois maintenant ces étoiles qui croulent ! Ce ne
« sont pas des étoiles, mais des enfants de la terre
« pourrissante, les étoiles et les soleils sont iné-
« branlables et ne tombent pas ! Comme ces
« aérolithes, les corps sont précipités dans la
« tombe, et l'âme continue ses efforts dans l'éter-
« nel éther. — Mais toi, tu es encore empri-
« sonnée dans ton corps de poussière ! »

Méhalla resta abasourdie et inconsolée. L'adolescent continua d'une voix plus douce :

« Hylo rayonne sur Méhalla ! Vois la Lune au-
« dessus de toi, c'est vers là que toute âme s'en-
« vole, en quittant le corps brisé, et un rêve dia-
« phane y voile cette nouvelle existence. Il faut
« que les morts rêvent comme vous, afin que les
« flots agités de leur vie s'aplanissent : le rêve de
« leur enfance terrestre se joue devant eux et berce
« leur âme apaisée, jusqu'à ce qu'un enfant écarte
« le voile du rêve, et que leur œil s'ouvre grand
« et pur sur les silencieuses campagnes éthé-
« réennes du premier ciel.

« Ah ! quand Hylo entendait dans son rêve,
« après la mort, résonner son rêve terrestre, et
« qu'il jouait de nouveau dans le paradis ef-
« fondré de son enfance, et que toi aussi tu étais
« devant lui, et que tu enlevais de son cœur ago-
« nisant ce noir chagrin qui, semblable à une vi-
« père, l'enlaçait et le faisait enfler... quand enfin
« ton enfant, par son gazouillement, réveilla Hylo
« renaissant de son dernier rêve... et quand sur
« cette fleur des adieux, un vergissmeinnicht que
« la mort lui conservait de toi, il vit un sourire
« bienheureux, et quand grandie (1) et élyséenne la
« terre monta à l'horizon, et que Hylo leva ses

(1) On sait que de la Lune, la terre apparaît 64 fois plus grande que la Lune ne nous apparaît à nous. Le lever d'un astre pareil doit être féerique. (*Note de l'auteur.*)

« yeux vers elle, comme vers des montagnes dont
« on voit descendre la paix attendue...... Oh! ne
« sois pas jalouse de ton Hylo! Le jour de ta
« mort viendra à son tour, ta prison terrestre se
« réduira en poussière, ton enfant accourra te ré-
« veiller, toi aussi; et ton premier regard dans le
« Ciel te dira que c'est moi, ton Hylo! »

Comme s'il redevenait mortel, il la baigna d'un regard d'amour ineffable, puis se dissipa en un éclair. — Et Méhalla ne regarda plus la tombe, n'y déposa pas les fleurs et s'en retourna pleine de pensées célestes, son œil pur fixé vers la Lune pâlissante.

Jules Bois et Henri Albert.

LETTRES DE MON ERMITAGE (1)

PREMIÈRE A DOM CUCUPHAS
DU TIERS-ORDRE DE L'AMOUR SOLITAIRE

Sur le mode ternaire si
Plein de candeur et de merci,
Je vous épistole. Voici.

Fête-Dieu-pleine-de-relique!
Par la caboche de Jamblique,
Je suis hûgrement catholique!

Laissant les fils de Bélial,
Pour un Port-Royal lilial,
Je hante le veau cordial

Et j'assume — avec quelles joies! —
La fréquentation des oies.
Ma foi rayonne dans leurs foies.

J'invoque, pour le mal au cou,
Saint-Maclou couleur de roucou,
Saint-Mitrophane de Moscou,

Et j'éructe, d'après les rites,
Toutes les oraisons prescrites
Par quoi s'augmentent nos mérites.

« *O beata Solitudo!* »
Ne plus remorquer ce fardeau,
Margot en quête d'un chaudeau;

Ne plus rencontrer chez Arsène
La congrégation malsaine
Des Ephestions de la Seine ;

Ignorer, quand elle opéra,
Le labeur de dire à Clara :
« *Bell'alma que m'inamora* ».

Et, loin des quais où la Tour darde
Sa conformation hagarde
De cathédrale pignouflarde,

(1) Voir *Mercure de France*, août 1890 (n° 8).

Oublier quel puffiste los
Maurras, casuiste à Délos,
Prodigue aux Symbolopoulos !

Enfoncer des pointes égales
Dans son cul ! Vivre plein de gales
Mystiques et théologales !

Fuir la table, ses agréments,
Et parfumer tous aliments
De petits morceaux d'excréments !

Supporter le nom d'Anatole
Baju ! pour un quart de pistole,
Ceindre le cordon et l'étole :

Ainsi, dans les plaisirs dévots,
Sans lire de fableaux nouveaux,
Coulent nos soirs, auprès des veaux.

⁂

Les gens du monde, sur les plages,
Cèdent à maints penšers volages
Et gaspillent leurs pucelages.

D'Hendaye à Lock-Maria-Ker,
Tels messieurs *d'un équivoque air* (1)
Amènent des « *fulls* » au pocker.

Il en est, aux bords de la Manche,
Qui, sans nul respect du dimanche,
Font sortir le Roi de leur Manche.

D'aucuns, venus de Bourganeuf,
Pour s'acheter un complet neuf,
Comme des sourds abattent neuf.

---

(1) Le R. P. Junipérien, à qui n'échappe aucun effort des lettres contemporaines, s'est rappelé sans doute l'excellente fantaisie que MM. Charlice et Vignier publièrent dans la « *Vie Parisienne* », il y a quelque douze mois :

Quand on veut jouer au pocker,
Il faut attendre un sort précaire.
Ça peut vous mener à Necker
Ou à la Charité, pécaire!
Quand on veut jouer au pocker.
Car à Paris, à Gap, au Caire,
Des messieurs d'un équivoque air
Ont tôt fait de vous pickpocker,
Quand on veut jouer au pocker.

Magicien aux sept balsames,
Le Péladoison chasseur d'âmes
Tâte la chair des vieilles dames.

Des gentlemen « tramés-coton »
Que sangle un inouï veston
Appliquent les lois du boston.

Cependant qu'aux jours de tuérie,
Monsieur Prud'homme se récrie,
Frascuelo! sur ta boucherie,

Et qu'un très jeune Pédero,
Comme l'Alexis de Maro,
S'exerce à « toucher le taureau »:

***

Mais nous qu'un Lumignon éclaire
Et qui marchons avec Hilaire
Sur tes pas, Agneau Vexillaire,

Nous que la pudeur a conduits
Méprisant ces impurs déduits,
Employons saintement les nuits :

Mugissons la prose et l'antienne,
Frère! Que ma prière obtienne
Pour vous cette vertu chrétienne!

Et que, l'esprit réconforté,
Dom Cucuphas soit exalté
Dans la benoite éternité.

Son âme que l'Espoir désigne
Montrera la blancheur du cygne,
Les trois Vertus avec le Signe,

A l'heure où moqués des Vertus,
Quand les buccins se seront tus,
Cherront les pêcheurs abattus,

Et que, les enfants de Voltaire,
Dans l'enfer plein d'un noir mystère,
Subiront le thermo-cautère,

La broche et l'écumoire, hélas!
Des cuisiniers de Satanas.
Vale, mon frère Cucuphas.

Dom Junipérien.

LES TROIS FEMMES EN DEUIL

Les trois femmes en deuil marchent sur la chaussée d'herbe.

La rivière miroite au soleil et semble une princesse vêtue de soie changeante, qui tient sur sa main pâle, au lieu de l'épervier de chasse, une palombe familière; dans sa robe lumineuse, dans sa robe de soie et de joie, la rivière se hâte vers la mer prochaine.

Les trois femmes en deuil marchent sur la chaussée d'herbe.

Mais de l'autre côté du chemin, le marécage s'endort dans sa chape d'acier ; vieux roi silencieux, il darde ses prunelles blanches ; les opales tristes qui pleurent sur sa poitrine muette sont brûlées par des flammes obscures : la guerre, le meurtre et le viol hantent son sommeil.

Les trois femmes en deuil marchent sur la chaussée d'herbe.

Mystérieusement, elles vont ; leurs monotones pas s'assourdissent et glissent comme dans une chambre où repose un mort bien-aimé, un mort aux mains tièdes encore ; elles vont vers la cam-

pagne, loin de la mer et loin de l'écume, mystérieusement, sans se retourner.

Les trois femmes en deuil marchent sur la chaussée d'herbe.

Deux d'entre elles sont vieilles ou vieillies par les larmes, par les glaives des sept douleurs; leurs épaules sont lasses d'avoir ployé sous le fardeau des souffrances de la vie et d'étroites coiffes noires enferment leurs cheveux résignés, tandis que leur manteau flotte en plis funèbres.

Les trois femmes en deuil marchent sur la chaussée d'herbe.

La troisième fleurit et sourit; sa chevelure d'aube rayonne sur son cou et, l'oreille tendue à la chanson du fleuve en joie, vers la liesse de la mer, attend la barque d'amour, la barque d'amour et de jour, qui l'emportera loin des pleurs oubliés.

Les trois femmes en deuil marchent sur la chaussée d'herbe.

PIERRE QUILLARD.

CONTES D'AU DELA

COMMENT JACQUES SE SUICIDA

9 HEURES.

... A voir cette page si blanche, jusqu'alors intacte de toute souillure, préservée des taches dégradantes — ah ! pourquoi mon âme ne lui ressemble-t-elle pas ! — il me vient presque un remords de porter sur elle une plume sacrilège et qui la noircira du trop plein d'amertume impossible à conserver de par moi. Je sens que si je n'exprimais pas ces méchantes pensées, soudainement écloses, et avec la force que le Mal possède seul, elles m'oppresseraient tant qu'il me faudrait les crier tout haut, pour en éprouver un soulagement. Il ne m'est pas permis de m'opposer en raisonnant à leur croissance, dont la constatation m'emplit d'anxiété. Peut-être qu'une fois jetées sur ces feuilles, elles pâliront avec le temps, comme l'encre qui les traduit.

Et puis, si, par le monde, il est d'autres malheureux comme moi, leurs souffrances s'allégeront au récit des miennes : cela me console un peu de songer à ce temps où je ne serai plus, mais où ces paroles résonneront pour eux — et je les aime déjà, ces inconnus — écho de leur propre cœur en atténuant le bruit. Il est si doux de ne pas souffrir seul...

Je viens de relire ces lignes et m'étonne d'avoir pu les écrire. Non, je ne veux pas que l'on sache ; ma maladie est de celles qui se gardent secrètes. Il faudra que je cache ce cahier. Ce sera mieux, plutôt, de le brûler, au dernier moment. Ne me tiendrait-on point pour fou ? Comme si je n'étais pas en possession de toute ma

raison, hélas! car le supplice qui m'angoisse vient de là. Clairement, certes, trop clairement je vois dans les replis enténèbrés de mon être et puis distinguer le jeu de ses moindres rouages, mais que faire contre cette force, étrangère et cependant intime, irrésistible, me contraignant à réfléchir aux choses que je désirerais à tout jamais bannir de mon intellect. Fou! assurément je ne le suis pas. Le rameur qu'un courant violent entraîne à l'abîme perd-il pour cela la notion du danger, la conscience de sa force? Or, le péril grandit sans qu'il puisse s'y soustraire; quelques instants encore, il s'efforce de lutter, puis, certain de son impuissance, s'abandonne sans essayer plus de vaines tentatives.

Ainsi tourmenté par l'idée, qui s'impose avec la vigueur de l'inéluctable, je résiste encore, mais dès à présent je prévois le moment où, fatalement, je devrai accomplir l'acte, malgré moi.

Il me souvient d'un soir tranquille d'automne, et j'étais tout petit. J'ai là le portrait de ce frêle garçonnet que je fus, et il me paraît que cet enfant me ressemble, beaucoup. Ma mémoire est très précise sur cette scène pénible, la première où se manifesta l'invisible, l'occulte démon que je porte en moi, et qui m'accable aujourd'hui de sa souveraineté perverse.

Je m'amusais fort à regarder la pluie tourbillonnante et capricieuse des feuilles rousses et les façons différentes dont le vent en usait avec elles. Et je pensais aussi que c'était bien ennuyeux que ma sœur Lily fût malade, car je ne pouvais plus jouer avec elle, depuis un mois qu'elle demeurait alitée.

Un brin de paille était particulièrement divertissant — il m'est pénible de me souvenir aussi nettement, et c'est au moins étrange —; il se soulevait à demi, exécutait quelques pirouettes, puis retombait, pour recommencer un instant après, et sans jamais changer de place, fût-ce même d'un pas. Cela me faisait rire aux éclats, et trépigner de joie, lorsque la gouvernante entra : « Petit Jacques, me dit-elle, il ne faut pas être gai ainsi, votre sœur est maintenant au ciel. Dieu n'a pas voulu la laisser plus longtemps sur cette terre, et vous ne la verrez plus. » Je sentais déjà de gros sanglots s'amasser dans ma poitrine, vite devenue lourde, et monter, monter jusqu'à ma gorge, lorsque, d'un bond, je m'enfuis dans le parc, me jetant au plus épais des taillis dépouillés, car — et je savais que cela était horrible et je souffrais atrocement — un rire fou, impossible à réprimer, sortait

en cascades bruyantes de mes lèvres serrées, malgré tous mes efforts et ma réelle douleur. Oui, je l'entends encore résonner dans la sanglante agonie crépusculaire, tandis que le vent hurlait aux branches, et que les mornes feuillages claquaient, claquaient comme des ossements qui s'entrechoquent.

Je frissonne à me rappeler ces moments d'angoisse, et le sentiment de mon impuissance ajoute encore à ma tristesse. C'est que, sur moi, retombent les fautes d'une vicieuse ascendance : corrompu par elle, ce sang qui me martèle les tempes, se traîne dans mes artères, trop lent ou fièvreusement rapide... et je me heurte là, désarmé, au mur noir des fatalités qui ne se laissent pas attendrir ou prier, des hérédités implacables, dont je ne puis rejeter les apports mauvais. Ah, ceux qui dorment maintenant sous les cyprès — et je les envie —, ceux qui m'ont fait le don funeste de la vie, comme je voudrais les maudire! Car est-il supplice plus cruel que le mien... avoir à se défendre de l'obsession constante qui vous hante, vous harcèle, allant presque jusqu'à l'impulsion. L'idée du suicide s'impose à moi avec une persistance telle, que ce sera une délivrance lorsque j'y satisferai. Mais, jusqu'à présent, mon cœur de lâche s'est dérobé devant l'accomplissement de l'acte, librement consenti, voulu, appelé à certaines heures de toutes les forces de mon être qui souffre. Et, plus malheureux que les damnés du Dante, je me débats, plein d'horreur, dans ce cercle impossible à rompre; la mort m'apparaît tantôt douce libératrice, tantôt cruelle ennemie, cependant que toujours présente à mon esprit, y veillant implacable; et ma volonté affaiblie ne peut plus reconquérir une suffisante énergie pour me soustraire à ces affres et me procurer le repos bienfaisant du Léthé auquel on ne boit pas deux fois! Chancelant et faible sous le contradictoire de cette effrayante situation, je conserve juste assez de raison pour en prendre une amère conscience, sans qu'elle me permette d'agir plus... *Je ne peux pas.* Ma volonté est à la fois désarmée contre cette pensée qui m'assiège, cette affreuse pensée de suicide, et inapte à l'accomplir.

Parfois, il me semble que je suis suspendu au-dessus d'un gouffre profond. Un frêle lien, si frêle qu'à tout moment je crois qu'il va se rompre, me laisse balancer par les bises froides, et qui m'apportent les fines gouttelettes d'écume rejaillissant de je ne sais quel torrent proche. Et j'entends bruire, très loin dans l'ombre, l'onde noire qui refermera sur moi les plis de son linceul

humide. Certes, je dois tomber, mais cette chute que j'attends et qui ne se produit pas, cet épouvantable instant jamais arrivé, toujours craint, où mon corps rebondira sur le roc, cette expectative m'emplit de plus de terreurs que la chose même. L'air aspiré à grands coups par les poumons haletants ne parvient pas à rafraîchir mon sang, qui bout d'une éternelle fièvre sous mon crâne frissonnant...

Et cependant le soleil chaud est si bon, lorsqu'il paraît, au matin, dissipant des seules flèches d'or de ses rayons les vilains fantômes qui errent aux heures silencieuses et nocturnes! Vivre, assurément, est doux, alors même que bien des espoirs ont fui bien des tendres illusions... Vivre! Communier chaque jour par tous ses sens avec la merveilleuse ambiance du grand Pan!...

11 HEURES.

La pendule a ce soir une étrange sonnerie. Les vibrations de ce timbre ont retenti si sourdes : des pelletées de terre sur un cercueil d'airain. Dieu, que c'est triste!

Des chansons me montent aux lèvres, chansons d'adieu. Je vais écrire jusqu'au bout. On dit qu'il y a eu des gens pour avoir ce courage. Il ne s'agit que de posséder un peu de volonté. Elle m'est revenue. Tard.

Maintenant, ce sont des taches rouges qui papillotent devant mes yeux et sur ce papier, ainsi que de petites gouttes de sang ou de minuscules fleurettes pourpres. L'homme m'a prévenu que ce serait long, mais je ne souffre pas. Cependant il ne faut pas attendre trop, et je veux détruire ces feuilles.

Ils sont trop nombreux les papillons écarlates qui volètent tremblants, je...

— A cet endroit, Jacques avait cessé d'écrire.

GASTON DANVILLE.

ÉPITRE A MORÉAS

Mæcenas, atavis edite regibus...
Q. H. F.

Toi qui, d'un mouvement de strophes cadencées,
Par le sillage émerveillé du Vendômois,
« Nous rapatri's aux bords de la pure Odyssée »,
Mignon des Muses qui te rangent sous leurs lois !

Tu sais quels soins divers se disputent les hommes :
L'un, jaloux du Centaure, est seulement joyeux
De faire voler la poussière aux hippodromes,
Où conquérir un prix qui l'enfle jusqu'aux dieux !

L'autre, ne dédaignant le plus humble des rôles,
Du peuple outrecuidé se fait le courtisan,
Pour en quêter un jour l'hermine à ses épaules,
Et d'où nouer la pourpre éclatante à ses flancs.

Celui-ci, possédé d'une manie étrange,
N'a souci que du gain imbécile et ne dort
Que s'il a rassemblé la Lybie en ses granges
Ou confisqué tout ce que l'Inde a de trésors.

Celui-là ne se plait qu'en ses terres natales
Qu'il cultive et moissonne au gré de la saison :
Quand on lui donnerait tous les coffres d'Attale
Il ne changerait pas son modeste horizon.

Non, certe! il n'irait pas braver — d'une traverse
Abattue à grands coups de hache aux bois profonds
De Dodone — la mer Egée aux flots adverses,
Ainsi que les marchands insatiables font :

Eux qui, dès qu'échappés aux marines colères,
Jurent qu'ils n'iront plus quitter le port certain,
Et que, pourtant, tu vois, pressés par la misère,
Presqu'aussitôt cingler vers un nouveau butin.

Cet autre, ami du vieux Massique, c'est au verre,
Or' à la ville, or' sous des feuilles le beau toit,
Qu'il a réduit sa part de bonheur sur la Terre,
Et sa félicité se jauge au vin qu'il boit.

Il en est pour la chasse, oublieux d'une épouse,
Qui souffrent mille froids et veillent pour que les
Molosses soient vainqueurs de la cerve jalouse
Ou que le sanglier n'échappe à leurs filets.

Tels enfin! animés par la fanfare altière
Sonnée aux camps bruyants, suivent le train guerrier.
Eux! les combats qui font trembler le cœur des mères,
Leur main sanglante y veut moissonner des lauriers.

Moi! qui m'isole aux bois où c'est que les satyres
Légers avecque les nymphes dansent en rond,
Moi! le divin bonheur et le seul où j'aspire,
C'est de ceindre l'hyerre ami des doctes fronts!

Mon nom déjà rayonne et Polymnie accorde
D'exceller sur la Lyre à mes doigts musicaux,
On dirait qu'elle-même en a tendu les cordes;
Euterpe se complait au bruit de mes roseaux;

Les sources, quand je chante, arrêtent leur musique.
Mais de te plaire, uniquement ambitieux,
Maître! si tu m'inscris au rang de tes Lyriques,
Mon front démesuré grandira jusqu'aux cieux.

ERNEST RAYNAUD.

PROSES MOROSES

LA FILLE DE LOTH

A Camille de Sainte-Croix.

Le plaisir sortait furieux, tel qu'un jet de fonte ardente et rouge : Loth s'affaissa sur la chair de l'opprimée. L'idée du sang le tourmentait : « Quelle bouche, ou quelle blessure de virginité a revomi sur ma face ? » Le flot du vomissement cloîtrait ses yeux, scellait ses lèvres, aveuglait, comme un masque, le torrent de son haleine.

« L'Autre : elle avait nom la Mère... Quelle confusion dans les générations !... Avec l'autre, ils allaient au plaisir en des tremblements de saints qui tomberaient à l'impureté, — mais l'Exultation, fantôme exquis né de leurs souffles, planait, le front haut et rayonnant, tout paré de fleurs fraîches.

« Celle-ci : quand la mère fut morte, Loth aima sa fille, la fille de Loth ; il l'aimait d'une sensualité de prêtre chaste, il se mortifiait...

« Vainement !

« Elle dormait... C'était tantôt, non, c'était il y a un instant, un seul instant... Elle dormait. Elle ne cria point. Sa mère non plus n'avait pas crié. Ah ! c'est ma fille, ma vraie fille, — mais quelle confusion dans les générations futures !

« Elle dormait, elle ne dort plus. Evidemment, — et c'est surtout désagréable parce que de quels yeux irrespectueux ne doit-elle pas, en ce moment même, fixer son père ; de quels yeux sournois et, qui sait ? goguenards, des yeux à cracher dedans... Si elle pleurait, au moins, je la consolerais. J'ai envie de la battre !

« Ah ! voilà que le masque se recollait sur sa figure, et ses membres ligotés ardaient en un en-

fer de cohabitation un peu excessif. Sa tête, sous l'imaginaire étau de sang glacé, se brisait comme un os dans une gueule de chien, — et l'Ironie l'épouvantait, comme s'épouvante un assassin qui veut, et ne peut, paralysé, redoubler le coup de grâce... »

Il articulait, sans parole extérieure, des chapelets de « pardon, pardon, pardon » : à Dieu, à Elle, à toute la vie, à toutes les choses, au lit creusé tel qu'un tas de sable fuyant vers un abîme, aux cheveux blonds mouillés par la sueur de l'angoisse, aux seins violentés... au Christ de l'alcove, au Christ de cuivre, qui souriait aux lumières, si amèrement... à tout, à la porte brisée, au gynécée troublé dans son silence, à la bouche écrasée par les morsures...

... A la bouche surtout, — mais la bouche de vierge et maintenant de femme, la bouche d'enfant et maintenant d'amoureuse, la bouche adorable de la fille de Loth s'ouvrit et murmura dans un baiser : « Je t'aime! »

LE RÊVE

Primary avoisinait la cinquantaine, lorsque sa maîtresse lui dit, un matin, avec cet air spécial que prennent les femmes pour annoncer à leur bien-aimé des choses d'un embêtement rare et décisif, mais des choses qui crucifient leur chair à elles, et qui la flattent, des choses comme seules elles peuvent en dire, des choses représentatives — absolument — de leur sexe :

— Tu sais, je suis enceinte.

— C'est une fille, monsieur, dit la sage-femme, des épingles entre les lèvres. Primary, les yeux vagues, regardait, sans le voir, l'être à la peau de crevette cuite, le fœtus macéré par les alcools amniotiques : il rêvait : une fille : il la voyait montrant, sous sa robe de huit ans, de fluettes jambes de jeune autruche, courant et s'arrêtant

de courir à la caresse d'un désir mâle, grimpeuse volontiers vers des genoux agités et chatouilleurs ; il la voyait chuchoteuse et sourieuse, les yeux larges et la bouche gourmande, innocente et tentatrice, angélique et sournoise...

— Ce sera pour ma vieillesse.

— Allez-vous-en, dit la sage-femme, des épingles entre les lèvres.

Et quand il fut sorti, elle se pencha vers la mère plus abolie sous les draps que sous la neige une ellébore, — et familièrement, de femme à femme :

— Soyez tranquille, pauvre chérie, il l'aimera bien.

SŒUR ET SŒURETTE

« Sœurette, dit un jour Sœur, avec des yeux très doux de vierge consolable, écoute-moi, Sœurette. Avons-nous, oui ou non, l'âge des révélations définitives ? Sommes-nous, toi la blonde et perpétuelle adolescence, moi la brune et précoce maturité, sommes-nous, Sœurette, une couple de futiles cyclamens incueillables et nuls ?

« Réponds, Sœurette, en me donnant tes lèvres ! »

« Sœurette, dit encore Sœur, avec des yeux très noirs de vierge exaspérée, sommes-nous, toi la fille aux seins blancs comme un mois de Marie, moi plus vermeille qu'un Saint-Ciboire, sommes-nous, Sœurette, des chairs que promène en landau une attendrissante maman ; ou des chairs dont on montre le tiers au bal immaculé de la princesse Unique ; ou des chairs enfin que les hommes en frissonnent, parce qu'on livre avec deux ou trois fois leur poids d'argent ?

« Réponds, Sœurette, en me donnant tes lèvres !

« Sœurette, dit encore Sœur, avec les yeux terribles d'une vierge qui se fait comprendre, sommes-nous, toi le flacon des odeurs mourantes, moi la fiole aux stridents parfums, sommes-nous,

Sœurette, les occultes amantes d'un prudent chuchoteur, ou les patientes fiancées d'un épouseur distrait?

« Réponds, Sœurette, en me donnant tes lèvres! Réponds, Sœurette : — si nous nous aimions entre nous, tout simplement? »

PRESCIENCE

Sol de Stella.
SAINT BERNARD.

Elle ouvrit sa fenêtre :

C'était un paysage de printemps, jeune, pas fini, un paysage d'aube attardée et de lueurs attendues, — des cieux pâlement fleuris, l'envers d'une soie brochée, une broderie de feuillages en enfance sur du tulle mauve...

Il y eut un arrêt, avant l'exaltation certaine des lueurs attendues. Quelque chose de clarifiant allait surgir dans une bénédiction prochaine. L'Etoile mystique accouchait du Soleil d'Amour...

Elle referma sa fenêtre, disant :

« Et moi, j'attends Celui qui ne viendra jamais.»

Février 1891.

PROSE POUR UN POÈTE

A Saint-Pol-Roux.

« Pense, disait le Poète, pense au pâle abandon...»

Il faut savoir qu'elle était pas jeune, jolie plus guère, — et parmi l'artificiel glacis blond des cheveux fins, tel qu'en un ciel enflammé des avant-crépuscules, de blanches stries se couchaient, primevères à l'agonie parmi les soucis incandescents.

Il faut savoir tout ce que savait le Poète : encore ceci, que la pas jeune et plus guère jolie femme, un désolant caprice la délaissait : « Il ne l'aimait plus! » Ah! même dans un grand calme de ton et avec gestes à la Tant-pis-que-voulez-vous? — ça contenait bien des sanglots, et pas si effarouchés qu'ils ne montassent résolument à l'assaut du pauvre cœur...

Il faut savoir encore qu'elle dit, après un si-

lence : « Me voilà toute seule. Reste à s'organiser, arranger sa vie » ; et qu'en disant, elle torturait par des poses inaccoutumées ses bras, — oh ! eux, très beaux encore et même relativement superbes, relativement à l'inconsistante jeunesse, — ses bras veufs du cou très cher qu'elle aurait eu tant de joie à étrangler pour qu'il ne se pliât pas une fois de plus sous l'étreinte de bras différents — oh ! oui, on pouvait le dire — des siens !

Il faut savoir encore qu'elle avait un vrai gros chagrin, en la pantomime des simagrées obligatoires, — car, seule ou pas seule, est-ce la même chose, voyons ? — et que, si elle avait été seule, toute seule, elle se serait vautrée sur ses tapis, se serait saoulée de larmes amères et de « Ah ! mon Dieu ! » toutes les deux secondes, et de « Qu'est-ce que je vais devenir ? » dans les intervalles, et de — car elle avait de la religion — « Sainte Vierge Marie, rendez-le moi ! »

Il ne reste plus rien à savoir, hormis ceci, que le Poète avait beaucoup d'esprit et qu'il faisait des vers, des vers « Ah ! ma chère ! des vers ! oh ! une grâce ! un charme ! Enfin, avouez qu'ils sont bien. Des caresses, vraiment oui, inexprimables, des caresses, des caresses... »

« Pense, disait le Poète, pense au pâle abandon... » Et la pas jeune et guère plus jolie femme devenait toute gracieusement pâle et finalement, — tel qu'un ciel enflammé des avant-crépuscules qui s'atténue vers les candeurs de l'agonie, — toute blanche, toute blanche, toute blanche...

Ah ! prends garde aux poètes consolateurs, prends garde au Verbe, à la magie des réalisations, prends garde aux Mots qui se dressent et vivent, aux évocations improvisées, aux incantations créatrices, prends garde aux logiques de la Parole : — toutes les syllabes ne sont pas vaines.

Le Poète disait :

« Pense au pâle abandon des vieux lys solitaires. »

REMY DE GOURMONT.

A UN JEUNE AÈDE

Aède aux yeux de nuance douce,
Toujours vers leur frère Azur tournés;
Avec ton front blanc qui se renverse,
Au-dessus des fronts de tes aînés,
Tu brandis ta strophe comme un thyrse.

Espoir des ardentes Muses pâles,
Qui t'ont, sur un mont, donné le sein,
Dans leur bois antique aux rameaux nobles,
N'abandonne pas ton haut dessein;
Et qu'à tes pieds vienne un fleuve d'âmes.

Oui, charmant Meneur d'Odes divines,
Ainsi que des chèvres bondissant,
Sois meneur encor d'âmes humaines;
Et que ton chant clair comme ton sang
Enivre d'amour les foules fauves.

Moi, moi qui sais l'orphique mystère,
Le premier, j'ai lu ton âme en toi :
J'aimai l'enfant, déjà rêvant d'œuvre,
Et, simplement, t'ai juré ma foi
En un chant qui, grave, se module.

Je t'aimerai, dans ton été riche,
Comme je t'aime dans ton printemps;
Je t'aimerai claironneur farouche
Autant que chanteur de dix-huit ans :
Pourtant, que ton mai longtemps fleurisse...

Puis, avant qu'un fier laurier aux tempes
Tu domptes les haines et la mort,
Reçois, doux Aède, épris des pompes
Antiques, jeune homme aux lèvres d'or,
Ces rythmes tordus comme des pampres.

LOUIS LE CARDONNEL.

L'ORAGE

Vers minuit, par la croisée sans volets et par toutes ses fentes, la maison au toit de paille s'emplit et se vide d'éclairs.

La vieille se lève, allume la lampe à pétrole, décroche le Christ et le donne aux deux petits, afin que, couché entre eux, il les préserve.

Le vieux continue apparemment de dormir, mais sa main froisse l'édredon.

La vieille allume aussi une lanterne, pour être prête, s'il fallait courir à l'écurie des vaches.

Ensuite elle s'assied, le chapelet aux doigts, et multiplie les signes de croix, comme si elle s'ôtait des toiles d'araignées du visage.

Des histoires de foudre lui reviennent, mettent sa mémoire en feu. A chaque éclat de tonnerre, elle pense :

—« Cette fois, c'est sur le château! »

— « Oh! cette fois-là, par exemple, c'est sur le noyer d'en face! »

Quand elle ose regarder dans les ténèbres, du côté du pré, un vague troupeau de bœufs immobilisés blanchoie irrégulièrement aux lueurs des torches éphémères.

Soudain un calme. Plus d'éclairs. Le reste de l'orage, inutile, se tait, car là-haut, juste au-dessus de la cheminée, c'est sûr, le grand coup se prépare.

Et la vieille, qui renifle déjà, le dos courbé, l'odeur du soufre, le vieux raidi dans ses draps, les petits collés, serrant à pleins poings le Christ, tous attendent que ça tombe!

JULES RENARD.

HENRY DE GROUX

Sous un ciel bas et sombre de drame, dans une plaine vague, banalement sinistre, à une heure morne et équivoque de nuit, le voyageur a roulé, terrassé, sous un genou nerveux, foudroyé par l'éclair d'un couteau. Quatre yeux horribles, exorbités, allumés d'indicibles terreurs, de férocités ineffables, flamboyent dans le gris de cette louche pénombre. Des membres se tordent en désespérés crispements. Deux bouches grimaçantes béent, comme pour des hurlements de rage carnassière, comme pour des cris suprêmes de secours, qui crèvent dans les gorges. Une lame écarlate, dégouttante de larmes rouges, affolée, bondit, retombe et encore et toujours, acharnée, furieuse, frénétique, sillonnant l'air de zigzags de pourpre, éclaboussant l'air d'une pluie de pourpre. Le sang gicle de la poitrine dénudée où bâillent, épouvantables, vingt trous vermeils. Le sang dégouline à flots des lèvres ouvertes en hideuse gargouille d'abattoir, des lèvres ouvertes par un hoquet qui est à la fois un cri étranglé de terreur et un dernier râle d'agonie....

Et cela, pourtant, qu'on ne s'y trompe pas, n'est point une simple anecdote, un vulgaire fait-divers bête et sanguinolent, une quelconque scène pathétique de mélo d'Ambigu. C'est autre chose, qui est moins particulier et moins immédiat, autre chose qui est bien de l'art vrai et pur, puisque ce qu'on éprouve, au regarder de cette œuvre singulière et poignante, ce n'est point seulement les banaux sentiments de terreur, de pitoiement qu'inspirerait telle analogue atrocité réelle, par hasard aperçue, ce n'est point cette sensation de nerfs bouleversés au

heurt de telle vision spécialement apeurante, c'est plutôt une mystérieuse émotion d'ordre plus intellectuel, une émotion qui, sans affecter en rien les nerfs ni la sensibilité, ne bouleverse (et d'une façon combien délicieusement épouvantable!) que les facultés supérieures de notre âme, une émotion, enfin, comparable au trouble absolument idéal, insensoriel, que suscite en l'intellectualité d'un penseur qui est aussi poète la conception d'un ensemble d'idées abstraites, qui, soudain, dans le ciel de l'imagination, se précisent, s'incarnent, douloureuses ou terribles.

Vraiment, non, dans ce tableau du *Meurtre*, ce qui nous émeut, ce n'est point l'accident banal de ce banal voyageur inconnu, ce ne sont point ces contorsions d'agonie ni ce sang ruisselant. Tout cela n'est que détails très secondaires, voulus matériellement effrayants, pour corroborer la terreur de l'idée, de la philosophie, que l'artiste devait écrire. Cette œuvre, sans conteste, n'est rien moins que l'habile narration d'un crime particulier ; elle est bien un poème, un émouvant et terrible poème où nous lisons, exprimées par l'artifice d'un significatif épisode de hasard, la douleur de vivre, l'épouvante de vivre, l'angoisse de l'Ignoré aventureux embusqué dans l'avenir, la bêtise méchante de la fortune, la pitoyable vanité de la galopade humaine parmi les douloureuses conjonctures de l'existence.... Ah ! pauvre voyageur inconnu, qui, par cette mystérieuse alchimie de l'art, cesses d'être pour nous un voyageur, et deviens Le Voyageur, L'Homme, ah ! pauvre voyageur, où donc allais-tu ? qu'espérais-tu ? Peut-être tu étais le poète qui sent bourdonner dans sa tête, comme des abeilles d'or, les strophes géniales qui ne doivent point mourir, peut-être l'inventeur sublime qui devait jeter au monde étonné l'admirable secret des pierres philosophales, peut-être le soldat qui pouvait conquérir la terre et s'asseoir un jour sur le trône des antiques empereurs du monde ! Pauvre voyageur, quel banal accident de la vie stupide, quelle force brutale et imprévoyable et irrémédiable t'a terrassé, vomissant par ta bouche râlante ton sang et tes beaux rêves ! ... Tu avais du génie, certes, tu avais la science de la vie, tu t'étais armé des armes qu'il faut pour vaincre, tu avais écouté les conseils des sages qui connaissent les chemins propices, tu étais sûr du triomphal avenir ! Mais l'absurde hasard t'a pris, en lâche, par derrière, et maintenant, lamentable, tu gis sous ce ciel bas et sombre de drame, dans la plaine vague et banalement sinistre, la

poitrine trouée de vingt trous rouges, ton sang dégoulinant par ta bouche...

Ah ! pauvre voyageur !... Et pourtant ! Et pourtant, qu'il était grand ton espoir ! qu'ils étaient beaux, tes rêves !..

Là-bas, à l'horizon, tout là-bas, lugubre comme une potence, effroyable et ironique, se découpe sur les nuages tragiques le charitable poteau-indicateur du chemin, de l'infaillible chemin où tu voulais marcher !... Ah ! pauvre voyageur !...

* * *

Ce tableau du *Meurtre*, on le voit, et je le répète à dessein, n'est donc nullement l'illustration d'un simple fait-divers émouvant par son atrocité. L'action qui s'y déroule n'importe guère, puisqu'elle n'est que le signe matériel d'une pensée, autrement intéressante et philosophique qu'une vulgaire question de coups de couteau. A moins d'être incurablement inapte à toute compréhension d'art, il est impossible à un esprit impartial de se cantonner, devant cette œuvre, dans la seule sensation immédiate déterminée par la matérialité du sujet représenté. On subit, malgré soi, fatalement, nécessairement, la suggestion de ces idées générales que j'ai tenté d'indiquer et que le peintre a, pour ainsi dire, pétries avec ses couleurs. Le drame cesse d'être un drame spécial, pour devenir un drame humain, purement intellectuel, passionnant symbole des rêves douloureux d'une âme d'artiste.

* * *

L'existence en une œuvre de ce prolongement spirituel, la quantité et la qualité de ce prolongement spirituel, voilà, je crois, les meilleurs critères pour reconnaître et évaluer une œuvre d'art. Voilà aussi la cause pour laquelle, si je ne me trompe, la meilleure critique picturale sera toujours celle faite par un poète. Ces ensembles d'idées, en effet, qui composent essentiellement l'œuvre vraiment d'art et que j'ai appelés le prolongement spirituel, il les précisera, lui, le poete, en les transposant dans son langage propre, vers ou prose, langage évidemment plus clair et plus intelligible, puisqu'il est plus familier à la masse des hommes, que le langage universel, mais assez ésotérique, des lignes et des couleurs. Et ainsi seront pleinement illuminées les essentielles conditions de l'œuvre d'art, ce qui est, à n'en point douter, la seule bonne critique.

Quoi qu'il en soit, je dois déclarer. dès maintenant, que ce prolongement spirituel sans lequel l'art n'est point, je l'ai constaté dans tous les tableaux, trop peu nombreux malheureusement, de M. de Groux qu'il m'a été donné de voir.

A quoi tient la possibilité de ce prolongement spirituel, de cette action réflexe du matériel vers l'immatériel, qu'on observe en certaines œuvres et qui manque absolument en d'autres ? Comment un fait particulier peut-il instantanément se métamorphoser en une idée générale, en une haute synthèse, en toute une troublante philosophie ? Ce n'est point ici le lieu d'étudier cette mystérieuse et difficile, mais peut-être point insoluble question. Qu'il suffise d'avérer que ce phénomène se reproduit constamment en tous les chefs-d'œuvre incontestés, et de faire remarquer combien *Le Meurtre* de H. de Groux serait, en réalité, dissemblable d'un sujet identique qu'eût traité un habile peintre anecdotier, parfait observateur mais dénué de toute faculté de rêverie philosophique. Puisque c'est la tête qui guide la main, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que la tête d'un rêveur guide sa main de façon à traduire son rêve, et la force, pour cela, à des combinaisons, à des modifications de lignes et de couleurs, mystérieuses, inconscientes, presque inanalysables... Regardez, par exemple, dans *Le Meurtre* la subordination évidente des contours, des surfaces, des lumières, des ombres, observez le rhythme désespéré, tragique. des lignes, de toutes les lignes, tombant en courbes douloureuses, parfois dramatiquement brisées, du milieu supérieur de la toile à ses angles inférieurs, constatez la concordance lugubre des couleurs, cette sinistre harmonie en vert sombre, en bleu obscur, en noir, et réfléchissez aux rhythmes de lignes et de couleurs qu'eût nécessairement employés le réaliste anecdotier dont je parlais tout à l'heure.

***

Voici maintenant une autre toile, plus terrible encore et plus étrange : *Les Traînards*. Cela ressemble à quelque effroyable tapisserie de Flandre, jaunie et élimée par l'âge, qu'aurait tramée un patient et paradoxal tisserand de là-bas, interprétant, avec des laines teintes en des ventres putrides de cadavre, un hideux cauchemar de Breughel d'Enfer; cela évoque un rêve macabre de Callot, retouché par Goya, s'agitant dans un royaume en putréfaction, cela s'étale, répugnant, avec des tonalités jaunes et noires et vertes, des marbrures de pourriture, des

suintements de pus extravasés, semblable au ventre crevé de plaies et d'abcès d'un hideux reptile en décomposition.
Et cela, c'est l'Envers de la Gloire.

Quel empereur cuirassé d'or, quel empereur triomphant, avec son armée immense et brave, a passé par-là, caracolant sur son fougueux cheval caparaçonné de pourpre ? Quels étendards enthousiastes ont frissonné sous ce ciel? Quelles décharges de mousquets y ont retenti? Quels glorieux coups de lances et de sabres s'y sont échangés? Quels gais tympanons, quelles sonores trompettes ont chanté la victoire, ont chanté la bravoure des soldats et le triomphe du beau conquérant? Quelle immortelle et bonne besogne s'est accomplie dans cette plaine dont parleront désormais avec orgueil les chevaliers et les belles dames, que célèbreront désormais, en de joyeux enthousiasmes, les peuples et les poètes?

Maintenant un silence de sépulcre plane parmi des odeurs de pourriture. Le ciel est sinistre et sillonné par des vols tourbillonnants de corbeaux innombrables. Là-bas, dans le lointain, c'est la ville et ses remparts démolis, un lugubre moulin à vent, éventré par les boulets, ses ailes fracassées, laissant pendre ses planchers comme des entrailles. A perte de vue, les corps des soldats, des braves soldats massacrés, gisent, pêle-mêle, entassés, en un grouillement hideux, inextricable, infini. La terre a bu le sang et cette plaine en putréfaction n'est même plus tachée de rouge. Ils pourrissent lamentablement, les valeureux d'hier, parmi les armes perdues, les tambours crevés, les affûts démolis, les chevaux au ventre béant, les caissons renversés..... Leurs membres, hachés par la mitraille, leurs membres en loques, sont roides maintenant, les convulsions de leurs gestes d'agonie sont figées, effroyablement. Innombrables, jusqu'à l'horizon, leurs cadavres fermentent, troués de sombres blessures qui suintent de verdâtres sanies, la plaine entière est de chair qui fermente, de chair humaine qui se liquéfie, qui coule, gluante, purulente, ulcéreuse. Et voilà qu'arrivent en bandes, nombreux comme les corbeaux qui tourbillonnent dans le ciel empesté, ces autres corbeaux de la terre, les *Traînards*, les détrousseurs de morts, poussant leurs voitures à chiens, se jetant sur cette pourriture avec des gestes voraces, volant avidement sabres, mousquets, tambours, pourpoints, braies, chemises, bottes, éperons, déshabillant ces corps putréfiés, fouillant, avidement, joyeusement, de leurs mains crochues, dans cette pestilente mer de chair humaine en liquéfaction.

Bel empereur victorieux, bel empereur, étés-vous dans votre capitale en fête, dans votre capitale pavoisée et illuminée, à parler de vos merveilleux exploits avec les belles dames de votre cour, à respirer le métaphorique encens de vos poètes et de vos historiographes!

Est-il besoin de faire remarquer combien cette compréhension de la gloire militaire, de la guerre, du patriotisme, des épopées, du plumet triomphal et de la sublime pyrotechnie, est différente de la vision qu'eurent de ces mêmes choses les Horace Vernet et les Meissonier, de la vision qu'en ont encore les Detaille et les Déroulède, sans parler de M. H. Fouquier, ce farouche Tyrtée à tant la ligne...

⁂

Je ne parlerai guère d'un autre tableau d'Henry de Groux : *L'Assassiné*. Cette toile, en effet, encore fort intéressante, est pourtant un peu inférieure aux autres peintures de cet étrange artiste. Elle semble d'ailleurs n'être qu'une étude préparatoire du *Meurtre*, que j'ai décrit et analysé au commencement de ces notes.

Il suffira de dire quelques mots d'une dernière œuvre : *Le Pendu*.

C'est encore, comme dans *Le Meurtre*, un drame solitaire et banal dont le héros est un voyageur, un pélerin (la coquille qui pend sur sa poitrine l'indique), ou plutôt Le Pélerin (je ne sais quels signes péremptoires et mystérieux nous forcent encore ici à ne pouvoir concevoir cet individu spécial et cette scène spéciale qu'en tant que négligeables contingences symbolisant des êtres généraux, des êtres absolus), Le Pélerin, et, certes, le Pélerin du pélerinage de la Vie.

Sans doute, il y avait longtemps qu'il était en route, le pauvre moine rôdeur, sans doute il désespérait d'atteindre le but, son Saint-Sépulcre ou son Saint-Graal, sans doute ses pieds avaient trop saigné aux orties et aux cailloux du chemin, il avait, un à un, perdu tous ses chers désirs, tous ses beaux rêves, et le désespoir l'avait fait impie, et las, et sans force maintenant qu'il était sans foi. En passant dans un bois dont les branches railleuses giflaient ses joues, dont les épines déchiraient ses jambes, proférant vers le ciel impassible un suprême blasphème, voilà qu'il se pendit. Son corps maigre, maintenant, se balance, tragique, à la fourche d'un vieil arbre. Mais la nature impitoyable n'a même point voulu pleurer sur son lamentable cadavre. La nature s'exalte en une furieuse

joie de vivre. Les oiseaux chantent à rompre leurs gorges, des fleurs merveilleuses s'épanouissent. Le soleil inonde les feuillages. Partout des couleurs hilares, des verts d'émeraude, des bleus de lapis et de saphir, des rouges triomphaux de rubis clangorent des fanfares d'allégresse. La nature insensible et bête, débordante de sève et de santé, exulte, gazouille, rigole à s'éclater le ventre, se tord en une effroyable et rutilante et cynique gaîté — comme pour témoigner de son indifférence, ou, peut-être, de sa haine, devant la mort effroyable d'un de ces pauvres êtres douloureux qui se sont évadés de sa géhenne d'inconscience, sur les ailes de la pensée...

*
* *

Telles sont les quatre toiles que je connaisse d'Henry de Groux, les quatre seules qui, je crois, aient, jusqu'à ce jour, pénétré en France, le reste de son œuvre étant en Belgique.

Certes, il serait téméraire, après ce trop rapide examen d'une trop faible partie de ses productions, de vouloir formuler sur lui un jugement définitif. Néanmoins, ces quatre singuliers tableaux, où se laisse deviner une parenté de génie avec les maîtres du drame excessif et truculent, avec les Caravage, les Breughel d'Enfer, les Callot, les Goya et surtout les Delacroix, ces quatre singuliers tableaux m'ont paru, malgré tels insignifiants manquements de technique et un parti-pris de dramatisme peut-être exagéré, si puissamment originaux, si profondément suggestifs, d'un art si vraiment robuste et si vraiment à part, que je n'ai pu me tenir d'en parler un peu longuement, convaincu que — quelle que soit la direction qu'il choisisse dans l'avenir — le jeune homme qui a peint ces quatre toiles étranges, ces quatre cauchemars, est une personnalité qui aura sa place et sa place glorieuse dans l'histoire de la peinture.

Août 1891.

G.-Albert Aurier.

PAGE RETROUVÉE (1)

L'« ERECTHEUS » DE SWINBURNE

Sous un ciel de deuil stagnant et d'hiver, l'âme nationale célébrant le Noël chrétien, voici qu'à l'ère même fêtée antérieur, magnifique, religieux aussi, l'écho de quelques beaux vers (fragment resté le seul d'une tragédie d'Euripide qu'un discours de l'orateur Lycurgue enchâsse) a fourni à la voix la plus grande de l'Angleterre actuelle quelque dix-sept cents vers, qui feront compter par ce pays la fin de l'autre année entre les temps de fastes de sa littérature. L'œuvre du jeune poète dont la *République des Lettres*, avide de la suivre à travers le dénouement du futur, présenta en sa première livraison un extrait dès longtemps célèbre, s'ouvre et se ferme dans sa magistrale plénitude d'aujourd'hui par deux drames antiques, *Atalanta à Calydon*, puis *Erechtheus*. Tout entière fascinée par la prodigalité éblouissante d'imagination qui éclate dans l'une de ces pièces, la génération poétique contemporaine attendait, non sans émoi, que l'autre apparût : différente, neuve, suprême. L'intérêt, quel en serait-il ; et le ton et le concept : impatience, non doute. Seul le fait qui devait se produire dans la carrière parfaite du génie même le plus libre d'allures ! m'invite à le constater : par une régularité aisée à dire en peu de phrases consolant du peu de temps que j'ai à parler. Abstraction faite de l'éclat puisé à sa richesse pour ces tragédies d'ère presque moderne, *Chastelard* et *Bothwell*, tout le débordement de fougue précoce envahissant le drame de début a trouvé un cours naturel en deux recueils de chants lyriques, extasiés d'amour et de liberté, *Poèmes et Ballades* et *Chants avant l'Aurore* : à la tragédie de la maturité spirituelle

(1) Comme appendice ou note à celles « crayonnées au théâtre », cette page qui a l'intérêt de l'opinion d'un poète sur un poète, tous deux en leurs royaumes despotes ; M. Stéphane Mallarmé nous permet de la réimprimer. Elle ne le fut jamais depuis (il y a quinze ans) la troisième livraison de la *République des Lettres*, et aujourd'hui comme lors c'est d'un Swinburne encore non francisé qu'il s'agit, le tragique. — Et puis, le prétexte ? La signature suffit.

R. G.

restait donc la fortune nouvelle d'une inspiration savante, pure quoiqu'enthousiaste, conforme davantage à quelque chose de grec.

Suivez la marche paisible de l'action. Erechtheus, roi d'Athènes, invoque cette terre sainte qu'a foulée l'ennemi Eumolpus ; et bientôt, énigmatique, il annonce à sa femme Draxithea que le destin, pour le salut de la ville, veut le sacrifice de leur enfant Chtonia, laquelle reçoit de la bouche maternelle l'oracle : simplicité et tendresse, rien que d'ineffable entre la mère et la fille et des adieux calmes comme l'acquiescement. Personnages autres, un héraut, il a jeté le défi d'Eumolpe ; un messager qui dit l'immolation au pied du même hôtel de la Vierge parmi ses sœurs offertes d'elles-mêmes au couteau ; un héraut athénien pour proclamer l'honneur d'Erechtheus par la foudre frappé après la défaite de l'envahisseur. Le spectacle finit avec la survivante demandant aux dieux de lui accorder à elle aussi, Praxithea, épouse et mère, le bienfait de la mort : Athénor, favorable au souhait, verse sa protection à jamais sur la cité appelée de son nom. Le tragique, très contenu, demeure aux régions supérieures de l'idée : tandis que dans la parole et les actes, règne l'auguste nudité des sentiments antiques et leur délicatesse suave. Odes maintenant, à strophes et antistrophes, puis épodes de chœurs ajoutés à tout ce long hymne, l'un notamment dépeignant et imitant le passage épouvantable du Vent du Nord, composent une sublime musique de trompettes ou de flûte lente qui, longtemps après sa cessation, se mêle encore à la voix du personnage en scène et la soutient. Je signale aussi, dans des proportions parfois presque inconnues, le silence : profond, divin, gisant dans l'âme des lecteurs ; et d'où se détachent par moments tels vers de l'un à l'autre envoyés par un homme ou une femme, puis des distiques ou des tercets, comme autant de motifs purs, vibrent sur un fond d'émotion la plus subtile et la plus noble. A trop grands traits écrite et hâtive, telle (un peu) l'impression causée par l'ensemble.

Quiconque ouvre un livre pour *chanter au dedans de soi*, le vrai lecteur de vers a, depuis dix ans, en Angleterre, comme avant ce temps, en France, il le fera, emprunté pour son âme le déploiement d'ailes de chacune des stances de l'œuvre lyrique de Swinburne. Ces poèmes (indépendamment de tout ce qu'ils comportent d'*humanité* dans un sens supérieur) ont donc humainement satisfait à leur visée ; en est-il de même des quatre

drames : à savoir doivent-ils, eux, prendre vie sur les planches et au lustre et se communiquer par la scène, immédiatement, à un auditoire ? Question qui s'impose à l'esprit d'un Français, tout d'abord : car, chez nous, la grande lutte a été livrée et la victoire gagnée par le Poète de ce temps ; elle l'est encore un peu chaque jour depuis Victor Hugo et le sera demain. Les maîtres en Angleterre, pudiques ou hautains quoi ? mais réservés, ont, à côté du tréteau triste qu'absout presque seule la longévité glorieuse de Shakespeare et de son groupe, créé tout un autre théâtre, extraordinaire aussi, fait des majestueux fantômes qui hantent l'esprit du siècle ; mais dont on n'est le spectateur que chez soi, un tome ouvert où les yeux fermés. Shelley, Byron souvent et avec eux Beddoes, d'autres (je ne nomme pas) ainsi que notre ami Horne, ont inauguré et entretenu cette idéale fête, à quoi parut d'abord voué l'œuvre dramatique de Swinburne : et si ce n'est pas douteux que plusieurs des vastes compositions dues à ces génies ou à leurs successeurs soient en état d'affronter le décor et l'acteur, il est certain que la plus récente, *Erechtheus*, saurait, dans une solennité exceptionnelle, y prétendre. « Nous voulons un théâtre quotidien et national (diront les bien intentionnés), et non une résurrection, même égale à la vie, de l'art grec »; soit : mais, tant que ce théâtre ne se produit pas chez vous à l'heure qu'il est, jubilez aux reprises du XVI[me] siècle ; ou de ce qu'il y a eu de notoire auparavant, c'est l'antiquité (évoquée surtout par l'heure actuelle). Tracée avec d'impeccables lignes sur le modèle ancien, mais s'inspirant d'un souffle de maintenant, la pièce de Swinburne, hors quelques longueurs délicieuses, peut devant tous ceux-là qui la lisent se jouer et les ravir (même dans leur sens critique intime), ne fût-ce qu'un soir, ce qui est l'éternité. Ce peu de vers à omettre, seuls, que ne m'est-il loisible de les réciter, enchantement véritable. Rien, de par l'espoir qu'une fois ici apparaîtra quelque étude totale de la poésie de là-bas, n'a été présentement fait, que procurer une notion générale jusqu'au vague, de l'importance triple d'*Erechtheus*, en soi, parmi l'œuvre de Swinburne et quant à l'art anglais contemporain : trois mots dans l'espace d'une carte de visite répondant à l'envoi que de son livre daigna faire le Maître voisin ; à moi, non pas, mais à la Rédaction tout entière et tant soit peu maintenant aux lecteurs de la Revue.

STÉPHANE MALLARMÉ.

DE L'UTILITÉ DES ACCIDENTS

Quiconque a lu Villiers de l'Isle-Adam — et maintenant que Villiers est mort il n'est point de bélître qui ne s'en réclame, qui n'étale, au moins, sur sa table un exemplaire annoté de ses œuvres incomplètes, — quiconque a lu Villiers, dis-je, se souvient assurément du pharamineux docteur Bonhomet et de sa motion « touchant l'utilisation des tremblements de terre ». — Dans les endroits menacés de convulsions volcaniques, le docteur faisait construire d'énormes bâtiments à toitures de granit et y casernait les poètes; au moment de la secousse, la toiture s'écroulait, ensevelissant, écrabouillant tous ces satanés rêveurs qui s'intitulent « artistes »; l'humanité se trouvait plus légère, débarrassée de ses parasites, de sa fraction gênante; c'était « un horrible trépas dont elle se lavait ostensiblement les mains ».

Ce pauvre grand Villiers savait ainsi, par d'aimables apologues, nous enseigner la philosophie des choses; car ce n'est pas galoper bien loin derrière ses conclusions que proférer discrètement : L'humanité a toujours une fraction gênante; si, par une regrettable sensiblerie, elle ne procède pas elle-même à l'opération qui la soulage, les lois immuables (*alias* le Destin, la Fatalité, la Providence) sont obligées d'intervenir.

Or, la population du globe est, à n'en pas douter, trop nombreuse; plus on va, plus on se multiplie; les statisticiens peuvent l'écrire : on n'a jamais vu ça. Et si les meilleurs de nos romanciers discoururent sur « la lutte pour la vie », personne jusqu'à ce jour n'osa proposer le remède pratique, qui serait d'assommer tous les mioches. Bien au contraire, la malice des gouvernements va jusqu'à offrir des primes dans les cas d'extraordinaire fécondité.

D'autre part, les grands fléaux sont usés, fourbus, qui vous nettoyaient un pays en un rien de temps et préparaient le terrain pour des couches nouvelles. Citons le choléra : il n'est pas aux portes de Marseille, à la frontière d'Espagne, que des légions de médecins se préci-

pitent et se mettent en travers pour l'empêcher de passer. Les famines sont quasi-inconnues · nous avons tant de pain que nous en donnons aux pauvres. Les guerres d'extermination deviennent impossibles depuis les progrès de l'armement; on n'ose plus manipuler un pétard tellement on craint de faire sauter du coup les quatre cinquièmes de la planète. Encore, les conseils de Malthus et l'Homuncule dans la bouteille ne furent jamais que des atermoiements futiles, si ce n'est facéties d'apothicaires.

Il faut donc bien que le doigt de la Divine Providence s'introduise derechef dans les affaires humaines.

***

Présentement, il a suscité les théâtres et les compagnies de chemins de fer. Sa besogne exterminatrice se trahit dans la périodicité des accidents. C'est en exécution des immuables décrets que le Destin enflamme les Opéras-Comiques, pousse les trains à se rencontrer, démolit un pont, flanque une locomotive et ses wagons du haut en bas d'un viaduc. Chaque fois on constate l'occision de cinquante, cent, deux cents personnes; autant de moins; et l'on nous parle de l'aiguilleur, du personnel surmené, de l'imprudence de celui-ci, de la malveillance de celui-là: on s'en prend aux instruments passifs au lieu de rechercher les causes. Mais il faut être bête comme un lecteur du *Petit Journal* pour ne pas se rendre à l'évidence. *Væ cæcis ducentibus! Væ cæcis sequentibus!* cria pourtant saint Augustin. — L'humanité présente a-t-elle été frappée de cécité œcuménique? — Ne voit-on pas que si les familles sont, chaque semaine, « plongées dans la désolation » (style de reportage), il est de toute nécessité que cela soit ? Tel qui ne s'en va pas de bonne volonté s'en ira de force. C'est la loi. — Eh! mon Dieu, il ne faudrait point accuser légèrement votre suprême justice! Nous savons bien que vous ne choisissez pas entre les familles et que vous tranchez dans le vif. Qui se trouve là écope. Actuellement, nous tirons notre vie au jour le jour comme un numéro de tombola!

***

Au reste, une fois l'idée répandue, il suffira de s'y faire. Quand on aura l'habitude de se dire en prenant son billet : Je monte en wagon, je vais au spectacle, je n'en ai peut-être plus que pour un quart d'heure, — on

sera tout aussi joyeux qu'auparavant. La soudaineté de la catastrophe a même quelque chose de séduisant. On pourra quitter le monde sans s'en apercevoir. Je ne vois là qu'un mode de vivre — ou plutôt un mode de mourir — impratiqué encore, mais qui n'a rien d'inacceptable en soi. Tout au plus les gens méticuleux réviseront leur testament chaque matin. Ensuite, par mesure de propreté, pour éviter l'encombrement, ne pas gêner la circulation, on établira près des gares et des théâtres les boutiques habituelles des accessoires pour obsèques. On y trouvera des « Docks de la Prévoyance », le « Bazar du Grand Voyage », et l'étalage de tout ce qui accompagne notre corporelle dépouille : pompes funèbres, deuil en trois heures, cercueils pour cadavres complets et incomplets, bières garanties étanches avec sciure et désinfectants, regrets éternels à 3,85 et au-dessus. J'imagine enfin qu'on en viendrait à parler de l'accident journalier comme d'une chose toute naturelle et promise au trafic.

Dès l'aube, l'honnête fournisseur d'objets mortuaires, marié, père de famille lui aussi, électeur, conseiller, peut-être adjoint, enverra chercher le journal pour savoir les nouvelles et se tenir prêt :

— Eh bien ! fifille, combien avons-nous d'écrasés ce matin ?

— Soixante-quinze, mon ami !

— Quoi !... Pas plus !... Décidément, fifille, nous n'irons encore pas au bord de la mer cette année !... Car le commerce va bien mal.

CHARLES MERKI.

« ENQUÊTE
SUR L'ÉVOLUTION LITTÉRAIRE »

Ce sont d'humoristiques conclusions que, avec un évident souci, d'ailleurs, de paraître avoir été dupe de toutes les théories qu'il écouta, M. Jules Huret tire de son *Enquête* ; et, en vérité, les choses qu'il note en sa préface sont fort topiques. Car si, en ces interviews, le moraliste trouverait certes à se condouloir sur la pérennité des tares humaines (le sage Nestor lui-même y perdrait son optimisme, comme M. Jules Simon sa foi en l'amélioration de l'espèce par la morale), le critique littéraire, à qui plutôt devait ressortir le travail de M. Huret, n'a rien à y glaner : ce cas bizarre se présente d'un livre intéressant surtout à côté de son objet. L'interviewer méditait renseigner le public sur l'orientation de la littérature : il n'a fait que l'éclairer sur l'humeur des poètes contemporains, de même qualité, au fond, que l'humeur des poètes de tous les temps, et sur la façon chevaleresque dont les écrivains, en général, entendent la confraternité. Résultat prévu dès le commencement par toute intelligence un peu informée, conséquence nécessaire de la méthode suivie, qui, à une époque moins balourde, eût bien pu provoquer, au lieu d'une bataille au trognon de chou et à la pomme cuite, une belle joute courtoise et un tournoi d'esprit aigre-doux, — mais sans mieux aboutir à une solution efficace. Les gens du métier savaient d'avance tout ce qui a été dit, même davantage, et le public, trognons de choux à part, n'a certainement perçu aucune saveur à ces tartines techniques. M. Jules Huret ne se dissimule point l'imperfection du procédé auquel l'ont contraint les exigences du journal — ah ! les exigences de la presse !... Du moins lui doit-on cette justice qu'il en a obtenu tout ce qu'il était susceptible de produire ; et s'il ne fut pas absolument le seul à montrer de l'esprit, comme le re-

marque M. Octave Mirbeau, il en eut toutefois, de la finesse aussi et de l'habileté; son livre n'est pas une œuvre de reportage banal, et les conclusions qu'il en infère, j'y reviens, sont les seules logiques. Sans doute, isolément, d'admirables paroles furent dites, celles, par exemple, de M. Maeterlinck touchant le symbole, et d'intéressantes ou simplement curieuses théories exposées; mais, dans leur ensemble, ces soixante-quatre conversations appartiennent à l'humoriste beaucoup plus qu'au philosophe et au critique.

L'amusante page que celle où seraient rapprochées, dans telle fiction ingénieuse, certaines phrases mêmes des interviewés! — La scène, je suppose, est au jardin d'Académus, où sont réunis les Soixante-Quatre, gloire et lumière du monde entier. Paisiblement — car fréquent est leur commerce, et ils ont trop ressassé les mêmes propos pour mettre de la passion, si ce n'est par hasard, dans leurs discours — paisiblement ils devisent du chiffre des tirages, de la pingrerie des libraires, de l'indéfectible sottise du public. Ils sont doux, courtois, reconnaissent volontiers leurs mérites réciproques avec une modestie apparente et en s'appelant « cher confrère », respectueux des aînés qu'ils appellent « cher maître ». Mais voilà qu'au milieu d'eux paraît un jeune homme couvert de poussière; il vient de très loin recueillir la bonne parole, messager des mandarins de son pays : la Renommée leur apporte sans cesse, accolés à des noms fameux, les mots Naturalistes, Psychologues, Symbolistes, Décadents, Evolution, Idéalistes, Mystiques, Romans, Kabbalistes ; cette profusion d'épithètes les plonge dans le plus grand trouble, et ils désirent être instruits. Les Soixante-Quatre sourient avec bonté et font le meilleur accueil au jeune héraut, dont ils autorisent les questions. Du reste, la présence de tant de personnalités considérables ne le déconcerte mie, et, une tablette de papyrus en main, il note le précieux verbe(1) :

M. BARRÈS. — Ceux qu'on appelle aujourd'hui Symbolistes n'ont guère encore produit qu'un livre : le *Pèlerin Passionné*, de Jean Moréas.

M. GHIL. — Des vers de mirliton écrits par un grammairien.

M. MORICE. — D'ailleurs, Moréas n'est pas un Symboliste... Je ne sais pas si son domaine est bien grand, mais il joue d'un instrument bien accordé. Il n'a pas d'idées, il ne lui manque que cela.

(1) *Enquête sur l'Evolution littéraire.* Passim.

M. SAINT-POL-ROUX. — Coup d'aile de chérubin, Dieu merci!... Moréas m'apparaît comme la complémentaire de François Coppée. En tant que tempérament artistique, il n'est pas sans m'évoquer, aux heures bizarres, un trombonne à coulisse qui dégagerait des sons de fifre.

M. ZOLA. — Qu'est-ce que c'est que Moréas? Qu'est-ce qu'il a donc fait, mon Dieu! pour avoir un toupet aussi énorme? Victor Hugo et moi, moi et Victor Hugo...

M. AURIER. — Victor Hugo... génial bafouilleur...

M. ZOLA. ... Il (Moréas) a écrit trois ou quatre petites chansons quelconques, à la Béranger, ni plus ni moins... C'est de la poésie de bocal!

M. MORÉAS. — Zola?... C'est un bon gros romancier, comme Eugène Sue. Il n'a aucun style, comme Eugène Sue... Pour les romanciers naturalistes, ils sont trop illettrés et trop absurdes, à la vérité.

M. HUYSMANS. — Vous croyez donc que c'est malin un bonhomme qui met « coulomb » pour ne pas mettre « pigeon »?

M. VERLAINE. — Je suis un oiseau, moi (comme Zola est un bœuf, d'ailleurs)... Les Symbolistes aussi...

M. DESCAVES. — Qui cela les Symbolistes? Moréas?... un virtuose qui aurait le goût déplorable de n'exécuter que des variations sur les opéras d'Auber!

M. VERLAINE. — ... sont des oiseaux, sauf restrictions... Moréas aussi en est un. Mais non... lui, ce serait plutôt un paon.

M. AJALBERT. — Les symbolistes! Ils sont Grecs, Espagnols, Suisses, Belges!...

M. VERLAINE. — ... Si encore ils ajoutaient: « comme la lune », en outre!

M. LECONTE DE LISLE. — Tous fumistes, ces jeunes gens!

M. BARRÈS. — J'ai le goût de faire dire à mes personnages des choses d'un sens plus général que le récit des menus faits de leur existence : dans ce sens, je serais donc symboliste.

M. MORICE. — M. Barrès, — qui est bien le moins symboliste de tous les écrivains...

M. ROD. — Les poètes sont symbolistes; les esprits précis se contentent d'être psychologues.

M. MORICE. — Mais la psychologie n'est pas de la littérature!

M. TAILHADE. — ... Les jeunes hommes qui, n'ayant aucune fortune ni métier avouable dans la main, se destinent à un riche mariage, ce sont les psychologues; puis ceux à qui suffit l'approbation des brasseries esthétiques et d'intermittentes gazettes, ce sont les symbolo-décadents-instrumento-gagaïstes, à qui le français de Paul Alexis ne saurait plaire et qui le remplacent par un petit-nègre laborieux.

M. ALEXIS. — Naturalisme pas mort!

CHŒUR DE VOIX. — Le Naturalisme est mort, mort, mort! *Requiescat in pace.*

M. RENAN. — Des enfants qui se sucent le pouce.

Le jeune étranger, un peu abasourdi, avise un poète

de petite taille, replet, l'air bon garçon, qu'il n'a pas interrogé encore.

M. PONCHON. — Vous feriez bien mieux d'aller voir les filles, plutôt que de me raser avec votre interview... D'abord, tout ce que je pourrais vous dire, vous le savez déjà. C'est que mes amis seuls et moi avons du génie. Et encore, mes amis?...

Et, sur la route du retour, le jeune messager des mandarins, d'abord choqué de ces derniers propos, reconnaît qu'il se fût épargné bien des peines en commençant par solliciter le poète de petite taille, replet, à l'air bon garçon, qui a si brièvement résumé la philosophie des soixante-trois autres.

L'*Enquête* de M. Huret, intéressante en plus d'un point, devait être, de toute nécessité, stérile quant à son objet principal — que l'induction et une sorte de calcul des probabilités basé sur l'expérience élucident plus clairement que l'avis des littérateurs. Le positivisme et le naturalisme appelaient la réaction mystico-idéaliste. Toutefois, le monde moderne est trop imprégné de l'esprit scientifique pour que les écoles d'art nées de cette réaction aient une longue durée; il est même supposable que leurs œuvres ne remueront pas très profondément les couches sociales... Et après cette période florira sans doute le néo-naturalisme, ou, si l'on veut, un réalisme moins puéril, moins grossier, moins terre à terre, plus synthétique, plus savant et plus vaste que le naturalisme. Mais la littérature néo-naturaliste, comme la littérature mystico-idéaliste, ne saurait satisfaire que l'élite des lettrés; toute une catégorie de lecteurs — la plus nombreuse, qui ne s'intéresse pas plus aux romans de MM. de Montépin et Richebourg qu'à ceux de MM. Rosny et de Gourmont — manquerait de livres (!), si, vraisemblablement, n'allait renaître le roman romanesque; et il va de soi que je ne parle pas de celui de M. Marcel Prévost, mais du roman romanesque tel que le conçoit, par exemple, M. Camille de Sainte-Croix, c'est-à-dire ni « dessus de pendule », ni bêtement sentimental et pleurnichard. Voilà, je pense, le processus du mouvement littéraire — si quelque génie surgissant tout à coup ne l'entraîne ailleurs...

Quant aux discussions si fastidieuses sur le vers libre, le rythme, les césures, la rime riche, la restauration des vieux idiômes, etc., etc., etc., querelles de rhéteurs, rien de plus.

ALFRED VALLETTE.

LES LIVRES (1)

Enquête sur l'Evolution littéraire, par JULES HURET (Charpentier). — Voir page 236.

Promenades sentimentales, par JEAN THOREL (Perrin et Cie). — La plupart des écrivains actuels ont perdu l'habitude de dire : *je*; Musset les a dégoûtés jusqu'à l'écœurement de l'éloquence et de l'impudique mise en scène de soi-même. Ils ont cru, par un simple changement dans la forme de leur phrase, changer l'ordre des choses, à tort peut-être. En somme, sous des noms d'emprunt, sous des vêtements d'apparat, c'est toujours nous-mêmes que nous racontons, et les drames auxquels nous nous déclarons étrangers, les souffrances et les joies soi-disant illusoires que nous attribuons à des êtres de fiction, tout, jusqu'aux paysages d'Athènes ou de Ville-d'Avray où nous leur assignons des demeures, tout cela c'est nous, nous seuls, notre vie de rêve ou d'action, la même vie. Et, inversement, le *je* n'impliquera pas par lui seul que nous disions notre pensée habituelle, celle qui fait l'apparente unité de notre individu : les *Confessions* de Rousseau sont presque aussi fantastiques que les *Mille et une Nuits*, et le désir de leurrer son monde y apparaît à première lecture.

Il n'est pas inutile de se rappeler ainsi combien l'élection d'un pronom personnel ou d'un autre est peu importante au fond pour goûter en toute sécurité les *Promenades sentimentales* de M. Jean Thorel. On risquerait de gâter son plaisir pour des préjugés de technique, si le « vous disais-je » qui termine la ligne initiale faisait craindre tout de suite, à défaut d'autre informé, le bavardage sans art des élégiaques. Et vous y connaîtrez au contraire l'âme la plus riche d'aventures, de volontés et de créations contradictoires, au point de pouvoir fournir des thèmes aux poètes, hélas trop nombreux ! qui manquent d'imagination. Le livre est divisé en deux parties : *Sous un ciel triste* et *Vers le Passé* : c'est d'abord, à propos de rencontres faites au hasard de marches en Picardie, une longue théorie de femmes, évoquant des amours différentes, depuis la pure contemplation intellectuelle jusqu'au simple instinct de la chair ; puis, tandis que se déroulent, indiqués en quelques lignes, les paysages du Rhin, « le Fleuve légende, le Fleuve mystère », les ancêtres renaissent, ou plu-

(1) Aux prochains fascicules : *Poésies Eucharistiques* (Jean Casier); *Heures vécues* (J.-P. Clarens); *Idylle Russe* (Dolguine. Traduit par X. Kouprianoff et J. Couturier); *Ægyptiacque* (William Ritter); *Hedda Gabler* (Henrik Ibsen. Traduit par M. Prozor); *A toute volée* (Marc Stéphane); et les livres annoncés déjà.

tôt s'affirme la vie de tous les faux morts qui sommeillent en chacun de nous et dont la résurrection, après des siècles, pour un millième de seconde, nous trouble et nous effraie comme si en nous-mêmes nous prenions conscience d'un grouillement de fantômes : évêques féroces et doux, burgraves chargés de lourdes armures, moines pieux ou révoltés, riches marchands endormis et repus, reîtres brutaux et serfs meurtris qui ne comprennent plus même la parole de la terre. Ces figures d'aujourd'hui et d'autrefois ne se manifestent pas par les particularités de leur costume ou l'archaïsme de leurs paroles, mais par le frisson même de leur pensée ; il y a de décor juste ce qu'il faut pour quelque précision : « Si j'ai l'esprit latin, j'ai l'âme d'un germain », dit fort exactement de lui-même M. Jean Thorel, et le besoin de composition, nié par le désordre volontaire de l'ensemble, est satisfait par le rhythme de la phrase, si apparent qu'on pourrait presque transcrire ce livre en vers libres. A quoi bon ? Un artifice typographique nuirait plutôt à la gravité de l'œuvre. L'âme — je m'excuse d'employer ce mot galvaudé par les plus abjects spiritualistes et les plus imbéciles psychologues — l'âme qui s'y dévoile est belle s'il en fut, toute d'amour et de communion avec ce qui est ou a été vivant : « La vie, une vraie merveille ! » Merveille non de joie sans doute ou de pure douleur — mais si étrange et incompréhensible que le mot en est refusé même à l'auguste pitié, le seul sentiment qui donne à certaines heures l'illusion divine de n'être plus soi, vaine comme le reste : « Dans les carrefours déserts, des chiens abandonnés hurlaient et se désespéraient. Je me suis hâté vers eux. Je me sentais une sympathie infinie pour leur souffrance et j'espérais qu'ils seraient touchés de la mienne aussi...... Je m'avançais doucement vers eux avec des paroles de tendresse, des gestes affectueux et des attitudes de pitié... Hélas ! ils n'ont pas pu comprendre ma venue compâtissante, et eux aussi, eux aussi, ils ont fui devant moi. »

P. Q.

Les Amours jaunes, par Tristan Corbière. Nouvelle édition (Vanier). — La notice, signée L. V., nous apprend que, fils et non neveu de l'auteur du *Négrier*, le poète, né à Morlaix en 1845, y revint mourir d'une fluxion de poitrine en 1875. Le reste demeure imprécis : autant de pages écrites sur Corbière, autant de contradictions : attendons l'étude annoncée de M. Paul Kalig. Parmi les pièces inédites ou de variantes données par M. Vanier, on est surpris de ne pas trouver celles que M. Ajalbert publia pour la première fois dans le Supplément du *Figaro* du 28 mai 1890 ; c'est pourtant du très bon Corbière ; il y en a deux, les voici :

PARIS NOCTURNE

C'est la mer ; — calme plat. — Et la grande marée
Avec un grondement lointain s'est retirée...
Le flot va revenir se roulant dans son bruit.
Entendez-vous gratter les crabes de la nuit ?

C'est le Styx asséché : le chiffonnier Diogène,
La lanterne à la main, s'en vient avec sans gêne.
Le long du ruisseau noir, les poètes pervers
Pêchent : leur crâne creux leur sert de boîte à vers.

C'est le champ : pour glaner les impures charpies
S'abat le vol tournant des hideuses harpies ;
Le lapin de gouttière, à l'affût des rongeurs,
Fuit les fils de Bondy, nocturnes vendangeurs.

C'est la mort : la police gît. — En haut l'amour
Fait sa sieste, en tétant la viande d'un bras lourd
Où le baiser éteint laisse sa plaque rouge.
L'heure est seule. — Ecoutez : pas un rêve ne bouge.

C'est la vie : écoutez, la source vive chante
L'éternelle chansan sur la tête gluante
D'un dieu marin tirant ses membres nus et verts
Sur le lit de la Morgue... et les yeux grands ouverts.

PARIS DIURNE

Vois aux cieux le grand rond de cuivre rouge luire,
Immense casserole où le bon Dieu fait cuire
La manne, l'arlequin, l'éternel plat du jour :
C'est trempé de sueur et c'est trempé d'amour.

Les laridons en cercle attendent près du four,
On entend vaguement la chair rance bruire,
Et les soiffards aussi sont là, tendant leur buire,
Le marmiteux grelotte en attendant son tour.

Crois-tu que le soleil frit donc pour tout le monde
Ces gras graillons grouillants qu'un torrent d'or inonde ?
Non, le bouillon de chien tombe sur nous du ciel.

Eux sont sous le rayon et nous sous la gouttière.
A nous le pot au noir qui froidit sans lumière.
Notre substance à nous, c'est notre poche à fiel.

N'est-ce pas comme d'un autre Saint-Amant, aussi personnel, plus trouveur encore d'images neuves ? — Pour une dissection du talent de Corbière, que l'on se reporte aux notes de Laforgue (*Entretiens Politiques et Littéraires* du dernier juillet). — En une étude, j'aurais aimé à dire un mot de l'auteur du *Négrier*, dont le violent amour de la mer influa sur le poète très fortement. Ce *Négrier*, par Edouard Corbière, capitaine au long-cours, 1832, 2 vol. in-8°, est un assez intéressant roman d'aventures maritimes Le chapitre IV de la première partie, intitulé *Prisons d'Angleterre*, renferme les plus curieux détails sur les mœurs des prisonniers, sur les amours des *corvettes* avec les *forts-à-bras*, — en un lieu, dit l'auteur, où, pourtant, « il n'y avait qu'un sexe ». La préface de ce roman décèle un esprit très hautain et très dédaigneux du public : le même esprit avec du talent et une nervosité plus aiguë, — vous avez Tristan Corbière. R. G.

La Joie de Maguelonne, par A.-Ferdinand Hérold (Librairie de l'Art indépendant). — Le nouveau poème de A.-F. Hérold indique beaucoup plus nettement que tout un volume d'interviews l'évolution littéraire accomplie ces dernières années. Voici un poète qui de très bonne heure ne fut plus un apprenti et connut toutes les subtilités de son art; il s'est cependant modifié peu à peu et en est venu à une conception esthétique fort opposée à celle de ses œuvres anciennes. Il semblait d'abord qu'il eût subi — comme la plupart d'entre nous, et c'est une des plus nobles filiations que je sache — l'influence dominatrice et presque exclusive de Leconte de Lisle. *L'exil de Xavini, les Pæans et les Thrènes*. étaient une interprétation traditionnelle des mythes hindous et grecs en alexandrins sonores. Çà et là des poèmes comme *La Chimère* décelaient déjà un effort pour renouveler les légendes en les déformant, et pour les soustraire aux catégories du temps et de l'espace. Maintenant la transformation est complète et la princesse Maguelonne vit dans un monde aussi illusoire et aussi réel que les personnages de Racine ou de Shakespeare : car la négation de toute époque et de toute contrée oblige à créer un décor spécial, précis et harmonieux, qui corresponde à l'action racontée ou dialoguée; les êtres que la volonté du poète fait ainsi surgir du néant sont contemporains de tous les siècles; ils participent à l'absolu et ont néanmoins une existence propre : c'est ce que comprirent dès le début Ephraïm Mikhaël et Henri de Régnier. Les noms de ces deux poètes, si distincts l'un de l'autre malgré certains principes communs, montrent assez qu'il ne s'agit point ici de cette chose sans nom que, faute de mieux, on appelle une école — par ironie sans doute et pour bien marquer la cuistrerie réciproque des maîtres et des disciples. On rencontrera chez A.-F Hérold des sympathies et des affinités avec tel ou tel des écrivains récents et de nos aînés, jamais cette ressemblance trop exacte qui est la manie de quelques-uns. Je n'en veux pour exemples que sa rhythmique et sa langue. Il a employé dans *La Joie de Maguelonne* les mètres les plus variés, les formes les plus diverses, depuis le simple quatrain à rimes croisées ou enclavées jusqu'aux longs couplets de vers libres où s'entremêlent les rimes et les assonances, sans compter les sonnets, les tierces-rimes et même un pantoum et deux proses latines; ces combinaisons nouvelles de syllabes, employées toujours avec certitude, produisent les effets les plus imprévus : oyez plutôt ce tercet où la troisième rime est sournoisement remplacée par une assonance :

Et mes doigts aigus de nacre et d'ivoire
Sont des fuseaux prêts à tisser la toile
Qui prend les Héros fiers de leur victoire.

Cette succession de morceaux de mouvement différent se rapproche beaucoup plus de la musique que les tentatives de nos chers évolutistes-instrumentistes. La langue que parlent les personnages du Mystère se distingue par une rare et louable particularité : elle est simple — trop peut-être à

mon gré — et j'y souhaiterais parfois des images moins monochromes et la suppression de quelques épithètes parasites. Mais ne fallait-il point aussi la pure langue lyrique, un peu fluente et d'ample noblesse, pour évoquer la mélancolique aventure du Héros qui nia le rêve et qui s'enfuit, hélas! loin de la forêt, vers les vaines victoires et les baisers menteurs?

P. Q.

Le Livre de Thulé, par Louis Duchosal (F. Payot. Lausanne. En vente à Paris chez F. Grassart, 2, rue de la Paix). — Quoi que feigne d'en penser M. Anatole France (1), il vaudrait mieux que les gens dont ce n'est point le métier de faire des vers renonçassent à juger les poètes et à les commenter ; cela n'est pas dit pour M. France, qui fut et est demeuré un poète et ne se trompe jamais qu'à bon escient. Mais la plupart des critiques qui portent la médaille officielle, à la manière des cireurs de bottes et des marchands de quatre saisons, s'entendent à la poésie à peu près comme un rossignol à crier la moutarde, et dégoûteraient en vérité des bonnes merceries qu'il leur arrive par hasard de prôner. Ainsi M. Edouard Rod écrivit en tête du *Livre de Thulé*, par Louis Duchosal, une préface parfaitement inexacte, inutile et dangereuse : il est de plus en plus évident que ce professeur de littérature n'a aucun sens d'art; et je crois presque que, par une double palingénésie, il unit l'âme d'Amiel, insupportable bavard, à l'âme de Schérer, qui fut en son temps, selon une parole autorisée, semblable à une grande dinde déplumée et impubère.

Dans la prose qui lui est propre, le successeur de Marc Monnier annonce que M. Duchosal « entre dans la voie où les Anglais conduisirent la poésie française », et laisse croire qu'il cherche « à se dégager de la tyrannie des rhythmes réguliers et de celle de la rime » ; un peu plus loin, le préfacier déclare que : « on comprendra presque toujours », et regrette qu'après les *Fêtes galantes* et les dessins de Willette M. Duchosal se soit permis d'introduire dans son œuvre Pierrot et Colombine. Ces considérations esthétiques, au reste assez contradictoires, me remplirent de terreur, et si je n'avais connu M. Duchosal par d'excellents articles de critique — un en particulier sur Léon Dierx — j'aurais cru trouver encore un nouveau confesseur selon l'évangile hétérodoxe de Paul Verlaine, l'un de ceux que l'imitation prétendue d'un maître inimitable dispense de talent, d'orthographe et de syntaxe. Cela m'étonnait, et en ouvrant le livre au hasard je suis tombé sur le sonnet que voici : je l'ai relu depuis en le replaçant dans l'ordre régulier, et il me semble toujours plus beau et plus mystérieux.

C'est ici la forêt merveilleuse où s'élève
Le château de silence aux tourelles d'azur;
J'y suis entré, cherchant pour ma lèvre un vin pur
Et pour mon âme un peu d'harmonie, une trêve.

(1) Voir le *Temps* du samedi 29 août.

Solitude où l'extase a le goût du blé mûr,
Arbres puissants, troncs noirs, rameaux gonflés de sève;
Nids où l'on peut fermer le vol las de son rêve;
Oiseaux bleus qui chantez à la crête du mur.

O mon cœur désolé, c'est ici la patrie;
Tu vas t'asseoir enfin à la table des Dieux,
Et la coupe d'or luit sur la nappe fleurie.

« Sézame, ouvre-toi donc », dis-je au ciel radieux;
Et le ciel laisse voir comme un trésor de fable
Les doigts purs d'Ophélie et le lys ineffable.

A part le nom d'Ophélie, qui appartient incontestablement à Shakespeare, je n'ai rien vu là qui rappelât la poésie anglaise ni surtout ceux des poètes anglais qui, comme Shelley, Swinburne, ou G.-D. Rosetti, ont eu une sérieuse influence sur beaucoup de nos contemporains. M. Duchosal serait plutôt parent de Henri Heine, moins l'ironie, et de ces deux songeurs discrets et tristes, Grégoire Le Roy et Fernand Séverin : je parle seulement en cela de la qualité de sa pensée et point du tout de l'expression ni des habitudes techniques. La langue et la rhythmique de M. Duchosal sont, comme on en a pu juger tout à l'heure, absolument traditionnelles. Il fallait bien cependant que M. Edouard Rod eût quelque prétexte à dire une sottise, son manque d'imagination lui interdisant d'en inventer une de toutes pièces. La seule liberté que M. Duchosal se permette à l'égard de la rime est de faire rimer quelquefois des infinitifs de la première conjugaison avec des participes passés: p.ex. *brisé* et *poser* (page 86), ou des singuliers avec des pluriels : *vous aurez*, *colorés*, *adorer* (page 60), c'est-à-dire de rimer pour l'oreille seulement, et encore le fait-il assez rarement. Il est vrai qu'une pièce, l'*Aubade*, dénote une audace beaucoup plus grande : les rimes sont perverses : *autel* et *dentelles*, *nids* et *infinies*, et les assonances aussi : *oiseaux* et *roses*. Je crois pour ma part que c'est là une grave erreur et qu'il n'y a plus alors ni rime ni simple assonance : on sait que dans les poêmes assonancés toute une laisse était masculine ou féminine, et que l'observation de cette règle est rigoureuse. Mais les plus traditionnels des poètes, Théodore de Banville et Catulle Mendès, bien avant Ernest Raynaud, se sont parfois égayés à mettre ainsi à la fin des vers des syllabes de sexes différents, et personne n'a jamais supposé qu'ils voulussent secouer « la tyrannie de la rime ».

Toutes ces discussions philologiques et ces controverses avec M. Rod risqueraient de faire perdre de vue *Le Livre de Thulé* en lui-même, et ce serait dommage. Mais il y a dans le recueil nombre de pièces aussi purement belles que le sonnet cité, et j'espère que ceux qui savent lire les notes bibliographiques n'auront retenu que lui : ce sera assez pour qu'ils aiment et admirent, comme je le fais, un exquis et lointain poète, et regrettent seulement de ne point connaître tout de suite tout le livre.

P. Q.

Les Tourmentes, par Fernand Clerget (Bibliothèque Artistique et Littéraire). — Je pense beaucoup de bien de M. Fernand Clerget; son premier livre de vers n'est point quelconque; il a des rythmes de chansons et des délicatesses qui semblent des trouvailles. Certaines pièces, vers la fin du recueil, s'élèvent jusqu'au symbole, et nous n'en souffrons pas, car ici le symbole est à sa place; on y est parvenu graduellement, naturellement, sans effort, sans avoir enjambe des galettes d'adjectifs, circulé par la nuit des archaïsmes et les complications niaises qu'affectionnent tant de petits bonshommes. M. Fernand Clerget a souvent le mot juste; il sait le frisson et la caresse des paroles; il est un de nous par sa tristesse résignée, sa douloureuse vision des choses. — Je trouve bizarre, dès lors, qu'il ait émaillé plusieurs de ses poèmes de vers aussi indigents, d'une inharmonie choquante :

Je me suis sur un roc assis...
Et dont la voix rauque en son cou...
Se crut en des azurs très loin des ruts hideux...

de quatrains pareils, qu'on arracherait sur un mirliton :

Quelle damnée
Vien! me huer?
Elle est née
Pour me tuer.

Et derrière cela, de jolies phrases berceuses, des musiques moribondes, des cris de misère et de détresse qui vous poignent :

Elle est venue un jour de tristesse et d'ennui,
Un jour qu'elle était seule et qu'il fallait qu'on l'aime...
Et l'Angélus, ce soir, est las de nos périls...
Mon Dieu!... mon cœur est triste et nul ne me répond,
Et nul ne me répond!

Que M. Clerget se défie pourtant des influences; il a bien voisiné chez Baudelaire. C. Mki.

Ukko'Till, par Rodolphe Darzens (Dentu). — Un roman de mœurs de cirque, où l'amour est mené à la houssine. Style blanc de perles poudrerizé çà et là de calineries à la Mendès, joli comme une écuyère vêtue de gaze et parfois désarticulé comme un clown, semé de détails rouges, coups de pistolet, coups de poing, coups... de reins (encore plus de ceux-là que d'autres). Pour épigraphe, cette petite phrase en disant long : « *l'imaginaire réalité* ». Et, en effet, c'est, dans ce livre, un reflet de nature ou de soleil un peu factice, passant à travers une des verrières du *Chat noir*, et vous livrant sur la vie des aperçus fantastiques, de beaucoup trop multicolores études. Rodolphe Darzens écrirait-il pour les femmes? A voir tant de paillettes répandues, on le croirait! C'est un courage. — La morale du livre est représentée par un frontispice de Jules Chéret. ***

Général de Ricard. Autour des Bonaparte, *fragments de mémoires publiés par* L.-Xavier de Ricard (Savine). — Cet intéressant volume se compose de deux parties très distinctes : les mémoires du général de Ricard, ancien aide-de-camp du roi Jérôme, et les souvenirs de son fils donnés en forme d'introduction. Les mémoires, divisés eux-mêmes en plusieurs périodes, vont de 1793 à 1856; ils sont suivis de divers appendices et documents, et demeureront, en leur tout, une précieuse source d'information historique. L'introduction n'a pas une valeur moindre : j'y ai remarqué le chapitre où est narrée la fondation du « Parnasse contemporain », dont tout l'honneur revient à M. X. de Ricard, aidé du bon vouloir de son père. Ce chapitre donne envie de lire sur ce sujet des pages plus nombreuses. — Et qui pourrait les rédiger, surtout après les curieuses conférences de M. Catulle Mendès, sinon M. de Ricard. R. G.

Stupeur, par Gustave-Charles Toussaint (Vanier). — Encore une plaquette, et, symptôme grave, une plaquette provinciale. Malgré la *Stupeur* du titre et la jeunesse d'une dédicace « A la mémoire sacrée du poète E.-A. Poe », l'auteur ne semble pas s'être ému outre mesure de la *lividité* de ses rêves. Si quelques pièces, *Ultimum litius*, *Visions blêmes*, évoquent la terreur du grand X, la conclusion révèle un fonds de philosophie plus tranquille et moins horrifique :

Les Morts!... peut-être bien qu'ils dorment!
Sont-ils toujours? Ne sont-ils plus?
Qu'ils parlent donc, s'ils sont encore;
N'en parlons pas, s'ils ne sont plus!

En tous cas, les vers de M. Toussaint, et M. Toussaint lui-même, sans doute, me semblent bien vivants; à quand la prochaine manifestation? R. V.

L'éternel Jocrisse, par Gustave Chantéclair (Perrin et Cie). — Un roman comme il s'en publie trente par jour à Paris. Le livre ne nous a rien appris que le titre ne nous avait dit déjà. Aucune surprise. C'est l'éternel « Eternel Jocrisse ». Ce genre de roman s'édite pour la seule satisfaction de l'auteur. J. L.

Le Premier amour de Pierrot, par Eugène Tavernier (Besançon). — « Pierrot, dit l'auteur dans sa prière d'insérer, avait déjà été représenté de beaucoup de manières, mais jamais amoureux. » J'aime à le laisser responsable de cette assertion. Que sa comédie « du goût le plus sûr » ait chance d'être jouée, comme il l'affirme, dans les salons et à la campagne, je n'en serais point surpris.

Les vers en sont indiscutables :

Mais puisque toute neuve est encore ta vertu,
Des plaisirs de l'amour, ô Pierrot, que fais-tu?...
Tiens, réconforte-toi d'un coup de gobelet
Et mets-toi sous la dent cette aile de poulet...
Leurs serments amoureux sont un incessant flux.

C'est M. Legouvé dans toute son horreur!... C. Mki.

Ministère et mélinite. *Avec portraits, lettres et documents. Etude sociologique*, par A. HAMON et G. BACHOT (Savine). — Ce volume est pour démontrer une fois de plus que nous vivons en un temps fâcheux, spécialement « antihumanitaire », propice aux vastes escroqueries et aux *triponages* les plus répréhensits. Canaillerie, lâcheté, incapacité, voilà ce que les auteurs ont trouvé dans les pouvoirs publics, et ils exposent courageusement leurs découvertes avec preuves et documents, en ayant soin d'ajouter que les autres pays, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie ne sont pas mieux partagés. Conclusion : « Nécessité d'une transformation sociale ».

R. G.

La Chanson du Grillon, par EDMOND TEULET (E. Meuriot). — Chose curieuse et quasiment admirable au temps où nous sommes, Edmond Teulet a la vision optimiste. Il garde du poète cette vieille idée enfantine et charmante qu'il est l'éternel amoureux et le propagateur naturel de toute pensée généreuse; il croit à la bienfaisance, à l'amour, à la justice, à la liberté et aux peuples frères; il croit surtout à l'avenir de la chanson, qu'il voudrait sortir des ordures et des infamies du Café-Beuglant et conduire jusqu'à la littérature. Cet effort déjà n'est point banal. D'ailleurs, si j'ai dit précédemment tout le mal que je pense du genre flon-flon — il serait oiseux d'y revenir — j'estime trop les enthousiastes pour les chicaner en vain. Edmond Teulet a choisi de continuer les poètes de la mansarde, la tradition d'Hégésippe Moreau; il leur a voué un culte filial; il chante les joies et les beautés de la nature, les futures victoires de l'humanité, la grâce et l'élégance féminine et le côté joli des amourettes; il s'attachera les dames et de très jeunes hommes. Ses vers — dont on peut critiquer la forme un peu simplette, où l'on découvre même parfois des banalités regrettables — sont très au-delà des jongleries habituelles de MM. les chansonniers, lesquels ne riment que par la toute puissance de l'apocope. Et pour nous qui ne partageons ni ses illusions ni ses croyances, il est agréable cependant d'avoir à signaler en des paroles amies ce premier recueil d'un épris d'art si peu ambitieux, — d'un sincère.

Tous nos compliments encore pour la remarquable typographie de ce livre.

C. MKI.

Les Russes en Asie. *Exposition à Paris des collections ethnologiques rapportées de l'Asie Centrale par Henri Moser (Panorama Marigny. — Champs-Elysées)*, par HIPPOLYTE BUFFENOIR (E. Plon, Nourrit et C[ie]). — Notice détaillée où M. Buffenoir, après quelques mots de biographie sur M. Henri Moser, examine successivement les curieux objets dont l'explorateur russe fait une intéressante exposition.

Z.

JOURNAUX ET REVUES

Revue Générale (Bruxelles). — Intéressantes études de sociologie catholique; un roman de M. Charles d'Héricault avec ce titre étrange : *Mademoiselle Sous-Pliocène*. Chaque numéro est terminé par une ample bibliographie (Août et septembre).

Revue Socialiste (Paris). — Sous la direction de M. Benoit Malon. Remarqué, dans le numéro d'août, *La Légende de Victor Hugo*. M. Paul Lafargue y représente le poète tel que la synthèse des banales aspirations de la bourgeoisie à une grandeur sage, à un héroïsme qui va en exil et demeure au courant des cours de la Bourse, à un génie fait surtout d'habileté, de lieux communs et d'audace prudente. M. Lafargue est à cette heure en prison : raison de plus pour avouer que, tout en n'admettant que très peu de ses idées, je le tiens pour un des esprits les plus noblement indépendants et un des caractères les plus estimables de ce temps-ci. — Autre article à lire : *Jean Lombard*, par Robert Bernier.

Mélusine, recueil de mythologie, littérature populaire, traditions et usages (juillet et août. — Paris). — Principales matières : *Corporations, compagnonnages et métiers* : *Les Femmes galantes à Paris*, par H. Gaidon; *La Fascination*, continuation de la savante étude de J. Tuchmann; *La Clef des champs*, charmante chanson populaire traditionnelle dans certains couvents, recueillie par E. Rolland :

« Le postulat est un métier — qui commence à m'ennuyer.
« — Donnez-moi le voile blanc, — je vous en supplie, —
« donnez-moi le voile blanc, — vous verrez mon cœur content.
« Le voile blanc est un métier — qui commence à m'en-
« nuyer. — Donnez-moi le voile noir, — je vous en supplie, —
« donnez-moi le voile noir, — vous verrez mon cœur content.
« Le voile noir est un métier — qui commence à m'en-
« nuyer. — Donnez-moi la clef des champs, — je vous en
« supplie, — donnez-moi la clef des champs, — vous verrez
« mon cœur content. »

La suite manque, mais on la devine :

« La clef des champs est un métier — qui commence à m'en-
« nuyer. — Donnez-moi vite un amant, — je vous en supplie,
« — donnez-moi vite un amant, — vous verrez mon cœur
« content. »

Gazzetta Letteraria (Turin). — *Il Bello e il Giudizio estetico*, par G. Lavini : incapacité de la science à définir le beau (22 août); *Giorgio Eliot, la sua vita e i suoi romanzi*, par G. Depanis (5 septembre).

Cronaca d'Arte (Milan). — Une belle gravure d'après une tête d'étude du peintre Andrea Gastaldi, mort à Turin il y a deux ans (30 août).

Critica Sociale (Milan). — *La « vita » delle risainole*, étude sur la condition misérable des ouvrières dans les rizières de la Basse Lombardie, par A. Cabrini (20 août).

Le Monde (Paris). — Une très curieuse histoire de la première restauration des Templiers, en 1804, et des relations de l'ordre (qui n'était qu'une loge maçonnique) avec l'abbé Châtel, 1831, extravagances analogues à celles de M. Péladan. — Et qui s'en souvient, hormis M. Oscar Havard, qui les exhuma (27 et 29 août) ?

R. G.

Les Entretiens Politiques et Littéraires de septembre donnent quelques pages de notes inédites de Laforgue sous ce titre : *Ennuis non rimés* ; — un article de M. Francis Vielé-Griffin : *A propos de Chansons d'Amant*, causerie sur M. Gustave Kahn plutôt que critique de sa dernière œuvre; — enfin un assez long et très intéressant article : *Les Romantiques allemands et les Symbolistes français*, où M. Jean Thorel établit un sagace parallèle entre les deux écoles : « Nous voudrions aujourd'hui..... montrer la ressemblance frappante que présente le mouvement symboliste avec un mouvement littéraire qui eut un retentissement considérable en Allemagne à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci : nous voulons parler des manifestations d'art et des œuvres dues à l'école romantique allemande » ; et, après avoir incidemment constaté que « le groupe romantique en Allemagne n'a à peu près de commun que le nom avec l'école qui eut aussi ce nom en France », M. Jean Thorel démontre que le groupe symboliste français suit absolument la même voie que, il y a un siècle, Schlegel, Novalis, Wackenroder, Tieck, Schleiermacher, etc. — Il conclut : « Les Romantiques allemands... comptèrent dans leurs rangs de vrais grands poètes ; cependant on ne peut pas dire qu'ils aient jamais, ni de leur vivant, ni depuis leur disparition, reçu la consécration d'un vrai succès. On les plaisante moins aujourd'hui qu'à l'époque où ils vécurent, mais on n'est généralement pas moins sévère pour eux. »

Intéressant numéro de l'**Ermitage** (septembre), contenant des poésies de MM. Louis le Cardonnel : *Chansons d'hiver*, — Dauphin Meunier : *Elégie dernière*, — Ivanhoé Rambosson : *Angélus d'hiver*, — Camille Mauclair : *Les Reines de Thulé*, etc.; de M. Henri Mazel, une « séquence » de poèmes en prose : *Azur et Or* ; de MM. Marc Legrand et Tarride, une pantomime : *Spleen* ; de M. Albert Saint-Paul, un poème en prose : *Décor pour Symphonie funèbre*, etc — Dans la livraison d'octobre, M. Adolphe Retté publiera un article sur le beau livre de notre collaborateur Remy de Gourmont : *Sixtine*.

L'Art Moderne (Bruxelles, 13 septembre) se gausse agréablement du jury chargé de juger le concours triennal de littérature dramatique, qui vient de décerner le prix à *La Princesse Maleine,* « cette œuvre que ces mêmes gens ont ignorée pendant des mois et des mois, dont ils se sont ensuite moqués... » M. Maurice Maeterlinck couronné par un jury dont il « heurte tous les préjugés littéraires et bouleverse toute la sénile esthétique », voilà un évènement de haut comique et bien fait pour décourager les sages élèves qui travaillent en vue des concours. — Le même numéro reproduit l'interview de M. Octave Mirbeau (*Enquête sur l'Evolution littéraire*), et constate, à propos de l'interdiction en la chaste Belgique du supplément de *Gil Blas*, du *Courrier Français*, de *Fin de Siècle*, du *Messager Français*, etc., que le pudibond M. Vandenpeereboom a commis une lourde gaffe et est « en plein dans le pétrin qu'on lui avait prédit » : *Gil Blas*, en effet, l'accuse de pousser le protectionnisme jusqu'à « p[illegible]er la cochonnerie nationale ».

Le Figaro (14 septembre) insère une lettre de M. Jean Moréas qui se termine ainsi : «...quant à feu Laforgue, je ne « pense pas que mes plus outrecuidés adversaires aient « jamais songé à me l'opposer sérieusement. » — Il faut convenir qu'*opposer* Laforgue à M. Moréas, c'est au moins bizarre.

Sous ce titre : *Les jeunes Poètes*, M. Anatole France publie dans **Le Temps** une série de « Notices et Extraits ». — M. France dit dans un *Avant-Propos* : « On a, depuis quelques mois, parlé beaucoup et diversement des jeunes poètes. On a disputé de leurs méthodes et de leurs procédés. Ils ont été appelés à professer eux-mêmes publiquement leur doctrine, et, après toutes ces disputes et toutes ces professions, le public n'est pas beaucoup plus éclairé que devant. » Le public, sans doute, n'en saura guère plus après lecture des « Notices et Extraits » de M. Anatole France. L'éminent critique du *Temps* parle trop peu souvent des jeunes écrivains pour qu'on lui reproche d'en révéler à ses lecteurs un si grand nombre à la fois. Mais la méthode est défectueuse, et, quelque impartialité qu'il y mette, son renseignement, toujours incomplet, sera presque toujours faux. Peu importe, d'ailleurs, puisqu'il ne s'agit pas ici de critique; et M. Anatole France aura, en somme, rempli son but : « ... Amuser le curieux et intéresser le savant ».

La Société Nouvelle (Bruxelles) publie un virulent article de M. Arnold Goffin sur M. Stéphane Mallarmé. M. Goffin, qui veut cependant être juste et avoue son admiration pour telles poésies et telles proses antérieures à la *Prose pour des Esseintes*, blâme surtout les dernières œuvres ou les œuvres retouchées du poète. Certes, on sent M. Arnold Goffin possédé d'une ardente foi en la vérité de son dire, et l'on conçoit que, après tant de sottises débitées naguère sur M. Mallarmé par des nigauds qui ne le comprirent jamais, il

ait tenu à proférer ce qu'il juge être la vraie parole. Mais quelle véhémence intempestive ! Car, enfin, l'hypothèse que « le second avatar de M. Mallarmé lui a été néfaste » ne suffit point à justifier une telle âpreté de critique. — L'auteur avertit que « ces pages inaugurent une série de *Notes cursives* qui seront consacrées à Paul Verlaine, Jules Laforgue, Tristan Corbière, Arthur Rimbaud et Lautréamont ». A propos de ce dernier, nous détenons un document qui pourra intéresser M. Arnold Goffin, et que nous insérerons dans notre prochaine livraison.

Dans **La Plume** du 15 août, M. Alcide Guérin consacre un long article à notre collaborateur Laurent Tailhade, au sujet de son livre : *Au Pays du Mufle*. — Le numéro de septembre est dévolu spécialement aux *Peintres novateurs* : Chromo-luminaristes, Néo-traditionnistes, Indépendants. Illustrations par Maurice Denis, Dubois-Pillet, Paul Gauguin, Maximilien Luce, Alexandre Séon, Georges Seurat, Paul Signac, Lucien Pissaro.

Le Mazarine Français illustré s'ouvre par une nouvelle inédite de Villiers de l'Isle-Adam : *Maître Pied*, suivie du portrait de l'auteur.

A. V.

A LIRE : Dans la **Revue Indépendante**, un article — un peu... long — sur M. René Ghil, par MM. Gaston et Jules Couturat ; dans la **Revue du Siècle**, une bonne étude de l'œuvre d'André Theuriet, par M. Henri Corbel ; dans **Chimère**, des poésies de MM. Paul Verlaine, Maurice du Plessys, Stuart Merrill, etc., et des proses de MM. Léon Durocher, Paul Redonnel, Alcide Guérin, Jules Renard, etc.; dans **L'Endehors**, une série d'articles de M. Sébastien Faure, et les chroniques hebdomadaires de MM. Zo d'Axa et P. N. Roinard ; dans **Vendémiaire**, un « drame social en un acte » : *Fils d'ouvrier*, de M. Gustave Tual, — une poésie de M. Fernand Clerget : *Rafales*; dans le **Progrès Artistique et Littéraire**, un article de M. François de Julliot sur *Byzance*, le dernier roman de Jean Lombard; dans la **France Moderne**, d'amusantes *Mascarades* signées Pangloss; dans le **Cercle littéraire Français**, un article de M. Pierre Hancart sur *Le livre de la Pitié et de la Mort*. — **Fin de Siècle** (16 septembre) a publié un étrange dessin de M. Jehan Mormagne : *L'Honneur est sauf*. — A signaler un nouvel hebdomadaire : **Les Beautés Parisiennes**, dont le premier numéro a été saisi. Tirage en couleur, beau papier. Directeur : ARNO MAYER; bureaux : 10, chaussée d'Antin; prix du numéro 50 centimes. Signalons également un nouveau périodique belge : **La Libre Critique**, revue d'Art et de Littérature, paraissant le dimanche. Rédaction : Bruxelles, rue Souveraine, 37. Un an : 10 fr.; le numéro : 20 cent.

CHOSES D'ART

A voir chez HARO, rue Bonaparte, deux **Primitifs italiens**, l'un plus que douteux, l'autre qui semble un Pesello (Ecole florentine, XVme siècle) ou un Sano di Pietro (Ecole de Sienne, XVme siècle).

Rue des Saints-Pères, 13, un autre Primitif qui rappelle les Verrochio (Ecole florentine, XVme siècle).

AU LOUVRE. — La nouvelle salle d'antiquités judaïques n'offre aucun intérêt pour l'art; c'est de la pure archéologie : les Anglais y foisonnent et des Révérends y commentent la Bible à leur famille.

R. G.

Chez BOUSSOD et VALADON : des Degas, Monet, Pissaro, Gauguin, Raffaelli, etc. M. Henry de Groux a retiré ses toiles: *Le Pendu*, *Le Meurtre*, *L'Assassiné*, *Les Traînards*. (Lire dans le présent numéro, page 223, l'article consacré à ce peintre).

Chez LAMBERT (en face de la Trinité) : des Monticelli, Ziem, Ribot, Raffaelli, etc.

Nécrologie : Elie Delaunay, Théodule Ribot, Narcisse Bouchère.

G.-A. A.

Échos divers et communications

Notre collaborateur Laurent Tailhade publiera en novembre, chez Léon Vanier, *Douze Ballades nouvelles pour abominer le Mufle.*

La Princesse Maleine vient d'être couronnée, à Bruxelles, au Concours triennal de littérature dramatique. — Ne déflorons la nouvelle par aucun commentaire.

Dans le but de venir en aide à la famille de Jean Lombard, *Chimère* réédite « *Adel* », le poème de notre regretté camarade. Le tirage devant être limité au nombre de souscripteurs, on est prié de se faire inscrire dès maintenant (s'adresser à M. Paul Redonnel, Directeur de *Chimère*, 52, Cours Gambetta, Montpellier). — Prix du volume : 3 fr. Exemplaires sur papier de luxe : 6 fr

Détaché du *Paillasson* — journal défunt — auquel collabora jadis le R. P. Dom Junipérien :

Odelette instrumentale

A LA FAÇON DE M. RENÉ GHIL

(Deux trombonnes et un chapeau chinois)

Muse ceinte d'asphodèle,
Il faut chanter mis Clary,
L'imprenable citadelle,
Le fleuve jamais tari.

Il faut chanter ses prunelles
Obscures où les saphirs
Ont des noirceurs solennelles :
Clary-Bell! sœur des Zéphyrs.

Il faut chanter sa ceinture
Où les Amours sont nichés,
Cette ceinture, armature
Des rêves et des péchés.

Il faut célébrer ses tresses!
Sont-elles de jais ou d'or?
Ses tresses d'où les detresses
Meuvent. O trépieds d'Endor!

Il faut chanter sa tunique
Byssus, pourpre et lin vainqueur,
Cette tunique runique
Qui s'imprime sur mon cœur.

Io Pæan! chantons sa bouche!
O sourire! ô lis éclos!
O babouche qui m'abouche
Avecque l'azur des flots!

Chantons son nez, cet albâtre,
Ce boisseau de pur froment,
Pour qui l'on eût vu combattre
Tous ceux du camp d'Agramant.

Et ses doigts, palmes ducales,
Dogaresses, que, jadis,
Parmi les hémérocalles,
Vos ongles auraient maudits.

O Clary-Bell! ô sirène!
Nixe! Willis! feu follet!
Ananas! fraisier! migraine!
Breuvage d'ambre et de lait!

Le Cantique des cantiques
Semble composé pour toi.
Salomon, sous les portiques,
Ecoutait le kakatoi;

Ecoute-moi, jouvencelle,
Touffe de lilas en fleurs!
Printemps incarné! Vaiselle
D'or! Lampe aux jeux enjoleurs!

Désarme tes grands yeux qu'arme
Une tigresse fierté!
Sinon je me rendrai carme
Dans un couvent, cet été.

Et, plus triste, sur les roches,
Que le saint prophète Enos,
Je me noierai, sans reproches,
Dans l'Hunyadi-Janos.

D. J.

C'est le mois prochain que paraît, à la Librairie Académique Perrin et Cie, *Lassitudes*, par Louis Dumur, livre de poésies que nous annoncions dernièrement.

Le 19 septembre, rencontre à l'épée entre MM. Catulle Mendès et Francis Vielé-Griffin, à la suite d'un article paru dans les *Entretiens Politiques et Littéraires* et jugé offensant par M. Catulle Mendès. — « A la deuxième passe, M. Vielé-Griffin a été atteint à l'estomac, avec pénétration oblique de deux centimètres et demi. » Témoins de M. Catulle Mendès : MM. Georges Courteline et Jules Rosati ; témoins de M. Vielé-Griffin : MM. Paul Adam et Félix Fénéon.

M. Albert Carré vient de recevoir, pour les spectacles du jeudi, au Vaudevillle, une comédie-drame en 4 actes, *La Nargue*, de notre collaborateur Julien Leclercq.

Coupé dans un journal des colonies ce plaidoyer pardevant le tribunal de la bonne ville d'Hanoï. — Il s'agit d'un vol d'armes et de munitions commis à la citadelle. Me Deloustal défend une demi-douzaine de coolies Tonkinois :

« Quand j'ai entendu parler de cette affaire, s'écrie-t-il, de « mon cœur de Françáis il m'est sorti un cri, et je voulais vous « dire : Coupez leur la tête.

« J'espère que des cas comme ceux-là amèneront à modifier « le code en le rendant beaucoup plus sévère pour les Anna- « mites, mais du moment où ces hommes sont devenus mes « clients le secret professionnel m'oblige de les défendre.

« Qu'a donc fait cet homme là ? (et Me Deloustal, ne se « souvenant pas du nom de son client, l'appelle : le bouffi, à la « grande joie de l'auditoire) il a voulu donner trente-deux « piastres à un agent de police pour être relâché. Qu'est-ce « que ça prouve ? Sinon qu'ils est *salement piastreux*.

« Et vous venez vous étonner que ces choses-là arrivent.

« Si M. le Procureur de la République veut me donner un « agent, j'irai avec lui arrêter les Annamites, et tous me don- « neront, non pas trente-deux piastres, mais cent, deux cents « piastres.

« Au reste la loi est formelle à c't'égard ; la loi peut pas « punir pou'l's'intentions.

« D'habitude la défense plaide contre l'procureur de la « République ; aujourd'hui, c'est pas le cas, et par conséquent « je m'en remets à la sagesse du Tribunal.»

(*Indépendance Tonkinoise*, 18 avril 1891).

Échantillon de romance patriotique :

Ils sont Français, et malgré leur enfance
Le sang français coule en leur petit cœur !

PETITE TRIBUNE DES COLLECTIONNEURS

ON ACHÈTERAIT :

Des **Entretiens Politiques et Littéraires** : les deux numéros 1 et jusqu'au numéro 9 inclusivement (en numéros).

La **Revue Indépendante** série DUJARDIN (26 numéros).

La **Revue Contemporaine** (Direction A. REMACLE).

De la **Vogue** : numéro 6 du tome III.

Du **Courrier Français** : années 1884-1885 complètes.

Du **Pierrot** (de WILLETTE) : les numéros 18-19-20-23 2me année.

Du **Chat Noir** : année 1882 complète.

Du **Mercure de France** : numéros 1, 13 et 14.

De F. VIELÉ-GRIFFIN : **Les Cygnes**, — **Ancœus** (éd. orig. brochés).

De HENRI DE RÉGNIER : **Apaisement** (1886) ; **Les Lendemains** (éd. orig. brochés).

D'ODILON REDON : **Dans le Rêve** (Album).

De PAUL VERLAINE : **Fêtes Galantes** ; — **Sagesse** (éd. orig. brochés).

De J.-K. HUYSMANS : **A Rebours** (édit. orig. Holl. ou Jap., broché).

De GUY DE MAUPASSANT : **La Maison Tellier** (éd. orig. Holl., broché).

De PIERRE DE LOTI : **Mon frère Yves** (éd. orig. Holl. broché).

ON VENDRAIT :

La **République des Lettres**, 1876-1877, collect. comp., 4 vol. — 30 fr.

Les **Taches d'Encre**, de M. BARRÈS, collect. comp., 4 num. — 4 fr.

La **Revue du Monde Nouveau**, collect. comp., 3 num. — 6 fr.

Le **Pal**, de LÉON BLOY, collect. comp., 4 num. — 2 fr.

Le **Fifre**, collect. comp. 15 num. ill. par FORAIN — 5 fr.

Le **Nouveau Monde**, drame en 5 actes (épuisé), de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM — 6 fr.

Le **Vice Suprême**, de J. PÉLADAN, avec l'eau-forte de F. ROPS et la préf. de J.-B. D'AUREVILLY (vol. broch., en mauvais état) — 5 fr.

Victor Hugo : 150 pièces diverses, caricatures, charges, dessins, portraits, collect. unique — 100 fr.

Répertoire du Théâtre-Français, 23 vol. rel., grav. — 25 fr.

Œuvres de RUTEBEUF, 3 vol. — 5 fr.

(*Au* MERCVRE DE FRANCE, *le mardi, de 3 à 5 heures, ou par correspondance. — On est prié de fournir le plus possible de renseignements : nombre de numéros formant les collections, date de publication des volumes, leur état : coupés, non coupés, brochés, reliés, etc. — Frais d'expédition en sus des prix marqués.*)

MERCVRE.

Le Gérant. A. VALLETTE.

Vanves. — Impr. Camille Dillet, 97, route de Clamart.

DERNIÈRES PAGES (1)

HISTOIRE DE « HANS PFAALL »

Il y a, je pense, à peu près douze ans que le *New-York Sun*, journal quotidien à un penny, fut fondé par M. M. Y. Beach, qui choisit M. R. A. Locke (2) comme rédacteur en chef. Un prospectus fort adroit annonçait que le but de ce journal était de fournir au public les nouvelles quotidiennes à un bon marché véritablement à la portée de tous, — entreprise dont l'influence sur le

(1) Ce fragment est extrait du recueil d'articles et d'essais d'Edgar Poe, intitulé : *The Literati, some honest opinions about autorials merits and demerits, with occasional words of personality*, — recueil dont rien n'a jamais été traduit. Il contient cependant d'intéressants chapitres, parmi beaucoup d'autres dont seul peut se soucier un lecteur américain : biographies de poètes médiocres, bibliographies d'ouvrages non moins médiocres, — les uns et les autres oubliés ou inconnus, sans injustice. Un choix était à faire qui donnât d'Edgar Poe les toutes « dernières pages », celles où il exprime des idées personnelles sur l'art, sur les facultés intellectuelles, sur la poésie, sur le théâtre, — celles où il se laisse aller à un peu d'autobiographie littéraire, « *occasional words of* PERSONALITY. » Avant que ces *Dernières pages* ne paraissent en volume, nous en ferons connaître quelques autres séries aux lecteurs du *Mercure de France*. — Pour *Hans Pfaall*, se reporter au premier tome de la traduction de Baudelaire.

N. D. T.

(2) Descendant direct du célèbre philosophe.

journalisme, non moins que sur l'ensemble du monde des affaires, est probablement incalculable.

Quoi qu'il en soit, ce *Soleil* se mouvait dans une orbite assez étroite, quand, un beau matin, apparut dans ses colonnes un article liminaire annonçant les très remarquables découvertes astronomiques faites au cap de Bonne-Espérance par sir John Herschell. L'information, disait le *Sun*, provenait de l'*Edinburg Journal of Science*, qui avait reçu les communications de sir John lui-même, et dont un exemplaire lui avait été envoyé avant la mise en vente. Cette annonce préparatoire prit très bien (on n'avait encore jamais lancé de canards en ce temps-là), et elle fut suivie de détails complets sur ces fameuses découvertes, qui se trouvèrent avoir trait principalement à la lune et avoir été faites au moyen d'un télescope récemment construit, en comparaison duquel celui du comte de Rosse n'était qu'un simple joujou. A mesure que les découvertes en question furent graduellement exposées au public, l'étonnement dudit public dépassa toutes les bornes; mais ceux qui mirent en doute la véracité du *Sun*, — l'authenticité de la communication à l'*Edinburg Journal of Science*, furent en réalité très rares; et ceci, je suis obligé de le considérer comme une chose beaucoup plus merveilleuse que tous les hommes-volants (1) du monde.

Environ six mois auparavant, la maison Harper avait publié une édition américaine du *Traité d'astronomie* de sir John Herschell, et j'avais été très intéressé par ce que j'y avais lu concernant la possibilité de futures investigations lunaires. Le thème excita ma fantaisie et je fus pris de l'envie de lui laisser la bride sur le cou, de raconter mes rêves au sujet des paysages de la lune, bref

(1) M. Locke présentait les habitants de la lune comme des « hommes-volants », — *men-bats*.

d'écrire une histoire où intercaler ces rêves. La première difficulté était naturellement de justifier les accointances du narrateur avec le satellite; le premier moyen qui me vint à l'esprit pour surmonter cette difficulté fut naturellement la supposition d'un télescope monstre. Je vis en même temps que le principal intérêt d'un tel récit dépendrait de la possibilité pour le lecteur de le considérer, en une certaine mesure, comme un fait vrai et d'y ajouter foi. Pendant cette phase de mes délibérations, je parlai du projet à quelques-uns de mes amis, et le résultat de mes entretiens avec eux fut que les difficultés optiques dans la construction d'un télescope comme je le concevais étaient si rigoureuses et si généralement connues, qu'il serait inutile d'essayer de donner de la vraisemblance à une fiction de ce genre basée sur le télescope. Donc, à contre cœur et à demi convaincu (croyant le public, en fait, bien plus bernable que ne le disaient mes amis), j'abandonnai l'idée d'imposer une stricte vraisemblance à ce que je voulais écrire, — c'est-à-dire assez stricte pour réellement induire en erreur. Etant tombé sur un style moitié sérieux, moitié plaisant, je résolus de donner tout l'intérêt possible à un voyage de la terre à la lune, puis de décrire tous les paysages lunaires, tels que vus et personnellement examinés par le narrateur. Selon ces données, je rédigeai une histoire que j'appelai *Hans Pfaall*, et je la publiai environ six mois plus tard dans le *Southern Literary Messenger*, dont j'étais alors le rédacteur en chef.

Ce fut trois semaines après la publication du *Messenger* contenant *Hans Pfaall* que la première mystification lunaire fit son apparition dans le *Sun*, et je n'eus pas plus tôt jeté un coup d'œil sur le journal que je compris la plaisanterie qui, je n'en pouvais douter un instant, avait été suggérée par mon propre « jeu d'esprit ». Plusieurs journaux de New-York (*Le Transcript*, entre autres)

prirent la chose de même et publièrent côte à côte *Moon Story* et *Hans Pfaall*, pensant que l'auteur de l'une de ces histoires avait été pillé par l'auteur de l'autre. Quoique les détails soient, sauf quelques exceptions, très dissemblables, je maintiens encore que les traits généraux des deux compositions sont presque identiques. Toutes les deux sont des *mystifications* (l'une, il est vrai, écrite sur un ton presque purement plaisant, et l'autre sur un ton absolument sérieux); les deux mystifications portent sur le même sujet, l'astronomie; toutes deux sur la même partie de ce sujet, la lune; toutes les deux ont pour point de départ un pays étranger, et toutes les deux ont cherché la même vraisemblance dans la minutie du détail scientifique. Ajoutez à cela que jamais rien de pareil n'avait été tenté avant ces deux mystifications, dont l'une suivit l'autre immédiatement, les pieds sur ses talons.

Après avoir exposé ainsi l'affaire, je dois cependant rendre cette justice à M. Locke qu'il a toujours nié d'avoir lu mon article avant d'écrire le sien, — et je dois ajouter que je le crois.

Pas une personne sur dix n'avait refusé d'admettre les révélations du *Sun*, et (fait bizarre entre tous!) les récalcitrants étaient surtout ceux qui doutaient sans être capables de dire pourquoi, — les ignorants, ceux qui n'avaient aucune connaissance astronomique, les gens qui ne voulaient pas acquiescer, parce que la chose était si étrange, si « en dehors de l'ordinaire ». Un grave professeur de mathématiques dans un collège de Virginie me dit sérieusement qu'il n'avait *aucun doute* touchant la vérité du récit de M. Locke! L'effet produit sur l'esprit du public tenait d'abord à la *nouveauté de l'idée*; secondement, au caractère fantaisiste et irrationnel des découvertes alléguées; troisièmement, au tact consommé avec lequel la tromperie était conduite; quatrièmement, à la *vraisemblance* aiguë de la narration. Cette mystification eut un

immense succès; elle fut traduite en plusieurs langues; elle donna même lieu à des discussions (un peu badines) dans les sociétés astronomiques.

Mais comme elle anticipait sur les principaux points de ma propre histoire, je me résignai à laisser *Hans Pfaall* inachevé. Mon principal but en amenant mon héros dans la lune était de lui donner l'occasion de décrire le paysage lunaire, mais je m'aperçus encore qu'il n'aurait pu ajouter que bien peu de chose à la minutieuse et authentique relation de sir John Herschell. La première partie de *Hans Pfaall*, tenant environ dix-huit pages du *Messenger*, ne renfermait qu'un journal du passage entre les deux planètes et quelques mots d'observation générale sur l'apparence première du satellite; la seconde partie ne paraîtra sans doute jamais. Je n'ai même pas cru utile de ramener mon voyageur à sa terre natale. Il reste où je l'ai laissé et il est toujours, à ce que je crois, « l'homme dans la lune ».

EDGAR POE.

RELIQUAIRE*

LE BUFFET

C'est un large buffet sculpté; le chêne sombre,
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens;
Le buffet est ouvert, et verse dans son ombre,
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants;

Tout plein, c'est un fouillis de vieilles vieilleries,
De linges odorants et jaunes, de chiffons
De femmes ou d'enfants, de dentelles flétries,
De fichus de grand'mères où sont peints des griffons;

— C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs sèches
Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits.

— O buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires,
Et tu voudrais conter tes contes, et tu bruis
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires.

Octobre 1870.

BAL DES PENDUS

Au gibet noir, manchot aimable,
Dansent, dansent les paladins,
Les maigres paladins du diable,
Les squelettes de Saladins.

Messire Belzebuth tire par la cravate
Ses petits pantins noirs, grimaçant sur le ciel,
Et, leur claquant au front un revers de savate,
Les fait danser, danser aux sons d'un vieux Noël!

Et les pantins choqués enlacent leurs bras grêles :
Comme des orgues noirs, les poitrines à jour,
Que serraient autrefois les gentes demoiselles,
Se heurtent longuement dans un hideux amour.

Hurrah! les gais danseurs qui n'avez plus de panse!
On peut cabrioler, les tréteaux sont si longs!
Hop! qu'on ne sache plus si c'est bataille ou danse!
Belzebuth enragé râcle ses violons!

O durs talons, jamais on n'use sa sandale!
Presque tous ont quitté la chemise de peau :
Le reste est peu gênant et se voit sans scandale.
Sur les crânes, la neige applique un blanc chapeau :

* Ces poésies font partie d'un livre d'Arthur Rimbaud : *Reliquaire*, contenant de nombreuses pièces inédites, et que publie cette semaine la librairie Genonceaux.

Le corbeau fait panache à ces têtes fêlées,
Un morceau de chair tremble à leur maigre menton :
On dirait, tournoyant dans les sombres mêlées,
Des preux, raides, heurtant armures de carton.

Hurrah! la bise siffle au grand bal des squelettes!
Le gibet noir mugit comme un orgue de fer!
Les loups vont répondant des forêts violettes :
A l'horizon, le ciel est d'un rouge d'enfer...

Holà! secouez-moi ces capitans funèbres
Qui défilent, sournois, de leurs gros doigts cassés,
Un chapelet d'amour sur leurs pâles vertèbres :
Ce n'est pas un moustier, ici, les trépassés!

Oh! voilà qu'au milieu de la danse macabre
Bondit dans le ciel rouge un grand squelette fou
Emporté par l'élan, comme un cheval se cabre :
Et, se sentant encor la corde raide au cou,

Crispe ses petits doigts sur son fémur qui craque
Avec des cris pareils à des ricanements,
Et, comme un baladin rentre dans la baraque,
Rebondit dans le bal au chant des ossements.

Au gibet noir, manchot aimable,
Dansent, dansent les paladins,
Les maigres paladins du diable,
Les squelettes de Saladins.

VÉNUS ANADYOMÈNE

Comme d'un cercueil vert en fer blanc, une tête
De femme à cheveux bruns fortement pommadés
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,
Avec des déficits assez mal ravaudés ;

Puis le col gras et gris, les larges omoplates
Qui saillent : le dos court qui rentre et qui ressort :
Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor;
La graisse sous la peau paraît en feuilles plates :

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût
Horrible étrangement; on remarque surtout
Des singularites qu'il faut voir à la loupe...

Les reins portent deux mots : *Clara Vénus ;*
— Et tout ce corps remue et tend sa large croupe
Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

ARTHUR RIMBAUD.

VOIX NOCTURNES

VIOLONS TSIGANES

A Alaistar Cary Elwes.

I

Dans la salle verte et banale aux ornements trop dorés, • où les rideaux blancs coulent sur les vitres.

Ils sont au milieu, dans leurs costumes chamarrés de brandebourgs, • l'air prétentieux, sottement semblables à des pitres.

Ils sont là, ces fils du pays hongrois, avec le violon qu'on mit dans leurs mains d'enfant avant de leur apprendre à parler, • musiciens d'instinct et sans pupitres.

Dans le café vulgaire où Paris, le soir, s'arrête un moment, • où jamais le rêve du poète n'a pris son essor.

Et voici avec eux la musique troublante de la *pousta* (1) : • « *Cserebogar*, ô petit scarabée, ô *sargà cserebogar*, petit scarabée en or. »

II

Sur les tables de marbre uni, dans les verres où se côtoient des liquides de toute couleur, • l'électricité fait éclater brutalement sa lumière crue.

Dehors, sur le trottoir, vers ses turpitudes et ses plaisirs, • la foule indifférente se rue.

Et voici le prélude des rêveries bizarres au rhythme déconcertant : • l'archet qui déjà frémit sur la corde émue.

Que va donc chanter l'instrument aux sons mièvres et tendus, • celui qui berce l'amour et raille la mort ?

(1) La *pusta*, prononcez *pousta* : la plaine hongroise avec une idée semblable à celle attachée, pour la Russie et l'Amérique, aux mots *steppe* et *savane*.

C'est la musique nouvelle pour nous de la *pousta :* • « *Cscrebogar,* ô petit scarabée, ô *sargà cserebogar,* petit scarabée en or. »

III

Voici la tranquillité d'un soir de printemps, • la brise nous porte le bruit des baisers de la vingtième année.

Deux par deux, ils se promènent, les amants, • dans le chemin fleuri de la destinée.

O les notes vives et lestes comme des rires de vierge en la nuit, • les trémolos attiédis des contacts joyeux de chair satinée!

Mais soudain le réveil cruel de la vie, en sa vérité, • l'envolement des rêves charmeurs, le néant de l'espérance où notre jeunesse s'endort...

Et c'est la tristesse morne de la *pousta* : • « *Cscrebogar,* ô petit scarabée, ô *sargâ cscrebogar,* petit scarabée en or. »

IV

La gaieté des trilles se rompt dans l'angoisse d'un sanglot. • Quoi donc la vie et l'amour, la sagesse et la folie ?

O la désolation de vivre pour souffrir, • d'avoir juré hier l'éternité des serments que demain oublie!...

Tout au fond de l'âme incertaine nous descendons, • buvant le calice de nos amertumes jusqu'à la lie.

Tandis que reprend en mineur le thème naïf du début; • que repassent, dans le chemin fleuri, les amants qui s'aiment et croient encore ;

C'est dans l'inconstante musique de la *pousta :* • « *Cserebogar,* ô petit scarabée, ô *sargà cscrebogar,* petit scarabée en or. »

V

Mais les yeux fermés ne voient pas; étourdissons-nous dans le bruit. • En avant pour les czardas enfiévrées!

C'est à la porte de l'église, sur le sol battu ; • dans la salle enfumée où sont venus les filles et les jeunes gens de la contrée.

Les mains en l'air et les pieds rapprochés; • c'est le balancement de la danse nationale, la danse quasi sacrée.

Et les talons heurtent la terre : un, deux, trois; • la cadence se précipite onduleuse et souriante dans l'effort.

Comme il est loin, le refrain mélancolique de la *pousta :* • « *Cscrebogar,* ô petit scarabée, ô *sargà cscrebogar,* petit scarabée en or. »

VI

De même que les danseurs épuisés, halètent joyeusement les violons ; • la danse toujours accélère son allure.
Mille voix accompagnent la ritournelle des musiciens,
• mille voix essoufflées où la czarda s'écorche et jure.
Et le cymbalum, dominant tout de ses tons aigus, • scande les pas et roule le tourbillon des mesures.
Ivres de joie et de cris, ils vont ! ils vont la musique et les danseurs... • toujours plus vite, toujours plus fort...
Mais en sourdine aussi la raillerie ironique de la *pousta* :
• « *Cserebogar*, ô petit scarabée, ô *sargà cserebogar*, petit scarabée en or. »

VII

Les feux sont éteints ; par groupes, ils s'en retournent vers la maison perdue en l'immensité du désert hongrois.
• La nuit s'étend sur les plaines solitaires.
La pousta se déroule en son monotone infini, • n'interrompant d'aucun arbre la ligne raide de son horizon sévère.
Elle s'en va vers le sud comme une mer aux flots lents, et la brise passe sur les moissons, • en molles ondulations, courbant la tête des plantes vers la terre.
La pousta superbe se déroule en son monotone infini.
• Telle la mer où sont rares les hâvres propices et le refuge des ports !
Et j'ai compris la sereine tristesse de la *pousta* : • « *Cserebogar*, ô petit scarabée, ô *sargà cserebogar*, petit scarabée en or. »

VIII

Un souffle impur rôde sur la plaine et, dans les veines, brûle le sang. • Les archets grincent, sensuels, aux flancs des violons tsiganes.
C'est la volupté qui rugit. • La soif des enlacements où les corps s'enchevêtrent comme de souples lianes.
Voici résonner toute la gamme des baisers éperdus, • se heurter les chocs furieux des accouplements profanes.
O volupté, consolatrice et protection, • liqueur enivrante où la chair s'abreuve, unique trésor !
Mais déjà la douce musique de la *pousta* pleure sur le calme perdu ! • « *Cserebogar*, ô petit scarabée, ô *sargà cserebogar*, petit scarabée en or. »

IX

Maintenant, c'est une rustique berceuse que murmurent les violons. • La jeune mère sur ses genoux tient le premier-né qu'elle allaite.

Elle l'admire, tout en chantant, • et presse contre son sein rond la jeune tête.

Que sera-t-il, pauvre petit innocent : • pâtre ou marchand, soldat ou poète?

Mais les soucis maternels ne troublent guère l'enfantelet. • Il boit à la source féconde et dort.

Comme elle est tendre la chanson de la *pousta :* • « *Cserebogar*, ô petit scarabée, ô *sargà cserebogar*, petit scarabée en or. »

X

Il sera soldat! Les clairons guerriers éclatent, la fusillade crépite sous les archets; • sur le cymbalum galopent les houzards rapides.

En avant! Ils volent, le sabre nu dans la main, • laissant derrière eux un sanglant ruisseau que boit goulument la terre avide.

Les braves ne tremblent pas devant la mort. • Et les yeux farouches de ceux qui sont couchés pour toujours dardent encore sous leurs fronts crispés de rides.

La guerre a jeté son manteau de pourpre sur les prés verts. • C'est l'heure où l'on cueille tes « roses rouges », Petœfi Sandor!

Dieu! la navrance du refrain de la *pousta.* • « *Cserebogar*, ô petit scarabée, ô *sargà cserebogar*, petit scarabée en or »

XI

Les défenseurs du sol ont été vaincus. • Tes fils sont morts inutilement, ô Patrie!

Et par le champ de bataille plane la mélodie exaspérée, au-dessus des cadavres dispersés, • derrière le vol tournoyant des vautours en quête de sinistres boucheries.

Ah! la gloire militaire et les luttes entre peuples! vaine dérision! • Tout cela vaut-il le deuil des orphelins et la douleur des veuves flétries?

Les violons tsiganes s'arrêtent, atterrés, • pour blasphémer la vie et maudire le sort.

Ah! comme dit la chanson de la *pousta :* • « *Cserebogar*, ô petit scarabée, ô *sargà cserebogar*, petit scarabée en or. »

XII

Soudain pourtant les fronts se redressent, s'illuminent les regards; • les drapeaux déployés ont frémi dans l'air, tous les cœurs ont battu dans les poitrines.

L'hymne trois fois saint a retenti, • la voix de Rakoczy

s'est fait entendre, tous les Hongrois sont debout sur les ruines.

Ils sont debout, ceux du Nord et du Midi, • de l'Orient et du Couchant, debout et frémissant du désir des libertés et des revanches divines.

En marche les nobles Magyars et les Croates, de Szegedin à Szathmar! • Les violons tsiganes ont grandi, l'âme d'un peuple vibre dans leur bois, d'un peuple levé pour le même effort.

Aussi comme ils reprennent le vieil air de la patrie, entendu dans la *pousta :* • « *Cserebogar*, ô petit scarabée, ô *sargà cserebogar*, petit scarabée en or. »

XIII

La musique s'est tue. Où suis-je? Dans la salle verte et banale aux ornements trop dorés !... • Finis les rêves aux lointaines envolées !

Les musiciens chamarrés de brandebourgs • couchent, comme de petits cadavres, leurs instruments dans leurs boîtes que ferment des clés ciselées.

Mais ils avaient une âme, les violons ! • Elle est donc partie avec les notes ailées ?

Elle est partie où tes rêves ont fui !... • Toi, c'est l'heure de rejoindre ton logis, reprendre la rue où soufflent les bises aigres du nord.

Ainsi la poésie !... Et tu pourras, tout grelottant, chantonner dans le soir le refrain de la *pousta :* • « *Cserebogar*, ô petit scarabée, ô *sargà cserebogar*, petit scarabée en or. »

XIV

O mélodie inspirée et folle où se reflète le monde entier, • où se dresse chaque sentiment de notre nature à la fois bonne et perverse ;

Toi qui surexcites et subjugues nos nerfs ; • tour à tour ravis notre cœur, le broies et le transperces ;

Ceux qui t'appartiennent te resteront, • car ni le haschisch ni l'opium ne saurait donner l'ivresse divinement malsaine où tu nous berces.

Et vous, je ne vous oublierai pas, ô Farkhas, Praticarius, Pàli, • magiciens qui du bout de votre archet dirigiez mes rêves dans leur essor,

Car j'aime tant la musique troublante de la *pousta :* • « *Cserebogar*, ô petit scarabée, ô *sargà cserebogar*, petit scarabée en or ! »

JEAN BERGE.

LES AUMONIÈRES

Au Docteur A.-F. Plicque.

Sur la grève qu'avaient souillée
Les conquérants et les héros,
Près de la mer pacifiée
Pleine de frissons auguraux,

Des poings perdus dans les crinières
De leurs chevaux roses et blancs,
C'étaient les bonnes aumônières
Qui reviennent tous les mille ans.

Cymodoce, Aglaure, Euryanthe,
Au caprice d'un galop fou,
Elles passaient : leur flamboyante
Chevelure brûlait leur cou.

Lèvres plus douces que la soie
Et plus divines que les cieux,
Elles chantaient un chant de joie
Vers l'Océan mystérieux.

Tandis que vibraient des abeilles
Autour des étalons loyaux,
Elles plongeaient dans des corbeilles
Leurs bras riches de lourds joyaux,

Et brandissant leurs mains sacrées,
Douces aux yeux voilés de pleurs,
Parmi les vagues empourprées
Semaient des rires et des fleurs :

Car les corolles millénaires
Eparses en vol d'Orient
Calment les antiques colères
Et charment le triste Océan.

PIERRE QUILLARD.

LES RAINETTES

Assis sur le banc planté devant la porte, ils échangent leurs souvenirs sans remords et se racontent des histoires, toujours les mêmes, qui ne se passent en aucun temps, en aucun lieu.

Tandis que les rainettes infatigables roulent au loin leurs r, le plus âgé chevrote d'abord. Comme il fait nuit, chaque apparition de fantôme a son succès d'effroi. Les gamins écoutent, accroupis entre les vieux et le fumier verni de lune.

— « Etes-vous crédules de ça ? »

— « On en voit tant. »

— « Y en a-t-il, des étoiles ! »

— « Si on allait se coucher ? »

Il restent encore. D'une pipe, régulièrement, une bluette de flamme s'échappe et s'éteint vite, toute seule sur la terre contre les astres de là-haut. Un géranium se penche au bord d'un pot cassé, et par ses becs-de-grue égoutte son odeur.

Le feu d'une voiture file entre les acacias de la route :

— « Qui donc que c'est? »

— « C'est le garde-port qui rentre. »

La voiture s'éloigne et la curiosité cesse avec le bruit.

Les rainettes continuent leurs appels stridents, si clairs qu'elles semblent quitter les buissons hu-

mides, les feuilles vertes comme elles, se rapprocher du mur, et, bruyantes, entrer au creux des pierres.

Il faut pourtant aller se coucher : demain on tire le chanvre.

Les veilleurs bâillent, enfin se lèvent. Quelle douce soirée !

Ils dormiraient dehors. Au matin, on les trouverait là, engourdis, blancs de rosée.

— « Bonsoir ! »

« Bonsoir. .. . soir..... oir .... »

Ils s'enfoncent dans l'ombre. Quelques femmes, des jeunes, allument une lanterne par peur de buter. Les portes se ferment, poussent leur long cri d'angoisse dont frissonnent les hommes en retard.

Et les rainettes même, lasses de lutter, leurs roulades étant vaines, vont prudemment céder au silence.

JULES RENARD.

EXTERMINATION

A Raymond Caullier.

De grands cavaliers noirs, sans casque ni rondache,
Par la nuit rouge mènent un galop d'enfer;
Courbés sur leurs chevaux, torche au poing, haut la hache,
Ils font gicler le sang des vaincus sous leur fer.

« Hurrah! la Ville est prise! Que flambe la Ville!... »
Et les Arcs triomphaux, les Palais et les Tours
Ecrasent en croulant la peuplade servile
Des vaincus qu'épargna la hache des Vautours.

— « Hurrah!... Hurrah!... Hurrah!... » La cohorte sanglante
S'évanouit, cependant que, fous d'épouvante,
Des chiens décharnés lèchent les plaies des blessés...

Et la Lune livide, autour de qui s'effare
Un vol d'oiseaux de nuit, ricane aux trépassés,
Ainsi qu'un mascaron tragiquement hilare.

JEAN COURT.

PAGES QUIÈTES

TRÉPASSÉS MONDAINS

Dans le cimetière si parfaitement comme il faut, les gardiens se réjouissent du tombeau monumental de la princesse Amy; d'un clignement d'œil, ils l'indiquent au visiteur, et, courtois, reculent d'un pas pour laisser juger de l'effet. Le soir, ils adressent à l'édifice un adieu amical, chassent d'un souffle modéré les grains de poussière qui souillent les moulures et vont dormir avec soin, pleins de la gloire naïve d'une avantageuse surveillance.

A la mi-nuit, les morts font brosser leurs squelettes, et, dans les sépultures de granit verni, les gentlemen forcent les gants de chevreau, vérifient le luisant des chapeaux aux coiffes quotidiennement renouvelées; les misses babillardes vaporisent du lilas blanc à l'endroit où furent leurs épaules.

Dans ce milieu passionnément correct, toutes les démarches sont d'un ton excellent. On inspecte les expositions d'horticulture aménagées en divers points par une élégante piété. Les spirituelles réparties se croisent, d'ailleurs prévues; les mélomanes discutent le dernier quatuor de hiboux et les vieux amiraux geignent un peu, comme les y obligent d'anciennes campagnes.

Les groupes, à pas indolents, vont prendre une coupe de thé chez la princesse Amy. Les visiteurs se félicitent de leur trépas mutuel, qui permet de jouir d'une compagnie aussi fermée. La mémoire secourue par la liste gravée en caractères dorés sur les murs, avec des gestes mesurés et des intonations douceâtres, ils louent sur ses œuvres la maîtresse de céans. Celle-ci hausse les clavicules et méprise; les défunts, un peu gênés, claquent leurs maxillaires en signe d'approbation.

Le coq chante; chacun regagne son home. La princesse Amy va pleurer dans un coin, l'âme pauvre et misérable, car ces gens l'obsèdent et il n'y aura pas de compte-rendu. Les journalistes sont restés chez eux : ils habitent très loin, trop loin, au champ des navets.

LA MORT DE SOCRATE

(DIALOGUE)

Nous étions tous les trois, sur les bords de l'Ilissus. Appuyé à un platane, Prôtos regardait la terre, le front morne et les bras croisés. De ses pieds d'ivoire, Prôtê caressait les eaux harmonieuses, et moi, Deuteros, étendu près d'elle, je pleurais amèrement le maître perdu, le divin Socratès, dont la parole dorée ne résonnerait plus sous le soleil.

PRÔTÊ

Le rôle des femmes me paraît être de relever le courage défaillant des hommes. Tu me sembles, Deuteros, trop affligé par le coup qui nous a frappés : Socratès était un mortel et il a suivi la fortune des autres mortels; il serait mal à propos de nous en étonner, nous, les croyants à d'éternelles renaissances. Socratès nous apprit la façon de mourir et nous devait ce dernier enseignement; il convient de le méditer et non de gémir, comme la populace inconsciente et vile.

DEUTEROS

J'avais consacré ma vie à écouter les sages leçons de Socratès. Il est triste de vivre, Prôtê, lorsque l'on a perdu la raison de l'existence. J'étais habitué aux sublimes discours du maître ; ils me manquent aujourd'hui, et je ne sais comment les remplacer. Tu devrais, étant philosophe, connaître la force de l'habitude.

PRÔTÊ

Celui qui ne peut suivre ses habitudes, doit en contracter de nouvelles. Change, Deuteros, tes anciennes coutumes. Si tu étais menuisier et que ton rabot vînt à s'user, sans chercher plus loin et malgré les inconvénients d'un outil neuf, tu irais en acheter un second chez le forgeron.

DEUTEROS

Certes.

PRÔTÊ

Tu aimais Socratès, aime autre part. Mieux vaut peut-être qu'il soit mort, car les années commençaient à le frapper fortement. Peu de jours encore, et l'avenir devant ignorer l'abaissement de ses facultés, nous étions forcés de lui attribuer nos propres écrits. Devoir respectable sans doute, mais il est plus juste de recueillir pour soi le fruit de ses travaux.

DEUTEROS

En effet.

PRÔTÊ

Il importe de savoir regretter son maître, et si l'on y voit un simple débarras, on déplore sa perte avec un génie plus grand. Les idées non obscurcies par la douleur donnent la vision plus juste, la phrase plus digne et les images mieux colorées. Tu sais de quelle ardeur Platon élabore son dialogue du Phédon. Il craignit de se compromettre en assistant aux derniers moments de Socratès ; j'en atteste la Mère des Dieux, il en célébrera sa mort avec plus de majesté.

DEUTEROS

Il est possible.

PRÔTÊ

Vois-tu notre chagrin, Deuteros, si notre Socratès était devenu gâteux. Dans la ville d'Athènes

où chacun sait tout, où chacun raille tout, de l'archonte éponyme au dernier vendeur de lupins, des satires auraient couru sur l'imbécillité du maître, de bouffonnes épigrammes sur la décadence philosophique. Sans doute, on eût vanté la fidélité des derniers égrégores, mais est-il si doux de conquérir la gloire en écoutant les vagissements d'un idiot, en faisant la phalange autour d'une sentine vivante?

DEUTEROS

Non, par Heraklès.

PRÔTÊ

Les vieillards ont parfois de bizarres idées et ne regrettent pas seulement les chevelures frisées de leur jeunesse. Socratès pouvait abandonner la vertu ancienne, outrager la pudeur par des vouloirs non retenus. Les éphèbes eussent été compromis d'étrange façon.

DEUTEROS

Il est vrai.

PRÔTÊ

Louons les Moires impassibles de nous avoir épargné ces ennuis, d'avoir coupé le fil de Socratès, sans qu'il nous devînt un objet de dégoût. Conservons de lui un souvenir pieux et recueilli, comme je conserve la mémoire du jour où, inconnue dans Athènes, je lui remis un message de Diotime de Mantinée, docte en amour et en beaucoup d'autres choses.

DEUTEROS

Tu portais une longue tunique blanche avec des franges violettes et la brise du soir ondulait mollement tes cheveux. Ta démarche était celle d'une oréade et ta voix avait la douceur du miel fraîchement récolté. Je me souviens que tu parlas longtemps des paroles graves et symboliques, et mon âme se reposait en ton discours comme un oisel au milieu de son nid.

PRÔTÉ

Ta mémoire est bonne, Deuteros. C'est ainsi qu'il faut te rappeler Socratès, et l'imagination le fera revivre en toi.

DEUTEROS

Socratès te répondit, mais j'ai oublié sa réponse. Elle a fui comme le lièvre fuit du bois envahi par le chasseur.

PRÔTÉ

Je te la redirai, Deuteros, et tu ne l'oublieras plus.

DEUTEROS

Pourquoi ne pas redire deux autres mots jadis entendus, les mots de la claire nuit de juin où notre primitive unité renaquit dans le mystique secret de l'Eros triomphant.

PRÔTÉ

La présence de Prôtos nous impose une réserve qu'il ne convient pas de violer.

DEUTEROS

Fuyons alors. L'ombre a bleui sous les bois d'oliviers.

PRÔTÉ

Deuteros! Deuteros!

PRÔTOS (*intervenant*)

J'ai trouvé la péroraison sacrée, l'auguste mélodie du verbe terminal, écartant les dissonances et les terminaisons barbares. Maintenant, j'ose le dire, notre divin Socratès sera dignement loué.

DEUTEROS (*avec remords*)

Nous étions des ingrats, Prôté. Lui pense toujours à notre maître absent.

PRÔTÉ

Non, grand sot, il pense à son oraison funèbre. (*plus bas*) Fuyons, dis.

R. MINHAR.

ALLÉGORIE

C'était un vase étrange; on y voyait courir,
Pantelante sous la torche des Erynnies,
Une foule enroulée en spires infinies;
Et l'argile vivante avait l'air de souffrir.

Quelque ouvrier terrible avait dû la pétrir
Avec de la chair âpre et des pleurs d'agonies.
Des hydres s'y tordaient; et les voix réunies
Clamaient la double horreur de naître et de mourir.

Ivres, les Passions fracassaient des cymbales.
L'Avarice et la Haine, ourdissant leurs cabales,
Insultaient la Justice avec des bras sanglants.

Et, seul, un lys élu pour les miséricordes
Priait dans la lumière, et sur l'enfer des hordes
Versait son âme triste et noble en parfums blancs.

L'HERMAPHRODITE

Vers l'Archipel limpide, où se mirent les îles,
L'Hermaphrodite nu, le front ceint de jasmin,
Epuise ses yeux verts en un rêve sans fin.
Avec sa langueur torse empruntée aux reptiles,

Sa cambrure élastique et ses seins érectiles,
Il suscite la soif de l'impossible hymen;
Et c'est le monstre éclos, exquis et surhumain,
Au ciel supérieur des formes plus subtiles.

L'éternel désir brûle et tord ses cheveux blonds,
Un sourire infini, frère des soirs profonds,
S'estompe en velours d'ombre à sa bouche ambiguë:

Et sur ses pâles chairs se traine avec amour
L'ardent soleil païen qui l'a fait naître un jour
De ton écume d'or, ô Beauté suraiguë!

ALBERT SAMAIN.

CONTES D'AU-DELA

LA PENDULE

« La pendule était de vieux Sèvres, délicatement travaillée ; des pastorales y déroulaient la grâce champêtre de leurs amours. Il y avait là des bergères qui donnaient la main aux bergers enrubannés, des paysages effacés, avec des moutons qui paissaient, une faveur à la toison. Sur un cadre d'émail bleuâtre, les heures se succédaient en pâles reflets blancs, et les aiguilles tournaient, repliées comme de petits serpents. Elles se suivaient l'une l'autre : la plus grande était fort pressée, la petite attendait toujours que son aînée fut passée, indifférente aux carillons que l'autre faisait sonner.

« Oh, le joli timbre qu'elle avait! Un son qu'on imaginerait de vert-pâle ou de vieux-rose, un son fin comme une aiguillée ténue de soie, qui mettrait son mince liseré aux bords d'une draperie ondoyante, fort sévère. Il faisait penser, un peu triste, aux temps lointains où la comtesse, en robe décolletée, avec ça de poudre aux sourcils, dansait gracieusement, donnant la main au marquis, le menuet ou la pavane, lui accordant, sous l'éventail, complice discret, un tendre rendez-vous, que le comte toujours ignorerait ..

« Et le champ camaïeu des ors bruns en était fleuri de telles fleurs, que je n'en sais pas de plus belles.

Lilas musqués venus d'Espagne ou de Perse ou d'autres lieux, roses fraîchement décloses dans un jardin mystérieux — car au pays seul des Rêves il peut s'en trouver de pareilles —, iris bleutés comme d'inquiétantes prunelles de jeune fille, violettes pures, narcisses des prés, bleuets, marguerites, toute ma flore favorite, grands lys au regard limpide et coquelicots, épandaient des gammes en crescendos avec des teintes charmantes et douces.

« Au fronton, un délicieux Cupidon, la mine friponne à plaisir, un petit carquois sur l'épaule, bandait l'arc du désir. Il était porté sur des nuages très légers, prêts à s'envoler : sa pose indiquait même, qu'une fois la flèche décochée, le dieu-enfant va de suite retourner à Cythère, tendre son front mutin au long baiser de sa mère. Ses yeux rieurs étincellent, la corde est maintenant tendue... l'Amour va faire une victime — de plus. »

« Elle était posée là, sur ce meuble, hier encore.

« Le cartel de la salle à manger annonça de sa grosse voix neuf heures. J'attendis alors que la bonne petite vieille eût répété, grêle et cristalline, les neuf coups... Un... deux... mais la douce musique s'arrêta au huitième. Tout ceci est fort naturel ; elle retarde, me dis-je ; et je fis avec précaution tourner la mince aiguille d'or. Or, comme je la regardais, quelques instants après, je vis de nouveau l'angle ouvert m'indiquer *huit* heures. Fort étonnée, je remis les deux pointes à la place qui convenait... A ce moment commença ce duel fantastique où je finis par être vaincue.

« La pendule ne *voulait* pas marquer une autre heure que VIII.

« J'eus peur ; je me regardais dans une glace ; j'avais une figure bizarre, presque étrangère. Est-ce que je rêvais ?.. Un meuble me heurta, et la douleur me fit prendre conscience de mon état de veille. Retournant au cadran, où les deux lignes

serpentines se figeaient obstinément dans la même indication, je recommençai l'expérience : elle ne réussit pas mieux. Sitôt que mes yeux cessaient de fixer le cercle bleu-pâle, l'étrange phénomène se reproduisait. Prenant alors d'une main furieuse l'objet jusque-là tant aimé — et mille pensées contradictoires se heurtaient en moi; je pressentais que ce devait être une hallucination qui m'obsédait ainsi, et que j'allais regretter ma violence; puis devant la constatation de ce fait, dont la constance m'exaspérait, la colère, aveugle et méchante, reprenait le dessus — je le jetai, avec un mauvais sourire, dans la cheminée où brûlait un feu de bûches.

« Un tintement suprême s'entendit, puis la porcelaine éclata, avec un bruit de mousqueterie... pendant qu'agenouillée devant les flammes je laissais, détente nécessaire, de tièdes larmes mouiller mes yeux. »

GASTON DANVILLE.

STRATAGÈMES

A Octave Mirbeau.

Amères flâneries parmi des femmes successives.

Lointaine et première souvenance. Elle vient à moi : gaucheries d'une fille grandelette dans le sarreau d'école. Au sarreau, des taches d'encre ; au nez, des taches de son. Les yeux couleur de mûres ; les dents comme des noisettes : — mûres mangées ensemble, noisettes croquées le long des haies, par les chemins creux, et dans les herbes, les rosées, les fleurs fraîches.

Ensuite... Oh! celle-ci fut vraiment la vraie. Près d'elle, à lui parler, à rire, à rougir, il y avait une joie toute neuve, une joie de floraison. Les cheveux frisaient joliment sur le front.

Chloé chantait, lavandière à la rivière. Ah! fille de roi! Ah! vieil Homère! Je crus que c'était Nausicaa.

> Il mit la main dans mon estomac,
> Je lui ai dit : mettez-la plus bas,
> Je lui ai dit : mettez-la plus bas!

Chloé chantait, lavandière à la rivière.

Après ?

. . . .

C'est tout ce que j'en sais.

Après ? Les stores baissés : passent les poteaux, les arbres, les maisonnettes. Sur les plaques tournantes, les roues grondent. L'ombre est violette. Le roulis roule le fugace enlacis... Par la portière, adieu ! Jamais plus ? Jamais plus. Ton nom ? Ta demeure ? Les baisers ont pris toutes les lèvres, les lèvres n'ont pas remué pour des paroles. Ah! ce train qui va, qui va! Ah! ma vie qui va, qui va !

Après ? Rencontres. Non. Non plus. Oui. Pourquoi ne pas revivre une minute ceci : l'agréable rêveuse sur mon épaule pleurait son exil. Elle avait peur, la nuit, dormant seule...

Petite bourgeoise du petit bourgeois, très avenante dans l'attifage économique d'une femme d'ordre : « Pas de cadeaux, disait sa voix ferme et discrète, une ligne nouvelle, plutôt, sur mon livret. Comme cela, mon mari

est content, il m'appelle sa fourmi. Quand le mille est complet, cela fait de la rente, de la bonne rente, mon mimi. » Elle était charmante, vraiment, dans ses silences.

A pas muets sur le parquet criant. La porte se pousse, à l'heure dite déverrouillée. De l'imprudente lumière, mais le plaisir, en l'ombre, s'alangit trop. Pourtant, il y a des yeux au bout des doigts, des yeux de chat faits pour les ténèbres... La lumière, parfois, je la souffle. J'aime mieux ton cœur que la couronne brodée sur ton cœur, — et tu n'aimes pas les distractions. Les feuilles tombèrent. A Paris ? Là, elle avait ses habitudes et l'imprévu.

Je me souviens qu'elle n'aimait pas les distractions.

Vraiment, cela vaut-il la peine? La peine qu'on se donne ?

Adieu, mon pucelage,
Ha! Tu vas me quitter!

Disait la petite pucelotte... Vraiment, cela vaut-il la peine?

La Suédoise m'aima et nous eûmes de jolies chevauchées frileuses vers le bleu pâle des nuits polaires. Ah! comme elle pleura, un jour, et comme je fus mauvais pour celle qui était bonne!

Telle est la fin, et je n'ai trouvé rien depuis le bleu frileux des chevauchées polaires...

... Mettre de l'esprit dans la saveur, de l'âme dans le parfum, du sentiment dans le toucher...

Désirs, grenades pleines de rubis prisonniers dont un coup de dent fait ruisseler l'éblouissance, — un coup de dent de femme.

Des femmes, au bon endroit, savent mordre. Elles ne doivent pas être méprisées, ces conservatrices des traditions milésiennes, — mais c'est bien monotone et les artistes sont rares.

... Faut-il reprendre l'amère flânerie parmi des femmes successives ?...

Au Louvre, devant la *Mater Dolorosa* dont les yeux sont deux gouttes de sang,

(*O quam tristis et afflicta!*)

Une femme en extase (je le crus, — mais elle s'en-

nuyait, tout simplement), qui, du coup, m'intéressa, quand elle eut tourné la tête vers l'indiscret accoudé, par la froideur éteinte de son regard, l'ironie vague d'un sourire gelé... Le blond de la chevelure allait au roux clair, sous le chapeau noir, que fermaient, vers les oreilles perlées d'améthystes (assez équitablement assorties au violet mourant des prunelles), des brides épinglées d'une argenterie ancienne.

Je me provoquai à des riens qu'elle répéta...

Quand elle marcha, m'ayant d'un cillement — presque doux — permis de l'accompagner, la lenteur ondulée des mouvements décelait un corps développé selon l'esthétique orientale, avec des os minces, une flexible charpente, la chair tassée, — non sans une tendance à rompre un peu la proportion.

Nous sortîmes par les Mantegna. De brèves paroles, — et devant les symboles nous demeurions des instants, perplexes de nous-mêmes... Elle voulut bien, excitée par telles énigmes, et d'une voix pareille à l'indolente procession de son allure, dévoiler un peu de sa spiritualité : alors, je la vis inavouée et imprécise, appelée, sans conscience de ses tendances secrètes, par celui qui dirait : « Voici ce que tu veux. »

En descendant l'escalier vers Ariane, au milieu elle s'arrêta, remonta quelques degrés, comme saluant d'un adieu la Victoire. Mais je compris que c'était la moitié d'une ruse, car elle se retourna très brusquement : elle voulait me voir sans prendre l'air de me regarder.

« A demain ! » dis-je avec une certaine ferveur.

Elle daigna rire un peu, baissant sa voilette, mimant un peut-être pas trop problématique, — puis s'en va.

Je la retrouve gravissant l'escalier. Nous laissons la robe de pourpre frissonner aux vents glorieux de l'Archipel, et, d'un accord muet, nous gagnons la porte, — amis déjà, à ce qu'il paraît.

Entendre les doléances nécessaires : nul homme, plus d'une seconde, n'a séduit son désir... Elle eut le mari qui échoit pareillement à chacune, initiateur de tous les à peu près... Il est mort... C'était un personnage occupé à gravir avec élégance et décision les bâtons de perroquet du perchoir social...

Je n'écoute pas. Que m'importe ce qu'elle est, fille ou marquise, ou les deux ? Et je songe : voici un compa-

gnon pour le jeu des sensations élémentaires, une chair malléable aux expériences du presque et une âme qui s'ennuie assez pour accepter des navigations vers l'île où les Chimères jouissent d'être chimères...

« — ... Riche... »

A ce mot de conversation, j'interromps pour dire :

« — Le seul parfum d'un brin de réséda peut mener très loin, et toutes les véracités de l'opulence sont dépassées par le simple froissis d'un morceau de soie ancienne... »

La Seine franchie, nous atteignons les déserts de l'avenue de Breteuil (où s'est réfugiée sa Solitude), pendant que, apprivoisée, elle me questionne avec une désespérance qui flatte mon rôle choisi de consolateur extravagant :

« — De combien un très perspicace esprit peut-il pénétrer en tel autre?

— De très peu.

— Qu'est-ce donc que l'intimité?

— Le troc des volontés. »

Je réponds cela, — et pourquoi pas?

Elle me congédie. Nous nous séparons, toujours inconnus. C'est imprudent, mais quand j'y pense, il est trop tard. « Puis, que m'importe, redis-je encore, le baptême de son essence, — et de moi, si je te fais agréablement souffrir, quels comptes subsidiaires exigeras-tu, à moins d'être insensée? »

Elle vient chez moi.

« — Un moine en scapulaire chante des antiphones à la Vierge qui pleure de terreur et d'amour...

— Où?

— Là, sur ce parchemin rayé de rouge et ponctué de noir, ne vois-tu pas? — et cet autre qui, à la flamme d'une lampe de fer (plus tordue qu'une viourne), amollit la cire-vierge des sceaux de l'Abbaye, ne le vois-tu pas? — et cet autre qui arrose les flambes sacrés du jardin des rêves, ne le vois-tu pas?...

— C'est toi!

— Elle commence à comprendre. »

« — Daphné! Vois comme le Laurier leurra l'Apollon nimbé d'or. Elle eut, la méchante, l'ironie de s'investir d'écorce, — et les boutons de pourpre de ses seins im-

baisés fleurissent entre les cornes d'or de la Diane jalouse. Nulle chèvre n'a brouté les lichens axilaires de ses branches nues, et le Faune ivre a délaissé pour la fente des frênes pervers l'hiatus impollué de son sexe gemmé d'ambres et de topazes... Apollon t'aurait plu, à toi ? Vois comme il est beau, et plus amoureux qu'un thyrse turgesgent, qu'un chaton cambré d'où pleurent des larmes de pollen...

— Oui, mais ce nimbe? »

« Oh! je t'aimerai! je t'aimerai, — lorsque le Dragon vert aura perdu ses cornes! »

« — Qui a parlé, chère, est-ce moi, ou toi?

— Oh! moi, quand je parle, c'est pour dire des choses à la portée de tout le monde. »

Pareil à cet Almindor que poudra Eisen, je m'étends un peu sur l'herbe des coussins et je lui fais compliment de son teint très blanc.

Un coup d'éventail sur les doigts me répond.

« — Sommes-nous pas embarqués pour Cythère ?

— Nulle brise ne gonfle les voiles de soie mauve et nous n'avons point de rameurs.

— Je vous l'assure, je ramerai, charmante Alcine, — et vous régirez le gouvernail.

— Ho! Je suis si peureuse. Une distraction...

— N'en attendez pas de ma part!

Ho! je ne m'y risquerai! »

Chez elle.

Pendant que me troublent les enchantements de la Sonate que le hasard de mon doigt lui a désignée, je m'assieds, loin d'elle, sur le sofa, les yeux fermés.

« — ...Ah! Ce sont donc mes propres désirs qui t'ont déchiré? Voilà le premier trait, le premier cri, le premier sourire, le premier pleur, le premier doute... Elle fuit! Reviens, reviens! Reviens, la pourpre de ta robe ensanglante mes yeux, je vois le néant rouge où ma vie va sombrer, tout est rouge : ta bouche et ma chair dévorée! Ton sein fleuri de rouge fut doux et douloureux... Joies! c'était l'âpre rêve où s'écorche le cœur : sa bouche me parfume et ses cheveux m'effleurent! »

Nuit : plus de notes, plus de lumière.

« — Où donc êtes-vous? »

A demi je la prends : sa bouche me parfume et ses cheveux m'effleurent...

« — Lisez-moi et j'éveillerai sur le clavecin de très mourants accords.

— « Un soir, dans la bruyère...

— Où lisez-vous?
— Je ne lis pas, je dis par cœur.
— Quel ton?
— Mineur, oh! mineur.

« Un soir, dans la bruyère délaissée,
Avec l'amie souriante et lassée :
O soleil, fleur cueillie, ton lourd corymbe
Agonise et descend tout pâle vers les limbes, —
Ah! si j'étais avec l'amie lassée,
Un soir, dans la bruyère délaissée!

Les rainettes, parmi les reines des prés
Et les roseaux, criaient énamourées;
Les geais bleus font fléchir des branches frêles,
On entendait les cris énamourés
Des rainettes, parmi les reines des prés.

Un chien, au seuil d'une porte entr'ouverte,
Là-haut, pleure à la lune naissante et verte,
Qui rend un peu de joie au ciel aveugle;
La vache qu'on va traire s'agite et meugle, —
Un chien pleure à la lune naissante et verte,
Là-haut, au seuil d'une porte entr'ouverte.

Nos pieds meurtrissent l'herbe diamantée,
Nous gravissons la ravine argentée,
Pente mourante à la sente effacée,
Les genoux las et les cœurs délassés, —
En gravissant la ravine argentée
Nos pieds meurtrissent l'herbe diamantée.

Pendant que nous montons, l'âme inquiète
Et souriante, vers la courbe du faîte,
Le Rêve, demeuré à mi chemin,
S'assied pensif, la tête dans sa main,
Et nous montons vers la courbe du faîte,
Nous montons souriants, l'âme inquiète. »

Je suis parti, courageusement, à moitié dupe.

Passer près d'une femme des heures en une intimité qui va jusqu'aux contacts et ne point tenter la pénétration décisive : je ne retrouve plus, quand je la regarde, l'ironie vague du sourire, — ses yeux, plutôt, expriment maintenant l'inquiétude... Voyons, le tacite accord qui nous lie n'est-il pas exclusif de la joie dernière ?...

...Comme il était entendu, tu es venue me prendre et le chemin de fer nous emporte à travers des bois roussis et dorés par les flammes de l'été. L'automne est joyeux et doux ainsi qu'une fin prématurée : les hêtres sourient à la mort prochaine; échevelés, tels des bacchants, les ormes s'endorment; les chênes, gladiateurs aux muscles tordus, attendent, ironiques, l'aura suprême, et les pins, seuls, et les mélèzes s'attristent d'être immortels.

Le train s'arrête, pionnier, en pleine forêt. Nulles maisons, nul chemin visible, un sentier dans les broussailles : à l'aventure.

Autour de nous, des airs voilés de syringe, des odeurs bruissent : le chèvre-feuille alangui, le sureau âcre comme un accord imparfait, les mousses murmurantes, les criantes feuilles mortes; les autres notes fondues en une indécise mélopée.

Quelques pas, et, sous la grisaille des aunes, de la menthe humide se vaporise : sa fraîcheur poivrée nous grise.

Daphné (Daphné, — elle croit presque s'appeler ainsi) s'assied, s'étale un peu, et, couché près d'elle, c'est elle que je respire. Parfums inattendus : les cheveux orangés, qui, par illusion peut-être, fleuraient des fois l'orange, à cette heure exhalent les odeurs composites des foins fanés au soleil; la peau de la nuque évoque les feuilles du frêne, et sur le cou, vers la gorge, c'est un jonchis de mineures digitales... « Arbuste charmant couché par un vent de désir, je ne veux m'intéresser qu'à l'extrémité de tes branches, à ces mains qui sentent l'herbe où elles trempent, à ces poignets empreints de l'odeur des pâquerettes, — à ta tête, à cette bouche, source où coule l'humidité violente de la menthe en fleur... »

D'un tour de jarret, la voici debout, puis :

« — Partons, n'est-ce pas ? »

La voix, très brève, s'énerve vers de la colère, — amusante colère d'oiseau qui a cru boire un peu dans le creux d'une feuille, a renversé son verre en se posant dessus.

Nos pas, côte à côte, s'allongent, et nous nous taisons,

attentifs seulement à l'émanation compliquée de la forêt qui, le soir, s'évapore plus abondamment, — femme, lasse de la réserve du jour, libérant, aux premières ombres, les prisonnières folies.

Le train nous attendait, car à peine fûmes-nous assis dans notre coin qu'il siffla. Il nous attendait et il nous ramena, tels que nous étions partis.

« C'était bien la peine, » disaient les yeux de Daphné!

A la porte, avant d'ouvrir la voiture, je pris sa main et la baisai, — sa main qui sentait encore l'herbe fraîche, où elle avait trempé.

Chez elle.

Je la trouve parmi des corbeilles de vieux chiffons de soie, l'air très amusé, sérieuse, toute la sensation amassée dans les doigts qui s'exacerbent aux chatoyantes caresses. Le pouce sur les trames se frotte et voit le dessin des fleurs, les nuances d'après la forme du relief.

Elle ferme les yeux :

« Des roses, des roses avivées de quelque carmin, des églantines plutôt, et au cœur, n'est-ce pas? il y a du blanc jauni pour les pistils apparents. Un feuillage de deux verts les entoure un peu, s'épanouit plus large, et roses et feuilles s'en vont le long de l'étoffe comme les grains alternatifs d'un chapelet oriental, déroulées lentetement sur le fond d'un très pâle vert, pâle tel que le reflet dans l'eau du retroussis des feuilles. »

Elle jette l'étoffe sans la regarder.

« — Oui, je vois mieux, certains jours, avec les doigts, et la perception est plus fine, pénètre la chair comme des piqûres très douces... Combien cela doit être absurde, dites, des piqûres très douces! »

Je ne souris qu'un peu, car me voici, à mon tour, à genoux dans les soies, et la contagieuse névrose me gagne : c'est amollissant, bien plus que l'herbe... Oh! voici un pourpre brûlé d'où s'émancipe une tiédeur charnelle, Galathée (Elle croit presque s'appeler Galathée, maintenant), charnelle comme de tes joues en fièvre, et ce velours cerise attire mes lèvres comme tes lèvres...

« — Vous embrassez mes chiffons, maintenant! »

Elle rit, se renverse un peu, les reins sur les talons. Je me penche, elle se redresse. Pour me rendre l'équilibre,

ma main s'appuie au hasard : c'est le talon nu de Galathée, nu, sortant de la sandale, et les doigts s'amusent à une telle douceur, sentent la peau rosir vers la cheville et frémir un peu aux articulations... Le talon m'a échappé : elle s'est assise sur un coussin et la robe au rouge étrange, rouge chiffonné de coquelicot, a été ramenée jusque par-dessus les sandales.

Nous recommençons à pétrir les amusantes soies. Les mystiques bleus surgissent, pâlissant les rouges et faussant les verts. Adieu, les herbes, les ombres virescentes promenant sur l'eau des reflets de retroussis! Adieu les pourpres brûlés par le désir! Adieu, charnels pourpres!... Les fenêtres ouvertes sont bleues, nous voici partis vers des ciels pâles... Pourtant, je reprends pied : au contact de ce velours bleu vert j'ai sauté de la nacelle et je te retrouve, Galathée, je baise le bleu vert des veines qui se ramifient à tes poignets... Vert? De quel vert? Non, bleu, décidément, ce poignet, par les bleus qui le ceignent de leurs ombres bleues... O Sang! emporte-moi vers le cœur de Galathée, ô galop chimérique des veines, emporte-moi! Et là, prends-moi, galop chimérique des artères, prends-moi et promène-moi par les allées secrètes et par l'intimité de sa chair... D'abord, je suivrai les contours... Mais le rêve cède aux mains : Galathée s'abandonne aux mains précises : voici les bras formés en leur vraie forme, avec la jointure composite du coude, la saignée où des cordes tendues se rebellent, et, en dessous, la double pointe arrondie, et, vers l'épaule, la courbe adorable et fugitive du muscle de l'étreinte... Les épaules, le cou, la nuque aux petits cheveux ébrélés, les oreilles ourlées, océaniens coquillages, conques mythologiques où bruit un chuchotis d'amour... Le dos, comme une onde, frissonne, et voilà que les flots se divisent en deux vagues gémellées; croupe marine vouée à l'Aphrodite! .. Hanches, orgue féminin si compliqué!... Ceinture, je te dessine de mes mains jointes, et de quel doigté délicat je vous modèle, mamelles de Galathée, et toi, ventre, oreiller plus doux que l'oreiller de nuées où Phœbé repose son front lunaire... La nuit est venue, sournoise : Adieu, Galathée.

Chez moi.

Basse, comme pour des enfants, émergeant un peu de l'accumulation des coussins, la petite table de citronnier

porte le dragon de bronze, où déjà médite le thé jaune, et les opalines coquilles d'œuf pour le boire; le steinberger en sa flûte bohème; de spéciales pâtisseries aux épices; puis, quelques confitures, tamarins, airelles et gingembre de Chine.

A son entrée, ce capricieux préparatif l'inquiète. Cela sent le philtre : de secrets aphrodisiaques sans doute se cachent savamment dosés et dilués dans les pâtes, les fruits et les fluides... Comme elle s'entend vraiment à pénétrer mes intentions, et qu'elle est singulière de ne plus vouloir, alors qu'elle croit que je veux!

Mais je ne m'embarrasse pas d'une telle disposition, et souriant, lui contant d'amusantes galanteries, je la dévêts de la voilette, du chapeau, du manteau, des gants.

Tout d'un coup, elle reprend son manchon jeté en arrivant sur un fauteuil et le lance en l'air jusqu'au plafond, le rattrape, recommence, le manque. Je l'atteins, nous jouons à la raquette, elle s'ébouriffe, court à la glace, tapote les ébrélures, s'assied : c'est tout.

La défiance, dans le jeu, s'est évaporée : elle me dit sa journée; moi, les minutes de l'attente, très douces quand on a foi en la promesse donnée, avec pourtant le petit frisson de l'incertitude : enfin, le pas connu qui piétine l'escalier des vertèbres, — le baiser de prise de possession...

« — Bien faible prise, réplique Galathée, car on peut même se laisser prendre... prendre, enfin... sans se déposséder soi-même.

— Du moins, c'est l'oiseau en cage et privé, jusqu'au bon vouloir du geôlier, de sa liberté matérielle... Plus vraie, oui, doit être la joie de l'oiseleur si c'était une âme qu'il eût captivée, mais le sait-on jamais? Comment pénétrer les métempsychoses et s'assurer si la proie est animée du souffle divin ?

— Quel est le signe de l'âme ?

— S'il en est un, je ne le connais pas. Telle bête a une intime spiritualité, tel humain est comme un rameau de buis jeté en la fontaine pétrifiante, matérialisé d'une imperméable couche qui s'oppose aux transsudations mentales.

— Moi? demande Galathée.

— Ame chère à ma perversité, est-ce que je t'aimerais si je n'avais pas senti en toi une âme?

— Pervers? oh! »

Evidemment, elle croit que la perversité c'est de faire

chopper une femme sur des combinaisons de coussins ou de tapis, et, là, violant les mystères de la lingerie et du caramara, de lui faire bien aise, malgré elle, — non sans impertinence.

« Ne suis-je pas, songe-t-elle, en plus d'une âme, douée de quelque corporéité formulée selon une esthétique assez estimable ?... Achève-la, ta Galathée. »

Je n'ai pas l'air de comprendre et lui verse du thé. Au thé trop parfumé, Galathée préfère l'énervant steinberger, et la voilà, très excitée, qui me donne à manger dans sa cuillère de la confiture d'airelles, à croquer le gâteau rompu par ses dents, à boire le vin dont viennent de se mouiller ses lèvres... Moi, je baise les doigts qui ont goût de gingembre et je me sens faim de chair vive, d'une peau plus odorante que le thé jaune, — de tes cheveux épicés, Galathée, des émanations fines de ta flore, fleur, — des violents piments de ta faune, femme... Non, pas plus, seulement te boire et te manger...

... Ah ! quelles saveurs j'ai trouvées, inédites et réconfortantes !...

... Non ! Le reste, Daphné, éternisons-le par le désir : entre dans ton écorce et rêve pendant que, nimbé d'or, je viendrai poser mes lèvres attristées sur la chair arborescente de mes amours stérilisés...

Ici finit le jeu des sensations élémentaires.

REMY DE GOURMONT.

CHANSON

O nata mecum consule Manlio...
HORACE.

Vin qu'on mit en bouteille au temps de ma naissance,
Soit que tu provoques les jeux,
Ou les rixes, ou les noires concupiscences,
Ou les sommeils de plomb, tu peux
Pour célébrer ce jour heureux
Te répandre avec abondance!...

Que ta pourpre dorée, ô berceau des chansons,
Corvinus le veut! ne diffère.
Bien que Socrate l'ait nourri de ses leçons,
Ce sage n'est pas si sévère
Que d'aller refuser son verre,
Un jour de fête, à l'échanson!

Puisque Caton lui-même a senti tes amorces,
Puisque de ce vieux sage aussi,
Pour échauffer le cœur, tu sus percer l'écorce!
Est-il remords, est-il souci,
Est-il cœur si hautain d'ici
Ou d'ailleurs, vin! que tu ne forces?

D'un coup tu raffermis les esprits ébranlés;
Par toi, le lâche a la vaillance;
Aux gueux, tu rends l'orgueil; ô Pourpre, enivre-les:
Tu les verras plein d'insolence,
Au milieu des camps et des lances,
Braver jusqu'aux rois assemblés!

Donc, coule! et si Vénus, la déesse aux beaux voiles,
Daigne sourire à nos amours,
Avec les Grâces, qu'on voit jointes sur les toiles,
Mes flambeaux conduiront leur jour
Jusqu'à cette heure où, de retour,
Phœbus chassera les Etoiles!

ERNEST RAYNAUD.

L'AUTOPSIE DE LA VIEILLE FILLE

A Emile Bergerat.

Sur le marbre gisait le Corps vieil et de cire : on eût dit une âme solide, perceptible.

Autour goguenardaient trois Carabins, la pipe en la mâchoire, avec un air de tribunal décisif et final.

— O la voisine de l'Eglise aux doigts jardiniers du missel !.. O la chèvrefille aux lins de nonne et coiffes de vallée !.. O la parleuse en feuilles mortes dans la brise !.. O la pucelle sans chemise !..

On allait voir : si c'était vrai !

Et les Impies écartent ainsi que les aiguilles d'un compas, voulant se rendre compte, écartent les deux jambes du Corps vieil et de cire...

L'OISEAU N'AVAIT PAS FAIT SON NID.

Déçus, les Carabins jettent ce chant de coq :

— Cela ne prouve rien, sinon la peur de la Bedaine puis du Péché-qui-tette, ou que, prudente et sagace gourmande, la tartufe hantait le Désir Pers aux persiennes closes !.. Mais nous allons savoir !

Les voilà qui décident la subtile autopsie — des Sens, en quelque sorte.

Eparpillant un zézaiement d'insectes crépusculaires, d'invisibles aciers — fines langues d'aspics — aussitôt conjugent le Cadavre.

D'incrédules valses essoraient, en caragol, des pipes : fumées narquoises à la façon des moustaches qu'on frise.

Ses Pieds dévoilèrent des pèlerinages vers la naïve colline où la Firmamentale inspira, sous le sceau de son orteil fugitif, un bouquet d'eau consolatrice. La caresse fréquente et capricante d'un

rosaire et divers touchers d'objets bénits émanèrent des Mains.

En ses Narines furent prises des senteurs d'encens, d'aubépines, de cierges, d'herbes sépulchrales, d'os précieux enfouis dans les cercueils de verre.

Derrière ses Dents pures, on trouva des saveurs d'hosties, de poissons à chair blanche, d'œufs, ainsi que l'abstinence de vins et de friandises.

Les deux Yeux produisirent, sous forme de banderolles diaphanes, des regards exprimant les cérémonies aux chasubles arcencélestes, des processions aux bannières laudatives, et telles visions miséricordieuses où florissaient une Vierge avec des lys, un Saint Pierre avec des Clefs, un Poupon grandiose emmailloté dans l'haleine primitive d'un âne.

Les Oreilles livrèrent des sonores lingots d'angélus, de préceptes en chaire, d'orgues et de louanges. Mais aussi, lointainement, comme à peine écoutés, ces mots jà vieux de cinquante ans, mots las! inutiles d'un fier pâtre qui passa, nubile, sous l'innocente et candide fenêtre, un matin : « Madelon-Madeleine, humblement je vous aime; prenez le pâtre et ses moutons, si vous m'aimez comme je t'aime! »

Afin d'aller jusques au Cœur, fut déclose la poitrine tant grignotée par les quenottes du cilice.

Il en jaillit un parfum de presbytère.

Puis le Cœur apparut, transpercé de sept glaives comme Celui de la Dolorosa.

Alors on s'agenouilla, révérencieusement, parmi les pipes tombées des mâchoires, — et trois signes de croix, faits par trois mains rouges sur les trois tabliers blancs des Carabins, ressuscitèrent vaguement trois Chevaliers de Malte...

(LES MAGNIFICENCES, *février 90*).

SAINT-POL-ROUX.

A PROPOS DE « LA MER »

En peu de mots, à propos de *La Mer* à l'Odéon, je veux parler ici de Jean Jullien. Certes, il y aurait beaucoup à dire au sujet de ce révolté, mais l'heure n'est pas encore sonnée pour nous de livrer toute notre pensée. Aimer l'art dramatique et vouloir m'y vouer : voici qui me rapproche de Jullien et qui, aussi, m'en sépare.

Parmi ceux qui, depuis naguère, luttent pour la victoire de cette théorie : *la réalité au théâtre*, — qu'on ne dise pas : *la vérité*, — Jean Jullien s'est entre tous distingué avec, à ses côtés, Georges Ancey, Henry Fèvre et Georges Lecomte. Jean Jullien, qui est doublé d'un polémiste ardent, me semble devoir être cité en tête pour son parti-pris de théoricien et l'intransigeance de sa mise en œuvre. Pour son caractère inflexible, pour sa foi, pour son mépris des charlataneries, pour tout ce qui contribue à sa fierté d'attitude, qu'on parle de lui cordialement. Le vénérable mais peu éclairé M. Sarcey, qui laissera son nom à la postérité comme celui d'un La Harpe de temps démocratiques où la familiarité du style s'imposait, reprochait à Jean Jullien d'avoir prémédité ses théories ; or, qu'on y songe, celui-ci a déjà produit *La Sérénade* — glissons sur *L'Echéance* — et *Le Maître*, qui furent parmi les meilleures pièces qu'ait données le Théâtre Libre : et voici *La Mer*.

La constance de l'effort légitime l'espoir : — mais ce dernier drame n'a pas eu le succès qu'espérait son auteur. Il dira qu'on ne l'a pas compris. Serait-ce possible ? c'était si simple. La vérité, c'est qu'on ne l'a pas aimé parce qu'il n'a pas ému ; non pas qu'il ne soit un artiste ému lui-même par les choses de la vie, mais à cause de pauvres théories dont il me semble être la dupe. Si je supposais un seul instant que le dénouement de ce drame vint d'un défaut d'acuité du sentiment éprouvé par l'auteur au moment de la conception, ou de précision de la pensée dans l'observation, comme, par exemple, une pitié vague ou un pessimisme sans profondeur, *La Mer* ne serait même pas à discuter. L'insuccès de ce drame ne nous prouve-t-il pas qu'il y a là erreur ?...

Que j'aie dit « insuccès » ou que tout à l'heure je dise « succès », cela ne signifie pas, bien entendu, que j'accorde au public énigmatique l'attention que ses en-

thousiasmes mériteraient, si l'on pouvait se fier à ses sympathies et les accepter pour critère de l'excellence d'une œuvre. Mais nous ne devons pas oublier que nos drames et nos comédies, nous les communiquons à ce public sinon comme à un juge devant qui nous nous inclinons, du moins comme pour nous assurer sur des êtres de notre faculté de persuasion ou de charme. Le public est femme, il aime bêtement, mais il a ceci d'humain : qu'il aime. Quand le public applaudit à une mauvaise pièce, soyez persuadé qu'il y ajoute par son imagination, comme une femme fait un héros d'un stupide garçon de magasin ou sergent-major Qu'il applaudisse à une belle œuvre, cela montre qu'un artiste s'est imposé à lui et a satisfait ses désirs en les dépassant. Qu'une femme rencontre un beau peintre de génie, un poète magnifique, elle le préférera au commis de magasin, ou même au sergent-major malgré le décor de sa tunique galonnée. De la scène à la salle, le mystérieux drame humain se joue. Ceci dit en passant, car je crois que les partisans de Jean Jullien méprisent outre mesure la Foule, à qui s'adresse l'homme d'action qu'est l'homme de théâtre.

Tout d'abord, dans ce vain combat, une chose me navre. Pourquoi ce départ en croisade contre les « commis de magasin » du théâtre, contre tous ceux-là qui ont laissé cœur et entrailles derrière de vieux décors dans le carton desquels ils ont taillé des silhouettes inarticulées ? Jean Jullien s'insurge contre la sottise de la comédie de mœurs et la niaiserie du vaudeville à situations. S'il s'agit d'art, est-ce que cela existe ? L'excès de leur colère aveugle Jullien et ses partisans ; il se pourrait bien qu'à l'antipode où les fait courir leur horreur ils ne trouvassent qu'un *contraire équivalent*. Alors, que nous importeraient leurs efforts ?

Les erreurs de ce clan dramatique sont nombreuses, et celles de l'intransigeant Jullien plus encore que de tout autre. Il s'actionne à détruire l'unité qu'ont toujours voulu créer au théâtre ceux qui, à travers les siècles, ont eu de hauts soucis d'art. Ce m'a paru évident au spectacle de *La Mer*. Qu'est-ce, pour la forme, qu'un drame ou une comédie ? — *une phrase dont chaque personnage* (1) *est une proposition*, c'est-à-dire un élément essentiel au sens de la phrase. Beaucoup de mauvais auteurs savent

(1) ou chaque groupe de personnages.

cette vérité que leur ont révélée les bons, mais ce qui les distingue c'est de faire des phrases sans avoir rien à dire. Non, mon cher Julien, vos douaniers, vos mendiants n'ajoutent pas à la puissance de votre expression de vie — au contraire ; et quant au décor (qui vous a bien mal servi cette fois), mon avis est que, sur la scène, sans requérir *toute* l'attention, le décor doit être suffisant tout au plus pour éviter des courants d'air par où s'envolerait l'idée, ainsi maintenue entre trois frontières. Si nous isolons du reste de l'humanité un certain nombre d'individus pour les assembler sur une scène, leur nombre doit être restreint à la stricte nécessité. Oh ! je comprends, je sais que vos personnages auxiliaires font, dans votre pensée, partie du décor, mais vous oubliez qu'optiquement sur une scène il n'y a pas, comme dans un tableau, des plans qui, par la perspective, grandissent ou rapetissent les figures ; et puis, mêler du décor de chair avec du décor de carton, c'est par là encore — comme par la mobilité, l'indécision de vos premiers personnages — que vous vous montrez destructeur d'unité. En art, il n'y a pas de beauté où il n'y a pas d'unité. L'unité, c'est la force de concentration ; or, l'émotion ne naît pas de la diffusion. Que sont aussi ces théories de la vie *en bien* ou de la vie *en mal* ? Le *Bien* n'est-il pas inclus dans le *Mal*, et réciproquement ? La vie n'est ni bonne ni mauvaise, elle est les deux ; et nous n'avons pas à conclure contre elle ou pour elle : nous sommes *sa voix*.

Soyons des artistes et non des insulteurs, comme le sont tant de romanciers qui se posent en témoins et s'assermentent pour répondre inutilement à des questions qu'on ne leur pose pas.

Vaucanson s'est inspiré de l'œuvre de Dieu pour fabriquer ses ingénieux pantins. Je pense, mon cher Julien, qu'il n'y a pas à se soucier des Vaucanson du Théâtre.

JULIEN LECLERCQ.

« *HISTOIRE* GÉNÉRALE DE LA VÉLOCIPÉDIE »

A remarquer d'abord le portrait de l'auteur, les places fortes de ses épaules, l'ossature nette de sa face, et son nez renifleur de bon air. M. Baudry de Saunier doit faire

sérieusement toutes les gymnastiques, et estimer grandement ceux qui « sortent vainqueurs de la lutte », quelle qu'elle soit.

Le poète Richepin présente le livre dans une préface express : « Que les malingres, dit-il, nous jugent ridicules, si cela les console ! Ainsi se consolait le pauvre renard à la queue coupée. Il théorisait aussi contre les queues de ses confrères. N'empêche qu'il est beau de l'avoir, sa queue, c'est-à-dire d'être complet. Or l'homme complet, harmonique, doit être athlète autant qu'artiste. Et puisque le vélocipède y aide, vive le vélocipède ! »

Voilà une belle exclamation.

La difficulté était d'écrire un tel livre avec esprit. M. de Saunier, en bonne humeur, s'en est donné. On ne le croira pas dupe ou fanatique. Il fait un choix dans le monde des cyclistes, si mêlé, plus encombré de sots que la politique, de naïfs qu'une religion, et voici un charmant couplet qui lui vaudra un amical signe de tête des gens bien élevés : « Le véloceman est l'être doux et sans tapage, qui n'éclabousse aucun pantalon clair dans les villes, n'écrase aucun enfant dans les villages ; l'enthousiaste discret, qui ne pédale sur les nerfs de personne, et se contente d'avoir mis à ses pieds deux roues ailées pour voler dans la campagne près des blés jaunes ou sous les bois frais. Il chérit son véloce comme Platon voulait qu'on chérît sa patrie, comme une maîtresse, et vos beaux écrous, petite bicyclette, le font mourir d'amour. »

Et c'est ainsi tout le long du livre. M. de Saunier raconte cette histoire de la vélocipédie en ironiste finement moqueur, en littérateur qui joue et construit, pour se reposer, des phrases du genre élégant Sa manière rappelle celle des Goncourt dans leurs études sur le dix-huitième siècle. Selon son expression, « il chiffonne un peu dans le tas des systèmes nouveaux, sans dédain, avec égards même, non avec des pincettes d'or, mais sans crochets ». Les documents sont triés avec soin, et il ne cache pas son goût pour ceux qui font sourire.

Quel peut être l'ancêtre de la vélocipédie ? La Fortune sur sa roue d'or, Noé descendant rapidement les côtes dans une barrique de vin, le premier des rémouleurs, le premier des joueurs d'orgue de barbarie, ou le premier cul-de-jatte qui osa confier à un chariot rudimentaire la moitié de sa personne ?

Le défilé qui a commencé pittoresquement continue sans monotonie. Notons au passage :

— La vélocipédransiavaporiana, sorte de voiture rapide qui « fait quatorze lieues en quinze jours ». — La voiture manuvotive : « J'ai eu l'occasion, dit un journaliste de l'époque, de monter sur cette machine, et j'en ai conclu que, pour donner de l'exercice au corps, elle n'était pas précisément mauvaise; mais pour voyager, je vous avoue franchement que je préfère la diligence ». — Le vélocipède à selle tournante ainsi qu'un tabouret de piano et permettant au vélocipédiste de se détourner, pour voir, disaient les loustics, si la roue de derrière suit le train. — Un appareil compliqué dont la partie essentielle est une roue unique, et qu'on a vu, dans les Champs-Elisées, monté par un homme grisonnant, Courbet, le peintre de l'*Enterrement d'Ornans*. — Le monocycle à contre-poids : d'un côté de la roue le cavalier s'assied, de l'autre est installée une boîte de zinc qui renferme de l'eau. — Le monocycle Rousseau « qui n'allait bien qu'aux pentes ». — Le monocycle à deux roues de front : « Sur les épaules du cavalier se trouvait un large collier de bois relié à la machine, pour que dans les montées trop dures il pût porter sa machine à la façon des porteurs d'eau. — Le vélocipède de l'âge mûr : il est à trois roues et ne peut verser. — Le vélocipède à double selle : « Ainsi, dit le marchand dans sa réclame, disparaît le reproche d'égoïsme que l'on fait au bicycle. Il jouira désormais du privilège des palefrois sur lesquels les preux portaient les dames en croupe ! Je vends le nouveau bicycle 275 francs. » — Un coquet bicycle spécialement construit pour dames : « L'attention que nécessite la direction du vélocipède détourne les jeunes esprits des pensées vagues et dangereuses auxquelles leur âge et leur sexe les prédisposent fatalement ». Mais le coquet bicycle n'eut pas de succès. Ce qu'il fallait aux dames, c'était « des machines d'hommes ». — Le bicycle de trois mètres, de Renard : « Six marchepieds conduisaient au faîte de ce colosse de 70 kilos, qui développait 9^{m} 50 à chaque tour, mettait son guidon à toutes les fenêtres et ne trouvait jamais gîte à sa taille ». — Un tricycle dit « vélocimane », modèle d'un nouveau véhicule mis en mouvement « par la personne même qui est dessus ». — Le véloce Fantôme : « A peine est-il en marche que tous les rayons semblent s'évanouir, et l'œil ne perçoit plus qu'une sorte de vapeur fantastique qui voltige des jantes au moyeu ». — Le vélocipède aérien, le vélocipède plongeur et le vélocipède moulin....

Ici s'arrête la revue incomplète des petits monstres de la vélocipédie. Ils lui ont valu quelques persécuteurs. M. Sarcey demande à la police, dans la *France* de mai 1869, de supprimer « cette excentricité dont il ne voit nullement l'avenir ». — Le maire du bourg obscur de Luc, en Provence, interdit la circulation dans ses Etats de tous les vélocipèdes, « sauf de ceux qui seront conduits par une personne à pied ». — Le *Gaulois* déclare : « Les vélocipédistes sont des imbéciles à roulettes. » Le *Parlement* riposte : « O vélocipède, chameau de l'Occident ! » -- En 1869, l'entrée du bois de Boulogne est fermée à tout vélocipède « qui n'est pas en fiacre ». — Enfin, en 1870, Madame de Puyparlier exige la séparation de biens d'avec son mari : « Il est fou, dit-elle. En doutez-vous ? Mais la seule preuve en serait qu'il monte à vélocipède ! »

Prenez donc ce livre gai. Vous rirez en vous instruisant. Vous avez bien le temps de lire des traités de littérature. Pour une fois qu'on s'amuse !

Il va de soi que M. de Saunier n'a pas écrit son livre seulement parce que « les billets de banque, dont on brise l'échine pour leur donner l'habitation chaude du gousset, ont un bruit délicieux de froissement de feuilles d'or ». Il voudrait encore convertir son lecteur.

Je reste froid.

Oui, je sais, on va vite sur une bicyclette, plus vite qu'à pied. O jouissance, dites-vous, courir, fût-ce sur un cercle de tonneau ! courir, dût-on en mourir !

Pourtant, quand on a bien couru, faut-il encore recommencer ?

Et puis, c'est si bon de ne pas jouir trop vite.

JULES RENARD.

LITTÉRATURE ANGLAISE

THOMAS LOVELL BEDDOES

De ce poète, dramaturge ultra-romantique, macabre, morbide, et l'un des génies lyriques les plus originaux de ce siècle, les œuvres étaient devenues des raretés pour bibliophiles.

On vient de les réimprimer avec des notices de M. Edmund Gosse, ce qui a donné l'occasion à notre ami Arthur Symons d'une intéressante étude dans un récent numéro de l'*Academy*. En voici le résumé.

Si Beddoes n'est pas un grand poète, il est, du moins, dans le sens le plus absolu du mot, un poète surprenant. Lisez ces vers, en vous souvenant qu'ils ont été écrits précisément pendant la période de stagnation littéraire qui s'étend entre Keats, Shelley, Byron et Browning, Tennyson (1821-1826). C'est un meurtrier qui parle :

I am unsouled, dishumanised, uncreated;
My passions swell and grow like brutes conceived;
My feet are fixing roots, and every limb
Is billowy and gigantic, till I seem
A wild, old, wicked mountain in the air :
And the abhorred conscience of this murder,
It will grow up a lion, all alone,
A mighty-maned, grave-mouthed prodigy,
And lair him in my caves : and other thoughts,
Some will be snakes, and bears, and savage wolves,
And when I lie tremendous in the desert,
Or abandoned sea, murderers and idiot men
Will come to live upon my rugged sides,
Die, and be buried in me. Now it comes;
I break and magnify, and lose my form,
And yet I shall be taken for a man,
And never be discovered till I die.

« Je n'ai plus d'âme, je ne suis ni un homme, ni une créature vivante ; — mes passions se gonflent et grandissent, imaginaires animaux ; — mes pieds sont de fixes racines, et chacun de mes membres — est houleux et gigantesque, et je vais ressembler — à une sauvage, vieille et misérable montagne très haute : — et l'abhorrée conscience de mon meurtre, — la voilà qui devient un lion, tout solitaire, — un prodige avec une puissante crinière, une bouche de tombe, — et il faut que je le terre dans mes cavernes : et mes autres pensées — seront des serpents, et des ours et de cruels loups, — et, gisant formidable dans le désert, — ou dans une mer abandonnée, des meurtriers et des idiots — viendront vivre sur mes rugueux flancs, — mourir et être enterrés en moi. Cela commence : — j'éclate et je m'immensifie, et je perds ma forme, — et pourtant je serai toujours pris pour un homme, — et je ne serai jamais découvert jusqu'à ma mort. »

Beddoes est toujours ainsi grandiloque et impressionnant; son œuvre la plus importante, *Le Livre des Bouffonneries de la Mort*, est nominalement un drame en cinq actes, mais il n'y eut jamais rien de moins substantiellement dramatique que cette admirable poésie dialoguée. Le génie de Beddoes était d'essence lyrique : il avait l'imagination, le don du style, la maîtrise du rythme, le sens du choix des mots, de l'organisation de la phrase, — mais de vrai sentiment dramatique, néant. Il n'a jamais pu ni concevoir un plan logique, ni développer une situation vraisemblable. La nature humaine lui

échappait, ainsi que le caractère distinctif de l'homme et de la femme.

Constamment on trouve, en ses drames, la plus superbe poésie là où elle était inutile, mais il est rare d'y rencontrer de ces cris du cœur, de ces brèves phrases, absolument mémorables.

Dans les scènes qui voudraient être passionnées, c'est une constante inhabileté à être naturel. Toujours de la littérature, — jamais moins, jamais plus. Beddoes écrivait cérébralement, sans émotion, sans inspiration. Tous ses personnages parlent le même langage, expriment les mêmes désirs : tous également nous stupéfient par leur vie purement spectrale, en dehors de la chair et du sang. « L'homme est fatigué de n'être qu'une créature humaine, dit Siegfried dans *Les Bouffonneries de la Mort* : Beddoes s'est fatigué de l'humanité, avant même de l'avoir comprise.

N'importe, quels que soient ses défauts comme psychologue ou comme dramaturge, il n'en a pas moins produit une œuvre tout à fait à part dans la poésie anglaise. *Les Bouffonneries* sont peut-être le livre le plus morbide de notre littérature. Pas une page où l'on ne voie, triste, grotesque, gaie, horrible, apparaître l'image de la mort. Baudelaire n'a pas été plus amoureux de la corruption, ni Poe plus effrayé par des idées de cimetière. En somme, Beddoes a écrit une nouvelle *Danse des Morts* en poésie. « Fatigué d'être un homme », il a peuplé un drame de purs fantômes, il a créé une humanité funéraire.

J'ai dit que le génie de Beddoes était plus lyrique que dramatique; il faut ajouter ceci, qu'il ne fut jamais mieux inspiré que dans la chanson, — chanson d'un genre très spécial, à la fois amoureux et macabre. Ainsi :

If thou wilt ease thine heart
Of love and all its smart,
Then sleep, dear, sleep;
And not a sorrow
Hang any tear on your eyelashes;
Lie still and deep,
Sad soul, until the sea-wave washes
The rim o'the sun to-morrow,
In eastern sky.

But wilt thou cure thine heart
Of love and all its smart,
Then die, dear, die,
'Tis deeper, sweeter
Than on a rose-bank to lie dreaming
With folded eye;
And then alone, amid the beaming
Of love's stars, thou'lt meet her
In eastern sky.

« Si tu veux soulager ton cœur — de l'amour et de toutes

ses brûlures, — alors, dors, cher, dors; — et pas un chagrin — ne suspendra ses larmes à tes cils; — repose en profonde paix, — âme triste, jusqu'à ce que la vague revienne laver — la jante du soleil, demain, — dans le ciel oriental.

« Mais si tu veux guérir ton cœur — de l'amour et de toutes ses brûlures, alors, meurs, cher, meurs; — paix plus profonde et plus douce, — que de gésir en rêvant sur un banc de roses, — les yeux clos, — et alors seul, parmi les rayonnements — des étoiles d'amour, tu la retrouveras — dans le ciel oriental. »

Poète lyrique supérieur, artiste de magnificence, Beddoes existe et restera, non pour la foule des lecteurs, mais pour les chercheurs et les délicats, à côté d'Ebenezer Jones et de Charles Wells, — moins dramaturge que Wells, moins personnel que Ebenezer Jones, le rude et tumultueux poète, — mais peut-être, au fond, doué plus qu'eux du génie poétique essentiel : et n'est-ce pas tout?

Ajoutons que Beddoes, né à Clifton en 1803, mourut à Bâle en 1849, après une vie assez vagabonde. Fils d'un médecin, il fut médecin lui-même, passa même pour un physiologiste très distingué. On en avait longtemps douté, mais la notice de M. Edmund Gosse est décisive : Beddoes se suicida, dans un moment de surexcitation maladive, — à l'imitation, jusque dans les détails, du personnage d'un de ses drames.

R. G.

LES LIVRES (1)

Histoire Générale de la Vélocipédie, *contenant plus de 150 gravures, estampes anciennes, caricatures anglaises et françaises sur la vélocipédie, dessins spéciaux des machines employées depuis trois siècles*, — par L. Baudry de Saunier, préface de Jean Richepin (P. Ollendorff). — Voir page 298.

Chantefable un peu naïve. (Sans nom d'auteur ni d'éditeur). — L'auteur de ce livre au titre si peu significatif s'est fait du Poète une idée à la fois très hautaine et très modeste : le Poète, c'est celui qui chante derrière un triple voile, sans que la foule lui puisse faire l'hommage — injurieux, peut-être, après tout — de la joie qu'elle ressent à l'ouïr. Me pardonnera-t-il de déchirer à mon tour, après quelques autres mécréants, l'ombre sacrée où il se réfugiait et de lui dire : « Cygne qui te voudrais anonyme, tu t'appelles Albert Mockel. »

(1) Aux prochains fascicules : *Henry Pivert* (Fernand Clerget); *Sainte Rosalie-aux-Bois* (Ouida); *Nos Frontières de l'Est* (Gaston Démassue); *Vers de l'espoir* (Maurice Desombiaux); *Roi de théâtre* (G. du Vallon); *Fleurs de Caprices* (Henry Fuzeré); *La dernière « réimpression » de M. Emile Zola* (Emile Redard) : et les livres annoncés antérieurement.

Nous rappelons aux auteurs et aux éditeurs qu'il n'est rendu compte que des publications *récentes*.

Il ne faudrait point sur la foi du mot *Chantefable* s'imaginer qu'A. Mockel soit un précurseur de la très précieuse école romane : il veut simplement indiquer par là que son œuvre est mélangée de prose et de vers. Mais le vocabulaire n'a rien d'archaïque, et, malgré la volonté bien évidente d'être simple et ingénu, rien ne rappelle ici la gaucherie médiévale et le sauvage désordre des longues gestes : premier regard émerveillé des enfants vers les choses coutumières, émoi de l'adolescent qui se sépare presque avec angoisse des heures puériles, lutte dans le cœur du jeune homme entre la douce sollicitation d'amour et le désir d'être un triomphateur dans l'universelle mêlée, puis, après les inutiles batailles, la venue vers *la Petite Elle*, aussi vaine, et enfin, à la suite des Voix qui parlent en nous-mêmes, la recherche de celle dont toutes les autres ne sont que des reflets et qui s'évanouirait aussitôt contemplée et l'intuition presque divine qui se crée un monde de lumière et de gloire, telle, en une série de poëmes, se développe avec le nécessaire caprice des variations *une histoire d'âme.*

Je crains seulement que la naïveté ne s'y rencontre point, sauf sur la couverture du livre, et pour ma part je n'y vois pas le moindre mal ; la prétention d'être simple ne peut-être, maintenant, qu'une extraordinaire facétie ou le signe d'une monstrueuse perversité : ainsi une courtisane usée qui se grimerait en Agnès. L'art d'Albert Mockel est des plus complexes qui soient, tant qu'il devient parfois obscur. Je ne parle pas seulement de la langue, qui est en général assez claire et accessible au commun des mortels (et cependant, il faut bien au moins condamner un étrange emploi de participes passés accompagnés d'un pronom réfléchi : « à dire les mains aux bouches *s'unies* ») ; il en est de même du rhythme. La place me manquerait pour discuter cette difficile question du vers polymorphe. J'admets donc en principe la technique adoptée par A. Mockel. Mais alors il faut s'entendre et je demanderai que l'alexandrin — le vers type pour les poëtes traditionnels — n'apparaisse qu'exceptionnellement, tandis qu'ici, neuf fois sur dix, tous les autres mètres employés ne sont que la résolution ou l'extension de ce vers type. Je ne vois plus alors pourquoi le renier et l'usage des rhythmes libres prend un caractère d'arbitraire qu'il importerait d'éviter. Ainsi tels vers, fort beaux par eux-mêmes, rompent ici l'unité d'effet par le ressouvenir des musiques régulières, tandis qu'ailleurs le charme provient uniquement d'harmonies nouvelles, obtenues par des allitérations et des assonances. Mais si j'oublie un instant cette analyse esthétique meurtrière de toute joie, des vers comme ceux-ci m'agréent infiniment et ma peine est que ce soit peut-être contre le vœu du poëte :

Je cherche le sourire élu par mon sourire,
l'aigue jaillie ainsi que l'épuise ma lèvre,
et mon rêve est aussi de chose disparues
et vivre, et les soupirs d'aimer, et je voudrais
dire à l'Amaryllis les mots de mon rêve.

N. B. La Chantefable d'A. Mockel est précédée d'un prélude musical que je ne saurais apprécier avec compétence.

P. Q.

Chansons d'Amant, par GUSTAVE KAHN (Lacomblez, Bruxelles). — Le titre du volume indique assez combien l'unique sujet choisi par M Gustave Kahn est familier aux poètes de tous les temps. Aussi faut-il louer sans réserve l'absolue nouveauté avec laquelle l'auteur a su revêtir sa pensée. S'abstenant rigoureusement de toute manière directe de traduire ses sentiments ou ses idées, il les a perpétuellement suggérées en de symboliques poèmes. Ceux-ci sont parfois de véritables drames, où, parmi de féeriques et significatifs décors, les nuances d'un seul état d'âme s'incarnent en divers personnages, qui agissent et dialoguent selon l'intensité ou la lueur de vie qu'il a été esthétiquement nécessaire de leur attribuer. Ces personnages ont le geste surtout hiératique et le verbe d'une rare splendeur, témoin cette strophe :

Sous les averses des soleils, les mystiques tambourins,
devant ses pas heureux, psalmaient les annonciateurs
et les bannières des nuées et les aromes de la mer,
et les voiles, grand lys de mer, et les calmes de la mer,
et les senteurs des haies, et les cortèges en ferveur
préparaient les portiques à sa démarche aventurine.

Cependant, non loin de tels fastes se rencontrent d'exquises simplicités comme celles-ci :

Je rêvais d'un oiselet
qu'un enfant cruel torturait
pour sentir palpiter ses flancs.

Je rêvais d'une terre comme maternelle
avec des siestes d'ombre et des frolis d'ailes
et des allées de rêves blancs.

Je rêvais comme d'une sœur
aux lèvres uniques de douceur
et belle et chaste et femme et sœur.

Il est presque inutile de terminer cette trop courte note en ajoutant que la nouvelle œuvre de M. Gustave Kahn est écrite en vers et strophes libres, d'après des lois que le premier de tous, dès 1886, il a nettement posées, et qu'ont inventées depuis, à les en croire, bon nombre d'un peu bruyants imitateurs.

E. D.

Souvenirs entomologiques. *(Quatrième série.) Etudes sur l'instinct et les mœurs des insectes*, par J.-H. FABRE. — C'est, ici, une revue trop spécialement de littérature pour qu'il puisse être insisté sur ce livre, — dont le titre modeste dit mal l'intérêt et la portée philosophiques. L'auteur est le redoutable et l'irréfutable adversaire des darwinistes : cette série porte à plusieurs centaines les observations, prises sur les insectes et diverses bêtes, d'actes impossibles à expliquer

par la méthode de l'évolution. Il y est montré qu'en telles bestioles une intelligence et une science parfaites de leur métier d'ouvrières coexiste avec une stupidité absolue pour tout ce qui n'est pas le travail nécessaire et inéluctable de la conservation de l'espèce; il y est montré encore que l'accomplissement de ces actes, d'apparence régis par une intelligence et au fond mécaniques, ne doit rien à l'éducation, puisque chez les insectes les parents meurent avant même l'éclosion des œufs. Ce livre va très loin, et M. Fabre apparaît comme un des rares savants de ce temps doués du sens philosophique et aptes à émettre, en une langue qui n'est pas mauvaise, des idées pui ne sont pas médiocres. R. G.

Vers l'absolu, par Benoni Glador (Léon Vanier, éditeur). — Les vers de ce volume ne sont ni mauvais ni bons, ils sont médiocres. Rimés et rhythmés suivant le mode parnassien, ils engoncent indistinctement les sujets les plus disparates. Les épithètes banales s'y marient avec des images neuves il y a tantôt vingt ans. Le tout est dans ce ton :

Sur les calices purs, tout pesants de rosée,
Que les grands lys rêveurs balancent au soleil,
L'Aurore promenant un long baiser vermeil
Fait pâmer leur blancheur sous sa lèvre rosée.

Pour comble d'originalité, M. Benoni Glador a cru nécessaire de terminer son volume par une sorte de poëme dialogué : *Le Graal*, où il a imité en conscience les menus défauts qui se rencontrent dans l'exquise *Fille aux mains coupées* de M. Pierre Quillard. E. D.

Ægyptiacque, par William Ritter (Savine). — Une diffusion savante des gammes chromatiques dans un style à la gouache très rehaussée d'or. Roman-peinture par le soin des détails clairs-obscurs et les tons vifs des toilettes de femme, qui sont longuement, amoureusement décrites. Roman-sonate par tous les accords plaqués au début de chaque symphonie littéraire. C'est peut-être aussi une orgie de tout ce qui est susceptible de flatter les névroses wagnériennes; mais quand il n'y a pas qu'une histoire d'amour, il faut bénir l'auteur. Trame légère, comme arpégée sous une broderie fantastique de motifs captivants. Une fille naturelle de Liszt s'éprend d'un pauvre pianiste. L'amoureuse est un corps si l'amoureux est un cœur, de là le désenchantement final et le mariage bête avec un autre virtuose... du nerf. A noter une *symphonie en or majeur* d'une rare beauté d'exécution (Et, du reste, pourquoi pas la *harpe des couleurs* après la *flûte à parfums!...*), et un singulier portrait moral du grand Rubinstein. ***

Le Serpent de la Genèse, *Livre I*, Le temple de Satan, par Stanislas de Guaita (Librairie du Merveilleux). — Ce livre, de tout point remarquable, mérite mieux qu'une simple mention bibliographique. Aussi une étude complète lui sera-t-

elle consacrée dans un prochain numéro du *Mercure*. Il importe en attendant de le signaler à l'attention de tous ceux qui veulent apprendre chez un auteur absolument initié, rigoureusement informé et soucieux d'écrire en belle langue française, quelque chose des problèmes les plus obscurs et les plus captivants de la magie noire. Les lecteurs de *Là-bas* trouveront à la fin de l'ouvrage des révélations troublantes sur l'un des personnages les plus mystérieux du roman de M. Huysmans. E. D.

Il ne faut pas mourir, par Jules Bois (Librairie de l'Art Indépendant). — Dialogue entre Psyché et l'Esprit : — l'Ame humaine et Dieu. Psyché, « lasse jusqu'au dégoût » de son état, voudrait n'être plus, convoite ardemment le néant. « Le rêve stable de primitive harmonie — ce souvenir de l'Eden, — qu'en reste-t-il au milieu de ces perpétuelles renaissances pour une proche mort?... L'immuabilité qui lui semble chimérique dans le Bien et l'Etre, elle espère l'atteindre dans l'ombre vide du Rien. » Mais l'Esprit guette sa défaillance. Et « ce ne sera plus la sublime mais lente ascension par le Christ. Ineffable, l'Amour se révèle ». L'Esprit pénètre Psyché, « emportée bientôt dans le vertige du divin ». Et qu'elle « ne redoute plus d'être quittée : la prière est le grand rite magique par lequel on conquiert Dieu ». — Les phrases citées sont extraites d'une *Glose* qui accompagne le poème, car le dialogue est en vers — et je le regrette. Je voudrais que le vers ne servît qu'à *la suggestion de l'inexprimable*. Or, rien de ce que dit ici M. Jules Bois n'est inexprimable en une prose rythmique, harmonieuse et souple — où ne voisineraient point nécessairement, un peu comme dans les romances, les mots : *amour* et *jour*, *femme* et *flamme* (p. 15) : la majestueuse gravité des sujets où se plaît l'esprit de M. Jules Bois s'accommode mal de ces petites faiblesses. A. V.

Un Poète inconnu de la société de François Villon. — Le Grant Garde derrière, *poème du XV*^me^ *siècle publié avec Introduction, Glose et Index, suivi d'une* **Ballade inédite de François Villon à sa dame**, par W.-G.-C. Bijvanck (Honoré Champion, libraire). — M. Bijvanck, d'abord, avoue franchement qu'il hésite à rapprocher — de trop près — son poète sans nom de Villon. Mais, pour qu'on lût cet échantillon d'un poète inconnu du XVme siècle, l'étiquette avait son importance. Qu'est-ce qu'un *grant garde derrière ?* « La maîtresse du poète, du moins il le croyait, avait un arrière garde, un amant secret, qui entrait par quelque porte dérobée. Cette presque certitude exaspérait le poète, au point qu'un jour, excité par l'exemple de Villon, il voulut crier sa propre honte à la face du monde et bravement jeta ce titre sur le papier : *Le grant garde derrière*. »

Il est, en plus d'un point, exquis, ce poème, et il faut vivement remercier M. Bijvanck de nous l'avoir fait connaître.

C'est plein de moderne, ces vieilles choses. Ecoutez le poète rappeler ses insuccès de danseur :

Un petit jars danse selon le temps,
Qui se tricote au stile de la court;
J'en suis ouvrier, mais je tourne trop court.

. . . . Je ne sçay saillir les piez ensemble.
A quoy tient-il que tout le cueur me tremble,
Quant il me faut danser les quatre pas?

Il continue :

Bien pert sa peine, qui se mesle d'amer.

En retour d'un bienveillant regard de sa maîtresse, il baise jusqu'au seuil de la porte :

Mais c'est sans feuille, bec à bec, nu à nu!
S'il fait crotté, j'en rapporte une moue,
Dieu sache quelle, — toute pleine de boue.

Il fait mieux : il garde la crotte comme une relique.

Il n'aime pas qu'un autre se mette en travers de son chemin, et fièrement :

Quant un autour son gibier a marché,
Ce n'est raison qu'un buisart le luy tolle :
Arrière, escoufle, depuis que l'autour vole.

Mais ne déflorons le poème que juste assez pour en donner le goût. M. Bijvanck complète sa brochure avec une ballade inédite de François Villon à sa Dame. Il se réserve de donner plus tard les preuves de son authenticité. « Moi-même, ajoute-t-il, j'eus le bonheur, il y a quelques années, de trouver deux ballades, qu'il était impossible de récuser parce qu'elles portaient sa signature en acrostiche dans leur envoi..... Quant à la valeur de la petite découverte, même à un point de vue simplement biographique, elle était bien mince. Pour Villon rien n'était changé, il y avait seulement deux mauvaises poésies de plus. » — Faut-il dire : trois?

J. R.

Hedda Gabler, *drame en 4 actes*, de Henrik Ibsen, traduction de M. Prozor (Savine). — Hedda Gabler est une petite fille orgueilleuse et ambitieuse; elle a soif de vivre une vie active de bourgeoise cossue, de femme coquette et libre, d'héritière jalouse; tout lui sera marche-pied, moyen de parvenir. Son mariage avec Tesman — un jeune homme blond, à lunettes, qui écrit sur l'industrie domestique au moyen-âge, dans le Brabant, et semble tout de suite un imbécile — a été une affaire de calcul; elle est fille d'un général et veut tenir son rang; Tesman était le plus sérieux de ses prétendants; il sera nommé professeur et touchera de grosses sommes; Hedda songe même un moment à le pousser vers la politique; elle donnerait des soirées, aurait son cercle d'ado-

rateurs et d'intimes, des domestiques, cheval et voiture; mais Tesman a si peu de moyens! Tout cela avorte et tourne au grotesque. — Henrik Ibsen a voulu montrer qu'il n'était point d'union possible entre gens de castes différentes, de milieux divers. — Hedda, fille orgueilleuse, volontaire et fantasque, a mal à l'âme, s'ennuie à mourir; elle n'aime rien ni personne de ce qui l'entoure. Exaspérée encore par un état de grossesse, la voilà condamnée à vivre intimement près d'êtres qu'elle méprise presque, d'êtres odieux et ridicules, d'êtres qu'elle estime inférieurs et qui l'assomment de leur tendresse et de leur sollicitude. — A la fin, elle se tue pour ne pas tomber aux mains de l'assesseur Brack, un vieux beau, l'ami du mari, qui profite de la première occasion et veut se faire accepter comme amant. Elle se serait peut-être donnée, par ennui et lassitude; son amour-propre se révolte à l'idée d'une contrainte.

Les personnages de ce drame, on doit le remarquer, sont d'ailleurs insupportables surtout à Hedda, qui ne se résigne point, qui n'en a, sans doute, pas même la pensée. Les tantes de Tesman apparaissent comme de bonnes vieilles qui se sacrifient pour l'aisance du nouveau ménage; Tesman, égoïste et pusillanime, qui ne voit rien au-delà de ses petites paperasses et s'effare d'un concurrent pour la chaire de professeur qu'il convoite, est un caractère doux; il a bon cœur et s'attendrit quand on lui rapporte d'anciennes pantoufles. Loevborg, le concurrent, est un cerveau fêlé, un utopiste ivrogne qui serait presque sympathique; son Egérie même, Théa, l'inspiratrice aux cheveux d'étoupe, un type curieux des milieux littéraires du nord, peut se dévouer et prétendre au romanesque. — Mais quoi, chacun découvre un côté de ridicule, un trait caricatural que l'aristocratie énervée d'Hedda n'accepte pas. Elle dépérit dans leurs bonnes intentions, parce que personne ne cherche à la comprendre, à l'aider dans la vie, à lui montrer la route qu'il faudrait, et se tue de dégoût — avant toutes choses — de rancœur, de spleen, dans la désespérance du lendemain.

Bien d'autres aspects seraient à signaler dans la nouvelle œuvre d'Ibsen, mais il faudrait dépasser la mesure d'une note bibliographique. En somme, c'est là du bon théâtre et très jouable, à côté du grand poème décoratif. On a parlé de monter Hedda Gabler au Vaudeville; l'aventure serait amusante; le public ne comprendrait pas; la presse dirait des bêtises; M. Sarcey, encore une fois plongé dans la pluralité de la stupéfaction, nous servirait une de ces joyeuses chroniques dont il a le secret. — Pour nous, ce serait le cas de reparler de cette pièce curieuse et de l'étudier plus longuement.

C. Mki.

Représailles, par George Bonnamour (Savine). — Psychologie de femme et de jeunes grands mondains à la Bourget. Livre cependant personnel par la forme très froide, comme discrètement analytique, de M. Bonnamour, qui

semble, de ci de là, avoir peur de ses propres fougues. Juliette surprend son mari dans les bras d'une cabotine à crinière rousse; elle croit se venger en tombant assez piteusement sur la poitrine large d'un viveur, lequel cueille les femmes pour le seul plaisir de grossir son bouquet. A côté de ce drame, déjà suffisant, des aperçus, des esquisses, des portraits pris dans le monde politique et artistique. Des luttes fiévreuses sur le terrain du combat pour l'amour et des orages dans le ciel parlementaire. Le type de Vimeuse, un écrivain fils et frère de fille, est d'une jolie perversité contenue, intéressant par ses brusques tressauts d'honnêteté, ses rechutes dans la volupté, ses folies cérébrales, le garçon intelligent que les abjections détraquent tout en lui étant nécessaires. A la fin du livre, quelques lignes vraiment belles et bonnes, poignant et consolant à la fois comme ces mélancoliques paysages du nord de l'Angleterre où tout est d'un ordre grandiose et en même temps voilé de brumes, morale de l'œuvre qui s'enveloppe d'un scepticisme élégant. ***

Les Principes supérieurs, par J. CAMILLE CHAIGNEAU. (Librairie des sciences psychologiques). — Les spirites considèrent dans l'homme trois principes : 1° le corps; 2° le périsprit, 3° l'esprit. Les occultistes, Kabbalistes ou bouddhistes, en reconnaissent sept. M. Chaigneau, dans une remarquable étude, où il emploie successivement la méthode analogique et la méthode expérimentale, établit que les spirites et les occultistes sont, au fond, absolument d'accord, les premiers comprenant sous une seule dénomination des éléments dont les fonctions sont analogues, mais que distingue l'analyse plus minutieuse des seconds. E. D

A toute volée, par MARC STÉPHANE (Savine). — Des nouvelles faites de *chic* sur des sujets bien étranges, tels que l'introduction d'une écrevisse dans le pantalon d'une jeune personne. Du musc, du patchouli; par instant, des illogismes de bas-bleu et des outrances de collégien qui a peur de ne jamais en dire assez. Une citation au hasard : « Ma gigolette était une brune toute frisée et gamine, qu'avait poussé su' les fortifs comme un champignon dans de la merde. » ***

Idylle russe, par DOLGUINE, traduit par X. KOUPRIANOFF et J. COUTURIER (Paris, *Gazette Critique*). — Une des mille formes de la niaiserie sentimentale et de l'accouplement gallo-slave; de la littérature pour les demoiselles, avec des petites fleurs bleues et des fautes de français; une préface d'une bêtise alarmante, mais point factice, déclarant par exemple ceci :

« La note sympathique qui est apportée par Nastia sera certes goûtée, les lecteurs s'éprendront de cette héroïne charmante et plus d'un regrettera de n'être point à la place de Dimitri...

« Le vœu sincère des traducteurs comme de nous-même

c'est que ce volume dans sa petite sphère d'action *ressèrent* (sic) les liens qui unissent les deux peuples...

« Vive la France!.. Vive la Russie!.. »

Allons, tant mieux; jeunes filles, allez en paix, — et que les journaux de modes vous soient propices. C. Mki.

JOURNAUX ET REVUES

De Nieuwe Gids (Amsterdam). — Suite des intéressantes études de M. van Eeden sur les nouveaux prosateurs anglais : Whistler, Walter, Pater; — *Afrodite*, poème par M. Boeken; — analyse et commentaires, par M. Van Deyssel, du *Là-bas* de Huysmans : «Ni poème en vers, ni poème en prose; c'est une libre causerie, une suite de discussions écrites en un style artistique » (octobre).

Gazzetta Letteraria (Turin). — M. Lenzoni étudie Carducci, en lequel il reconnaît un classique, un poète qui ajouta l'érudition à son génie naturel, un de ceux en somme que le public admet sans les comprendre : la partie la plus choisie du public en est toujours aux guitaristes du XVIIIme siècle, et Métastase ne fut jamais détrôné. Lire Stendhal, âme tellement italienne qu'il donne encore aujourd'hui un bon résumé des goûts italiens — distingués (26 septembre et 3 octobre).

Cronaca d'Arte (Milan). — De beaux vers de M. Rapisardi, *l'Isola*; du Lamartine (27 septemdre).

Critica Sociale (Milan). — Cette courageuse revue s'est attiré, à propos de la « cara patria », l'indignation du professeur Martinozzi, de Livourne. Elle réplique en promettant une étude de cette question — dangereuse, et veut bien faire remarquer qu'il est des écrivains que l'on peut frapper, mais dont on ne tirera jamais aucune palinodie ni aucun consentement à gratter des cordes usées sur le ventre des vieilles harpes (30 septembre).

Mélusine. — *La Belle dans la tour*, restauration, ingénieuse, savante, mais ultra-hasardée, du texte primitif de cette ballade populaire. (octobre).

L'Etoile, kabbale messianique, socialisme chrétien, spiritualisme expérimental. — Organe de la religion intitulée Jhounéisme ou Rocaïsme; on n'est pas encore bien fixé. Voici le programme du culte pour la présente période :

I. Elévation fraternelle vers Dieu;
II. Invocation aux esprits supérieurs;
III. Union par les fluides.

(Le 13 octobre, de midi au soir.
Le 1er novembre, de midi au soir).
Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire de l'Eglise, M. Jules Bois.

La Curiosité Universelle. — Journal hebdomadaire intéressant les collectionneurs, bibliophiles, etc. J'y ai relevé une note curieuse sur la jeunesse de Watteau et ses premières œuvres avant qu'il n'eût quitté Valenciennes.

Revue Générale (Bruxelles). — « Certes, il faut une étrange audace, ou bien une inconscience plus étrange encore, pour oser signer d'un nom d'homme un livre qui porte comme titre ce seul mot : Dieu. » Il s'agit du dernier livre de Victor Hugo; que Paul Adam réfléchisse, — il est encore temps.

Revue Philosophique, dirigée par Th. Ribot. — M. Ribot donne les résultats de son Enquête sur les idées générales. La question à résoudre était celle-ci : « Lorsqu'on pense, entend ou lit un terme général, qu'y a-t-il en sus du signe, dans la conscience, *immédiatement et sans réflexion?* » L'enquête a porté sur des mots tels que : *chien, animal, couleur, forme, justice, bonté, loi, temps, force, rapport, infini,* etc. Au prononcé de ces mots, les uns voyaient une image; les autres voyaient le mot typographié; les autres réentendaient le mot comme en écho; les autres — *rien*. Il ressort de là que dans la moitié des cas à peu près, le terme général est accompagné d'une représentation quelconque : c'est la classe des esprits concrets, qui pensent par images. L'autre série, celle du *rien*, est celle des esprits abstraits : alors le travail cérébral nécessaire a comprendre le mot se fait *en dessous de la conscience*, et le résultat seul de ce travail arrive à la conscience.

Quelques réponses : *Cause* : un signe arithmétique; *loi* : juges en robe rouge; *forme*, une épaule de femme; *force*, le maréchal de Saxe brisant un écu de six livres; *infini* : un horizon; *temps* : un métronome.

Maintenant, n'est-il pas possible que dans tel état d'esprit une personne questionnée n'a rien vu, qui, en tel autre état d'esprit, aurait perçu une image?

En somme, le mot n'a qu'une valeur de convention; c'est un signe qui semble clair et qui ne le demeure en apparence que par un prodige — inconscient — de concessions. Si le mot *infini* me suggère un *clair horizon sur la mer* et à mon interlocuteur un *trou noir*, comment nous entendre si nous ne faisons pas abstraction de l'*image* pour nous en tenir au *signe* pur et simple? L'accord se fait sur les mots, sur ce *rien — de nihilo in tenebris* — que M. Ribot a si supérieurement analysé.

Dans le même fascicule, notre collaborateur Gaston Danville réfute avec sagacité la théorie de M. Fouillée sur les idées-forces. L'a-t-il absolument réduite à néant? Je ne le

crois pas, et je dois même avouer un certain penchant pour le pur idéalisme qui me ferait partisan des idées-forces, — si je devais prendre parti. Sans doute, pour devenir *force*, l'*idée* a besoin d'un instrument; le mental agit par le physique, — vérité élémentaire. Du moins est-ce l'apparence des choses. Mais quelle est la valeur propre du physique et son essence? La matière existe-t-elle en soi? Conditionne-t-elle l'esprit ou est-elle conditionnée par l'esprit? L'auteur considère les facultés mentales comme une acquisition de la matière organisée, et pour lui « le physique n'est pas plus l'ombre du mental que le mental le reflet du physique ». Cette étude témoigne de connaissances philosophiques peu communes et d'un vrai talent pour la discussion de ces sortes de questions, — si peu familières à la plupart des littérateurs.

R. G.

Les Entretiens Politiques et Littéraires publient une lettre de M. Bernard Lazare à M. Anatole France, et j'imagine que le critique du *Temps* lui-même n'a su se défendre d'en goûter l'exquis persiflage : « Aujourd'hui vous apportez à ceux qu'on voulut bien nommer les symbolistes, et qui ont, sauf quelques récentes dissidences félibréennes, accepté ce nom, l'appui de votre autorité et de votre talent; ils seront fort mal venus certes à ne pas vous en savoir gré. Je vous reproche d'avoir attendu, pour vous prononcer, que la gravité de M. Brunetière ait affirmé la légitimité de nos efforts, que la presse ait donné à quelques-uns des nôtres la notoriété qu'ils auraient dû recevoir de vous seul, puisque vous étiez le seul, dans la critique, ayant qualité pour parler, pour servir de parrain à ceux qui vinrent se mêler, nouveaux, aux luttes ». Dans le même numéro, une intéressante appréciation de l'évolution dramatique par M. Paul Adam, et un article de M. Alphonse Germain : *Ceux de l'Ecole*, sur le sujet pas très neuf de la néfaste influence de l'École des Beaux-Arts; mais on ne redira jamais trop ces choses.

La Plume du 15 septembre est tout entière consacrée au *Livre Moderne*, la curieuse publication de M. Octave Uzanne. Portrait hors texte de M. Octave Uzanne. Dans le texte, entre autres dessins et caricatures extraits du *Livre Moderne*, les portraits-charges de Balzac, Victor Hugo, J. Barbey d'Aurevilly, Alexandre Dumas père, Monselet, Champfleury. Dans le numéro du 1er octobre, un article de Léon Bloy : *Rêverie sur les Pauvres Anges*, — le portrait d'Adolphe Retté, accompagné d'une biographie signée Edouard Dubus, — des vers de R. Darzens, P. Redonnel, etc.

Dans **L'Endehors** du 8 octobre, M. Georges Darien, sous le titre : *Le Roman anarchiste*, délibère si, oui ou non, le roman sera socialiste, ainsi que l'affirmait naguère M. Octave Mirbeau; et il conclut : « Non ». — Le numéro du 15 octobre contient un article de M. P.-N. Roinard à propos de l'appel à la concorde que nous publiions en tête de notre der-

nière livraison. Mais le rédacteur de *L'Endehors* n'est pas absolument du même avis que M. Saint-Pol-Roux : « Quant à prêcher, comme le voudrait notre confrère, nous craignons de ne convaincre, hélas, que des convertis ou des goujats intéressés à nous suivre. Et puis, qu'est-il besoin des faibles pour cortège, pour cohue, pour foule qui commence par pousser et finit par noyer! »

L'Album des Musées. — *Revue artistique hebdomadaire*, nous envoie son premier numéro (Dir. : A. Defaucamberge Fils; Rédacteur en chef : Léon Riotor. — Gr. in-4° de 4 p., avec couverture en couleur et 3 gravures hors texte. Le numéro : 20 cent.; un an : 12 fr. — 40, rue Milton). Nos souhaits de bienvenue à cette jolie publication, qui se propose de vulgariser, sous la direction de M. P. Puvis de Chavannes, les œuvres de peinture et de sculpture des musées de Paris et de province : «... Conduire son public partout où l'art règne, sans aucun dérangement, sans fatigue, sans frais, lui permettre d'en conserver la vision nette et indéfinie, produire au jour les belles œuvres qui dorment ignorées dans l'oubli et la poussière de la province... » *L'Album des Musées* commence son intéressante série de reproductions artistiques par : *La Becquée*, de J.-F. Millet; *Une Fête au Colysée*, de Watteau; *Odalisques dans les jardins du Sérail*, de Diaz de la Pena. Dans le texte, une héliogravure : *Goudéa*, prince de Tello, accompagnée d'un article de M. E. Ledrain sur *les nouvelles statues chaldéennes au Musée du Louvre*. — Puis un sonnet de notre collaborateur Albert Samain : *Amour de l'Art*; une notice de M. Th. Lefebvre : *Sur Théodule Ribot*; et des *Notes* artistiques de M. A. Thézard.

Dans les **Hommes d'Aujourd'hui**, portrait-charge de *Charles Diguet*, par Luque, texte de Delaunay. A. V.

Un journal que son incontestable austérité devrait garder contre les plaisanteries, **Le Temps**, est victime depuis plusieurs années déjà d'une mystification littéraire qui n'est plus douteuse pour personne, après la lecture des numéros portant les dates des 12, 16 et 23 septembre, 6, 7 et 8 octobre 1891 : **M. Anatole France n'a jamais existé ; ce nom, comme celui d'Homère, représente une collectivité d'écrivains.**

Jusqu'ici les ouvrages publiés sous cette raison sociale pouvaient en somme faire croire à l'existence réelle d'un habile diascévaste qui aurait arbitrairement mélangé des mystères écrits en latin archaïque, au cours du moyen-âge, par une religieuse allemande, quelques contes de M. de Voltaire, la *Tentation de saint Antoine*, et le *Banquet d'Alexandrie* et la *Légende de saint Hilarion* de Louis Ménard. La *Vie Littéraire*, publiée chaque samedi dans le *Temps*, présentait déjà un caractère moins homogène; et il était difficile d'assigner au même auteur des pages exquises sur la poésie, de médiocres chroniques à propos de romans féminins sans

valeurs, et d'ennuyeuses études touchant le monde parlementaire et Louisphilippard cher à M. Bardoux. Seule une constante habitude de la perfidie la plus délicate donnait quelque unité à ces articles hebdomadaires. Si bien que M. Jules Huret, d'ordinaire mieux informé, se laissa prendre comme les autres et crut interviewer quelqu'un qui était M. Anatole France. C'est précisément un menu fait emprunté à cette conversation qui, rapproché des notices sur les *Jeunes Poètes*, nous a permis de découvrir la supercherie. Le Monsieur chargé ce jour-là de s'appeler Anatole France avait déclaré à M. Huret qu'il connaissait bien Jean Moréas, mais point du tout ses émules, et voici que, peu de semaines après, un long catalogue de jeunes poètes est publié sous ce même nom avec de savantes gloses : lectures et commentaires impliquent un travail auquel aurait à peine suffi, en dix ans, la patiente congrégation de Saint-Maur. Les opinions les plus contradictoires s'y heurtent : ainsi Paul Verlaine, jadis proclamé le plus grand poète du siècle, descend au rang de violon criard, et J. M. de Hérédia, ailleurs fort dédaigneusement traité, reprend la place qui lui est due. En outre, le catalogue est en même temps surabondant et incomplet : on y trouve des poètes presque inédits, et d'inexplicables oublis sont à regretter. L'un d'eux, surtout, montre bien que nous ne sommes point en présence d'une œuvre raisonnée et conçue par un seul ouvrier : Ephraïm Mikhaël, qui, en sa courte vie, chanta tant de beaux poèmes admirés également par ses aînés et par ses pairs, est tout à fait passé sous silence; louer les morts coûte peu cependant aux plus envieux des vivants, et la sagesse aurait suggéré à n'importe quel critique travaillant sur un plan déterminé de ne point oublier quelqu'un qui fut au premier rang parmi les jeunes.

De ce qui précède, il appert clairement que M. A. France est un personnage mythique et collectif : il est impossible en effet d'attribuer à un seul homme, si heureusement doué qu'on le suppose, autant de contradictions, de défaillances et de palinodies. La dernière manifestation de cet être imaginaire paraît provenir de quelques scribes romans que la crainte de cruelles rimes induisit à beaucoup de politesse envers Laurent Tailhade, et la haine sagace de la bonne littérature à beaucoup de malveillance pour Henri de Régnier.

P. Q.

Dans la **Revue Indépendante** de septembre, un article de M. J. Ayme, intitulé : M. JOSEPHIN PELADAN, et sous-titré : *L'Amour platonicien en 1891;* un poème de M. Paul Guigou : *La Cathédrale merveilleuse;* — dans **L'Ermitage**, des notes de voyage de M. G. Bernard-Kahler : *Au bord de la Baltique*, et l'acte dernier de la pièce de M. Henri Mazel : *La Fin des Dieux;* — dans **La Jeune Belgique**, des poésies de MM. Fernand Severin, A. Arnay, Eugenio de Castro, des poèmes en prose de M. Maurice Desombiaux, et un article de M. J. Nève : *Le Jubilé de*

l'Ecole Saint-Luc et la Renaissance de l'Art en Belgique; dans **Chimère**, des articles de MM. Paul Redonnel, Pierre Devoluy, des poésies de MM. Armand Silvestre, Ch. Frappart, L. Dumur: — dans **Le Progrès Artistique et Littéraire**, un article sur le *Théâtre vivant*, de M. L. Serizier, à propos de la dernière pièce de M. Jean Jullien, de laquelle M. Simon Heldé fait dans le même numéro un compte-rendu remarquable. — Signalons la naissance d'une revue bi-mensuelle : **Le Bluet** (28, rue Mont-Thabor. Directeur : C. Cilwa. Un an : 7 fr.)

CHOSES D'ART

Le musée de Birmingham prépare l'inauguration d'une salle spéciale consacrée à l'école pré-raphaélite : Rossetti, Millais, Holman Hunt, Burn Jones, Simeon Salomon, etc. R. G.

Musée du Louvre : — Plusieurs dons importants viennent d'être faits au Louvre : un Courbet, offert par Mme Champfleury ; *La Vérité*, de Paul Baudry, offert par Mme de Baumont-Castries; une aquarelle de M. Paulin, architecte (*Restitution des Thermes de Dioclétien*).

Quand donc seront terminées les prétendues réparations qu'on exécute dans la grande galerie ? Depuis plus de trois mois, une centaine de tableaux sont absents des murs et remplacés (piètre compensation) par quelques ouvriers perchés sur d'énormes échelles et absorbés dans le scrupuleux mais lent masticage d'invisibles éraflures du plâtre. Personne, aujourd'hui, parmi les habitués du musée, ne doute que ces zélés ouvriers ne soient payés à la journée.

Musée du Chateau de Chantilly : — Le duc d'Aumale vient de se rendre acquéreur pour le Musée de Chantilly de quarante miniatures de Jean Foucquet. Ces quarante miniatures, destinées à l'illustration des Heures d'Etienne Chevalier et conservées jusqu'aujourd'hui à Francfort, ont été payées 300,000 fr.

Luxembourg : — On vient de placer dans le Jardin du Luxembourg (mais devrais-je parler ici, sous cette rubrique : *Choses d'Art*, du Luxembourg, musée ou jardin?) plusieurs statues assorties : *Les joies de la famille*, groupe marbre de Daillon ; une *Horde de Cerfs*, groupe bronze de Leduc. Prochainement on y installera : *Au but*, groupe bronze de Boucher ; *Œdipe et Antigone*, groupe marbre de Hugues; *Après le Combat*, groupe marbre de Levasseur.

Chez Boussod et Valadon (Boulevard Montmartre) : — De Whistler, deux pastels (femmes couchées, nues, jouant de l'éventail). C'est distingué, joli, très joli, trop joli, presque du Grévin, bref du mauvais Whistler. Je préfère de beaucoup deux autres minuscules tableautins du maître anglais : une pochade de femme orchestrée en blanc et rouge et un petit

paysage adorable de limpidité et de fraîcheur. De Daumier, une intéressante peinture. De Raffaelli, un détestable bûcheron, évidemment bâclé pour l'exportation. Des Monet, Degas, Redon, Gauguin, Pissaro etc.

Chez Durand Ruel : — A voir : un superbe paysage avec figures, de Collantes, le Marat de Louis David, une très belle assomption de la Vierge de Careno de Miranda, une famille hollandaise dans un paysage d'Albert Cuyp, deux portraits de Largillière, l'*Exécution de Maximilien*, de Manet, les *Anges au tombeau de Jésus-Christ*, de Manet, les *portraits de Rouvière en Hamlet*, de Manet, *L'Eté*, de Puvis de Chavannes, la *Décollation de Saint-Jean*, de Puvis de Chavannes, une *Liseuse* (pastel) et une *Dormeuse* (pastel), de Puvis de Chavannes, une *Scène de guinguette* et une *Baigneuse*, de Renoir, des Courbet etc. Le Louvre, si pauvre en maîtres espagnols, ne possède qu'un seul Collantes et aucun tableau de Careno de Miranda ; ne vaudrait-il point mieux acquérir les deux très remarquables tableaux de ces peintres que dépenser l'argent disponible en mastic pour les éraflures des murailles ?

G.-A. A.

Au Louvre : — Les conservateurs doivent avoir en sainte horreur l'école picturale moderne. Dans cette petite pièce obscure, sorte de boyau, qu'on traverse après la salle Lacaze, on a entassé depuis quelques mois des Daubigny, des Chasseriau, deux toiles de Chintreuil, l'*Enterrement* de Courbet, la *Jeanne d'Arc* d'Ingres, la *Décapitation* de Regnault. Auparavant il y avait là des barbouillages de Joseph Vernet ; ils y étaient bien et personne ne réclamait ; mais au Louvre c'est une manie d'arranger et de déplacer perpétuellement ; heureux qu'on ne mette pas les choses la tête en bas ; cependant qu'on étale en belle lumière les infamies des Lesueur, les immenses tartines des Lebrun et des Rubens, on relègue les tableaux intéressants dans les couloirs et les coins sombres. — Qui veut voir apporte sa lanterne. — Nous avons déjà une salle entière consacrée à des portraits de peintres, tous gens à perruque, une galerie entière pour les allégories du dieu Anversois, une autre galerie pour l'histoire de Saint Bruno, deux salles énormes pour les bonshommes médiocres du XVIIIme siècle. Si pourtant on choisissait dans ce bric à brac une centaine de toiles encombrantes afin de les reléguer dans les greniers, les amateurs d'art n'y perdraient pas grand chose, et ça ferait de la place. C. Mki.

CURIOSITÉS

ACTE DE NAISSANCE D'ISIDORE DUCASSE

« Du 4 avril 1846, à midi, acte de naissance de Isidore-François, du sexe masculin, né le même jour à 9 heures du matin, à Montevideo, de François Ducasse, chancelier délégué

du Consulat Général de France, âgé de 36 ans, et de Céles-tine-Jacquette Davezac, son épouse, âgée de 24 ans.

« Dressé par M. Denoix, gérant dudit Consulat Général de France, sur la présentation de l'enfant et la déclaration faite par le père susnommé, en présence de MM. Eugène Baudry et Pierre Lafarge, commerçants français, demeurant à Montevideo. »

Isidore Ducasse, qui signa COMTE DE LAUTRÉAMONT ses *Chants de Maldoror*, était donc de quelques années plus âgé que ne l'a dit M. Genonceaux dans sa *Notice* — sur la foi d'un renseignement d'ailleurs fourni par un oncle de Ducasse.

Échos divers et communications

On annonce la mort du poète portugais Anthero de Quental, né aux Açores en 1842. Il y a quelques beaux vers, d'une inspiration suffisamment sinistre, du romantisme sombre sans aucun sourire, dans son volume intitulé *Os Sonetos completos* (Porto 1886). Très connus étaient ses *Captifs*, où l'humanité est symbolisée par des prisonniers qui regardent l'espace à travers les barreaux de leur cage et auxquels, interrogés, les oiseaux de passage, le vent, les étoiles répondent : « Où nous allons, nous ne savons pas. — Qu'y a-t-il au-delà? Rien, la mort, l'obscurité, l'abîme, le néant... »

A noite, a escuridão, o abysmo, o nada. En le sonnet *Altas horas da noite*, il voit la vie ainsi : « Rien, le fond d'un puits, humide et morne, un mur de silence, la ténèbre autour et au loin la promenade sépulcrale de la mort... »

> *Nada! o fundo d'um poço humido e morno,*
> *Um muro de silencio e treva em torno*
> *E ao longe os passos sepulcraes da Morte.*

Ayant descendu pas à pas l'escalier étroit du palais de l'Illusion...

> *Do palacio encantado da Illusão*
> *Desci a passo e passo a escada estreita...*

... Il se suicida.

R. G.

De Camille de Sainte-Croix, dans la *Bataille Littéraire* du 6 octobre :

« Pour des raisons très spéciales mais que nous ne pouvons « qu'approuver, la publication des *Valentines* de Germain « Nouveau est ajournée.

« Compensons cette nouvelle mauvaise par une autre, « excellente.

« Nous avons reçu, de la main même de notre ami et maître, « une charmante lettre très nette, très sensée et qui nous « donne toute confiance en sa guérison prochaine. »

Prochainement, chez Lemerre, un nouveau livre de M. Gabriel Vicaire : *A la bonne franquette*, — et un volume de M. Jean Berge : *Voix nocturnes*.

Notre aimable confrère M. L. Baudry de Saunier, ancien directeur du *Carillon*, et dont la librairie P. Ollendorff a publié l'autre jour une intéressante *Histoire Générale de la Vélocipédie*, vient d'accepter les fonctions de rédacteur en chef du journal *Le Cycle*, que nous recommandons chaudement aux amateurs du sport à la mode. — (**Le Cycle**, *organe hebdomadaire spécial de la Vélocipédie*, 9, rue de Fleurus. Un an : 12 fr.; six mois : 7 fr.)

Comment on écrit l'histoire... littéraire :

« Les symbolistes ont introduit leur système dans la prose.
« Ils entassent dans leurs phrases des mots français, latins,
« grecs, des mots qui ne sont d'aucune langue. M. Verlaine
« écrit dans son *Traité du Verbe*... etc. » — **Histoire Générale de la Littérature Française depuis 1815 jusqu'à nos jours** (p. 394). par Charles Gidel, *Proviseur du Lycée Louis-le-Grand, Lauréat de l'Académie Française et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (Lemerre).

D'un discours ministériel (M. Yves Guyot) : « Le gouverne-
« ment républicain, en instituant le service militaire obliga-
« toire, a fait appel aux plus nobles passions de l'homme. »

Du *XIX*^me^ *Siècle*. Interview d'un attaché militaire allemand sur les grandes manœuvres :

« Je connais votre objection : Nous lançons 100,000 hommes;
« il en tombe 50,000, mais les 50,000 autres arrivent.
« Erreur; il n'est pas de troupe, à mon avis, qui puisse ré-
« sister à l'effet moral d'une pareille hécatombe... »

M. Paul Just est prié de nous donner son adresse.

Echantillon de romance patriotique (n° 2) :

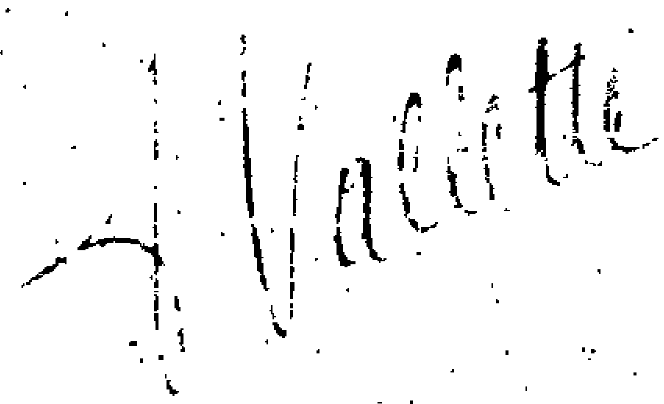
C'était le soir. Dans une chambre rose,
Un frêle enfant dormait dans son berceau;
Il souriait, la lèvre demi-close,
Car dans son rêve il voyait un drapeau!

Nous sommes obligés de remettre au prochain mois la « Petite Tribune des Collectionneurs. »

MERCVRE.

Le Gérant: A. Vallette.

Vanves. — Impr. Camille Dillet, 97, route de Clamart.



DERNIÈRES PAGES (1)

LA LITTÉRATURE ET L'OPINION

La position de M. Bryant (2) dans le monde poétique est peut-être mieux établie que celle de tout autre Américain. Il n'y a sur le rang qu'il occupe que peu de différences d'opinion; mais, comme d'habitude, l'accord est plus complet dans les cercles privés que dans le public, à en juger par ce que l'on peut glaner des sentiments du public dans la presse. Aussi bien, je dois observer ici que cette unanimité d'opinion dans les milieux littéraires est toujours fort remarquable lorsqu'on la compare avec les divergences de l'apparente opinion publique. Hors des journaux il est presque rare de rencontrer une sérieuse diversité de vues touchant le mérite d'un écrivain. L'homme de lettres, habitué à la réclusion, qui se mêle pour la première fois au monde littéraire, est invariablement étonné et charmé de découvrir que les décisions de son propre et libre jugement, — décisions qu'il a cru devoir taire à cause de leur contradiction flagrante avec les décisions de la presse, — sont soutenues et considérées comme des choses toutes simples, toutes naturelles, par

(1) Traduction inédite.—V. *Mercure de France* de novembre, n° 23.

(2) Poète américain (1794-1878), l'un des quatre, avec Longfellow, Poe et Whitman. — N. D. T.

ses confrères presque sans aucune exception. Le fait est que, mis les uns les autres face à face, nous nous trouvons contraints à un certain degré d'honnêteté rien que par l'ennui que l'on éprouve à équilibrer sa contenance et un mensonge. Nous couchons sur le papier avec un grand sérieux ce que nous ne pourrions pas, au prix de notre vie, affirmer personnellement à un ami sans rougir ou sans éclater de rire. Que l'opinion de la presse ne soit pas une opinion honnête, qu'il soit rigoureusement impossible qu'elle soit une opinion honnête, cela ne fut jamais nié même par les membres de la presse eux-mêmes. Individuellement, cela va sans dire, le journaliste est parfois honnête, mais je parle de l'ensemble. Il serait en vérité difficile, pour ceux qui sont familiers avec le *modus operandi* des journaux, de nier la fausseté des jugements qu'ils mettent en circulation. Qu'un livre soit publié en Amérique par un auteur inconnu, insoucieux ou sans influence, s'il le publie « à ses frais », il sera confondu de voir que personne au monde ne s'en occupe. Si le livre a été confié à un éditeur de marque, alors on pourra lire dans la plupart des journaux un entrefilet critique variant de trois à quatre lignes, dans ce goût : « Nous avons reçu, de l'infatigable maison Tel et Tel, un volume intitulé Ceci ou Cela, qui nous a paru grandement digne d'être lu. Comme tous ses aînés, il fait honneur aux laborieuses presses de Tel et Tel. » D'autre part, que notre auteur ait acquis de l'influence, de l'expérience, ou (ce qui vaudra encore mieux pour lui) de l'effronterie, quand son livre paraîtra, il s'en fera donner par l'éditeur une centaine d'exemplaires (ou davantage, s'il le faut) « pour ses amis de la presse ». Ainsi nanti, il se rendra personnellement au bureau ou (s'il est vraiment malin) ou domicile particulier de chaque directeur de journal de sa connaissance, entamera quelque conversation, proférera des compliments

pour le journaliste, arrivera à l'intéresser, comme par hasard, au sujet même de son livre, et, finalement, guettant le bon moment, lui demandera la permission de lui laisser « un volume qui, justement, traite de la question dont ils viennent de parler ». Si le directeur semble suffisamment conquis, il en reste là, avec confiance; mais s'il s'aperçoit de quelque tiédeur (ordinairement signifiée par ce regret poli du rédacteur regrettant de ne pouvoir vraiment « consacrer à un tel ouvrage le temps qu'il faudrait pour rendre justice à sa réelle importance »), notre auteur ne perd pas la tête; il comprend, il sait, — mais heureusement il a un ami très au courant de ces matières et qui consentira (peut-être) à rendre compte du livre, — et le directeur n'aurait plus qu'à surveiller la rédaction de l'article, à le corriger pour qu'il ne s'écartât pas des idées qu'il professe lui-même. Enchanté de trouver de la copie toute faite, et encore plus enchanté d'être débarrassé de l'importun, le journaliste consent. L'auteur se retire, consulte son ami, le renseigne sur les points les plus importants de l'ouvrage, et grâce à quelques adroites insinuations obtient un convenable article (ou bien, ce qui est plus fréquent et beaucoup plus simple, l'écrit lui-même) : l'affaire est terminée. Rien de plus que la pure impudence n'est nécessaire pour la mener à bonne fin.

Maintenant, les conséquences de ce système (car c'en est un vraiment) sont très simples. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, les hommes de génie, trop indolents, trop insoucieux des choses de ce monde pour prendre tant de peine, ont encore cet orgueil intellectuel qui les empêche, quelles que soient les circonstances, d'aller même insinuer, par la remise personnelle d'un livre à un membre de la presse, qu'ils désirent un compte rendu de ce livre. Conséquemment, eux et leurs œuvres se trouvent submergés et annihilés dans l'océan de *l'apparente* adulation publique sur lequel, en des

barques dorées, naviguent triomphants les ingénieux valets et les diligents charlatans.

En général, les livres des valets et des charlatans, n'étant lus par personne, n'ont pas à craindre la contre-partie des louanges que les auteurs se sont à eux-mêmes décernées; mais de temps en temps il arrive que l'excès même des collaudations apporte son propre remède. Les gens de loisir, lisant la recommandation d'un de ces livres de valetaille, y jettent un coup d'œil, parcourent la préface, quelques pages çà et là, et le jettent avec mépris, étonnés du mauvais goût du journaliste qui l'a exalté. Mais il y a itération, puis une continuelle réitération du panégyrique, si bien que les amateurs se mettent à douter d'eux-mêmes, s'imaginant qu'il y a peut-être tout de même quelque chose de bon *perdu* au milieu du volume. En un accès de curiosité désespérée ils entreprennent de le lire avec soin jusqu'au bout — leur indignation devenant à mesure plus vive, finissant par dépasser même les bornes du mépris. C'est cette indignation qui empêche l'opinion de la presse en matière de livres de pouvoir être réellement considérée comme l'opinion publique, — et c'est ainsi que s'élèvent de grosses divergences *apparentes* qui s'évanouissent lorsque l'on pénètre dans un cercle littéraire.

EDGAR POE.

Oremus.

Seigneur! Demain est sombre, et le froment est rare :
Ouvrez aux affamés les caves de l'avare,
Seigneur!

Faites communier le pain de la Justice
Ceux qui boivent la Haine au douloureux calice,
Seigneur!

Jetez, Seigneur! car les détresses sont venues,
Un chaud manteau d'espoir sur les épaules nues,
Seigneur!

Nos sommeils sont livrés aux dents des larves fauves :
Échenillez les rideaux flétris des alcôves,
Seigneur!

Lavez les cœurs impurs et les robes souillées,
Rendez une corolle aux âmes effeuillées,
Seigneur!

Rendez l'orgueil aux consciences amoindries
Et le beau sang vermeil aux entrailles meurtries,
Seigneur!

Seigneur! demain est sombre, et le froment est rare :
Ouvrez aux affamés les caves de l'avare,
Seigneur!

LOUIS DENISE.

RHYTHMES D'AUTOMNE

A Henri de Régnier.

Voici la danse des feuilles dans les allées;
Elle emporte l'espoir fleuri des mais nouveaux
Et des rhythmes de mort descendent les vallées.

Le vent automnal balance les grands pavots
Qui penchent tristement l'orgueil de leurs corolles;
L'hiver attelle ses mystérieux chevaux.

Impassibles et froids ainsi que des idoles,
Le poitrail hérissé de neige et de glaçons,
Ils passeront avec de blanches auréoles.

Ils entraînent, loin de la joie et des chansons,
Vers les palais où pleurent les anciennes gloires
Parmi le souvenir des défuntes moissons.

Ils entraînent vers les grottes mornes et noires
Où s'alanguissent les roses et les lilas,
Fleurs maigres dont l'ennui décolore les moires.

Monotone, le vent sonne toujours le glas
Des matins lumineux et des nuits étoilées
Et fait tournoyer, sans jamais en être las,

La danse des feuilles mortes dans les allées.

Le ruisseau court parmi des brumes violettes.

Dans les brumes, on dirait qu'il y a des ombres :
Ce sont des jeunes filles blanches et blondes
Avec des yeux bleus et des chevelures longues
Et des couronnes de violettes.

Oh, ce sont Elles :
Ce sont les Fées qui régnèrent autrefois,
Les Souveraines radieuses dont la voix
Guidait les Chevaliers vers la Forêt immortelle.

Maintenant, les voici comme mortes;
Mélancoliques, elles dansent dans la brume,

Parmi les aulnes et les roseaux ;
Elles dansent lentes et taciturnes.

Et c'est le chœur des tristes Fées qui sanglote
Près de l'automne du ruisseau.

Dans le soir passe comme de l'oubli.

Aux branches frileuses des arbres,
Il y avait de claires gemmes ;
Voici maintenant que les gemmes
Tombent, pareilles à des larmes.

Dans le soir passent comme des âmes tristes.

Par le ciel calmé souriaient
Des vierges aux voiles d'azur ;
Des pleureuses en chappes grises
Qui murmurent des chants mauvais
Hantent seules le soir obscur.

Dans le soir passe comme de la mort.

C'est la pluie,
C'est la langueur lente des soirs d'automne,
Ce sont des heures vagues qui sonnent
Comme un écho d'anciennes vies.

Et voici les belles mortes ;
Elles arrivent en un cortège
Long et morne,
D'où ? De loin, de là-bas...
Des épines ont déchiré leurs robes,
Et parmi leurs cheveux, blonds ou bruns, luit de la neige,
Ça et là...

Oh, vous passiez jadis en des robes dorées
Et des gemmes et des étoiles vous coiffaient,
Et tout riait quand vous surgissiez à l'orée
Des bois, où la chanson des oiseaux triomphait.

Et maintenant, vous repassez
Pâles et la joue amaigrie ;
L'orgueil de vos fronts s'est abaissé
Et la douleur des chemins vous a flétries.

Et vos yeux, vos yeux ternis pleurent,
Tandis que, tristement, s'envolent les heures.

A.-FERDINAND HEROLD.

NOTICES LITTÉRAIRES

IV

LOUIS DUMUR

« Juteux avait débuté par un volume énorme, écrit comme on donne un coup de massue, pesant d'invectives, de choses lourdes, pour effrayer et produire du bruit. Le livre avait fait scandale, un scandale cherché, voulu, avec un arrière-tintamarre de gros sous » (1).

Irrésistiblement ces lignes me reviennent, au moment de parler de M. Dumur, qu'elles semblent caractériser. Je ne sais si M. Dumur a cherché le scandale, mais il l'a inévitablement provoqué à chacun de ses livres. Ça été d'abord *La Néva*, un recueil de vers rythmés étrangement, qui servit aux poètes, sous couleur d'agiter des questions prosodiques, à se vider réciproquement sur la tête des potées d'injures. Ce fut ensuite *Albert*, qui suscita de vives polémiques et dont on a dit, à la fois, que c'était « une gageure », « une foutaise » et le plus beau livre du siècle ». Il demeure qu'un écrivain si diversement apprécié ne saurait manquer de puissance et que ses livres valent d'être discutés.

Dans les feuilles littéraires, M. Louis Dumur fut souvent cité parmi les symbolistes et les décadents, poètes chez qui, avant que la renaissance romane ne vînt tracer une éclatante ligne de démarcation, résidait tout l'intérêt artistique contemporain. M. Dumur ne fut pourtant jamais ni symboliste, ni décadent, et s'il se rattachait à ce double groupe, c'était plutôt par ses amitiés que par ses tendances. Il s'en distinguait en tous points, autant par ses défauts que par ses qualités. Il eut tout au moins l'avantage de ne jamais sacrifier à la fausse orfèvrerie, aux sonorités vaines du

(1) **Albert**, par Louis Dumur.

chaudronnier Hérédia, et de garder intact le culte de la langue, alors que tant de poëtes mal inspirés, abattus sur elle comme une nuée de criquets, y exerçaient les pires ravages; mais la grâce et la mesure lui restaient étrangères. M. Maurras le classerait parmi les barbares. Il paraît bien, par ses écrits pleins de raideur génevoise et de brutalité voulue, que son éducation ne fut ni française, ni catholique au sens large du mot, c'est-à-dire païenne, puisque c'est par l'Eglise que nous a été transmis l'héritage païen. D'ailleurs, si M. Dumur se distinguait, par son art, des symbolistes et des décadents, il avait de commun avec eux qu'il se fourvoyait, bien que d'une autre façon. Alors que ceux-ci s'envasaient de plus en plus dans la bourbe et les marécages du Parnasse, M. Dumur se traînait à la remorque d'une formule vaine, épuisée. Je veux parler de la littérature romantique, dont il est le dernier représentant.

Son Albert est un neveu de Werther et de René. Il est, comme eux, un apôtre de la désespérance. Il s'ennuie sans cause, même au sein des richesses, et dans les bras de ses amantes. Pour rester dans la note, il se tue d'un coup de revolver, non sans avoir débité maintes tirades qui sentent leur Obermann et leur Rolla d'une lieue.

Le livre de vers (1) que M. Dumur publie aujourd'hui à la librairie Perrin, accentue encore cet esprit romantique. Il y est proclamé entre autres choses que :

L'homme n'a pas d'idéal plus beau que la désespérance.

Pourtant, avec l'âge, la passion s'est refroidie et le romantique est devenu égoïste. Il a retiré ses passions du monde pour les ramener à lui. Ce ne sera plus le jeune homme fougueux qui se jette désespérément dans la vie et dans l'amour, ce sera le vieillard qui goûte l'amertume en silence. « Puisque tu naquis au globe, dit M. Dumur, épuises-en la douleur. Sois comme le martyr qui veut le supplice et l'acclame, et songe qu'à **vouloir vivre, l'homme se désespère et s'avilit.** Le mal est partout. Toutes les fleurs du chemin sont des ronces. Il n'y a rien, rien !... qu'un peu d'orgie et Priape ! »

(1) **Lassitudes**, un vol. in-18 (Perrin et Cie).

C'est, effectivement, à Priape que M. Dumur restreint sa conception de l'amour. Les notaires en retraite et les filles entretenues auraient tort de chercher dans ses vers pâture à leur sentimentalité. Il n'est ni romance, ni clair de lune, et il manque de goût pour la culture des fleurs bleues dont abonde le répertoire des ténors de Casinos. Il ne s'arrête pas aux madrigaux. Il use de la femme comme d'un remède, et, le soulagement obtenu, il ne lui reste qu'aversion et dégoût. Il semble même que tout souci plastique lui échappe. Il ne décèle nulle part le goût des lignes pures et des formes belles qui donne à quelques-uns l'illusion de l'amour. Il ne voit, il ne comprend que la « machine obscène ». S'il fut captivé d'une femme et s'il en compose le los, c'est parce que :

Elle eut le don de plaire aux sens et d'être l'âme
D'une nuit de plaisir.

Il a pour le commerce des chairs la sévérité d'un réformé, et il s'irrite que tout converge à ce but désastreux. Il appelle la femme « le gouffre de nos chutes ». Elle l'importune :

Délace de mon cou tes bras,
Tes poses molles, fille impure.
Revêts tes linges, ta jaspure,
Et fuis les lits que tu leurras.

Il trouve l'amour « lascif ». Il le proclame un obstacle au bonheur.

Qu'est-ce donc qu'il entend par bonheur? « C'est, dit-il quelque part, la quiétude de l'esprit. » On s'en doutait bien un peu, mais où trouver cette quiétude, en dehors de l'amour? Est-ce dans les livres ? Non, puisque Albert, qui est un peu M. Dumur, les déclare vains et insipides. Est-ce dans la contemplation de la nature? Mais M. Dumur n'aime pas la nature, ou s'il l'aime, il n'y paraît guère. Et d'ailleurs, la fréquentation des philosophes, en lui donnant le goût des abstractions, a restreint chez lui le don de contempler qui fait les merveilleux poètes. L'abus du syllogisme a développé sa raison aux dépens de son cœur. Il n'a pas plus de sensibilité qu'il n'a d'affections.

Il trouve les fleurs tristes. Il hait le soleil :

Oh ! voilez-moi le dur soleil de diamant.

Il quête les ciels de boue. Il parle de la paix des

grands brouillards, et, comme il a lu Baudelaire, il reprend :

Peut-être que le cœur qui souffre et qui soupire
Aime à trouver dans la nature le reflet
Des larmes dont s'étanche en vain son long martyre.

S'il décrit des paysages, ce seront des steppes inertes et engourdies de froid, des fleuves gelés, des villes ensevelies sous les neiges, pour ce que son cœur, qu'il appelle un glaçon d'hiver, y trouve d'affinités. Encore ces descriptions ne lui servent-elles que de termes de comparaison. S'il se complait à la peinture de la Néva, c'est qu'elle est *le mot de la vicissitude humaine*, c'est qu'il trouve à l'admirer l'*étonnement et le frisson du vrai métaphysique*; et c'est justement ce souci de philosopher qui ôte à ses vers la couleur et la poésie.

Une seule fois, il s'est senti attendri devant la nature, et le sonnet où il a mis son émotion est si agréable que je le veux citer en son entier :

LAMPYRES

Les doux lampyres veulent luire en mes chemins,
Et chaque pas les voit qui sourdent sous les herbes.
Si les étoiles sont trop haut aux cieux superbes,
Les doux lampyres me seront moins inhumains.

Je me rappelle la fillette aux blanches mains
Qui les aimait et leur jetait des yeux acerbes,
Et les cueillait et les posait en fines gerbes
Dans ses cheveux, tressés avec les purs jasmins.

Et s'ils s'éteignent, que ma nuit en soit plus noire !
Je laisse aux princes les idoles de la gloire,
Aux sacrificateurs les chênes écartés,

Aux chefs des peuples les trésors et les empires.
Combien sont douces les mollesses de clartés
Que sèment aux chemins luisants les doux lampyres !

Que M. Dumur n'a-t-il plus souvent regardé l'herbe où sont les verts luisants !

La conception de la vie que dénotent les *Lassitudes* doit amener fatalement au suicide. Albert n'y a pas manqué. M. Dumur, je l'espère, s'en sauvera par la littérature, ce qui vaudra mieux pour lui et pour nous. En attendant la mort, il se réfugie dans le sommeil, et quel ennui lorsque le matin-geôlier rouvre ses yeux :

O rêve, tu me fuis, tu m'abandonnes seul!
Je vêts mes douloureux habits comme un linceul,
Tous les dégoûts m'accapagnant en louche escorte.

En la lueur haïe où vont errer mes pas,
Tu me seras un grand regret de chose morte,
Alors que ce qui reste n'en console pas!

Il serait malaisé de retrouver les sources du pessimisme de M. Dumur. Les héros romantiques devenaient sombres à la suite d'épouvantables forfaits. Ils sentaient sur eux le poids du remords. Schopenhauer lui-même devînt amer d'un amour contrarié. Mais M. Dumur est trop jeune pour avoir éprouvé ces rudes secousses. Je crois qu'il est pessimiste de tempérament, comme on est jaloux ou cruel. Il dit lui-même que, dès le berceau, il soupçonna la vie d'être immonde. Est-ce qu'Albert, à huit ans, ne fait pas déjà la leçon à son curé en lui déclarant qu'il trouve l'univers inutile?

Cette façon de japper après le monde, comme un chien, choque un peu le goût de notre race où les plus éprouvés, les plus assurés, s'il en est, de l'inutilité du monde ont soin de s'armer de scepticisme. Il en va mieux ainsi, ne serait-ce que pour ne pas paraître tout nu devant les hommes, comme dit finement M. Maurice Barrès. M. Dumur, lui, se montre tout nu, et, qui pis est, il fait la culbute pour qu'on se retourne.

Malgré tous ces anathèmes systématiquement jetés à grands coups de plume tonitruante, malgré ce parti pris de violence et de brutalités dans ses livres, M. Dumur n'est pas, comme on le pourrait croire, dans la vie, un agité et un bruyant. Il se montre au contraire très réservé, et il a le désespoir discret. Ce n'est pas lui qui fait retentir les salons de ses vers. Il ne déclame pas et c'est à peine, même, s'il cause. Les yeux songeurs sous la double vitre du lorgnon, avec, toujours, une spirale de fumée bleue aux lèvres, c'est un doux et un studieux, plus amateur de livres que de femmes. Je suis persuadé que ses orgies — un mot bien démodé dont il abuse — se réduisent à quelques modestes repas chez Duval ou à quelques bocks bus le soir, au Café, entre amis. En tout cas, je puis assurer qu'elles n'ont rien de néronien et de sadique et qu'on n'y fustige pas des femmes nues, au dessert, non plus qu'on n'y brûle des esclaves enduits

de résine. Même on n'y fume pas *l'opium dans des crânes d'enfant, les pieds nonchalamment appuyés sur un tigre*, selon le vœu de M. Rollinat.

M. Dumur conserve, jusque dans sa mise, cette discrétion de bon goût, et son commerce a des charmes. Dans cette petite chambre meublée de la rue Jacob où il habitait naguère, et où ses doigts s'aventuraient parfois à traduire au clavecin l'inquiétude de son âme, j'ai gardé le souvenir de charmantes causeries d'art, de délicates et cordiales voluptés.

Il me reste à parler des innovations prosodiques de M. Dumur. J'hésite à le faire, car, outre qu'elles ont été maintes fois discutées (1), elles me semblent ne devoir engendrer que des controverses ennuyeuses et stériles. *L'intérêt d'un poème résidant en la phrase chantée, il semble bizarre et pédant d'indiquer le mouvement et la mesure dans lequel il est écrit:* C'est là l'avis de M. Dumur lui-même, auquel je ne puis que souscrire. Il suffit qu'un vers soit jugé harmonieux. Savoir quelle sorte de pièces, ïambiques ou anapestiques, le composent, n'ajoute rien à la jouissance. Le lecteur, s'il n'est grammairien ou scoliaste, s'en soucie peu, et, pour le Poète même, son oreille est un guide plus sûr que tous les traités de prosodie du monde. Le véritable artiste trouve d'instinct les combinaisons métriques les plus hardies, et, s'il s'inquiète d'en formuler les lois, ce n'est qu'après coup et par jeu. D'ailleurs, en ces temps d'affranchissement à outrance des rythmes et des rimes, les vers de M. Dumur ne sauraient étonner, quand bien même il n'eût pas livré le secret de leur facture.

Il me suffira d'énoncer que M. Dumur rythme ses pièces d'après l'accent tonique. Je crois bien que sans le savoir tous les bons poètes rythment ainsi. Je me souviens qu'un soir, ouvrant le *Pèlerin Passionné*, M. Dumur trouva que les vers de Moréas pouvaient très bien se scander selon sa méthode, et pourtant M. Moréas n'y avait pas pris garde. Il avait simplement obéi au sens intérieur qu'il a de l'harmonie. Si M. Dumur ouvrait Racine, il verrait quel perpétuel souci il y est tenu de l'accent tonique; souci instinctif,

(1) On n'a pas oublié notamment l'article autorisé et documenté de notre ami Edouard Dubus, paru ici même (mai 1890, nº 5, p. 145) lors de la publication de LA NÉVA.

bien entendu. Quel vers des *Lassitudes* mieux martelé que celui-ci, par exemple :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur,

où les syllabes d'elles-mêmes se scandent?

Quand M. Dumur emploie la rime et s'astreint à un nombre de pieds régulier, il intéresse vivement; mais il inquiète lorsqu'il fait ses vers blancs et qu'il allonge indéfiniment ses stiches.

Je crains que des oreilles françaises ne puissent jamais s'accommoder de cette sorte de vers. Des innovations analogues, antérieurement tentées, n'ont eu aucun succès. La plus célèbre fut celle de Baïf, lequel inventa, outre ses vers mesurés à la façon grecque et latine (Ce pe*tit Dieu* | cholere *archer* | léger *oiseau*...), des vers construits d'après le système syllabique et qu'on a surnommés baïfins. Je trouve aux vers baïfins comme un avant-goût des vers de M. Dumur, dans ceux-ci par exemple :

Muse, royne d'Elicon, fille de mémoire, ô déesse,
O des poètes l'appuy, favorise ma hardiesse.
Je veu donner aux François un vers de plus libre accordance,
Pour le joindre au luth sonné d'une moins contraincte cadence.

....

Je veu d'un nouveau sentier m'ouvrir l'honorable passage
Pour aller sur vostre mont m'ombroyer sous votre bocage,
Et ma soif désalterer vostre fonteine divine
Qui sourdit du mont cavé dessous la corne Pégasine...

Mais Baïf a piteusement échoué comme les autres. M. Dumur sera-t-il plus heureux que ses prédécesseurs? Tout en lui souhaitant le succès, je me hâte d'ajouter que ces tentatives ont cela de bon qu'elles témoignent d'une intelligence vigoureuse tendue vers l'inédit.

Un esprit rare et hardi, peu satisfait des formules vivantes, incliné vers tout ce qui germe; un critique érudit et un noble poète, suivi d'autant plus de jalousies qu'il a mieux dépassé le cercle étroit des coteries qu'il a traversées, mais que n'émeuvent ni les sarcasmes ni la haine des impuissants, M. *Anatole France* devait fatalement s'inquiéter de Louis Dumur et de ses tentatives. Il les a qualifiées d'intéressantes et a jugé ses vers harmonieux. Ce jugement d'un homme doublement compétent, au goût sûr et impeccable, suffirait à classer M. Louis Dumur parmi les plus scrupuleux poètes de ce temps-ci; mais aux éloges

mérités, j'ai le devoir — adversaire, puisque roman! — d'apporter les réserves les plus sévères. Ces poètes à côté desquels marche M. Dumur ne furent que des transitoires. Leur influence ne peut survivre — quel que soit leur talent personnel — à la mort de l'école symboliste, dont, à tort ou à raison, ils se réclamaient. Que vont devenir ces poètes en désarroi, licenciés par le chef dont ils suivaient l'heureuse Etoile? L'Avenir ne peut être à l'erreur symboliste, ni à l'erreur romantique. L'Avenir n'est pas non plus à ces autres rimailleurs stériles, où se perpétue l'agonie du Parnasse, si dégénérés, si avilis qu'ils n'ont plus de jouissance qu'à brouter les chardons de Mendès. La voix de Vérité a parlé haut par la bouche des muses romanes. En dehors d'Elles, il n'y a ni espérance, ni salut.

ERNEST RAYNAUD.

CANTILÈNE DES NEIGES D'ANTAN

Théophana, brebis rose de Brumissa,
Pasiphaé, Circé, qui naquit de Persa,
Galathée, Euridice, Amaryllis, Omphale
Enchaînant Heraclès de tresses triomphales,
L'incestueuse Phèdre, Alceste, Séméle,
Eriphile, Doris et la mutine Eglè,
Clio, Nisa, Pénélopè, l'épouse insigne,
Calliope et Léda, plus blanche que son cygne,
Péribée et la nymphe Erato, Nicéa,
Et la princesse aux bras neigeux, Nausicaa
Dont les royales mains lavaient en l'eau du fleuve
Le linge du palais, Pyro, la sombre veuve,
Naïs, fleur de l'Ida, Cassandre au rire amer,
Alcis, Rhéa, Téthys, joli lys de la mer,
Andromède, Phrynè, la plaideuse badine,
Eriphanis, Myrto, la jeune Tarentine,
Polymnie, Ilione, Electre, Alcinoè,
Théophano, Nyctis, Progné, Philonoè,
Timandra, Parthenope, Œnone, Iphigénie,
Et la grande Sappho qui puisait son génie
Dans les baisers d'Erinne, Ilia, Calypso
Pleurant sur son rocher l'infidèle vaisseau,
Atalante au pied vif, si légère à la course,
Et la nymphe Biblis qui fut changée en source,
Andromaque, Thébè, Néèra, Philonis,
Et Clymène et Myrrha, la mère d'Adonis,
Mèlissa, Niobè, la mère sacrilège,
La farouche Médée experte en sortilèges,
Et Sinope qui but aux lèvres d'Apollon,
Et celles-ci qu'on vit, dans le divin vallon,
Etreindre tes flancs nus, Muse de Mitylène,
Savantes aux baisers autant qu'aux cantilènes,
Myrtis de Béotie, Anytè, Praxilla,
Nossis et Corrina, Moero, Télésilla...
Hélène, et les sanglants combats qui vinrent d'elle,
Philomèle, qui fut muée en hirondelle,
Déjanire qu'aima le centaure Nessus,
Et celles qui baignaient leurs seins dans l'Ilissus
Et dont les noms légers vibraient comme des lyres...
Et vous, belles, et vous, ô blondes hétaïres,
Que l'amoureuse Attique encensait de ses vœux,
Et qui grisiez des chauds parfums de vos cheveux
Cent peuples implorant vos caresses ingrates,

Vous, Aspasie, ô vous que consultait Socrate
Sur des cas de morale, et vous, trop blonde Hymnis
Pour qui mourut d'amour la brune Parthénis,
Toi, blanche Mégara, si badine et si vive
Qui, dans tous les festins, découvrais aux convives
Les riches nudités de ton ventre poli,
Et vous, Démonassa, vierge au geste joli
Qui vainquites Chrysis au bel art des caresses,
Doris, Syrinx, et vous, Thaïs, aux belles tresses,
Bacchis de qui les yeux étaient d'onde et de ciel,
Glycère dont le nom avait le goût du miel,
Ananthe qui dansais, nue, aux sons de la lyre,
Myrrhine dont la chair fleurait l'ambre et la myrrhe,
Toi, Laïs, qui montrais aux promeneurs du Pnyx
Tes jambes de Carare et ta gorge d'onyx,
Cléïs que Phidias jugea digne du socle,
Et vous, Théoria, maîtresse de Sophocle,
Vous, volage Herpyllis, qu'Aristote enchaîna,
Et vous, Agathoclée, et vous, Ganathœna,
Vous, svelte Danaë qui traîniez sur les dalles,
Avec tant de langueur, l'argent de vos sandales,
Toi, Musarie, et vous, Rhodope, Philinna,
Vous, Lyra, Pannychis, Clinias, Hippona,
Vous, beaux noms d'or, orgueil des impudiques joûtes,
O vous, belles d'alors, ô belles, ô vous toutes,
Joyeux sons, oubliés de nos barbares voix,
O belles, n'êtes-vous les neiges d'autrefois ?...
Plus encor que vos corps vos noms sont en poussières,
Ils feraient ricaner nos époques grossières !...
Sonores comme l'or et plus doux que le miel,
Ils ne chanteront plus, vos beaux noms, sous le ciel...
O vous, faste défunt de l'antique Hellénie,
Sappho, Phryné, Bacchis, Glycère, Iphigénie,
Si les morts ont des pleurs, pleurez en vos tombeaux :
— Vos filles ont troqué vos noms pour de plus beaux,
Et les poètes, las des immuables thèmes,
Sanctifieront bientôt ces modernes baptêmes !...
Ils vous célébreront, nymphes des temps nouveaux,
Vierges aux cheveux roux, troupeau de jeunes veaux !...
Vos noms étoileront leur strophe adamantine,
O vous, Zozo, Nana, la Goulue et Titine !...
Et, demain, nous verrons un Virgile — de goût —
Dont tu seras l'Amaryllis, Grille-d'Egout !...

Septembre 1890.

G.-ALBERT AURIER.

CONTROVERSE SENTIMENTALE

Quand il était encore un vivant, les hommes l'appelaient le poète de l'amour et de la douleur. Un jour d'été, celle qu'il aimait était morte, et depuis qu'avec elle on avait scellé dans la tombe la joie, la lumière et la beauté, il faisait retentir parmi les peuples ses chansons luxurieuses et désespérées. Maintenant, à son tour, il était mort; et tandis que, là-haut, les prêtres de la cité sacrifiaient à sa mémoire de palpitantes tourterelles, il paraissait, dépouillé de tout mensonge, devant les Juges des âmes.

*
* *

L'HOMME

Me voici, ô Vénérables, pareil à un arbre d'automme, quand les feuilles envolées ne voilent plus aux regards les secrètes blessures de l'écorce.

LES JUGES DES AMES

Cesse de parler par métaphores; abandonne ces derniers haillons de la pensée terrestre et ne t'imagine point que d'harmonieuses phrases puissent abuser nos oreilles incorruptibles : la fable d'Orphée n'est qu'une fable inventée pour le plaisir vaniteux de tes semblables. Celle que tu pleurais si bruyamment, tu sais bien que tu ne l'aimas jamais et même que tu l'as tuée.

L'HOMME

Je l'avoue. Mais ce fut justice.

L'après-midi, ce jour-là, était si chaude que les cigales lasses se taisaient; seules, les gouttes d'eau tombant une à une dans la vasque de la cour rhythmaient le silence, et, selon leur chute, mes strophes se scandaient, lumineuses et souveraines. Furtive, elle s'approcha de moi; ses baisers dévoraient mes lèvres et elle me provoquait à l'amour. Je l'emportai brutalement — la brutalité lui plaisait — vers la chambre bien close ; et sur la neige des toiles précieuses, nos corps se

mêlaient ainsi que le voulut le caprice cruel des dieux.

LES JUGES DES AMES

Eh ! les dieux n'auraient point de caprices. Mais la honte bien naturelle d'être vous-mêmes vous porte à faire de vos misères et de vos folies des fantômes magnifiques et supérieurs et à nommer divines toutes vos faiblesses.

L'HOMME

Soit ; je ne parlerai plus des dieux. Nos corps se mêlaient : par le jeu savant des baisers et des paroles sans suite ni signification, j'essayais de faire oublier à la femme défaillante la grossièreté des caresses. Personne n'aurait nié, à nous voir, que l'amour fût, ainsi qu'ils disent depuis les siècles, la plus enivrante des passions. Et j'entrouvrais les yeux pour admirer, comme souvent, la figure de mon amante, si belle alors et qui semblait parfois presque endormie dans la volupté. Sa tête se renversait au bord du lit ravagé ; son bras droit pendait à demi, et tout à coup, à cette minute que je croyais pour elle surhumaine et hors de la terre, j'ai vu que de sa main brusquement ramenée elle prenait avec art une mouche, entendez-vous ! une mouche qui se promenait insoucieuse dans une tache de soleil, sur les plaines blanches des draps éclatants et que depuis longtemps, je l'ai compris, elle guettait. Pour avoir, de ce seul geste, détruit tout le rêve que je créais autour d'elle et pour sa joie à elle, j'ai tué la femelle maudite, je l'ai tuée et ce fut justice.

LES JUGES DES AMES

Ne t'irrite pas. Le calme sied aux morts. Et puis, toi-même, étais-tu sans reproche et sa distraction fut-elle plus coupable que ton mensonge ?

L'HOMME

Plus coupable mille fois ! cette femme était belle et j'ai cru qu'elle m'aimait.

LES JUGES DES AMES

Illusion de fat.

L'HOMME

Naïveté d'âme ingénue. Je pensais être seul parmi les hommes à connaître la vanité de l'amour et des autres joies. Quand la belle vierge vint vers moi, les lèvres fleuries de baisers, je lui fus reconnaissant du bonheur qu'elle feignait de m'apporter, et je m'appliquai à représenter selon les règles usuelles le drame des cœurs bien épris. Pourquoi, de son côté, fut-elle moins attentive au rôle qu'elle s'était attribué, sans que je lui en eusse fait la moindre prière ? Son action fut deshonnête, criminelle ; j'ai confiance que vous ne me montrerez point de rigueur.

LES JUGES DES AMES

Certes, ta bonne foi fut surprise. Cependant, n'es-tu pas digne de punition pour avoir, ensuite, par ta feinte douleur et par l'évocation de joies que tu savais décevantes, perpétué sur la terre le vieux leurre de l'amour ?

L'HOMME

Qui sait? Il suffirait pour m'absoudre que la puissance de mes chansons pût, un jour, faire croire en toute certitude à sa réalité : alors les dieux existeraient vraiment et leur souvenir, sans doute, serait bienveillant à celui qui les tira des ténèbres et du chaos.

LES JUGES DES AMES

La mort ne t'a pas guéri des chimères : mais comme, à tout prendre, tu n'as pas péché, tu peux t'endormir avec les justes, en attendant cette aube de gloire qui ne resplendira peut-être jamais.

***

L'homme, libéré de la vie, connut désormais le sommeil sans rêves.

PIERRE QUILLARD.

MADRIGAL

Ne vous souvient-il pas d'une existence exquise,
Au temps joli qui vit fleurir la Pompadour?
Lors, on vous saluait en soupirant : « Marquise! »
On m'honorait comme un très digne abbé de cour.

Vous me laissiez parfois, quand languissait le jour,
Vous prêcher, tout confit en l'onction requise,
Quelque homélie assez incandescente pour
Mettre la mer à sec et fondre la banquise.

Quand la mort nous plongea dans le Royaume noir,
Nous reprîmes si bien nos jeux, que, pour ce monde,
Pluto scandalisé nous fit repasser l'onde.

Désormais votre abbé, Marquise, attend le soir
Où, brûlant des beaux feux de naguère, il vous dise
Un madrigal au vieux parfum de mignardise.

SUPERBIA

Au seuil du Parc gemmé d'aurore printanière
Où, témoignage du Passé, gît la statue
D'un blême Éros tombé de hautaine manière,
La chanson qui riait dans nos rêves s'est tue.

Dès lors, plus savamment que l'ardente lanière
Qui, dans le poing crispé du bourreau, s'évertue
A n'accorder jamais la blessure dernière,
Chaque heure aux mains du Temps sur nous s'est abattue.

Nostalgiques bannis du pays des Chimères,
Mais revenus des soirs de rire ou d'élégie,
Nous détournons les yeux des fêtes éphémères,

Et notre solitaire exil se réfugie
Dans un palais brûlant d'une tragique flamme :
L'orgueil des souvenirs qui nous dévorent l'âme.

ÉDOUARD DUBUS.

POEMES D'AUTOMNE

Wann wild es Ruhe im Haus?
R. WAGNER (Tristan)

I

RAPPELS NOCTURNES

Comme une larme aiguë, une larme de l'infini, la Lune tombe, tombe du ciel, lente, indiscontinuement. Le rayon de sang pâle qu'elle pleure dans le fleuve, entre les hauts feuillages d'ombre des mystérieuses rives, s'éteindra pour renaître ainsi que toutes choses terrestres.

Douleur sans fin des Cieux... Oh! quelle douleur, quelle douleur pleurez-vous, hauts Inconnus, par vos si belles larmes errantes? Il me semble, en des nuits, me souvenir de ces douleurs-là qui auraient été miennes, elles par où je sens que j'ai fait autrefois partie d'une enfance si grande!

Et voici que de Vênus aussi se reflète sur l'eau la mouillure voilée et vacillante d'une larme, sœur des humbles miennes. Je sens mon cœur gonflé par la fuyante espérance de retrouver les souvenirs perdus. O mes Patries, mes belles Patries! me laisserez-vous traîner encore longtemps, misérable, sur les chemins obscurs des souvenirs!...

II

LE POÈME DES VENTS

— Ecoute? Je vais te narrer l'histoire d'un preux chevalier qui...

— Non, laisse-moi... Ne veuille point que j'écoute : j'aime mieux regarder les arbres qui s'agitent au vent accouru des tempêtes lointaines...

— Ecoute? et tu sauras l'histoire des amours de la blonde Astine et...

— Non, je t'en prie : je préfère ouïr le chutement du vent qui blanchit les feuilles des bouleaux et anime les cimes rondes et somptueuses des hêtres...

— Oh écoute! Je te remémorerai ce que ton âme a souffert dans l'isolement des tendresses, et les larmes voluptueuses que...

— Oh non, je t'en supplie! Il me plaît davantage que mes yeux errent aux puissants balancements des

chênes ancêtres, et que mon âme s'épeure parmi les chevelures soudainement bouleversées des larges et fragiles acacias...

— O toi, qui veux tressaillir, écoute le beau poème surhumain de l'Inconnu, le sublime poème où...

— Oh par pitié, tais-toi! et me permets de me perdre dans l'infini des vivantes feuillées frissonnantes des vies du temps, éveillées au souvenir des ouragans éloignés...

— Mais ces choses que tu dis, que tu veux, ne sont-elles pas des poèmes?

— Peut-être ; je ne sais pas... Je veux ignorer si la forêt est poème et le vent aède. Laisse-moi, me croyant seul, loin des poèmes conscients, me baigner dans les nuances innombrables de la forêt tremblante, de la forêt... de la forêt.....

III

ANGOISSE SUPRÊME

J'implore l'oubli! J'implore l'oubli!

O Eveils du vent dans les feuillées, ne me rappelez rien! O Mer, ne bruissez pas des souvenirs angoissants! O Vous, aromes, ne suscitez pas les spectres vagues et inquiétants de mes Passés! Lune jaune-soufre au ciel gris-bleu, que votre morne et immobile silence, brouillé d'autrefois, ne me parle pas!

J'implore l'oubli! Oh! si j'allais resavoir le passé!

En arrière, le gouffre noir s'emplit d'un clapotement d'anciennes larmes qui mentent: Oh! Si leur source avait été mes yeux!

J'implore l'oubli! Oh! Il me semble en mon cœur la secousse d'anciens sanglots...

Une longue route assoiffée, peut-être, j'aurais marché, râlant, les pieds saignants, la tête en fièvre, le cœur en feu, sous le fouet des inexpiables désirs, et je verrais se dérouler au loin des avant cette route blanche à l'ardeur du ciel embrasé, cette route des avant présage des ensuite, peut-être...

Oh! j'implore l'oubli! j'implore l'oubli! Exorable Seigneur, écartez de moi le fiel du Savoir, laissez mes lèvres s'approcher au moins des fadeurs du doute!...

Ploumanach, octobre 1891.

ADRIEN REMACLE.

LA TÊTE BRANLANTE

I

Le vieil homme s'efforça de regarder ses souliers cirés, et les plis que formait, aux genoux, son pantalon clair trop longtemps laissé dans l'armoire. Il réunit les mollets, se tint moins courbe, son gilet bien tiré, une chiquenaude à sa cravate folle, et dit tout haut :

— « Je crois que je suis prêt à recevoir nos soldats français. »

Sa blanche tête tremblante remua plus rapidement que de coutume, avec une sorte de joie. Il zézayait, disait : « Ze crois, ze veux », comme si, à cause de l'agitation de sa tête, il n'avait plus le temps de toucher aux mots que du bout de la langue, de l'extrême pointe.

— « Ne vas-tu pas à la pêche ? » lui dit sa femme.

— « Je veux être là quand ils arriveront. »

— « Tu seras de retour ! »

— « Oh ! si je les manquais ! »

Il ne voulait pas les manquer. Ecartant sans cesse les battants de la fenêtre qui n'était jamais assez ouverte, il tentait de fixer sur la grande route le point le plus rapproché de l'horizon. Il eût dit aux maisons mal alignées :

— « Otez-vous : vous me gênez. »

Sa tête faisait le geste du tic-tac des pendules. Elle étonnait d'abord par cette mobilité continue. Volontiers on l'aurait calmée, en posant le bout du doigt, par amusement, sur le front. Puis, à la longue, si elle n'inspirait aucune pitié, elle agaçait. Elle était à briser d'un coup de poing violent.

Le vieil homme inoffensif souriait au régiment attendu. Parfois il répétait à sa femme :

— « Nous logerons sans doute une dizaine de soldats. Prépare une soupe à la crème paur vingt. Ils mangeront bien double. »

— « Mais, répondait sa femme prudente, j'ai un reste de haricots. »

— « Je te dis de leur préparer une soupe à la crème pour vingt, et tu leur prêteras nos cuillers de ruolz, tu m'entends, non celles d'étain. »

Il avait encore eu la prévenance de disposer toutes ses lignes contre le mur. Le crin renouvelé, l'hameçon neuf, elles attendaient les amateurs, auxquels il n'aurait plus qu'à indiquer les bons endroits.

II

On ne lui donna pas de soldats. Parce qu'il pêchait les plus gros poissons du pays, il attribua cette offense à la jalousie du maire, pêcheur également passionné. A dire vrai, celui-ci, d'une charité délicate, l'avait noté comme infirme à tête peu solide.

Le vieil homme erra, désolé, parmi la troupe. La timidité seule l'empêchait de faire des invitations hospitalières. On suivait avec curiosité sa tête obstinément négative. Il les aimait, ces soldats, non comme guerriers, mais comme pauvres gens, et, devant les marmites où cuisait leur soupe, il semblait dire, par ses multiples et vifs tête-à-droite, tête-à-gauche :

— « C'est pas ça, c'est pas ça, c'est pas ça. »

Il écouta la musique, s'emplit le cœur de nobles sentiments pour jusqu'à sa mort, et revint à la maison.

Comme il passait près de son jardin, il aperçut deux soldats en train d'y laver leur linge. Ils avaient dû, pour arriver jusqu'au ruisseau, trouer la palissade, se glisser entre deux échalas disjoints. En outre, ils s'étaient rempli les poches de pom-

mes tombées et de pommes qui allaient tomber.

— « A la bonne heure, se dit le vieil homme : ceux-là sont gentils de venir chez moi ! »

Il ouvrit la barrière et s'avança à petits pas, comme quelqu'un qui porte un bol de lait.

L'un des soldats dressa la tête et dit :

— « Vesse ! un vieux ! Il n'a pas l'air content. Quoi ? Quest-ce qu'il dit ? entends-tu, toi ? »

— « Non », dit l'autre.

Ils écoutèrent, indécis. Le vent ne leur apportait aucun son. En effet, le vieil homme ne parlait pas. Il continuait de s'attendrir, et, marchant doucement vers eux, pensait :

— « Bien ! mes enfants ! Tout ce qui est ici vous appartient. Vous serez surpris, quand je vous prouverai, filet en main, qu'il y a dans ce ruisseau, au pied de ce grand saule âgé de six ans à peine, des brochets comme ma cuisse. Je les y ai mis moi-même. Nous en ferons cuire un. Mais laissez donc votre linge, ma femme vous lavera ça ! »

Ainsi pensait le vieil homme, mais sa tête oscillante le trahissait, effarouchait, et les soldats, déjà inquiets, sachant à fond leur civil, comprirent :

— « Allez-y, mes gaillards, ne vous gênez pas, je vous pince, attendez un peu ! »

— « Il approche toujours, dit l'un d'eux. M'est avis que ça va se gâter. »

— « Il portera plainte, dit l'autre, on lui a crevé sa clôture. Le colonel ne badine pas, c'est de filer. »

— « Bon, bon, vieux ! assez dodeliné, tu ne nous fais pas peur, on s'en va. »

Brusquement, ils ramassèrent leur linge mouillé et se sauvèrent, avec des bousculades, en maraudeurs.

— « As-tu le savon ? » dit l'un.

L'autre répondit :

— « Non ! »

s'arrêta un instant, près de retourner, et, comme le vieux arrivait au ruisseau, repartit avec un :

— « Flûte pour le savon ! il n'est pas matriculé ! »

Ils se précipitèrent hors du jardin.

— « Qu'est-ce qu'ils ont donc ? » se demanda le vieil homme.

Le branle de sa tête s'accéléra. Il tendit les bras et cela parut encore une menace, voulut courir, rappeler les deux soldats.

Mais de sa bouche, comme un grain s'échapperait d'un van à l'allure immodérée, un pauvre petit cri tomba, sans force, tout au bord de ses lèvres.

JULES RENARD.

PROSES DE DÉCOR

LE FESTIN DES BARBARES

Les Barbares mangent et s'enivrent. On les voit chaque nuit, sur les hautes terrasses des palais et des temples dominant la Ville conquise, festoyer bruyamment aux flambeaux et se gorger de viandes et de vins. Ceux qui les approchent les trouvent couchés sur les lits consulaires, vautrés demi-nus parmi les draperies impériales et parés obscènement de joyaux volés. Sur la tête, ils portent les couronnes d'or et de gemmes enlevées aux statues des Dieux ; aux poignets et aux doigts, ils se mettent des bracelets et des bagues faits de l'or et des pierreries dont ils dépouillèrent les tombeaux; sur la poitrine, ils ont les colliers précieux arrachés aux femmes le jour du massacre et du pillage. Leurs faces hideuses de Barbares sont peintes ; leurs corps de Barbares sont tatoués d'images érotiques. Quelques-uns, dédaignant les saillons et les peaux de bêtes, se drapent, superbes, dans des laticlaves et des robes sacerdotales que froissent leurs armures de Barbares, leurs armes de Barbares. Ils boivent dans les vases sacrés et les souillent de crachats ; ils mangent de la viande ignoble dans la vaisselle d'or du Saint-Collège. Ils se font servir et contenter la chair par des troupeaux de serfs agenouillés et de belles filles nues, — qu'ils violent avec d'immondes paroles. Lorsqu'ils sont ivres et repus, ils commandent à quelque gypsie égaré vers leurs bastilles de chanter les chansons grossières de leur pays; ils lui donnent dérisoirement les entrailles des animaux impurs, pour y chercher les Lignes Augurales des Destins, et le jettent pieds et mains coupés dans les fossés de la citadelle. Parfois, tandis qu'on

brûle devant eux l'encens des cassolettes, c'est leur plaisir d'éventrer les femmes prisonnières ou de torturer les esclaves pour se faire livrer de fabuleux trésors enfouis. Parfois encore, ils descendent en cohue vers la Ville et saccagent les maisons patriciennes et se réjouissent aux cris des agonisants et à la lueur des incendies, et dansent, en frappant leurs armes de Barbares, des danses lubriques et guerrières.

Mais quand la plupart sont las et dorment, dans la fraîcheur nocturne, un sommeil de brutes assouvies, — vautrés demi-nus sur les lits consulaires et les draperies impériales et parés obscènement de tous les joyaux volés — on en voit aussi qui s'accoudent aux créneaux, le front lourd, et des hautes terrasses des palais et des temples, longuement, tristement, regardent au dehors, vers la plaine, — comme s'ils regardaient vers l'avenir menaçant de colère et de proches représailles.

Là-bas, par delà l'ombre de la Ville, assoupie dans sa lâcheté complice — et tellement tombée, par l'amour de son négoce, qu'elle ne s'inquiète même plus de ses Maîtres légitimes, — là-bas, c'est le camp des Croisés, — là-bas guette la foule implacable et vengeresse de l'armée assiégeante. — Aussi loin qu'on peut découvrir s'étend une seconde ville, enserrant la Cité prostituée, une ville immense dont les feux s'espacent dans la nuit et la campagne, s'essaiment après les rivières et les bourgs, et garnissent jusqu'aux collines de l'horizon. — Et les Barbares écoutent, anxieux, dans le silence de l'heure, le hennissement des cavales et les cris de veille, de graves chants de psaumes apportés par le vent, et se demandent combien ils se sont levés d'hommes pour la tuerie ?

Depuis que de méchants moines prêchèrent la lutte exterminatrice, des multitudes accoururent-telles de mouvantes forêts de piques— dans la clameur des trompettes et le roulement des machines

de guerre. Il vint des patrices vêtus d'or avec les légions prétoriennes et des cavaleries d'estradiots et d'argyraspides. Il vint des phalanges de lansquenets et de reitres, des cohortes étranges sous le haubergeon et le pavois, parmi des oriflammes et des icones byzantines. Il vint des troupes de paysans, conduits par leurs prêtres, armés des corsesques et des framées qu'il forgèrent des socs de leurs charrues; de pauvres gens parlant des langues ignorées, qui combattent avec des épieux comme pour abattre les loups et ne se font reconnaître qu'à la croix rouge cousue sur leur tunique. Chaque jour il en arrive encore et par milliers, des plus lointains pays. — Et chaque jour de même les attaques se rapprochent. Hier ils ont pris et rasé les faubourgs. Demain ils prendront la Ville et la Citadelle. Malgré la poix et l'huile bouillante et les catapultes des remparts la ruée furieuse des assaillants bat les portes, qu'elle défonce à coups de bélier. Les pierres de ses balistes insultent les murs et font brèche dans les donjons. Les Barbares, qui essayèrent tant de sorties pour brûler les tours roulantes et détruire les machines du siège, comprennent maintenant qu'ils n'échapperont plus. Et voici qu'à l'aube du carnage, ils se rappellent les grands chevaliers de fer apparus jadis devant leurs fossés, si beaux dans la lumière frémissante aigrettant, — le vermeil de leurs écus et l'acier de leur morions ! — Ils se rappellent les varlets, blasonnés de gueules, l'escorte des Barons et des Leudes dont les blancs plumails ondoyaient sur les cimiers des casques; puis les hérauts, sur des palefrois caparaçonnés d'or, qui sonnèrent l'olifant et s'approchèrent en pompeuse ambassade, sous les bannières de trève, pour réclamer le patrimoine de leurs suzerains. Et cependant que des hautes terrasses des palais et des temples, ils regardent, les Barbares, si tristement, là-bas, le camp des Croisés — l'immensité de la ville ennemie ènserrant leur ville réduite, la foule implacable

et vengeresse de l'armée assiégeante qui déjà s'agite dans la plaine et reprend les armes, — ils se surprennent à répéter les paroles prophétiques d'alors, les paroles des grands chevaliers de fer, et le défi de leur bravoure et de leur jeunesse, — qui entraîna la multitude à l'égorgement des derniers mercenaires, et tout à l'heure encore planera sur la citée dévastée, dans l'ironique splendeur de leur dernier soleil :

— Nous sommes les Dieux en exil et les Rois sans royaumes; nous sommes les Despotes errants et les Pèlerins de la Foi; nous sommes les Princes du Saint-Empire que vous avez dépossédés! — Nous sommes ceux que vous croyez toujours des enfants, le cœur faible comme leurs pères, et qui se dressent et veulent vous chasser de leur territoire !

Gardez-vous bien, les mauvais Béotarques et les pillards de Delphes; car nous avons de bonnes épées et des compagnons fidèles! Avec nous marche tout le peuple des croyants. Il approche derrière le Labarum du Christ, sous la bénédiction des cardinaux et des archimandrites. Et quand il aura prié les saints et Madame la Vierge et que l'appel des clairons aura sonné sept fois dans le matin violet, il surgira la guisarme au poing, en des hourrahs de victoire, sur les remparts écroulés de vos bastilles maudites!

Et vos corps décapités et sanglants, vos corps hideux de Barbares, vos corps tatoués d'images lubriques, il les fera piétiner par nos chevaux, il les traînera, déchiquetés par nos chiens sur les dalles et les mosaïques de la Ville sainte, sur le pavé reconquis de la Voie Triomphale, — tandis que nos cortèges de pourpre monteront l'Acropole!...

Charles Merki.

TABLETTES

LE COLLOQUE SILENCIEUX

A Adolphe Retté.

Mon Ame est une fleur singulière et sauvage que l'ami ni la femme ne purent convertir au climat général ; sa vertu d'indomptabilité tant est souveraine que les tentateurs de la convaincre s'en reviennent rayés comme verre. Les brèves fois qu'un gré de trêve la descend de sa roche farouche, l'Incurable se recroqueville et se fane au commerce explosible des Hommes, instinctivement ses pétales de sensitive serrent l'argenterie de ses pistils, — et je passe pour dérisoire ou fol.

La Phrase Humaine m'épouvante.

Le geste me semblant la carcasse suffisante de la pensée, j'aimerais vivre parmi ceux qui parlent seulement du geste, et mon désir serait aussi de les entendre, les yeux clos.

Combien divin deux Sages prochement assis qui, lèvres agrafées, laisseraient leurs Ames échanger des idées exotiques : perles vendangées dans les vagues du profond mystère, oiseaux rares cueillis sur les îles hautaines du rêve !

Car sa Parole trahit l'homme, oblique d'origine, dont l'hypocrisie frugale est lettre copieuse pour mes regards infinissables de Voyant. Le verbe m'arrive comme un solide serpent bleu, jaune, vert, rouge, noir, selon la caverne qui le prononce, et ce reptile je l'entends, je le sens, je le vois, j'en perçois la saveur et le volume ; à telles enseignes qu'une fréquente envie d'irritée révolte m'envahit, nonobstant le pratique savoir-vivre; alors il me faut crucifier mon ire puérile sur ma clémence légendaire pour ne pas, sautant au col de la Parole, stranguler le serpent révélateur.

Néanmoins je souffre la Parole des autres lorsque, négligé dans mon coin curieux, elle rampe vers le voisin, la masse, la foule ; en ce cas je la presque tolère et lui prête à la longue une couleur de dimanche, une

peau de plaisance, un son d'aubaine, un goût puis un parfum prisables de fruit défendu.

Cette extrême sensibilité fit de mon Âme une orpheline qui longtemps pleurera ses Illusions assassinées dans la forêt des Expériences, une orpheline dont la patrie chère est la Solitude : domaine vaste, ainsi que la Charité, commençant où ne sont pas les Hommes, cessant où je ne suis plus seul, et qui se manifeste sur la montagne, sur la mer, dans la plaine, hanté par les Choses miraculeuses dont j'aime la seule éloquence, les Choses qui se taisent pour mieux exprimer.

Aussi, fuyant l'exil de Tout-le-monde, volontiers je retourne en la patrie d'élection : quotidienne promenade..

D'habitude l'errant est solitaire, mais ce soir je me sentis moins léger, comme d'une présence invisible à mon bras appuyée.

J'avais une Compagne présumable et je reconnus dans une certaine mesure, malgré ses facettes nombreuses, telle Revenante de mon propre Mémorial, indiquant ensemble la Complice de ma jeunesse arlequine et les diverses bateleuses de ma nudité, — c'est-à-dire cette synthèse : la Femme.

Seul à deux, parmi la Nature de laquelle essorait une vie réparable, nourricière, consolatrice, notre pensée s'arrêta mêmement sur ces tombes vivantes, les Choses.....

Or je parus dire à ma Compagne prismatique :

Songe à l'Exil
qui dort
son vierge sort
en ces tombes d'avril.

Ce halo qui transfume
de chacune
et nous parfume
est son désir
de ne gésir
plus
jamais plus
sous la borne importune.

O rêve
— cause
de notre heure brève —
rêve
de la Chose !

Phénomènes ou fruits
sont adamantines sueurs
de ses nuits
sans lueurs.
Nous vivons de cet effort
d'un Mort
vers la Vie
qu'il envie ;
les Hommes
nous sommes
les chacals fervents
des cadavres vivants
dont sourd l'essentielle expression lointaine :
épis ou bien fontaine.

Mais
si jamais
le vœu prisonnier
parvenait au seuil printanier,
si jamais
la forme avare
émancipait son lazare,
la sève sans l'écorce
ou l'élixir hors la bouteille
nous crèverait de sa force
comme un clairon la proche oreille.

Alors, de par sa vie,
nous serions en la mort
comme, de par sa mort,
nous fûmes en la vie.

Car l'Isis captive
est une Idée
bridée
qui néantirait notre chétive
inanité
par l'essence de sa nudité
pensive
ou sous les fiers sabots de sa primitive
beauté.

* *

De même,
O Vierge de Candeur,
O Vierge que l'on aime,
nous vivons pour les ors de ta pudeur
enfouis dans le missel de ta fraîche âme
et vivons par ces ors dont le rayon fragile
est une oriflamme
précieuse ainsi qu'une odeur
d'évangile.

Nous chérissons la Vierge en friche
aux regards ailés
de mélopée,
au désir riche
comme un jeune champ de premiers blés,
au verbe semblable à l'épée
d'une juste épopée.

Oui, l'on aime l'espoir
émané de la vierge enfantine :
larve de femme, vif cadavre à la peau d'aubépine ;
et cet espoir
nous montre heureux dans son miroir.

Cette vigile de la Femme
est la vie de notre âme,
nous chantons les joies de Son silence
et Sa naïve somnolence
met sur nos lèvres la rieuse opulence.

Car ce n'est pas encore vérité
la femme qui sommeille,
mais le miel sans le dard irrité
de l'abeille.

L'aube hélas passe,
vient le vêpre hargneux où le joujou
nous casse ;
aussi la richesse de nos lèvres passe
et son bijou
s'exile sur le fleuve hagard
de notre regard.

Vagissant, telle un corbeau,
de son joli mystère en marbre de colombe,
l'exquise créature
apporta la torture,
la Femme étant sur l'horizon
l'inéluctable et seule trahison ;
vers la tombe
on entreprend dès lors la grise marche du lambeau.

Au détour d'un olivier ma Compagne s'enfuit, me jetant dans l'oreille l'aigre brasier d'un rire inextinguible.

(*Domaine de Pierrefeu, avril*)

SAINT-POL-ROUX.

CONTES D'AU-DELA

A LA DÉRIVE

Lucy, gardant en main la coupe de champagne où elle venait de mouiller ses lèvres rieuses, approuva vivement la proposition de Raymond Dutal.

— « Oh oui, dit-elle, tournant la tête vers le manteau pers des eaux silencieuses, plissé seulement par le sillage lumineux des canots s'enfuyant, embarquons tout de suite, d'autant qu'on respire atrocement mal ici, avec cette chaleur étouffante. »

Sur les tables desservies du restaurant, les lampes associaient à la blancheur moite des nappes leur tonalité chaude, orangée, qui se rehaussait d'or blond, de mauve ou de carmin, dans les verres mi-pleins demeurés là, avivaient de flambées luisantes la panse verdâtre des bouteilles. Tamisées de bistre, diffuses, plus épandues, toutes ces lumières tendaient à se confondre et se perdaient en une clarté imprécise qui vernissait les feuillages immobiles et luisants des marronniers. Des groupes se distinguaient où braisillait le rouge vif des cigares. A la pointe de l'île, un pont se devinait, indiqué seulement par une voûte d'ombre.

Un brouhaha de conversations tumultueuses bourdonnait confusément, parfois déchiré de rires féminins aigus, sonnant avec le timbre d'un cristal qui se brise.

De la rivière brune monte comme un appel murmurant et plaintif qui coule le long du bord en un ruissellement continu. Confuses, multiples, presque insaisissables, des voix rayent le silence ouaté de brouillard; voix fraîches, au ton sourd,

voix mouillées de clapotis scintillants près des talus de cendre, près des roseaux, qui bruissent et résistent, dans une constante vibration, harmonieux, sonores, aux empressés assauts du courant; voix fantômatiques des brises molles, des brises tièdes,imprégnées des odorants secrets que leur confièrent les frissonnantes corolles épanouies, des brises sous lesquelles ondulent les feuillées de la berge, semblant un troupeau velouté de bêtes nerveuses et souples s'étirant.

Aux rives, c'est le jeu des fumées pâles, glissant lentement sur la terre. Des brumes claires s'effilochent comme de très vieilles écharpes, soyeuses et frêles. Leur voile opaque se déchire aux buissons, qu'ils décorent de fictives toisons neigeuses. Plus loin, elles reculent à l'infini la perspective réelle, masquant les meules violettes, les prés dépouillés et nus, les arbres, d'une vapeur laiteuse qui se poudrerize de blanc mat, aux rayons lunaires.

L'haleine embaumante des foins récemment coupés s'atténue au contact de cette obscure senteur, aux relents de marécage, mêlés du fade parfum des nymphéas et encore de l'odeur irritante des menthes sauvages, qui flotte sur l'eau, les soirs d'été.

Étendue à l'arrière de la yole, la jeune femme distinguait à peine le visage du rameur. Du reste, ils parlaient peu, subissant tous deux la mystérieuse poésie du lourd décor de ténèbres.

La fuite de la barque se perpétue, monotone, plaquant de rejaillissants éclairs métalliques sur le bitume de l'onde; et de menus globules d'argent accompagnent la plongée régulière des rames.

Souvent ils prolongeaient ainsi leur charmante errance nocturne entre les rives connues, heureux de cet isolement intime, que berçait le flot rêveur, complice muet des songeries amoureuses.

A coups rythmés, Dutal nageait sans fatigue, imprimant à la légère embarcation une allure égale.

Soudain, d'un mouvement brusque, Lucy pencha son buste en avant :

— « Raymond, Raymond, fit-elle, avec une expression d'intense terreur, ne rame plus... là... devant nous... un gouffre noir... arrête... »

Sa voix décelait une crainte atroce, la terreur vrillante d'un redoutable péril imminent.

Comme le jeune homme, se retournant, n'apercevait que les contours familiers vus tant de fois, il crut, devant cette apostrophe dont il ne comprenait pas la raison, à une plaisanterie, et se mit à rire.

— « Voyons, nous passons là tous les jours ; il n'y a rien de changé ! »

Il reprit les avirons.

Mais, avec un effrayant accent d'épouvante, un convulsif tremblement qui étranglait les mots dans sa gorge, haletante :

— « Oh.. je t'en prie !.. n'allons pas plus loin... je t'assure qu'il y a, tout près, des rochers... où nous allons... nous briser... »

Raymond, ne se doutant pas du poignant de cette émotion, ignorant qu'il est de ces états d'angoisse, sans cause extérieure, plus affreux peut-être que s'ils avaient leur source dans une réalité, tint cela pour une scène jouée, et, haussant les épaules, lança l'esquif en avant.

— « Tu es folle ! »

Etreinte alors d'une suppliciante oppression qui l'affolait, Lucy se précipita hors du bateau.

... La nuit était fort sombre : on ne retrouva le cadavre que le lendemain.

GASTON DANVILLE.

THÉATRE LIBRE

Un ramage de jovialités, aujourd'hui fossiles, emplit la salle à manger de la maison Vauquer. On est aux prises avec des mets récalcitrants; et le père Goriot, par vieille habitude de vermicellier soucieux de l'origine des farines, flaire son pain, quand mystérieusement Mme Vauquer l'appelle : lors les pensionnaires entrevoient passer derrière la porte vitrée une exquise personne, — sa maîtresse évidemment, car à qui fera-t-il croire que c'est là sa fille? Puis, entre Eugène de Rastignac, Goriot et ses deux filles (Anastasie de Restaud et Delphine de Nucingen), le roman se développe, Vautrin et Bianchon n'étant plus que des personnages épisodiques, la duchesse de Langeais, la vicomtesse de Beauséant et Mlle Taillefer étant absentes.

Dominé par son pathologique amour paternel, Goriot se laisse dépouiller; il déteste les maris de ses filles, puisque celles-ci se plaignent de leurs maris; et il est volontiers le complice de leurs amants : pourtant, économe, il trouve que le Maxime de Trailles d'Anastasie de Restaud est par trop un bourreau d'argent; il aime bien tenir la chandelle, mais pas la bougie; aussi adore-t-il le bon Eugène de Rastignac, l'amant de Delphine. De saignée en saignée, le voilà sans un sou : alors ses filles s'invectivent; Delphine reproche Maxime à Anastasie; Anastasie la censure du fait d'Eugène. Goriot n'a plus qu'à mourir, mais il ne s'y résigne qu'après tout un cinquième acte d'agonie, car il attend ses filles — qui ne viendront pas.

Au III, la question des rapports financiers des deux amants est bien résolue, sans rigorisme.

Au IV, Anastasie a fait endosser par son père le billet qui doit payer une différence de Maxime, et Delphine dit : « Elle est revenue pour l'endos ». A l'entr'acte, d'Axa rectifiait judicieusement : « Elle est revenue pour le dos ».

Cette pièce de M. Tabarant est une illustration, mais qui vaut mieux que celles dont les romans de Balzac s'étaient ponctués, de Bertall à M. Julien Le Blant, si, bien entendu, on excepte les H. D.

WILLY.

LES LIVRES (1)

Lassitudes, par Louis Dumur (Perrin et Cie). — Voir page 328.

Pierrot-Narcisse, par Albert Giraud (Lacomblez, Bruxelles). — L'auteur de *Pierrot Lunaire* est revenu à son héros favori : l'homme pâle le hante. Et puisque, comme il le dit lui-même, c'est son sort

D'avoir Pierrot jusqu'à la mort
A côté de lui, comme une ombre,

il nous donne, de par son destin et pour notre agrément, un nouvel avatar de ce caméléon prodigieux et inépuisable. La comédie de M. Albert Giraud est alerte, spirituelle, ingénieuse. La note n'en est peut-être pas très inédite ; nous avons déjà entendu, chez Banville et ailleurs, ce vers pétillant, sautillant, à rime éclaboussante, ces élégances trop artificielles, ces mousses de champagne : mais M. Giraud n'a point la prétention d'innover ; il se contente de jouer à son tour avec virtuosité d'un instrument charmant. Cela déjà suffirait à montrer le philosophe qu'est le poète de *Pierrot-Narcisse*. Il y a mieux : l'idée de son poème est d'une ravissante sagesse.

Ecoute : il est deux races
Vieilles comme l'azur et comme la clarté :
L'une éprise de force et de réalité,
Belle, luxuriante, héroïque, ravie
Par la banalité splendide de la vie,
Et cette race-là c'est celle des heureux !
L'autre est la race des rêveurs, des songe-creux,
Et de ceux qui, nés sous le signe de Saturne,
Ont un lever d'étoile en leur cœur taciturne !
C'est la race farouche et douce des railleurs
Qui traînent par le monde un désir d'être ailleurs,
Et que tue à jamais la chimérique envie
De vivre à pleine bouche et d'observer la vie,

---

(1) Aux prochaines livraisons : *Un Volontaire de 1892* (Jean Lombard); *Vitraux* (Laurent Tailhade); *L'Aube Russe* (Pouchkine, trad. par B. Tseytline et E. Jaubert); *Les Ventres* (Paul Pourot); *Thulé des Brumes* (Adolphe Retté); *Les Trains-éperons* (Paul Masson); « *Bonne-Dame* » (Edouard Estaunié); *Pour la Gloire* (Hippolyte Buffenoir); *Sanglots d'extase* (Michel Abadie); *Premiers Poèmes* (George Suzanne); *L'Elite* (Paul Radiot); *L'Action et le Rêve* (Georges Servières); *Apôtre* (Louis-Gastyne); *Autour du Mystère* (Gaston Dujarric); *A la bonne franquette* (Gabriel Vicaire); *Le Voyageur enchanté* (Nicolas Lieskoff, traduit par M. Victor Derély); et les livres annoncés déjà.

C'est la race de ceux dont les rêves blasés
Se meurent du regret d'être réalisés !
L'une est pleine de joie, et l'autre de rancune,
L'une vient du soleil, et l'autre de la lune ;
Et l'on fait mieux d'unir l'antilope au requin
Que les fils de Pierrot aux filles d'Arlequin !

Eliane, Cassandre, Arlequin et tous les autres personnages de la pièce sont de la première race ; Pierrot n'est pas fait pour eux, ils ne sont pas faits pour lui. Ce serait à désespérer de la vie, si, par une fortuite providence, Pierrot ne rencontrait pas son image dans une glace de Venise. Il reconnait là le frère intime qu'il peut, qu'il doit seul aimer. M. Maurice Barrès sera content.

L. Dr.

Chansons pour Elle, par Paul Verlaine (Vanier). — Des vers de mirliton par un poète de génie.

Tu bois, c'est hideux ! presque autant que moi.
Je bois, c'est honteux, presque plus que toi.

Telle est la dernière manière de l'auteur de *Sagesse*.

E. D.

Henry Pivert, par Fernand Clerget (L. Genonceaux). — Presque en même temps que les *Tourmentes*, un recueil de poésies non sans valeur, M. Clerget débute dans la prose par un roman à clés, « une fresque — déclare-t-il à Paul Verlaine dans sa dédicace — que vous connaissez bien, dont tout les personnages se sont gravés eux-mêmes sur les murs des temples vieillis dont ils sont les derniers pantins ». Or, il est indubitable que, malgré certaines qualités, ce livre est un mauvais début, le roman à clés, esthétiquement parlant, n'étant qu'une grosse erreur : l'écrivain, en effet, entre son désir de faire exact et la nécessité primordiale de créer des entités complètes, se trouve un peu dans la situation de l'âne de Buridan, d'où un grave préjudice pour l'œuvre. Je ne conteste point que *Charles Demailly* soit un livre très fort, même avec ses énormes défauts de composition, ses gibbosités monstrueuses du début — et peu-être à cause de cela ; mais je lui préfère *Madame Gervaisais*. D'ailleurs, pour m'en tenir à l'idée de l'œuvre : la gestation, l'évolution et l'impuissance du jeune décadent M. Pivert, placé dans le milieu que nous savons, les personnages manquent de relief, sans doute parce que l'auteur les explique trop, et la « fresque » apparait dans un reculement brouillardeux. — Aussi bien serait-il injuste de condamner M. Fernand Clerget sur cet ouvrage où il a entassé ses observations de jeunesse ; c'est plutôt un essai « avant le premier mot, avoue-t-il dans sa lettre dédicace, que je dirai sans doute un jour ».

A. V.

Lawn-Tennis, par Gabriel Mourey (Tresse et Stock). — Ne mireris, candide lector, si latiis uerbis utar ut res referam quae uel potius diuinae Sapphonis linguam postulent :

timeo enim ne apud typographum graecae litterae haud apte inueniantur. At saltem, cum uetera usurpem uocabula, Mercurium nostrum euoluentibus quaedam statim temporum subueni et imago quibus tenera feminarum labella nullis osculis interdicebantur et Pasiphaen urebat

. . . . *crudelis amor tauri*. . . . .

Non tamen ad prodigiosos cum bestiis concubitus qui reginis tantum reseruantur mentem nostram sollicitat eximiae fabulae scriptor. Quotidianum quidem, prope est ut dicam uulgarem, amandi morem in scenam tradit et uirilis amplexus odium quod ad commune lectum et mutua gaudia nonnullas impellit puellas. Non autem ut Paulus Alexis, stolidissimus ille uir qui nomine tantum egregiae eclogae virgilianam uenustatem participat, sic fabulae personas e prostibulorum et lenonum faece hausit Moureius, sed ex ingenua gente ortas inter urbanorum sermonum lepores et amoeni horti floridas umbras inducit ; unde fit ut minus intelligam cur hi tam faceti tam fero euentu lusus claudantur et amica nuptae et praegnantis amicae spiritum rabidis manibus obstringat : hilarius enim euadit Aloisiae Sigeae Tribadicon et nemo non fateatur necesse est nulli magis perspicuos fuisse secretissimos muliebris animi recessus quam Nicolao Choriero, quippe qui prudentissimus fuerit magistratus et quem ob id ipsum ne intimus quidem uel infimus inter amatorios furores et errores fugerit. Ille etiam qui apud recentiores haud dubie huiusmodi elegantiarum arbiter exstitit, non siuerit unquam libri sui limen ineptissima (nec mirum histrionali siquidem) epistola turpari.

P. Q.

Loth et ses Filles, par Paul Lacomblez (P. Lacomblez, Bruxelles). — « D'après la tradition arabe, l'une des filles de Loth s'appelait Radja, l'autre Zogar. — J'ai vainement interrogé M. Ledrain sur le sens allégorique de ces deux noms : Radja, Zogar. Comme je voulais faire un poème, tout simplement, sans prétention aucune à restitution plus ou moins exacte, j'ai passé outre, et j'ai essayé de suivre d'aussi près que possible l'interprétation courante de la Bible. » Ainsi parle l'auteur, qui, en effet, ne pèche point par hétérodoxie ; et c'est là, peut-être, son capital défaut, car les paraphrases du passage de Loth sont innombrables, et il semble qu'il ne soit plus permis de toucher à ce sujet que si, précisément, on en a une conception qui diffère de l'interprétation courante. M. Paul Lacomblez a d'ailleurs réussi ce qu'il voulait, et son poème a cette qualité assez rare aujourd'hui d'être bien composé. Toutefois, quelques vers vieillots et, par place, de véritables fléchissements. A signaler, scène II du troisième tableau, le chant alterné de Radja et de Zogar, par quoi l'auteur a heureusement exprimé le moment difficile de l'histoire de Loth.

A. V.

Une honnête Femme, par Armand Charpentier (Perrin et Cie). — Livre d'une réelle valeur, et, si l'on ne peut être de l'avis de l'auteur sur certains points de droit commun, il faut louer très fort cette étude fine, remplie de détails d'une banalité *voulue*, absolument exquise. L'*honnête femme* est, selon Armand Charpentier, la créature saine de corps et d'esprit obéissant à des instincts normaux sans trop se préoccuper des préjugés de milieux. Hélène aura donc des amants parce que son mari est un imbécile, et elle ne cessera pas d'être honnête dans le sens strict du mot; mais quel arc-en-ciel de nuances psychologiques fait rayonner l'auteur avant d'en arriver à fixer définitivement la figure de cette femme sur bleu pur!... Et que de revendications terribles! Droit à l'amour, et, naturellement, droit à l'erreur en amour, droit au choix de l'amant, et droit aussi à la multiplicité des amants! Cela finit par mener loin, tout en demeurant très logiquement déduit. Armand Charpentier dit: *thèse sociale*. Ne faudrait-il pas dire plutôt: bouleversement complet du monde? Et puis cette Hélène, qui est si jolie, si musicienne, si gracieuse et si dévouée, fera-t-elle excuser les autres *honnêtes femmes* laides, point sentimentales et diablement intéressées? Mais une femme laide, c'est, quoi qu'elle puisse faire, toujours une *malhonnête femme*, n'est-ce pas?...

***

Reliquaire, *Poésies*, par Arthur Rimbaud, préface de Rodolphe Darzens (L. Genonceaux). — Jean-Nicolas-Arthur Rimbaud est né à Charleville le 20 octobre 1854, et, dès l'âge le plus tendre, il se manifesta tel que le plus insupportable voyou. Son bref séjour à Paris fut en 1870-71. Il suivit Verlaine en Angleterre, puis en Belgique. Après le petit malentendu qui les sépara, Rimbaud courut le monde, fit les métiers les plus divers, soldat dans l'armée hollandaise, contrôleur, à Stockholm, du cirque Loisset, entrepreneur dans l'île de Chypre, etc. Il serait actuellement à Harar, cap. de Guardafui, en Afrique, où un ami de M. Vittorio Pica l'aurait vu, se livrant au commerce des peaux. — Il est probable que, méprisant tout ce qui n'est pas la jouissance brutale, l'aventure sauvage, la vie violente, ce poète, singulier entre tous, a renoncé à la poésie. Aucune des pièces authentiques du présent volume ne semble plus récente que 1873. Les vers de son extrême jeunesse sont faibles, mais dès l'âge de dix-sept ans Rimbaud avait conquis l'originalité, et son œuvre demeurera, tout au moins à titre de phénomène. Sa parenté d'esprit avec Corbière et Laforgue est évidente, et la priorité du vers nouveau, libre et désarticulé à l'excès, lui appartient. Il est souvent obscur et plus que bizarre. De sincérité nulle, caractère de femme, de fille, nativement méchant et même féroce, Rimbaud a cette sorte de talent qui intéresse sans plaire. Il y a dans le volume plusieurs pièces qui donnent un peu l'impression de beauté que l'on pourrait ressentir devant un crapaud congrûment pustuleux, une belle syphilis

ou le Château Rouge à onze heures du soir. Les *Pauvres à l'église*, les *Premières Communions* sont d'une qualité peu commune d'infamie et de blasphème. Les *Assis* et le *Bateau ivre*, voilà l'excellent Rimbaud, et je ne déteste ni *Oraison du soir* ni les *Chercheuses de poux*. — J'attends de quelqu'un qui sympathise plus que moi avec ce précoce énergumène une étude, et de son esthétique, et de sa psychologie. La *Préface* ne donne rien de tel ; on peut même dire que, hormis quelques renseignements précis noyés dans 28 pages de la prose la plus pitoyable, la plus lâchée et la plus ennuyeuse, elle ne donne rien du tout. L'auteur s'est tiré de sa tâche en déclarant son mépris pour la *Critique littéraire* : ce sentiment ne devrait être permis qu'à ceux qui sont capables d'en faire.

R. G.

Les Sept Princesses, par MAURICE MAETERLINCK (Bruxelles. Paul Lacomblez). — Quelques jours avant que paraissent les Sept Princesses, un ingénieux chroniqueur, qui signe Saint-Charles au *Figaro*, y donna indiscrètement une analyse du drame nouveau ; il s'en gaussait avec l'aimable ironie des hommes bien élevés qui ne veulent point être dupes, et en différentes occasions se demandait, selon la guise de M. Sarcey : « Pourquoi font-ils cela ? Pourquoi disent-ils cela ? Je crois bien que l'auteur se moque de nous. Enfin ! il y aura des gens qui feront semblant de comprendre. » Comme si jamais quelqu'un (sauf peut-être feu M. Scribe ou feu M. A. Thiers) avait su *pourquoi* qui que ce soit fait quoi que ce soit : il nous amuse d'attribuer aux événements des motifs sérieux et raisonnables, et par une économie spirituelle quasi-fatale nous mettons volontiers de l'ordre dans la succession des images, des sensations et des idées que semble nous suggérer le spectacle du monde, et nous tenons bourgeoisement les comptes de notre vie mentale. Nous ne nous sentons plus de joie quand les poètes (et j'entends ici ceux qui créent des œuvres d'art soit phoniques, soit plastiques) organisent harmonieusement le chaos des choses pour notre plaisir ; et peut-être, après tout, cet égoïsme intellectuel est-il légitime. J'admets que ce jour un peu artificiel charme le plus grand nombre : encore n'est-il que d'une stricte justice d'admettre aussi que d'autres, comme Maeterlinck, expriment de préférence les ténèbres de l'âme, parce qu'ils sont descendus, hagards et effarés, dans les limbes merveilleuses de l'inconscience.

C'est une histoire étrange et simple que celle des Sept Princesses : on dirait d'une chanson populaire dialoguée et mise en action ou de quelque conte aussi vieux que la terre, comme en recueillirent les frères Grimm. Quand, sur le grand vaisseau de guerre, le prince revient des îles inconnues vers le grand-père et la mère-grand, derrière les vitrages, dans une salle où il ne pénétrera qu'en soulevant une pierre funèbre, les Sept Princesses dorment leur sommeil de fantômes, et parmi elles il y en a une qui ne s'éveillera plus,

celle qui sans doute fut sa fiancée. Les trois personnages du drame qui ne sont pas silencieux, le Prince, le vieux Roi, la vieille Reine, parlent une langue qui est encore du silence, enfantine et sénile, langue des êtres qui viennent de naître et des êtres qui vont mourir, en petites phrases courtes et haletantes, souvent répétées et qui obsèdent ; et l'impression s'aggrave par les gestes de stupeur et d'anxiété, agrandis encore dans cette brume surnaturelle. Mais, au reste, on ne raconte point la terreur, on la subit, et il serait aussi vain de vouloir rendre avec des mots l'effet d'un tel drame que l'inexplicable et impérieuse épouvante des bois nocturnes.

P. Q.

La Peine de l'Esprit, par Maurice Pottecher (Fischbacher). — Or, Franz cultiva la Science et tourna son âme vers la Sagesse ; il désira la Femme-Esprit sur la foi des vieux bouquins ; et les vieux bouquins ne le trompèrent pas ; la Femme-Esprit vint ; elle apparut, Eve de miracle, élémental jusqu'alors captif dans un bouquet de roses pourpres ; et Franz l'adora ; ils passaient leur temps à causer métaphysique. Elle lui parlait dans la manière d'Allan Kardec et de P. Sinnet qui écrivit le *Bouddhisme ésotérique* ; et comme ceci se passait dans une petite ville d'Allemagne, les gens prirent Franz pour un sorcier. Alors, elle l'emmena prêcher la sainte doctrine devant les Académies et les corps savants, — sans doute de France et de Navarre ; — et les Académies voulurent lui faire donner des douches. Elle l'emmena encore dans le ciel, parmi les sphères roulant au travers de l'immensité sidérale, en chantant de la prose de Camille Flammarion. Et pendant ce temps la mère de Franz mourut. Quand il revint, la maison était vide, le foyer éteint ; il se laissa conduire au cabaret, le soir de Noël, et voulut se consoler un tantinet dans la Vie. Mais la Femme-Esprit apparut une dernière fois, se matérialisa, rayonnante de beauté, nue et le visage voilé aux yeux de tous, et le fit mourir, pour avoir préféré, une minute, la réalité douce et tiède de la chair et les baisers d'une petite fille à des promesses de joies supra-humaines !...

Telle est à peu près l'histoire que nous conte M. Pottecher sur des thèmes chers aux Kabbalistes. Et, en somme, on aurait tort de rire. Par ses tendances philosophiques, l'idée si curieuse qu'il recèle, je trouve véritablement ce poème très bien. C'est si rare de rencontrer un livre qui ne soit pas le livre de tout le monde. Peut-être y voudrait-on davantage de littérature et la forme dialoguée ne convenait pas absolument ; elle fait penser aux scènes magistrales du Faust et d'Axel ; certains passages donnent même l'artifice de quelque traduction maladroite ; mais il y a nombre de couplets remarquables : au tribunal de la Science officielle, le réquisitoire du psycho-physiologiste est d'une ironie haute et que Villiers de l'Isle-Adam, je crois, n'eût point dédaignée. — C'est ce qu'on en peut dire de moins banal.

C. Mki.

Les Cabots, par Oscar Méténier (Charpentier). — Des nouvelles sans prétention, mais bien drôles dans leur concision de rapport policier. On dirait, ces calots, des squelettes de bons bourgeois qui attendent un vêtement neuf ou un suaire propre pour se décider à entrer en danse. Quand Méténier va comme ça tout droit, très vite, et casse de ci de là une ficelle en chemin, il obtient de curieux effets de sobriété. A citer le *Mari d'Agnès*, la *Pipe*, *In extremis* et aussi *Décadence*... pour ne pas en perdre l'habitude... Puis cette très jolie phrase (il s'agit de deux amants en présence d'un mari moribond) « ... Ils cessèrent de s'aimer de par un sentiment semblable à celui qu'éprouveraient des gens de cœur à la pensée de laisser seul à la maison un aveugle pour aller au feu d'artifice... » Je donnerais bien des volumes en échange de cette unique phrase.

***

Journal des Destrée, *Mémoires de la vie littéraire*, par Jules Destrée (Bruxelles, Lacomblez). — La dédicace : *A mon frère Georges*, et l'épigraphe : *A l'instar de Paris* (Vieilles enseignes), indiquent suffisamment l'intention de parodie. C'est, ce livret, une légère, très légère raillerie à l'adresse de M. de Goncourt, comme pour dire : Ce que nous avons noté dans notre journal n'est pas d'un bien haut intérêt, mais c'est toujours aussi intéressant que ce que vous avez noté dans le vôtre, et le nôtre a cet avantage d'être complet en 40 pages. On en lirait volontiers plus long, car M. Destrée a de l'esprit et du style. Exemples : « 5 janvier. — Un monsieur proférait l'autre jour : Mon écrivain préféré, c'est Maxime de la Rochefoucauld. » — « 27 mai. — (Après la description d'une très vieille maison, où demeure une jeune fille « passionnée de toutes les nouveautés et de toutes les recherches modernes », ces deux lignes) : « Faire avec cette donnée une nouvelle de l'accent des *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly, mais plus belle. »

R. G.

Episodes, Sites et Sonnets, par Henri de Régnier (Nouvelle édition. Léon Vanier). — Il convenait certes de rééditer les Episodes et les Sites, vieux de trois et de cinq ans, et où H. de Régnier, fidèle encore à l'alexandrin, affirmait superbement l'art de somptuosité mélancolique qui lui est personnel. Par une largesse qu'il faut louer, aux pièces déjà publiées dans ces deux volumes aujourd'hui introuvables, le poète a joint dix-sept sonnets à peu près contemporains. J'extrais de la partie inédite quatorze vers attristés comme un crépuscule, en avertissant M. Anatole France que, malgré l'absence du mot *or*, ce poème n'est point apocryphe :

Les lourds couchants d'été succombent fleur à fleur,
Et vers le fleuve grave et lent comme une année
Choit l'ombre sans oiseaux de la forêt fanée,
Et la lune est à peine un masque de pâleur.

Le vieil espoir d'aimer s'efface fleur à fleur,
Et nous voici déjà plus tristes d'une année,
Ombres lasses d'aller par la forêt fanée
Où l'un à l'autre fut un songe de pâleur.

Pour avoir vu l'été mourir et comme lui
Lourds du regret des soirs où notre amour a lui
En prestiges de fleurs, d'étoiles et de fleuves,

Nous voilà, miroirs d'un même songe pâli,
Emporter le regret d'être des âmes veuves
Que rend douces l'une à l'autre le double oubli.

P. Q.

Sociétaire *(Mœurs de théâtre)*, par PAUL DOLFUS (Savine). — Volume des plus gais, où l'observation joue le plus grand rôle ; livre absolument vécu et, par endroits, très vrai. C'est l'histoire d'une femme amoureuse, non pas positivement de son art, mais bien de la gloire qu'il procure. Elle a débuté modestement aux Variétés dans un rôle à maillot, puis, de là, — et certes il y a du chemin — à l'Odéon ; du second Théâtre Français, elle passe à la Comédie, où, quelques mois après son entrée, elle devient sociétaire. Le roman — si roman il y a — en lui-même n'existe pour ainsi dire pas ; ce sont les silhouettes que M. Paul Dollfus fait s'agiter devant nous qui sont le fond de l'ouvrage ; les personnages sont tous pris sur le vif et, sous des noms spirituels, pour la plupart sont très reconnaissables. Au total, livre écrit le plus gaîment du monde et avec beaucoup de bonhomie.

P. F.

L'Intruse, par EUGÈNE FAIVRE (Savine). — Singulière idée que d'avoir mis sur un roman un peu quelconque le titre du chef-d'œuvre de Maeterlinck ! On trouve du reste de tout dans l'*Intruse*, la trame du *Possédé*, de Camille Lemonnier, et la manière naturaliste, des expressions chères à M. Paul Alexis, et aussi le sentimentalisme descriptif, plus le fameux poison employé si souvent par les feuilletonistes à court de dénouement rapide, j'ai nommé le curare. Le style n'est certes pas banal, car il étincelle de comparaisons extraordinaires : « Le désir chez une fille honnête est comme le duvet de la reine-claude... etc..., etc... » En somme, bon livre pour cabinet de lecture de quartier populeux.

***

Aux Bords du Lez, par LYDIE DE RICARD (Lemerre). — M. Xavier de Ricard a réuni dans ce volume des proses et des vers de Mme de Ricard, et les fait précéder de quelques pages dolentes et pieuses sur « la chère inoubliable morte » et le mouvement félibréen. — Je n'ai, pour ma part, aucune tendresse pour les félibres ; j'éprouve ainsi un vif plaisir à écrire tout le bien que je pense de ces poèmes de soleil, rêvés dans la joie de la nature méridionale, mélancoliques souvent, d'une grâce mignarde toujours et si féminine. Mme de Ricard avait subi le charme des choses et des êtres du Languedoc ; elle

les voyait avec une âme de femme songeuse et maladive, et se grisait dans la frissonnante lumière des paysages; les pièces de ce recueil en gardent une délicieuse allure, une douceur musicale de vocables affétés, et fleurant un étrange et capiteux parfum de là-bas. — Peut-être faut-il mettre à part, cependant, de petites machinettes en patois et des traductions de troubadours; c'est si peu de la littérature!...

C. Mki.

Sainte-Rosalie-aux-Bois, par Ouida (Perrin et Cie). — Œuvre beaucoup trop ornée de tirades sur l'économie politique du peuple italien. Je doute fort qu'un Français, né malin, puisse s'intéresser tant que cela au gouvernement intime de la Péninsule. Un garde champêtre tue deux chiens dans un village où fleurit l'oranger, et de ces deux crimes découlent les plus épouvantables événements. Tout le monde va en prison; la jeune héroïne, si belle, si chaste, si touchante, finit par mourir après des couches très difficiles; *Carmélo*, le jeune homme intéressant, devient presque socialiste et montre le poing à un gendarme; les vieux parents, si respectables, se sentent devenir fous; tous les chiens sont mis cruellement à l'attache. Livre écrit avec une grande conscience et les plus plus généreux instincts.

***

Féfée, par Jules Hoche (Savine). - Pourquoi romanesque? Il semble que tout cela peut bien arriver, surtout l'égoïsme à triple détente du héros!... Livre émaillé de jolies réflexions, comme une prairie de laine frisée verte l'est de fleurs artificielles chez certaines vieilles filles. Mais rien n'est mieux aujourd'hui que l'artificiel, tant le vrai nous apparaît désormais faux avec son convenu classique. Citons l'auteur: « Et c'est pourquoi la vie humaine me paraît une invention diabolique à laquelle tout est préférable — hormis la mort. »

***

La Pieuvre, par Sophie Harley (Ferreyrol). — Mieux écrit que *Satane* et plus doux, le second roman de Madame Sophie Harley. Des aperçus drôles sur la vie des filles galantes, un type d'institutrice laide et débauchée assez amusant, de jolis paysages bien rendus, nous indiqueraient que l'auteur, se dégageant de certaines préoccupations d'effets brutaux, saurait spiritualiser son style jusqu'au pur sensualisme littéraire, ce dont il convient de le féliciter. Somme toute, ce que les jeunes romanciers encombrants peuvent reprocher à Madame Sophie Harley la nouvelle venue, ne serait-ce point de savoir faire aussi bien ce qu'ils font aussi mal?

***

René Pierson, par Henri Monet (Savine). — Un roman dans la manière d'Alexandre Dumas père, quand il faisait faire un livre à un de ses élèves. Œuvre bien amusante, en ce sens que l'auteur attribue le fameux krach du cuivre à un bandit sorti du bagne et devenu financier. Nous nous en doutions.

***

La Maitresse adjointe par GEORGES ARAGON (Savine). — Imaginez un feuilleton de Montépin dont tous les héros, même les enfants, seraient atteints de satyriasis. Cas d'érotomanie littéraire vraiment très curieux à observer.

***

La dernière « réimpression » de M. Emile Zola, par EMILE REDARD (Genève, Imp. centrale). — A l'Institut National, on a du temps de reste ; on y discute le plus sérieusement du monde l'intérêt littéraire de quelques feuilletons, tel le *Vœu d'une morte*, que M. Emile Zola, dans sa mansuétude, voulut bien *rendre au public* pour qu'il puisse juger (!) entre sa vieille écriture et sa nouvelle. Avec l'emportement d'une sainte indignation, M. Redard va jusqu'à qualifier d'irrévérencieux le silence *nous!* par la critique sur d'aussi cruelles niaiseries ; et vraiment cette ardeur nous surprend et nous peine ; un Zola de plus ou de moins, allez, M. Redard, il n'y a pas de quoi crier ; voici beau temps que le bonhomme n'est plus qu'un fabricant ; ses livres ne sont guère qu'articles de librairie ; et quelque pitié nous viendrait, même, de vous voir dépenser de la belle encre et du beau papier à seule fin de prouver qu'il retape ses œuvres juvéniles, si nous ne soupçonnions pas derrière vos grands gestes une bonne grosse fumisterie de Suisse et d'académicien. — Enfin, sans rancune, voulez-vous ? Et brûlons du sucre.....

C. MKI.

Roi de théâtre, par GEORGES DU VALLON (Savine). — Œuvre très morale, mais l'alliance franco-russe devient bien encombrante, littérairement parlant.

Z.

Nos frontières de l'Est, par G. DÉMASSUE (Vesoul, J. Moiteret). — Considérations géologiques et stratégiques, détails sur les fortifications élevées de Dunkerque au Jura. L'intérêt de cet opuscule n'échappera point quand nous aurons dit que l'auteur a pleine confiance et qu'il démontre en ses quarante-cinq pages que tout est prêt pour le massacre. — Ces choses-là vous mettent « du baume dans le cœur » ; mais y allons-nous une bonne fois ? Pour plus de renseignements, consulter *Le Joujou patriotisme (Mercure de France*, avril 1891); — M. de Gourmont a parlé pour nous tous.

C. MKI

Fleurs de Caprices, par HENRI FUZERÉ (Vanier). — Le petit recueil affriolant que vous pensez. M. Fuzeré — qui fera certainement mieux un de ces jours — nous parle de son cœur et de ses maîtresses (oh ! ces jeunes gens !) ; il dit du bien de la nature et de la Parisienne *(puis dans mon cœur te sacrant ma déesse ; j'en eusse fait, je crois, ma reine, ma sultane ; de sa beauté j'ai dû subir la loi)*. De ci, de là, des cheveux blonds, une matinée d'hiver, la valse des baisers, des fleurs dedans Paris écloses, le Sultan excité, les premiers

feux du jour, le papillon fantastique et volage, loin de la terre est leur séjour, etc...

Celui qui n'a jamais commis de méchants vers lui jettera le premier trognon; passons l'éponge en pardonnant à l'auteur qui n'a pas eu le courage de l'auto-da-fé, — et citons seulement cette strophe polissonne :

> *Et dans sa course vagabonde*
> *Un caprice fou me fit voir*
> *L'amour dans un très grand œil noir*
> *Encadré de chair rose et blonde.*

M. Fuzeré a beau nous dire qu'il a la lune triste, ces choses-là, habituellement, se mettent en latin.

C. Mki.

CHOSES D'ART

Le nouveau directeur des Beaux-Arts, M. Roujon, a été salué par la presse de bénédictions anticipées qu'il justifiera, — *nous le savons*. Et même, il nous est possible, dès aujourd'hui, de dévoiler une partie du *plan* de ce fonctionnaire — enfin ! — rigoureusement révolutionnaire. Dans le courant du mois de janvier, vers le 15 (si nous sommes bien informé), une large bande de toile apparaîtra au fronton du provisoire palais où sont logées — en garni — les ironiques gloires de l'art moderne (école française, avec garantie du gouvernement), et sur cette toile les passants, les visiteurs et même, s'ils savent encore épeler, les sénateurs, pourront lire, avec quelle joie ! ces mots : **Fin de Bail. — Liquidation. — Rabais ! — Rabais ! ! — Rabais ! ! !**

La vente aura lieu sur les lieux mêmes, sous la direction de Me Escribe, commissaire-priseur (nous sommes précis) et avec le concours des plus éminents experts ; M. Larroumet a accepté, avec un dévouement dont l'art lui saura gré, les délicates fonctions d'aboyeur.

Avant les enchères publiques, quelques acquisitions seront faites à l'amiable. Ainsi nous croyons pouvoir affirmer que le *Hure Museum* de Chicago s'assurera la possession du Meissonier *Napoléon III à Solférino*. D'autre part, la ménagerie Pezon a fait des offres sérieuses pour *l'Age de pierre* de M. Cormon et le Cirque Corvi pour *les vainqueurs de Salamine*, du même. Nous croyons également que la brasserie de la dernière Cigarette (patriotisme et galanterie) ne laissera pas échapper *le Rêve*, de M. Detaille.

Quant aux statues, dont la vente serait difficile et de nature peut-être à déprécier le prix du mètre cube de marbre, M. Roujon a spirituellement décidé qu'elles seraient réparties

avec intelligence dans les sites les plus pittoresques de la forêt de Fontainebleau.

Seules une dizaine de toiles (Manet, Puvis, G. Moreau, Ribot, etc.) et quelques marbres (les Rodin, etc.) seront conservés et formeront le noyau du nouveau musée, qui sera immédiatement constitué avec le produit de la vente. M. Roujon compte acquérir (c'est même déjà fait, — conditionnellement) les œuvres principales de : Manet, Puvis de Chavannes, Rodin, Gustave Moreau, Whistler, Carrière, Gauguin, Odilon Redon, Degas, Cézanne, Claude Monet, Monticelli, Van Gogh, Pissaro, Sisley, Renoir, Félicien Rops, Forain, Chéret, Raffaëlli, Rodin, Baffier, Henry Cros, Seurat, enfin de tous les peintres et sculpteurs modernes ayant du talent, de la personnalité, et même (voyez quelle audacieuse innovation !) du génie. Quelques coins pas trop éloignés des cimaises seraient, en outre, dans les salles du nouveau musée, réservés à des artistes plus jeunes, dont les intéressants essais auraient, assure-t-on, enthousiasmé M. Roujon, et le catalogue porterait les noms d'Henry de Groux, Anquetin, Lautrec, Seruzier, Bernard, Bonnard, Luce, Ranson, Denis, Vuillard, Schuffnecker, Filiger, etc.

Enfin ! nous pourrons donc bientôt nous promener sans nausée dans les salles du Luxembourg, y admirer les vrais maîtres d'aujourd'hui et de demain ! Remercions et félicitons M. Roujon. C'est peut-être pour une œuvre pareille, pour le nettoyage d'un pareil musée, que les grecs ont inventé le mythe d'Hercule travaillant dans les écuries d'Augias.

***

Une indiscrétion. Le peintre Henry de Groux travaille en ce moment à un tableau intitulé les *Vendanges*, dont il nous a été donné de voir l'esquisse : c'est l'Octobre d'un peuple. Les raisins sont bons à cueillir. Les idées que des maîtres stupides ont cultivées dans l'âme de la plèbe sont mûres. Il n'y a plus de Dieu. Il n'y a plus de foi. Il n'y a plus de chimères. Il n'y a plus de devoir ni d'idéal. Jouir, voilà tout. Alors la plèbe a voulu jouir, et elle s'est ruée sur les maîtres d'hier, sur les maîtres stupides, avec des hurlements de massacre, et ce sont les vendanges, les rouges vendanges, et, de ses pieds triomphants, elle foule, elle piétine les bonnes grappes humaines, buvant à plein cou, se saoûlant du sang-doux qui en coule. Mais voilà qu'en cette sauvage tuerie a commencé de serpenter une procession sinistre dont les bannières sont des potences, où se balancent avec d'immondes animaux qui les symbolisent les cadavres des abhorrés tyrans de la veille... En février, nous a-t-on dit, sera parachevée cette sanglante tragédie.

***

A voir :

Chez **Boussod et Valadon** : *Le portrait de ma mère*, de Whistler. On connaît ce chef-d'œuvre, qui fut exposé dans le

ne sais quel salon d'hier. C'est peut-être *le plus beau* portrait qui t jamais peint depuis Velasquez et le Titien. On devrait, malgré toute loi et tout règlement, accrocher immédiatement une toile comme celle-là dans le salon carré du Louvre, à côté de *l'Infante Marguerite*. Aura-t-on même l'esprit de la faire entrer au Luxembourg ?!!!...

Sur les murs : les affiches de *Scaramouche* et du *Casino de Paris*, par Chéret.

Chez Diot : (rue Laffitte, 43) : une superbe peinture de Daumier.

G.-A. A.

ÉCHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

M. Laurent Tailhade vient de faire paraître chez Léon Vanier, en édition de luxe, quinze poèmes extraits de : *Sur champs d'or*, volume en préparation, et qu'il a réunis sous ce titre : *Vitraux*. — Tirage à 500 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande. — Nous reparlerons de ce livre dans notre prochaine livraison.

M. Remy de Gourmont achève un roman : *Le Fantôme*, qui paraîtra en librairie au printemps.

La Bibliothèque Artistique et Littéraire (31, rue Bonaparte) publie le septième ouvrage de sa jolie collection : *Thulé des Brumes*, légende moderne en prose, par M. Adolphe Retté. — Tirage à 312 exemplaires numérotés, dont 12 sur Japon, à 20 fr., et 300 sur simili-Japon, à 3 fr. Chaque volume contient le portrait à l'eau-forte de l'auteur, par Meyer. — Le prochain livre qu'éditera la Bibliothèque Artistique et Littéraire est de notre collaborateur Edouard Dubus : *Quand les Violons sont partis*.

M. Jules Renard, l'original humoriste des *Sourires pincés*, corrige les épreuves d'un roman : *L'Ecornifleur*, qui va paraître à la librairie P. Ollendoff.

Le *Magazine Français Illustré* prépare un remarquable numéro de Noël, qui contiendra, outre les illustrations ordinaires, huit gravures inédites en couleurs signées Duetz, J.-P. Laurens, Olivier Merson, de Penne, Popelin, Rochegrosse, etc., et des articles également inédits de Jules Claretie, marquis de Cherville, François Coppée, Camille Debans, Charles Diguet, Anatole France, Judith Gautier, Gyp, Napoléon Ney, Edouard Plauchut, Rabusson, Armand Silvestre, André Theuriet, etc.; poésie avec musique de Mme Augusta Holmès. — Ce numéro, donné en prime aux abonnés, sera envoyé *franco* contre 2 fr. en timbres-poste adressés au Directeur du *Magazine Français Illustré*, 45, rue Laffitte.

Salle Duprez, le 9 novembre, au cours d'une soirée artistique, l'inoubliable créatrice au Théâtre Libre de la *Fille Élisa*, la toute charmante Eugénie Nau, a merveilleusment-interprété le *Pèlerinage de Sainte-Anne*, de notre collaborateur Saint-Pol-Roux. — Enregistrons ce lever d'étoile « magnifique ».

De la *Bataille Littéraire* : — « Le poète Louis Le Cardonnel, fixé à Paris depuis quelques semaines, prépare pour bientôt un volume de vers. »

Dans *l'Ermitage* de novembre, remarqrable article de M. Adolphe Retté : *Considérations sentimentales à propos de* « **Sixtine.** »

Le Théâtre d'Art annonce pour le 7 décembre sa première représentation de la saison. Au programme : *Les Aveugles*, de M. Maurice Maeterlinck ; un intermède ; *Théodat*, un acte en prose de M. Remy de Gourmont ; *Le Concile Féerique*, de Jules Laforgue ; Le *Cantique des cantiques*, adaptation de M. P.-N. Roinard et de Mme F. de Labrély.

Voici reparaître la *Revue Blanche* (19 rue des Martyrs. — Un an : 7 fr.; le n° : 60 cent.), avec M. Alexandre Natanson pour Directeur, et au Secrétariat de la Rédaction M. Lucien Muhlfeld. Cette nouvelle série, format in 8° carré, 64 pages, se présente le mieux du monde, aussi bien au point de vue littéraire qu'à celui de la typographie. Nous parlerons bientôt plus longuement de cette intéressante publication sous notre rubrique *Journaux et Revues*, supprimée du présent numéro.

Nous ne pouvons également que signaler aujourd'hui la naissance, en Belgique, d'un nouveau périodique dirigé par M. Franz Foulon, la *Revue Flamande de Littérature et d'Art* (in-8° Jésus, typ. très soignée. — Editeur : J.-B. Schaumans, rue Dethy, 74, Bruxelles. — Un an : 16 fr ; le n° : 1 fr. 50).

Le Passant, de Marseille, a transformé son format et son mode de publication : il paraît maintenant avec des illustrations et dans le format des journaux illustrés, sous une couverture de couleur. Le premier numéro transformé s'ouvre par — signée Maurice Barrès — une *Lettre au Passant, sur la tâche qu'il a entreprise.*

Par contre, les *Echos de l'Anjou*, jusqu'à présent l'une des plus vivantes revues littéraires départementales, deviennent un journal hebdomadaire (le n° 5 cent).

Nous rappelons qu'à partir de notre prochain numéro le *Mercure de France* paraîtra en livraisons de 96 pages ; il formera dans l'année trois volumes d'environ 400 pages chacun. Les prix seront ainsi modifiés : la livraison : 1 fr. — ABONNEMENTS : *France* : un an : 12 fr., six mois . 7 fr.; — *Union* : un an : 14 fr.; six mois : 8 fr. — **Ceux de nos souscripteurs qui renouvelleront leur abonnement avant le 20 décembre bénéficieront de l'ancien tarif.**

PETITE TRIBUNE DES COLLECTIONNEURS

ON ACHETERAIT :

Maurice Barrès : UNE HEURE CHEZ M. RENAN (éd. or. br.)
Villiers de l'Isle-Adam : MORGANE. — ELEN. — L'AMOUR SUPRÊME. — PREMIÈRES POÉSIES (éd. or. br. prop. et sans dédic.)
Jules Laforgue : DERNIERS VERS (in-4° br.)
Tristan Corbière : LES AMOURS JAUNES (éd. or. br.)
Adoré Floupette : LES DÉLIQUESCENCES, av. préf. (br.)
J.-K. Huysmans : A REBOURS (éd. or. Holl. ou Jap. br.) — CROQUIS PARISIENS, av. eaux-fortes de *Forain* (éd. or. br.) — LE DRAGEOIR A ÉPICES (éd. or. br.)
A. Bertrand : GASPARD DE LA NUIT, front. de *F. Rops*.
F. Vielé-Griffin : LES CYGNES (éd. or. br. s. déd.)
Paul Verlaine : SAGESSE (éd. or. br. s. déd.)
Henri de Régnier : APAISEMENT. — LES LENDEMAINS (éd. or. br. s. déd.)
Guy de Maupassant : LA MAISON TELLIER (éd. or. ou Holl. br.) — HISTOIRES DU VIEUX TEMPS, scènes en vers, plaq. in-8° 1879 (br. s. déd.)
Pierre Loti : MON FRÈRE YVES. — FLEURS D'ENNUI (éd. or. ou Holl. br.) — AZIYADÉ. — LE MARIAGE DE LOTI. — LE ROMAN D'UN SPAHI (éd. or. br.)
Carmen Silva : LE PIC AUX REGRETS, plaq. in-4°, 1884 (br.)
REVUE CONTEMPORAINE (Dir. Remacle) : n° 4 du t. IV, n° 1 du t. V.
REVUE INDÉPENDANTE : Coll. Dujardin comp. en num.
— Nos 23, 25, 26.
ART ET CRITIQUE : Coll. comp. en num. (au-dessous de la cote).
— Nos 1 à 20 et 22 à 35 et n° 46.
MERCVRE DE FRANCE : 3 ex. n° 1 (à 1 fr. 50) ; 3 ex. n° 19 (à 1 fr.).
Odilon Redon : DANS LE RÊVE (Album).
Gustave Doré : LA SAINTE RUSSIE.

ON VENDRAIT :

Un exemplaire de QUATRE POEMES D'OPÉRA, par *Richard Wagner* (Paris, Bourdillat, 1861. — Tr. prop. demi rel. maroq. rouge, tranches dor., av. les couv., mais rogné) 50 fr.
Fèvre-Desprez : AUTOUR D'UN CLOCHER (ouv. saisi, ep. éd. or.) 5 fr.
SOIRÉES DE MÉDAN (Charpentier, 1890, in-8° écu. Av. les portraits saisis) 10 fr.
Pierre Infernal : LES GOUAILLEUSES (Vanier, 1882. Imp. du « Gulliver ». — couvert. écornée) 3 fr. 50
J. Barbey d'Aurevilly : L'AMOUR IMPOSSIBLE (Bourdillat, 1859. Ed. or. Etat médiocre) 6 fr.
Diderot : EXEMPLE SINGULIER DE LA VENGEANCE D'UNE FEMME, conte moral. Ouvr. posth. de Diderot (Londres, 1793). Ignoré des derniers éditeurs des Œuv. comp. L'un des *quatre*

exemplaires connus (Stockholm, Londres, M. Sardou). Br. complet. 35 fr.
Paul Adam : CHAIR MOLLE (éd. or. ép. — Couv. changée).
T. de Wyzewa : STÉPHANE MALLARMÉ, *Notes* (1886).
LA VOGUE : 3 vol. en num. 35 fr.
— T. IV, 1889, 3 num. 5 fr.
MERCVRE DE FRANCE (coll. comp. en num. Rare. 24 fasc. form. 3 vol. 30 fr.
LUTÈCE : 37 num. divers.
LE COURRIER DE LA SAISON (2 num.) et LE PAILLASSON (3 num.) de *Laurent Tailhade*, le tout form. coll. comp. (tr. rare) 20 fr.
LE DÉCADENT (sér. journ. 1886) num. 14 et num. 23 à 35.
LA PLUME (1890-1891) : 18 num. divers.
LA REVUE INDÉPENDANTE, Dir. Dujardin. les 26 num., dont 12 (1888) reliés en 4 vol. 20 fr.
LA REVUE INDÉPENDANTE (1889-90, en part. br.) : 12 num. div.
LA DÉCADENCE (coll. comp., détr. et intr.) : 4 num.
LE SCAPIN (sér. journ. comp., détr. et intr.) : 18 num.
— (sér. rev. comp. en num.) : 9 num. 1 fr. 75
PARIS ILLUSTRÉ (anc. sér.) 61 num. 35 fr.
LA PARODIE (A. Gill, journ. ill.) 25 fr.
LA JEUNE FRANCE : 48 num. div. 5 fr.
LA REVUE DU MONDE LATIN : 42 fasc. div. 6 fr.
LA REVUE DE FRANCE : 103 fasc div. 20 fr.
LA REVUE BRITANNIQUE : 89 fasc. div. 15 fr.
LA REVUE ALSACIENNE : 74 fasc. div. 10 fr.

Au MERCVRE DE FRANCE, *le mardi, de 3 à 6 heures, ou par correspondance. — En sus des prix marqués, frais d'expédition et, s'il y a lieu, de recouvrement.*

MERCVRE.

ERRATA

(*TOMES II ET III*)

Tome II.

P. 327. — SUR UNE DILIGENCE DE BRETAGNE, vers 10, lire : *Oh! m'enjeunis vers...*

Tome III.

P. 12. — LE TRÉPAS DU PUITS, lig. 34, lire : *Pas plus égoïste ne fus que...*

P. 26. — LE SUBSTITUT, lig. 20, lire : ... *la bonne du substitut* ..

P. 93. — SOLITUDE, vers 4, lire : *Rêver sur le seuil des portes.*

P. 188. — JOURNAUX ET REVUES, lig. 12, lire : ... *à propos de la spéciale attirance...*

P. 194. — LA TRÊVE, lig. 26, lire : *Joignez qu'il est...*

P. 209. — LES TROIS FEMMES EN DEUIL, ll. 7, 8 et 9, lire : ... *sous le fardeau des souffrances et de la vie ; une étroite coiffe noire enferme...*

P. 231. — L' « ERECHTHEUS » DE SWINBURNE, lig. 13, lire : ... *du même autel de la Vierge.*

P. 243. — LES LIVRES, lig. 12, lire : *L'Exil de Harini...*

P. 263. — VÉNUS ANADYOMÈNE, 1er vers du 2me tercet, lire : *Les reins portent deux mots gravés* : Clara Vénus. (Ce sonnet a été composé sur une épreuve de *Reliquaire*, qui allait paraître chez M. L. Genonceaux. Le manuscrit du volume étant égaré, nous n'avons — pas plus que l'éditeur, qui a, comme nous, publié le vers faux — pu rectifier. C'est l'obligeance de M. Léon Vanier, possesseur d'une copie de *Vénus Anadyomène*, qui nous permet de rétablir le vers tronqué).

P. 268. — VIOLONS TSIGANES, lig. 9, lire : ... *pour le suprême effort.*

P. 279. — LA PENDULE, lig. 13, lire : ... *que l'autre faisait sonner.*

P. 295. — L'AUTOPSIE DE LA VIEILLE FILLE, lig. 13, lire : ... *où florissent...*

P. 296. — A PROPOS DE « LA MER », lig. 32, lire ... *que le dénuement...*

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.